

7-c



LA

VENVS D'ARLES.



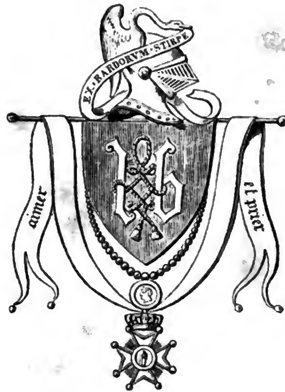
JOSEPH BARD

LA

VENVS D'ARLES,

LECTURE DU MATIN.

Tome Premier.



PARIS.
A. CHERBULIEZ, RUE DE SEINE-ST.-GERMAIN, 57.

LYON.
L. BABEUF, RUE SAINT-DOMINIQUE, 2.

M DCCC XXX IV.

A MESSIEURS

MERMET AINÉ,

De la Société royale des Antiquaires de France;

ET

ALEXANDRE BOISSAT,

Membre de la Légion-d'Honneur.

MESSIEURS,

Dans la première visite que je fis à votre noble cité de Vienne, aujourd'hui si dépouillée de ses vieilles splendeurs, vous me fûtes obligeans et hospitaliers. Depuis lors, mes relations avec l'antique métropole de l'Allobrogie sont devenues fréquentes, et toujours je vous ai trouvés les mêmes à

Voici, sur nos provinces méridionales, quelques pages d'amateur, d'antiquaire, d'artiste et de poëte, saturées de contes et de légendes, et brûlantes de contemporanéité.

La poésie pure, le style lapidaire de l'archéologue, la période sérieuse et pourtant superficielle du narrateur bénévole, rien de tout cela ne règne exclusivement dans ce que vous allez lire; mais il y a un peu de tout ce que je viens de nommer mêlé et fondu ensemble comme les cent et quelques drogues qui composent la thériaque ou la confection de hyacinthe des apothicaires.

Mon livre, belles et douces lectrices, c'est un je ne sais quoi de bavard, de vagabond et d'aventureux, où le principal est souvent sacrifié à l'accessoire, qui cause de tout et de rien, qui vous plaira peut-être par la bonhomie du style, la franchise des détails, et souvent encore par quelque chose d'indécis, ressemblant assez bien au clair-obscur et au demi-jour de vos boudoirs.

Adonné à une vie dissipée, peu soucieuse, paresseux par goût, ne lisant rien, pas même des journaux, n'étant,

par conséquent pas homme à m'enfermer deux heures dans un cabinet, ne craignez pas qu'il y ait trop de science dans ces volumes.

Vous y rencontrerez un roman bien court, au milieu des inscriptions latines et des ruines du moyen-âge, roman bizarre, écrit en courant, dans une diligence, roman antique de couleur, et tout actuel d'action, qui, je crois, vous intéressera beaucoup.

Mais afin que vos grands yeux noirs, belles et douces lectrices, s'abaissent sur tous les chapitres de ces deux volumes; afin que votre front blanc, baisé par d'indicibles boucles de cheveux, fasse ombre sur toutes les lignes de cet ouvrage; afin que votre haleine en parfume toutes les pages, je ne vous dis pas d'avance où se trouve le roman. Il est quelque part, il est noyé dans ce singulier écrit que j'intitule la VENVS D'ARLES, parce que c'est un titre comme un autre, et qu'il a l'avantage de présenter une idée suave, fraîche et caressante, en un mot une figure de vierge. Je dois pourtant vous prévenir que la scène ne se passe pas à Arles, cette vieille capitale du royaume de Bourgogne.— La VENVS D'ARLES, qu'en pensez-vous?.......—Mais elle sera voilée de lin; mais elle aura une âme de feu, une peau d'albâtre et des lèvres de rose; mais elle aura sur sa tête toutes les fleurs odorantes du midi.

Je le répète, belles et douces lectrices, il vous faudra parcourir et feuilleter ces deux volumes pour y trouver ce que vous demandez toujours à un livre, une action de sentiment et d'amour. J'aime à me préoccuper de la pensée que vous ne vous plaindrez pas d'arriver trop tard au but.

Et vous, hommes de science et d'études qui cherchez tout d'abord du positif dans un ouvrage, je vous dois compte de mes idées sur l'architecture religieuse et mili-

taire du moyen-âge, et des mots à l'aide desquels j'en caractérise les diverses méthodes.

Veuillez donc lire la lettre suivante; c'est la copie de celle que j'adressai, il y a un mois, à MM. de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres (A) :

« Depuis long-temps, les antiquaires s'accordent à repousser comme mot exprimant une contre-vérité, la dénomination de *gothique*, employée pour désigner l'architecture religieuse et civile du moyen-âge. Ce mot a été prononcé, pour la première fois, dans le XVIme siècle, par les hommes de la renaissance, comme synonyme de *barbare*. C'était un sobriquet inventé par eux pour jeter de la défaveur sur les monumens de l'école nationale, par rapport aux lignes grecques qui reprenaient leur ancienne dictature.

« En archéologie, les mots sont d'une haute importance : il faut qu'ils soient précis, qu'ils représentent une idée bien fixe, bien arrêtée ; alors ils simplifient la science, et donnent de l'unité à son langage.

« Il n'y a, en architecture, que trois types connus : 1° le système égyptien ; 2° le style grec, dont la facture romaine n'est que le reflet varié par les mœurs latines ; 3° la fabrique ogive ou type aigu du XIIIme siècle, dont la France est le berceau, et dont elle renferme les plus parfaits modèles, tels que Notre-Dame d'Amiens, Saint-Remi de Rheims, Saint-Etienne de Bourges, et Notre-Dame de Rouen.

« Oui, sans doute, ce troisième type est le produit de l'esprit franc modifié par le Christ. C'est la France qui l'a offert aux générations tudesques, à tous les peuples du nord, et le nord l'a accepté, à cause de ses sympathies de

(A) L'Académie a bien voulu faire adresser à l'auteur d'honorables remercimens par M. le baron Silvestre de Sacy, secrétaire perpétuel. (Lettre du 19 mai 1834.)

mœurs, de climat et d'origine. Il est certain que l'idée franque, avant d'avoir conçu, au sein des croisades, son grand système indigène, et de l'avoir conduit à sa maturité, au retour de ces lointaines expéditions qui imprimèrent au génie national une si profonde impulsion; il est certain, dis-je, que l'idée franque se traduisit, dans les temps voisins de la conquête, par des monumens *sui generis*, d'une couleur native qui n'emprunta rien aux traditions helléno-romaines. Malheureusement ces édifices mérovingiens, construits en bois, n'ont point survécu aux diverses révolutions du moyen-âge, et nous ne pouvons pas apprécier le sentiment primitif de l'art chez nos ancêtres. L'architecture française commence au XIIIme siècle.

« J'avais, depuis long-temps, désigné sous le nom d'*architecture catholique indigène*, le magnifique système de l'arc aigu, contemporain de saint Louis (A); mais cette dénomination manquait de brièveté, et de cette précision qui burine une pensée. Un architecte de Lyon, qui connaît admirablement l'art du moyen-âge par étude et par application, et qui a restauré, par des soudures merveilleusement harmonisées avec le style général de ces édifices, deux églises d'une haute importance, dont s'enorgueillit la seconde cité du royaume, m'a conseillé de changer ma dénomination verbeuse en celle d'architecture *christo-française*, qui lui appartient. J'ai adopté de grand cœur le mot de mon docte ami; seulement je l'ai converti en celui de *christo-frank*, qui, peut-être, est plus tranché et plus décisif encore.

« Afin de caractériser convenablement les monumens du moyen-âge, je propose aux savans de donner cours doré-

(A) La pensée mystérieuse et infinie de ce temps s'élança plus vaste et plus sublime que jamais vers le ciel. Tout, dans la société, prit des formes aiguës, édifices, habillemens, écriture, meubles, écus, armoiries, etc.

navant, et de monnayer, pour ainsi dire, les désignations suivantes, correspondant à deux classes bien déterminées :

I. ARCHITECTVRE CHRISTO-ROMANE.
II. ARCHITECTVRE CHRISTO-FRANKE.

« La première de ces dénominations appartient à MM. de La Mennais et de Montalembert, et ne saurait être remplacée, tant elle est juste. La seconde est à l'artiste de choix dont j'ai parlé, pour la plus grande partie, et à moi pour la plus faible. Du reste, nous avions tous les deux vu, compris et senti de même. Ce mot de *christo-frank* est d'une haute portée morale : il nationalise une des plus sublimes conceptions chrétiennes. Pourquoi n'irions-nous pas chercher le patriotisme français partout où il se trouve, dans les mœurs, dans le culte, dans les costumes chevaleresques, dans les exploits, dans les cloîtres, dans les traditions, dans les monumens religieux et civils ? A l'ordre *christo-roman* se rattachent les subdivisions de style lombard (corruption du système grec), de style roman (quasi-romain, corruption du système latin), de style byzantin, nommé aussi carlovingien (fabrique grecque du Bas-Empire), lequel n'est qu'un roman épuré ou le retour du plein-cintre et des profils aux lignes ioniques, et régna en France dans le XI[me] et le XII[me] siècle, plus ou moins analogue à l'un de ses types, Saint-Vital de Ravenne.

« Ainsi, abstraction faite de ces nuances locales (A), tou-

(A) Ici le plein-cintre était écrasé, lourd, grossier ; là, svelte, élégant ; en cet endroit la colonnette carrée, massive ; en cet autre, robuste, ferme, mais cylindrique et noble : ici encore, l'arc nu et sec ; là, l'arc orné en archivolte, et s'appuyant sur des impostes gracieuses. Tout cela, selon le goût local, les relations plus ou moins directes avec la Lombardie, la civilisation plus ou moins avancée des provinces, leurs mœurs, leur position géographique dans le nord ou dans le midi.

jours déterminées par le goût particulier, les relations et le voisinage des peuples, nuances qui ne peuvent être senties que par l'œil exercé de l'artiste; tous les monumens, depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à la fin du XIIme siècle, constituent l'architecture *christo-romane*, c'est-à-dire la tradition romaine modifiée par le Christ.

« Les édifices élevés dans la période qui sépare la fin du XIIme siècle de la renaissance, composent l'architecture *christo-franke*, c'est-à-dire le génie franc, impressionné par le Christianisme. Cette classe renferme la subdivision de style néo-ogive (A) ou système *riche* du XVme siècle. Il y a des hommes organisés pour comprendre vivement toute la pensée artistique de nos pères, qui préfèrent dans le *christo-frank* sa période *riche*, que l'on continue à nommer *fleurie*, bien qu'elle n'ait employé que des têtes de chou et des feuilles. Je ne suis pas de leur avis. La pureté et le bon goût ont duré peu dans cette modification de l'art, et je ne connais que St.-Nizier de Lyon qui exprime réellement la bonne et trop courte époque du *christo-frank* orné. En général aussi, les monumens de cette catégorie ont été conçus sur une échelle médiocre. Dans ce même âge, l'art passa vite de cette direction de la fabrique *riche*, dans le maniéré, l'afféterie, le bâtard, la fioriture, et enfin la dégradation devenue déjà complète aux dernières limites du XVme siècle. Et puis je préfère la vaste, sévère et majestueuse ordonnance des lignes du XIIIme siècle, plus grave, plus nue, il est vrai, mais plus mystérieuse et infiniment plus propre à jeter dans l'ame des idées de grandiose.

(A) J'appelle ainsi l'ogive aplatie, l'ogive en S que les Anglais ont tant aimeé.

« Entre les deux ordres *christo-roman* et *christo-frank*, sont les transitions. A la fin du XIIme siècle, on voit l'ogive marier sa svelte et hardie structure aux arcs écrasés et rampans du plein-cintre; et dans les premiers ans du XVIme, l'ogive abaissée, corrompue, avec son entourage de lignes flamboyantes et capricieuses, vient expirer à côté des profils encore mal affermis de la renaissance italienne.

« Le style *christo-frank*, le seul qui convienne à notre culte (A), le seul qui anéantisse l'homme dans le temple, en présence du divin Maître qu'on y adore, le seul qui jette le cœur dans tous les pressentimens les plus mystiques d'infini, de tendresse et de célestes initiations, ce style catholique indigène, fils du XIIIme siècle, n'ayant rien emprunté aux lignes romaines, non plus qu'au sentiment sarrasin, forme le troisième type d'architecture connu. Ce type auguste, la France a la gloire de l'avoir *créé*, et aucun peuple ne peut la lui disputer (B).

(A) Voici un rapprochement qui n'a jamais été fait entre le catholicisme et l'art qui est la partie matérielle et symbolique de son culte :

Les églises, d'abord souterraines au temps des martyrs, s'élèvent ensuite au-dessus du sol humbles, basses et fragiles, parce que le christianisme naissant n'était pas encore une puissance sociale, mais un essai d'émancipation universelle, parce que les néophytes étaient encore une minorité. Progressivement, dès le VIIe siècle, le plein-cintre roman grandit, et parvint à la pureté des arcs byzantins; c'est qu'alors le christianisme avait gagné un immense terrain. Dans le XIIIe et le XIVe siècle, le style CHRISTO-FRANK jeta jusque dans les nues ses magnifiques et sévères perspectives ogiviques, car les idées catholiques étaient à leur apogée, dans la société franque. Dans le XVe et le XVIe siècle, les croyances pâlirent, et l'art redescendit au plein-cintre. Enfin, de nos jours, où le catholicisme a perdu de son influence sur les masses, et ne l'a gardée que sur des âmes de choix, nos églises sont redevenues exiguës, terrestres et pauvres.

(B) Ce qu'il y a de bon à la cathédrale de Milan, est l'œuvre d'un français et d'un allemand formé à l'école franque ; le reste de cet édifice n'est qu'un amphigouri.

« Noble et beau pays que notre France, où tant de merveilles d'arts, de bravoure, de loyauté, de génie ont été faites ! Mettons donc notre patriotisme dans trois choses : la première, à demander et à maintenir la liberté générale et les progrès sociaux ; la seconde, à repousser l'étranger de nos portes, si jamais il osait s'y montrer ; la troisième, à conserver notre culte catholique et les monumens par lesquels nos aïeux l'exprimèrent. Ces monumens, c'est la France ; ces monumens, ils parlent et graduent notre passé. Elles sont bien au Christ et à nous, ces vieilles basiliques qui peuplent notre patrie, ces églises sombres et hautes, où tout un cours de morale et d'histoire était écrit, pour le peuple, en tableaux transparens, en figures, en monogrammes et en statues. Honte aux hommes qui les méprisent ou les mutilent ! honte aux traitans qui les vendent ! honte aux architectes encore fidèles aux traditions artistiques du temps de Louis XV, qui les souillent ! honte à ceux qui vont jetant des lignes romaines sur des églises *christo-frankes*, comme on l'a fait à Saint-Pierre de Genève ; car là un pérystile grec est plaqué sur un temple où trois siècles antérieurs au XVI[me] ont écrit leur nom ! ! ! Malgré les révolutions et la bande noire, la terre salique est encore la plus riche du monde en monumens de tous genres. Qu'ils soient donc dessinés dans toutes nos provinces, et décrits avec ce style tiède et poétique qui colore et vivifie, qui donne une pensée à la pierre, et de l'avenir à des débris ! »

LA

VENVS D'ARLES.

LA NEUVAINE.

LA NEUVAINE *

SPES
AFFLICTORVM.

Nous voici dans le vieux LVGDVNVM, dont j'abandonne volontiers la racine gauloise aux froides recherches des étymologistes. La voilà

* Ce chapitre est de fraîche date. Il remplace une *Nouvelle* extraite de la VENVS, et publiée isolément, dans le mois de juin, chez L. Babeuf, à Paris et à Lyon.

bien, cette vaste et noble cité de Lyon que fonda, quarante ans avant J.-C., le consul Lvcivs Mvnativs Plancvs. C'est la ville des contrastes moraux et matériels, la ville de France la plus pittoresque et la plus étouffée, la plus salubre et la plus humide, la ville du soleil et la ville des ténèbres, la ville où la prose coudoie la poésie, où la colline, coiffée de délicieux ombrages et entremêlée d'habitations aériennes, domine la rue noire, étroite et fangeuse; la ville la plus élancée et la plus accroupie, celle où le débris latin embrasse le plein-cintre christo-roman et l'ogive christo-franke, où l'échoppe se montre à côté du palais, le xve et le xvie siècle en regard du xixe; où une population d'ouvriers heurte un peuple d'artistes et de gens de goût, où la piété et l'indifférence religieuse, la charité et la sécheresse de cœur, la misère et l'opulence, l'hospitalité et l'égoïsme, le trafic et l'étude habitent sous le même toit et se rencontrent sans se regarder du coin de l'œil.

A Lyon, vous pouvez tout étudier, le tumulte des rues, les rumeurs de l'atelier, la borne de la place publique et le salon, la fraîche vallée et le roc abrupt, la science des li-

vres, la société élégante et la société travailleuse, les monumens de tous les âges, l'imprimerie typographique et l'impression sur étoffes, les cérémonies du culte catholique dans leur plus large expression, et la fabrique de chapeaux. Toutes les époques de l'histoire de Lyon sont encore écrites sur les pierres de ses édifices en solides documens, depuis l'aqueduc de Saint-Irénée jusqu'à cette belle statue équestre de Louis XIV, la plus magnifique qu'ait créée Lemot, et qui remplace, sur la place Bellecour, l'ancienne statue renversée pendant la révolution de 1793 : INIQVIS TEMPORIBVS DISIECTAM, dit l'inscription.

Mais ce n'est pas quand tonne le canon de l'ordre public, ce n'est pas quand le drapeau noir flotte sur la flèche de St.-Nizier, quand le tocsin, à la déchirante et funèbre psàlmodie, tinte sourdement dans l'air comme le râle d'un peuple mourant, ou retentit éclatant et sec comme la voix rauque d'une guerre civile; ce n'est pas quand roule le fatal tombereau chargé de cadavres, à la lueur de l'incendie, au bruit des habitations qui craquent et tombent; quand les églises sont prises d'assaut et deviennent autant de théâtres de carnage;

quand les dragons, le sabre au poing, bivouaquent sur les quais; quand un silence de mort, troublé seulement par l'explosion des pétards et les cris des malheureux qu'on égorge, règne dans les rues ;—ce n'est pas alors, non ce n'est pas alors qu'il faut visiter la grande cité lyonnaise.

Hélas ! que c'était chose pénible à voir, que Lyon, au lendemain de ses désastres de six jours! Le canon avait cessé de gronder, les feux de la mousqueterie s'éteignaient dans le sang des derniers insurgés du faubourg de Vaise.......... Mais la brutalité militaire partout, partout des devantures et des vitrages en poudre, partout des larmes, des sanglots, de la fumée et des décombres, partout une population devenue hâve et blafarde par six jours de prison et d'angoisses, regardant, l'œil fixe et terne, toutes ces ruines, tout ce peuple de frères rajustant, sur le pavé, les lambeaux de vêtemens arrachés aux flammes. Ah! malheureux pays, que cette plaie soit donc la dernière de tes plaies! Tu t'es relevé après l'incendie de l'an LX, après les dévastations des barbares; tu as reconstruit tes maisons brisées durant ton mémorable

siége, tu as cicatrisé tes blessures de novembre 1831.... Tu répareras encore tes pertes d'avril 1834, car Dieu et Notre-Dame-de-Fourvières veillent sur toi, parce que tu es la ville catholique de France par excellence, parce que tu es la ville des martyrs, parce que tu es la Rome des Gavles (a). Mais, au moins, ne te jette plus le premier dans la mêlée des luttes civiles, ne va plus risquer tant de fortune et d'avenir; peuple de frères, ne va plus compromettre tes frères, et sache enfin que tu as des familles, des foyers, un culte, des intérêts, des affections qu'il ne faut pas jouer au jeu féroce des balles et des boulets........

Sans parler de tous ces souvenirs qui s'attachent au temps où le sang des néophytes fécondait le sol lyonnais, et où le bourreau païen allait frapper ses victimes chrétiennes

(a) C'est ainsi que je l'ai nommée dans plusieurs écrits sur Lyon : cette qualification était vraie, et le nom est resté. Comme siége primatial, comme centre d'action ecclésiastique, comme cité où le culte catholique est le mieux senti et le plus noblement exprimé, comme foyer de croyances vivaces et de pratiques religieuses, comme terre arrosée jadis du sang des martyrs et des confesseurs, Lyon est évidemment, après Rome, la première ville du monde : ALTERA ORBIS ROMA.

dans les cryptes et les cachots, que de choses actuelles retiennent à Lyon l'homme avide d'apprendre et d'observer! Voilà cette magnifique école de dessin où 400 élèves sont instruits gratuitement chaque année; voilà deux bibliothèques publiques, l'une immense collection destinée aux savans, l'autre choix spécial à l'usage des artistes. Voilà ce musée des antiques si riche en débris romains, et cette galerie de tableaux, où l'école lyonnaise a déposé ses chefs-d'œuvre à côté de plusieurs peintures de maîtres, tels qu'un Paul et un Cagliari Véronèse, un Pietro Perugino, un Guide, un Carrache et un Rubens. Il y a en ce pays, où la tradition latine est demeurée vivante, parce qu'il est éloigné du premier théâtre de la conquête franque, un sentiment populaire des beaux-arts qui étonne dans une ville où les boutiquiers et les commerçans forment une incontestable majorité. Je vous défie de me montrer, à Lyon, un seul monument public, excepté l'hôtel-de-ville (A), qui n'offre pas sur son architrave ou son entable-

(A) La lettre onciale eût été déplacée à l'hôtel-de-ville. C'est une indication qu'on lit au-dessus de la porte, et non pas une inscription.

ment, la lettre onciale dans toute sa pureté. Au front d'un corps-de-garde, bâti récemment près du pont Tilsitt, on lit ainsi orthographiée la devise :

LIBERTE . ORDRE . PVBLIC

Il n'y a pas jusqu'à une petite lame de cuivre placée au palais des Arts, sous le cordon d'une sonnette, qui ne contienne, en caractères lapidaires, l'indication suivante :

CONCIERGE.
DV.
MVSEE

J'avoue que c'est peut-être pousser le scrupule un peu loin, et que l'excellent et docte chevalier Artaud n'est sans doute pas étranger à cette impulsion en faveur des convenances artistiques ; mais s'il y a excès à Lyon, on peut dire qu'il y a oubli total à Paris. Là, on ne regarde pas d'aussi près aux exigences du marbre, et l'on grave sottement des inscriptions latines même, sur les édifices et le piédestal des statues, avec l'ignoble U, et en lettres grasses, absolument analogues à celles que

les perruquiers font peindre sur leurs enseignes. S'agit-il, à Lyon, de la restauration d'une église du moyen-âge? ce sera pour y observer rigoureusement la couleur locale, pour y placer les légendes de M CCCC, et ces monogrammes que les premiers chrétiens avaient inventés pour parler entre eux une langue d'hiéroglyphes et de symboles.—Ceci nous mène aux édifices.

J'ai dit que peu de villes offrent, comme Lyon, une échelle graduée de monumens. Lignes de transition, lignes antérieures au XIII[e] siècle, lignes romaines, lignes de la renaissance, lignes entortillées, prétentieuses, pleines de mignardise du XVIII[me] siècle, lignes contemporaines, tout s'y trouve. Regardez le célèbre palais des Dames-de-St.-Pierre, qui sert aujourd'hui d'asile aux établissemens d'arts; regardez la grande façade de l'hôtel-Dieu, la coupole des Chartreux, l'Hôtel-de-ville au cachet romano-français du siècle de Louis XIV, le vieux pont du Change, un pont de l'empire et des ponts suspendus. — Mais passons à de plus graves édifices, les églises christo-romanes et christo-frankes.

Toutes les grandes basiliques du moyen-âge

sont nées sous l'influence d'une idée-mère conçue par le premier *maître de l'œuvre*, souvent étranglée ou étouffée par ses successeurs; toutes offrent une donnée principale, un type générateur, mais presque aucune d'elles n'a été faite toute d'une pièce et comme coulée dans le moule d'une époque; presque aucune n'est arrivée jusqu'à nous exempte d'alliage, de soudures et de contrastes. Il y a bien, je le répète, une couleur dominante; mais chaque phase de l'art y a déposé successivement sa nuance, chaque modification artistique y a imprimé ses doigts et établi sa zone. Les arts sont comme les peuples : ils ne sont jamais stationnaires, ils marchent jusqu'à la mort.

A Lyon encore, vous pouvez plus qu'ailleurs sentir et apprécier ces différentes périodes de l'architecture dans le même édifice religieux. L'église primatiale et métropolitaine de St.-Jean, par exemple, vous montrera sa grande nef du XIVe siècle, à huit travées, nef harmonieuse, surmontée d'une galerie dont quelques arcs sont ornés avec un goût délicat et riche; son chœur, où règne la transition du byzantin au système national;

sa chapelle de Charles de Bourbon, fille de la période opulente du christo-frank, chapelle délicieuse de détails; et enfin un frontail dont la moitié présente le type indigène, marié à toute la pureté des profils grecs.

A côté de Saint-Jean, vous trouverez la *manicanterie* d'un ton presque tout romain, de même que cet arc antique placé devant l'église de Saint-Pierre, arc quasi-latin et si analogue à la fabrique contemporaine de la domination des Romains dans les Gaules, qu'on ne sait vraiment quelle date lui assigner.

Saint-Nizier est plus homogène que Saint-Jean; c'est le plus magnifique modèle du style christo-frank orné et riche du XVme siècle. Malheureusement, Philibert Delorme, tout épris des lignes de la renaissance, Philibert Delorme qui avait peu étudié l'architecture nationale, dans un siècle où on la regardait comme barbare, y a plaqué une façade moderne.

Pour Ainay, c'est la tradition matérielle du type artistique importé par Charlemagne, c'est le christo-roman dans toute son ordonnance, mais dans sa teinte déjà modifiée du XIme siècle. Cette église est austère de lignes,

et a été admirablement rénovée par un homme dont la postérité gardera le nom.

Aimez-vous une chose simple, touchante, qui n'a rien de monumental, mais qui plaît au cœur, parce que le cœur y a mis une pensée de foi et d'espérance? gravissez cette colline verdoyante qui se mire dans la Saône comme une vierge dans un lac, et envoie des parfums et de saints cantiques à la seconde cité éternelle. Le front de ce coteau a pour couronne une humble chapelle; mais cette chapelle, c'est l'oratoire des malheureux et des pélerins. Là est la Vierge Noire, là est l'autel de Marie, desservi par de vieux prêtres infirmes; là Notre-Dame-de-Fourvières semble essuyer d'un coin de son voile céleste les pleurs du pécheur qui vient à elle. Allez sur ce mont consacré par le plus tendre des mystères, sur ce mont si cher à notre dévotion catholique, allez-y le samedi surtout, confondu dans la foule d'un peuple religieux. Notre-Dame-de-Fourvières, c'est la patronne de Lyon : sa puissante intercession, sa divine médiation auprès de l'Eternel, se sont manifestées par une foule de miracles, sans compter celui qui s'opéra en faveur de *Charlotte*, la-

quelle, venue paralytique à l'antique oratoire, le quitta avec le libre exercice de ses membres.

Parmi les nombreux *ex voto* qui tapissent la chapelle, une petite peinture a souvent fixé mon attention. Au bas de cette peinture grossière est une inscription que je transcrirai plus tard. Auparavant, je veux vous expliquer le fait qu'elle atteste, car j'ai été assez heureux pour le recueillir de la bouche même de la personne sur qui il s'est accompli.

A Lyon, vivait une fille du nom de Louise: sa famille était obscure, mais honnête; son éducation simple, mais essentiellement religieuse; son âme naïve, mais tendre; sa figure médiocrement belle, mais expressive et fraîche. C'était une de ces vierges qui jugent toutes choses instinctivement avec leur cœur, jamais avec leur esprit, jamais avec ce qu'elles ont étudié, et touchent, sans le savoir, aux plus importantes vérités morales, par la seule logique du sentiment. Elle avait dix-neuf ans, Louise; dix-neuf ans, le bel âge pour une fille!...... — Toute la poésie, toutes les af-

fections, toute la limpidité d'une existence sont en lui, et il a déjà déposé dans l'âme assez d'idées sérieuses pour qu'elle ait moins à craindre d'une vie où tout est périls et mécomptes. La profession de la jeune fille était humble comme sa fortune. — Sans doute, si Dieu l'eût fait naître dans ces rangs souvent oisifs de la société, où une éducation choisie vous tend les bras, vous presse de ses caresses, vous étreint de son amour, sans doute Louise aurait obtenu ce qu'on nomme dans le monde succès de salon si la coquetterie en a été le véhicule, et succès d'estime s'ils n'ont eu d'auxiliaires qu'eux-mêmes; mais il n'en était pas ainsi. Le père de la jeune fille, ancien officier sous les aigles de l'empire, avait péri à Waterloo, ce guet-apens où les armées coalisées attendaient le dernier laurier français pour le flétrir. — Quand un crêpe voilait nos gloires nationales, une veuve aussi prenait à Lyon l'habit de deuil, et cette veuve c'était la mère de Louise. Une faible pension accordée par l'état à celle qui avait perdu un époux sur le champ de bataille, fut la seule ressource qui permit à l'une, alors âgée de dix printemps, d'arriver à dix-neuf ans pour

aimer, et à l'autre de vivre assez pour être confidente de la première inclination de sa fille unique. — Or, Louise était à dix-neuf ans tisseuse dans une fabrique, sorte d'emploi que je ne saurais guère vous expliquer d'une manière précise, parce que entre les fabriques et moi, il y a une immense barrière, la poésie.

Un jeune dessinateur, occupé aussi chez le même manufacturier, qui donnait à Louise quelque argent en échange de beaucoup de travail, avait jeté sur celle-ci plusieurs de ces regards qui sont une parole d'ange et comme une langue symbolique, idéale, que les cœurs seuls parlent et comprennent. Ces regards, d'abord recueillis sans être analysés, finirent par trouver une sympathie et un reflet dans les yeux de la fille de dix-neuf ans.....

Long-temps on s'aima ainsi, en se regardant, en faisant naître l'occasion de se voir, de se rapprocher: puis vinrent les égards, les mots vagues, puis les paroles mixtes ou de transition, puis les demi-confidences, puis les expressions colorées et précises, puis enfin la passion, la passion avec son irrésistible entraînement, ses aveux catégoriques, ses

profondes convictions et son invariable fixité. Dans cette échelle graduée d'impressions et de sentimens, tout avait été réciproque. De part et d'autre l'amour avait crû, s'était développé dans la même mesure; de part et d'autre l'on s'était entendu dans la même proportion, de part et d'autre les mots avaient eu le même sens et la même portée. Donc, voici ce qui arriva : Quand, franche et décidée, la passion se dessina dans un entretien, l'inclination se trouva, dans les deux cœurs, avoir atteint le même terme, comme deux fruits qui tombent mûrs en même temps de l'arbre touffu de la vallée.

Anton Dœrner (c'était le nom du jeune homme) avait de la probité, du talent, des mœurs douces, des principes sévères.—Quand Louise eut confié à sa mère ce qu'elle éprouvait de sympathies pour Dœrner; quand elle lui eut manifesté le désir d'unir ses jours à ceux du modeste dessinateur, de confondre toutes ses pensées dans la sienne, la veuve qui ne possédait qu'un bien ici-bas, la fille qu'elle avait allaitée, commença par occuper Louise, durant quinze jours, auprès du foyer domestique, puis elle alla droit aux informations sur le

compte de Dœrner, qui déjà avait fait demander explicitement la main de la vierge de dix-neuf ans.

Jusque là, rien n'était obstacle.... tous les renseignemens recueillis par la veuve semblaient favorables à l'amant, tous ceux qui le connaissaient louaient sa vertu; sa famille était pauvre, mais honorée, tout souriait à une prochaine alliance.... Une seule information restait à prendre, — et celle-là, elle était décisive pour la mère de Louise. — Dœrner était-il catholique ?... Hélas! non; fils de luthériens, il était luthérien lui-même; il avait bu l'hérésie avec son premier breuvage, il avait épelé le schisme avec ses premières voyelles. En une cité où le catholicisme aurait moins d'empire, en une âme moins trempée que celle de la veuve dans la foi et les croyances orthodoxes, une disparité de religion n'eût été qu'un inconvénient, une difficulté aisément levée, en exigeant que les enfans nés des époux seraient élevés dans le culte de la mère.

A Lyon, où la réformation est si impopulaire, à Lyon où le peuple prie et baise le marbre des autels, la dissidence de communion est un rempart qu'il est presque sans

exemple de voir franchir, même avec les dispenses du saint-siége.

Cependant, lorsque cette barrière imprévue fut opposée à la timide Louise, par une mère rigide dans ses principes, autant qu'elle était éloignée du fanatisme et de la bigoterie, il se passa d'inexprimables choses dans ce cœur de dix-neuf ans. Se résignait-il? — Pouvait-il se résigner?.... Hélas! je ne sais. — Il fut souffrant, désolé, brisé. — Tout l'amour de Louise pour Dœrner luttait contre sa propre foi, si semblable à celle de sa mère, si vive, si chaude, si permanente : toutes ses tendresses de fille étaient aux prises avec ses affections de fidèle. — Il faut bien le dire, sa religion, ici, c'était surtout l'obéissance passive à celle qui l'avait nourrie, car pour l'empêchement lui-même, pour les scrupules de la veuve, en matière de dissidence, elle les comprenait moins par conviction que par une sorte d'instinct. — Elle était bien malade, Louise.... Pourtant elle espérait. — Eh! n'espère-t-on pas toujours dans la vie? Elle espérait que peut-être une situation inconnue naîtrait, qui concilierait à la fois sa passion pour le jeune dessinateur et les convenances catholiques.

Un jour Dœrner venant, de nouveau, solliciter la veuve pour en obtenir la faveur à laquelle il nouait son avenir, trouva Louise seule, occupée aux soins vulgaires d'un humble ménage, et le dialogue suivant s'établit entre les deux amans :

— Mais Louise, vous ne m'aimez donc plus..... Suis-je coupable de professer la religion de ma mère, celle de ma famille, celle de ma cité? (Dœrner était Saxon.)

— Oh! mon amour pour vous, cher Anton, est invariable... Mais la religion, ma mère.... et elle demeurait muette, et ses yeux se mouillaient de pleurs, et elle regardait, immobile et tendre, le beau jeune homme qu'elle adorait.

— Votre mère, Louise, ne pourra-t-on jamais la convaincre qu'elle peut donner sa fille à un protestant sans péril pour sa conscience, sans atténuer sa foi, sans diminuer celle de Louise, sans manquer à ses devoirs de catholique?

— Anton, mon cœur s'est livré à vous autant que vie puisse appartenir à une autre vie : je vous aime plus que je ne puis dire, et pourtant il me semble que je vous aimerais encore davantage si vous étiez catho-

lique; il me semble à moi, pauvre fille sans ambition et sans lumières, que nos deux êtres s'identifieraient mieux, qu'il y aurait une fusion plus intime de nos sentimens et de nos pensées, de notre présent et de notre avenir. Ah! si la vérité de nos dogmes pouvait entrer dans votre âme sans qu'elle se surprît enchaînée à quelques motifs purement humains; si vous vous faisiez instruire, cher Anton, par le prêtre de nos autels.... Que la fille disparaisse pour vous, ne songez qu'au cœur de Louise, divinisez-le, si je puis parler ainsi, et l'exaltation de votre amour, en disposant votre propre cœur à sentir ce qu'il y a de mystérieux sur la terre, vous mènera droit au catholicisme, parce que tout ce qui est spiritualité, mélancolie et tendresse y conduit...... Après tout, cher ami, qu'est-ce qu'une religion sans culte, qu'est-ce qu'une religion sans liens, sans unité, qui proteste et dispute? Est-ce une foi, qu'un système né d'une querelle humaine? est-ce une foi, qu'une doctrine livrée au libre examen et à la libre interprétation de chacun? est-ce une foi, que des préceptes revus et corrigés par la faiblesse des hommes, comme si l'homme pouvait ré-

former, épurer les livres de Dieu, comme si l'église qui est le Christ visible, avait été moins sage que des rhéteurs? est-ce une foi, qu'une croyance que son principe met chaque jour en péril? est-ce une foi, qu'une prétendue religion, toute négative, dont l'action morale est neutralisée par une terrestre influence, qui modifiée une fois, peut l'être à chaque moment par les novateurs, au milieu d'une révolution semblable à celle qui l'a établie; qui peut varier à l'infini selon les peuples, l'esprit et le jugement individuel? Si vous ne devenez pas catholique, Anton, il ne nous sera donc pas permis de prier en commun! Si des chagrins, des malheurs viennent à peser sur nos jours, nous ne pourrons donc aller demander de célestes consolations dans le même asile, espérer des mêmes espérances, nous recueillir du même recueillement, dans le même sanctuaire; nous ne pourrons donc nous réconcilier avec Dieu dans le même lieu, le recevoir à la même table, nous agenouiller sur la même tombe!... Le temple des protestans, c'est une halle, une chambre froide et vide où l'homme peut entrer le chapeau sur la tête, et presque la pipe à la bouche; où l'ouvrier

siffle et jure comme sur un port, où l'on se réunit pour entendre un avocat. Mais où est l'autel, où est le mystère, où est le sacrifice, où est le prêtre avec son caractère saint, sa vie d'apostolat, ses habits de lin, et son abnégation des intérêts terrestres; où sont les symboles, où sont les images d'une *Trinité*, où sont les reliques des confesseurs et des martyrs, où est la liturgie, où est cette préface de la messe qu'on ne peut entendre sans éprouver de sublimes émotions? Ah! il y a, mon ami, dans le catholicisme je ne sais quel breuvage spirituel dont le cœur a soif, je ne sais quel amour qui complète et sanctifie toutes les amours, je ne sais quelle idée sublime qu'on devine devoir être le mot de l'énigme de notre existence, mais qu'on n'analyse pas. Il est un pour tous, il est immuable, il est si bien gradué qu'on ne saurait lui enlever la moindre tradition sans l'anéantir. Et puis, Anton, qui consacrera notre alliance?.... Je ne peux, je ne veux pas me contenter du mariage civil, je le laisse à ces âmes athées qui ne voient que matière et néant dans l'existence, je l'abandonne à ces cœurs secs et mauvais qui ne demandent à la terre que sa boue, à la nature

humaine que ses voluptés de sens, au tombeau que ses vers et sa pourriture. Un adjoint de municipalité peut-il imprimer un sceau moral sur mon front ? son écharpe est-elle une étole, sa main est-elle pleine de bénédictions, ou plutôt a-t-il le droit de bénir et de poser une couronne sur la tête d'une vierge? Sans doute il nous unirait aux yeux de la loi des hommes, sans doute il ferait nos enfans aptes à recueillir le fruit de nos labeurs; mais, si son intervention est nécessaire pour ratifier un contrat social, si elle est bonne pour rapprocher deux corps, elle est nulle pour nouer deux âmes, car Dieu a mis une double vie dans notre vie : l'une de poussière, c'est celle qu'on traîne ici-bas; l'autre de spiritualités, c'est celle que nous promet la foi et que nous prédit cette voix harmonieuse et profonde qu'on entend au fond de soi. Le prêtre catholique seul est investi du pouvoir de consacrer ce que la loi civile a permis; son intervention, à lui, elle est tout intellectuelle, elle fait pour un hymen ce que l'Eternel a fait pour notre être, elle y rattache la pensée de mystère à la chose humaine et positive.

Ainsi, la jeune fille soulevait les questions

les plus élevées pour les résoudre par la seule puissance de sa foi; ainsi, elle parlait la langue d'une sublime métaphysique, sans autre préparation, sans autre étude que les inspirations d'un cœur pur et tendre.

Cependant Dœrner paraissait ébranlé, quand entra subitement la veuve, dissimulant avec habileté les sentimens inquiets que l'entrevue des deux amans faisait naître en elle. — Et quinze jours s'écoulèrent. — Et Dœrner ne reparut pas. — Et Louise qu'imagina-t-elle ?... Ah ! elle eut une de ces idées qui ne viennent qu'à des âmes sincères, qu'à des âmes saturées de piété et de vivifiantes émotions. Elle songea à remettre sa cause à la divine mère de tous, à lui confier naïvement son amour, à la supplier, fervente et recueillie, de daigner intervenir auprès de Dieu, pour qu'il fît germer dans le cœur de Dœrner une pensée de conversion.

Un samedi, par une aurore flamboyante des derniers jours du mois de mai, elle gravit le saint coteau de Fourvières, et elle alla s'agenouiller dans cette chapelle où chacun vient chercher ses consolations et ses espérances, où l'un prie pour la patrie, l'autre pour une

montagne. — Marie, ce symbole de l'amour divin, Marie, cette sanctification de la tendresse, Marie, qui est le sentiment fait mystère, et la transition idéale entre Dieu et le cœur des hommes, Marie n'attendit pas que Louise eût terminé son pélerinage pour laisser tomber sur elle un de ces regards qui sont tout un avenir d'indulgence et de bienfaits..... Non : la jeune fille n'avait encore rempli que sept fois les devoirs qu'elle s'était imposés..... Elle redescendait, comme d'habitude, la colline de Fourvières pour venir reprendre ses obscurs travaux auprès du foyer domestique (car ceux de la fabrique étaient toujours suspendus)..... Elle rentre chez sa mère...... Qu'y voit-elle ? O bonheur inattendu! ô délicieuse surprise!..... — Dœrner, Dœrner, le beau jeune homme qu'elle adorait. Il était là avec un ecclésiastique, s'entretenant à voix basse avec la veuve. — Tous les trois, ils avaient l'œil sérieux et le front serein tout ensemble. — Tous les trois, ils semblaient avoir de puissans motifs de réflexions et de félicité.

Cet ecclésiastique, c'était le curé de Saint-Bonaventure. Il n'avait pas ramené au bercail la brebis égarée, mais au giron de l'église, à

l'unité romaine, le chrétien dissident.—Anton Dœrner, après cette entrevue avec Louise, qui mit quelque anxiété dans l'esprit de la veuve, anxiété tempérée seulement par son estime pour sa fille et pour l'ami de sa fille ; Anton Dœrner avait couru chez le pasteur de la paroisse, sur la circonscription de laquelle il habitait, pour lui demander des instructions et des conseils. Une heureuse facilité de conception, un immense désir d'entrer dans la grande famille catholique, secondèrent merveilleusement son zèle; ses études furent courtes et bonnes. Sa conversion devint aussi complète qu'elle était sincère....... il avait abjuré l'hérésie, en un mot, Dœrner était CATHOLIQUE.

Sans doute, les motifs du beau jeune homme n'avaient pas eu cette haute logique qui décida M. de Haller; mais en avaient-ils été moins concluans? — Il avait peu raisonné, il avait beaucoup senti. Il avait compris que son amour pour Louise voulait être ennobli, dégagé de toute influence terrestre, rattaché à un point de comparaison sublime, sanctifié par un céleste amour; or, cet amour des Séraphins et des Anges, une harmonie secrète

lui avait dit qu'il ne le trouverait que dans le catholicisme, qui en est le principe et la fin, la source et la vie.

Cette détermination si prompte ne fut-elle pas une sorte de transaction de la part de Dœrner, un accommodement entre ses affections et ses dogmes?.....—Eh! pourquoi matérialiser toutes choses, pourquoi chercher des raisons humaines là où Dieu a peut-être mis son doigt éternel?........ Pourquoi les douces émanations du cœur de Louise ne seraient-elles pas le moyen dont le Verbe aurait usé pour amener un sectaire à sa foi?.......

Toute difficulté était levée : le mur du schisme s'était abaissé entre deux âmes si dignes de s'identifier et de s'appartenir. — Le curé de Saint-Bonaventure, la veuve, Louise, Dœrner, tous renvoyaient leur œuvre à Dieu, tous le remercièrent en commun.

Et puis Louise, elle acheva sa neuvaine à Notre-Dame-de-Fourvières. — Et quelques jours après, un prêtre unissait deux époux dans l'église de Saint-George (A).—Ces deux époux, c'étaient Louise et Anton Dœrner.

(A) Paroisse de la veuve, mère de Louise.

Cette histoire contemporaine, douces et belles lectrices, vous expliquera l'inscription suivante que vous pouvez lire, comme moi, au bas d'un modeste tableau, placé dans la chapelle de Fourvières, à côté des yeux de verre, des béquilles, des jambes de cire que suspendirent aussi tous les aveugles, tous les boiteux, tous les paralytiques guéris par l'intercession de Marie:

LOUISE MARÉCHAL A FAIT UNE NEUVAINE
A NOTRE-DAME-DE-FOURVIÈRES,
AFIN QUE, PAR SON INTERVENTION,
DIEU FIT A ANTOINE DOERNER, LUTHÉRIEN,
LA GRACE DE LE CONVERTIR AU CATHOLICISME,
LA DISSIDENCE DE COMMUNION
ÉTANT LE SEUL OBSTACLE QUI S'OPPOSAT
A LEUR UNION.

ET ANTOINE DOERNER
S'EST FAIT INSTRUIRE, ET IL A EMBRASSÉ
LA RELIGION CATHOLIQUE,
APOSTOLIQUE ET ROMAINE, ET IL A ÉTÉ
MARIÉ A LOUISE MARÉCHAL,
DANS LA PAROISSE DE SAINT-GEORGE,
LE IV JUILLET M DCCC XXIV.

A vous, qui avez visité la Sainte-Baume où pleura, pendant trente-trois ans, Magdeleine aux blonds cheveux; à vous, qui avez prié dans la chapelle de Notre-Dame d'Auray, en Bretagne; dans celle de Notre-Dame-des-Anges, dans celle de Notre-Dame-de-la-Garde, sur la terre chaude et pieuse de Provence; à vous la poésie de Notre-Dame-de-Fourvières.

Volez sur cette montagne de Marie, âmes chastes et fraîches; et quand vous vous serez abîmées long-temps dans les vivifiantes mélancolies du sanctuaire, quand vous aurez retrempé votre foi dans la piscine, quand vous aurez touché la bannière sans tache, quand vous aurez reçu des mains d'un vieux prêtre la petite croix bénite par lui, quand vous aurez déposé votre offrande dans le tronc du pauvre, montez à la tour voisine qui s'élève plus haute que le clocher de la chapelle, mais ne le heurte pas et encore moins ne l'efface.

Ce n'est pas pour humilier la modeste campanule du saint oratoire, ce n'est pas pour rendre une pensée d'orgueil humain plus culminante que la croix, ce n'est pas pour mêler une ombre menaçante à l'encens qui s'exhale,

que cette tour a été bâtie..... Non, une noble prévision a dirigé l'architecte chargé de sa construction. Il a deviné qu'un jour viendrait où la chapelle, déjà trop étroite pour l'immense population qui va chaque jour la mouiller de ses pleurs, serait réédifiée sur de plus larges proportions, et il a voulu satisfaire, dans son œuvre, au présent et à l'avenir. Ainsi, cette tour, qui sert aujourd'hui d'observatoire, pourra bien devenir plus tard le clocher de l'église de Fourvières : il n'y aura qu'une couronne à poser sur son front, la statue de la Vierge étendant ses mains sur la grande cité, et appelant de son regard la miséricorde divine sur elle (A).

Montez donc au sommet de cet observatoire, vous tous pélerins et pélerines; la prière dispose merveilleusement à sentir tout ce qu'il y a de beau sur la terre..... vous n'avez fait qu'entrevoir l'aurore, car vous étiez recueillis au pied de l'autel, durant qu'elle roulait ses flots de pourpre....., maintenant le soleil est maître de l'horizon, il pare de ses reflets

(A) J'ai vu dans le cabinet de mon savant ami, M. Pollet, architecte, qui a bâti cet observatoire, le projet de la conversion future de la tour en clocher.

éblouissans toute cette ville baignée par deux fleuves, toutes ces collines qui la protégent, toute cette magnifique campagne qui l'environne.

Regardez, regardez partout : rien que de surprenant autour de vous. Le berceau de Lyon, la cendre de ce LVGDVNVM romain, jadis couché dans la lumière, les ombrages et les voluptés du polythéisme, ce plateau où furent le forum et le marché de Trajan, les temples, les palais proconsulaires, ce sol chargé de noms latins, et purifié par la foi chrétienne; l'aspect du Lyon moderne éparpillé sur les coteaux, ou serré dans sa presqu'île comme un preux dans son armure; les mille voix de ses ateliers, les têtes immobiles de ses monumens; les montagnes du Vivarais et du Forêt, des amphithéâtres de bosquets et de maisons, une plaine délicieuse semée de villages et de châteaux, avec les Alpes pour dernier plan !

Ce qu'on voit du haut de l'observatoire de Fourvières, c'est, sans contredit, le plus vaste et le plus admirable tableau qui soit en France; je me garderai bien de le rendre prosaïque en le décrivant.

L'église de Notre-Dame-de-Fourvières ne fut d'abord qu'un simple oratoire consacré à ce Saint-Thomas de Canterbury, si connu par ses querelles avec le roi de la Grande-Bretagne. Bientôt la Vierge y reçut un culte spécial. La chapelle fut successivement agrandie, restaurée, et elle est arrivée jusqu'à nous avec tant de dates écrites, en mauvais style, sur ses flancs, qu'il est presque impossible d'en débrouiller aucune.

J'avoue que je ne me suis jamais senti le courage de chercher sérieusement un profil christo-roman ou christo-frank sur les murs d'un tel édifice (A).

Fait bien remarquable ! La révolution de 1793, le siége de Lyon, si foudroyant et si exterminateur, les guerres civiles de novembre 1831 et d'avril 1834, ont passé sur cette chapelle sans l'atteindre. Vendue, sous le règne de la Convention, comme propriété nationale, elle tomba entre les mains d'un homme vertueux qui s'empressa de la restituer à la

(A) Le porche est tout moderne ; les murs extérieurs sont une reconstruction grossière qui date d'une centaine d'années tout au plus. Il n'y a que l'intérieur de la chapelle qui offre des lignes anciennes. La nef principale à voûte ogive pourrait bien remonter à la fin du XIVe siècle.

piété lyonnaise, aussitôt que le peuple français put regagner librement le chemin de ses églises.

Lyon, par la position insalubre d'une partie de sa masse compacte, par la disposition de ses rues étroites et humides, par l'entassement de ses habitans dans des maisons pour la plupart malpropres et fétides, par son immense agglomération d'artisans; Lyon, à cause de l'incurie permanente de sa voirie, devait être saccagé par le *choléra-morbus* asiatique, alors qu'Arles, vers le delta du Rhône, voyait sa population décimée par ce fléau.........

Lyon, en 1831, au pouvoir de trente mille ouvriers, maîtres de toutes les caisses publiques, de tous les postes; Lyon devait voir, je ne dirai pas ses opulens entrepôts pillés (car les ouvriers lyonnais ne volent pas, et il n'y a que les bandits de Paris et des provinces confondus dans leurs rangs, qui soient sans foi et sans probité), mais ses principaux fabricans porter sur le sol moins volcanique de l'étranger, leur industrie et leurs métiers.........

Lyon, balayé sept jours durant, par la mitraille, en 1834, devait voir ses églises crouler, son commerce s'anéantir, sa prospérité

ruinée sans retour........................
Mais non, la sainte gardienne veille sur lui du haut de Fourvières; et si la verge de Dieu frappe, Marie s'interpose entre elle et la ville qui l'implore, qui l'a implorée, qui l'implorera toujours, dans les bons comme dans les mauvais jours.

Sublime, sublime cité que Lyon, où le peuple est pénétré de l'idée qu'une céleste puissance s'intéresse à lui comme une mère à son enfant! sublime cité que Lyon où tant de pratiques saintes rayonnent dans la famille et versent leur baume sur la table du foyer! Je l'ai déjà dit ailleurs, je veux le répéter encore, la charité, fille du Christ, a mis à Lyon sa gloire et ses triomphes. Ingénieuse, vigilante et attentive, ici elle élève des orphelines dans la crainte de Dieu, et donne une existence et un nom à l'enfant trouvé; là elle porte des remèdes et des consolations au vieillard gémissant et s'éteignant sur un grabat, aux prises avec le dénuement et la douleur; plus loin, elle visite les établissemens qu'elle a créés, et va recevoir, à domicile, ou l'or du riche ou l'obole du travailleur. Sur la paille des prisons, à la porte des églises, dans les maisons de re-

fuge, dans les hospices, dans les tristes asiles où se cache la misère qui ne sait pas mendier, partout elle se montre, la main pleine de secours. — Et ne croyez pas qu'elle soit avide de regards et d'éloges....

Non, l'œuvre de bienfaisance est connue par ses effets; les noms propres, ils sont enveloppés d'un voile épais. Dames des plus hautes positions sociales, dames des conditions intermédiaires, épouses d'ouvriers vivant de leurs labeurs, toutes se mêlent et se confondent pour faire le bien, celles-ci en versant leurs trésors, celles-là en les distribuant, toutes en apportant le même zèle et la même sollicitude. Il n'y a pas de ville en France où l'on compatisse, où l'on plaigne, où l'on console autant qu'à Lyon ; pas une où l'on recherche avec autant de soin l'artisan sans travail, la veuve sans pain, le pauvre petit Savoyard qui se morfond sur la borne du carrefour; pas une où les associations de charité, les commissions de secours soient aussi nombreuses, où les hopitaux soient aussi importans et aussi paternellement administrés.

Qui n'aimerait pas une telle cité où per-

sonne n'est oisif, parce que le riche occupe ses loisirs par la bienfaisance et le peuple ses heures par le travail; où la probité, l'ordre, l'économie, la sobriété, sont des vertus usuelles, où tout le monde prie et croit? J'avoue que ce Lyon, que j'ai approfondi plus que qui que ce soit, peut-être, et que je comprends bien, ville de prose pour tant d'esprits superficiels, est pour mon âme un lieu de félicités et de poésie. Aussi, c'est avec un inexprimable charme que je me suis abîmé dans ses annales, pour écrire ce *Résumé de l'Histoire de Lyon* (A), que je compte offrir bientôt à un public qui m'a toujours encouragé.

Revenons encore une fois aux monumens, car j'ai oublié de vous dire qu'après avoir touché, à l'hospice de l'*Antiquaille* (dont le nom seul annonce les substructions romaines qui lui servent de base), les reliques de saint Pothin et l'anneau de fer auquel fut attachée sainte Blandine, il vous reste à vi-

(A) L'ouvrage formera deux volumes in-18. Il y aura peut-être un troisième volume intitulé *Hommes illustres de Lyon*. L'auteur s'est principalement proposé pour but de créer une histoire populaire de la ville de Lyon, la grande histoire de feu le docteur Clerjon étant d'un prix beaucoup trop élevé pour les masses.

siter les églises de Saint-Just et de Saint-Irénée, et le cimetière de *Loyasse*.

Ce n'est pas parce qu'il renferme de pompeux mausolées que je vous invite à entrer dans ce champ de l'éternel repos. — Mais, ce cimetière, il est suspendu entre une immense cité et le ciel, il est voisin de la chapelle de Fourvières et comme posé sous l'aile de la Vierge; il est là sur une terre où tous les âges se heurtent, où les splendeurs passagères du monde latin se sont effacées sous le pied du christianisme, où les premiers martyrs souffrirent d'incroyables douleurs. Ici, la mort paraît douce, parce qu'on voit ensemble et la tombe qui nous dit : « STA « VIATOR (arrête-toi, passager), je suis la der« nière ancre où va s'amarrer ta gondole, » et le vieil oratoire où Marie a murmuré pour notre âme des mots d'espérances ultra-terrestres et de béatitude sans fin. Oui, l'on respire, en ce cimetière, je ne sais quelle paix, quel calme indicible, né des rapprochemens d'idées auxquels sa situation sublime donne lieu. Et puis de touchantes épitaphes sont écrites sur la pierre; et puis des veuves, des filles vêtues de noir, viennent arroser de leurs larmes les

fleurs du jardin tumulaire............. et puis le convoi du pauvre entre, précédé du prêtre à l'étole funèbre; et quand le ministre des autels aura jeté la pelletée de sable sur la bière; quand il aura versé sur elle l'eau bénite, en faisant au défunt son dernier adieu; quand les amis, les parens auront agité le goupillon sur la fosse, le voyageur aussi pourra dire à la dépouille mortelle, dans la langue chrétienne: REQVIESCAT IN PACE; ou dans celle des anciens: SIT TIBI TERRA LEVIS.

L'église paroissiale de Saint-Just est la plus ancienne de Lyon. Dans le commencement du IIIe siècle, ce n'était encore qu'une crypte consacrée aux saints Machabées, où les premiers chrétiens se vouaient, en secret, au culte du Christ. Lorsque le prêtre chrétien ne fut plus forcé, pour se soustraire aux persécutions, de célébrer les saints mystères dans l'ombre glacée des souterrains, une petite église se montra au soleil, au-dessus de la crypte, et cette église fut la primitive cathédrale de Lyon. Des diverses reconstructions de cette église, dans le ve et le XIIe siècle, rien ne reste aujourd'hui que quelques profils, peut-être, enfouis dans les fondations du mo-

nument actuel. Cet édifice n'appartient ni à la méthode christo-romane, ni au type christo-frank ; il est tout moderne, et vient d'être restauré et embelli d'une manière éclatante. Le sanctuaire est éblouissant d'or et de fraîches peintures, et se dessine admirablement dans le demi-jour créé par les vitrages colorés des fenêtres. On lit sur la façade extérieure de l'église, cette courte inscription :

MACHABEIS . PRIMO . DEINDE.
SANCTO . IVSTO

Assez près de Saint-Just, mais hors de l'enceinte citadine, une tour carrée, toute neuve, portant une haute croix latine sur sa plate-forme, vous indiquera l'église de Saint-Irénée. Ici encore fut une crypte ; mais hélas! à la chapelle primitive, aux divers édifices qui la remplacèrent, a succédé un monument encore inachevé, tant il est récent. L'église de Saint-Irénée n'a d'antique que ses racines : elles sont implantées dans un ciment rougi du sang des confesseurs de la foi.

Allez toucher dans le caveau de Saint-Irénée ces pierres noires, couvertes d'une sueur

froide comme le marbre des tombeaux; puis arrêtez-vous aux stations échelonnées vers le Calvaire. C'est une belle et sainte chose que ce Calvaire dominant de ses trois croix toute la campagne de Lyon. Au-dessous de la terrasse sur laquelle ces croix sont élevées, est un sépulcre auquel on arrive en descendant plusieurs degrés. Une tristesse, une solitude profonde sont répandues dans ce lieu sombre, tout-à-fait en harmonie avec sa destination, et les idées mystiques de grotte sacrée, de Thébaïde, et de Christ mort pour la rédemption du monde, qu'il rappelle.

Et l'entrée de Lyon par le pont Morand ou celui de la Guillotière, et ces alentours, et ces accidens de terrain, et ces cascades, et ces ruisseaux au mélancolique murmure, et ces arbres bruissans, et cette Saône si calme, et ce Rhône si impétueux, et toutes ces montagnes verdoyantes, tous ces sites enchantés, toutes ces vallées pittoresques, tous ces mille tableaux variés et imprévus d'une opulente nature à qui l'art a ajouté ses richesses, ne sont-ils pas aussi une large et flagrante poésie?

Suivez-moi, belles et douces lectrices, à

l'ermitage du mont Cindre, à travers les sentiers creux, les frais abris, les haies chevelues; et pendant que vos yeux se fatigueront d'admiration, moi, je crayonnerai sur l'ardoise cette plaintive allocution, car j'aime les larmes et la pitié :

AU MONT SAINT-MICHEL.

Rocher qui retentissais jadis de saints concerts, jusques à quand seras-tu la tombe anticipée de Français ravis à la paix du foyer, à la famille, à la douce et consolante amitié? .....

I.

Il est là, courbé dans la fange, le fils généreux qu'une ardeur irréfléchie jeta dans l'insurrection..... et pourtant sa pauvre mère, qui vivait de son travail, a faim et souffre sur un grabat.

II.

Il est là, flétrissant sa vie, celui qu'attend la couche nuptiale, celui dont une épouse admirable pleure la cruelle détention, celui qui passa presque de l'autel, où le prêtre avait béni son alliance, à la nuit des bastilles, car il fut arrêté durant le repas d'hyménée.

III.

Il est là, couché sur la paille, l'écrivain aux mœurs douces et bienveillantes, qui, sans le savoir, trempa un matin sa plume dans le fiel.

IV.

Il est là, confondu avec les scélérats, rongé par la vermine, le philanthrope qui, dans ses vœux et ses illusions, avait poussé un cri que la puissance ne pardonne pas.

V.

Il est là, sous les verroux du cachot, l'infatigable athlète qui vingt fois s'est présenté dans l'arène pour marquer l'égoïsme au front, et combattre avec des forces inégales, comme le jeune gladiateur contre le taureau.

VI.

Il est là, perdu pour ses amis, perdu pour ses proches, celui qui fut amer pour le pouvoir, mais qui était si bon pour les siens, si tendre pour ses enfans, si obligeant et si dévoué pour tous.

Rocher qui retentissais jadis de saints concerts, jusques à quand seras-tu la tombe anticipée de Français ravis à la paix du foyer, à la famille, à la douce et consolante amitié?.....

LES RUINES.

LES

RUINES.

HIC IACET DVX
ANCEMONDVS

On me raconta, un jour, en ma chère cité de Lyon, qu'il y avait de belles femmes parmi des ruines voisines : comme je ne suis pas archéologue au point de n'apercevoir qu'un TVMVLVS là où il y a du gazon frais, des fleurs odorantes et une jeune pastourelle aux yeux

grands et doux, aux lèvres brillantes comme un rayon d'aurore, je partis, je ne sais quel matin, pour Vienne en Dauphiné, comptant peu sur mon courage d'observateur de débris, si je venais à y rencontrer quelques-unes de ces vierges dont le seul regard est une caresse, et la parole un baiser. Je me trouvais dans la voiture publique qui m'y mena, avec de doctes et graves personnages, entre autres avec un marchand de fromages et de sapin de Genève, qui m'apprit le secret de tromper la douane sur la frontière helvétique, et un fabricant d'étoffes croisées, Languedocien d'origine, domicilié à Vienne, bon-homme s'il en fut, tête encyclopédique en tout ce qui concerne la teinture des étoffes, au front rongé non par la pensée, mais par les vapeurs de l'indigo, aux manières faciles, élégantes et polies comme celles d'un cyclope de Saint-Étienne. Cet estimable négociant me vanta de bonne foi les savans de sa ville adoptive; mais ce qu'il y a d'assez bizarre, c'est que ces savans qu'il me désignait avec emphase, étaient, au vrai, des esprits d'une supériorité remarquable, dont je fus à portée, plus tard, d'apprécier la modestie et les lumières.

Le marchand de fromages, le marchand de ratines et moi, nous occupions le coupé de la voiture. J'aurais bien mieux aimé certains profils à côté de ma tête, que ces deux lingots de plomb à organisation humaine; mais passer du coupé à l'intérieur, c'eût été tomber de Carybde en Scylla, ce logement étant rempli d'un métal encore plus grossier que le plomb. Si la poésie m'attendait ailleurs, il fallait, vous en conviendrez, traverser une prose pyramidale avant d'y arriver. En général je suis chanceux pour les contre-temps : si je suis en route pour la chasse, il pleut; si je monte dans une diligence, je n'y rencontre jamais de dames et toujours des commis-voyageurs, race beaucoup plus désagréable que celle des marchands de fromages.

Ma prémière remarque sérieuse, c'est qu'en quittant Lyon, je vis un cimetière (A); qu'au-delà de Saint-Symphorien, joli bourg dominé par une tour du moyen âge, dont on vient de

(A) Le cimetière de la Magdeleine, à la Guillotière. On lit une noble et touchante inscription sur la porte de ce cimetière; la voici :

HIC PAVPER MISERIAM
IN OPES AETERNAS CONVERTIT.

faire un observatoire-café, j'aperçus un TVMVLVS (A) romain, qui servit tour à tour à des fourches patibulaires et à un moulin à vent, symbole de la perpétuité des générations, et qu'enfin, en descendant à Vienne, cette ville de charniers et de décombres, mes yeux se portèrent, au-delà de la cité, sur un monument qu'on me dit être un cénotaphe.

Quelques-unes des lignes que vous allez lire, je les écrivis d'abord sur les ailes azurées et diaphanes d'un *papillon* (B), qui peut-être les secoua sur la toilette de maint boudoir et la couche de lin de plus d'une jolie femme, avec les fleurs de la mode et les parfums de la poésie. Aujourd'hui, je les incruste dans un volume, en y ajoutant quelques détails historiques sur un pays célèbre. Je crains bien, belles et douces lectrices, que ce chapitre ne vous

(A) Ce TVMVLVS, situé près des Balmes (Baumes, terres ou rochers coupés à pic sur le bord des fleuves) viennoises, est absolument semblable à celui que j'ai vu dans le département du Pas-de-Calais, entre Arras et Bapaume. Ne serait-il pas un monument des guerres qui survinrent entre les colonies de Lyon et de Vienne à propos du territoire *ségusien* de Sainte-Colombe?

(B) Il existait à Lyon un petit journal intitulé *le Papillon*, feuille de littérature et de poésie, où je mettais quelquefois des vers.

semble lourd comme une leçon orale de M. Cousin, long et diffus comme un protocole, et beaucoup moins volage que les yeux de Béatrix, la mélancolique germaine, ne parurent transparens au nouveau Léandre qui l'adora (A). Mais j'ai aussi ma renommée d'antiquaire à établir, et je me résigne, dans son intérêt, à vous envoyer cette lettre, pliée comme une papillote, avec une devise (B) à la fin.

Quel ami des arts anciens, quel homme d'une âme ardente ne sympathiserait pas avec le récit d'un voyageur qui a voulu vivre deux jours d'une vie morte, s'enfouir dans les catacombes latines, s'inhumer dans une ville toute romaine, rebâtie par la pensée (à qui il ne coûte pas plus de franchir deux mille ans que de monter vers les séraphins et les anges), et oublier enfin ce XIXe siècle qui le presse de toute part, dans l'atmosphère des âges écoulés et dans la poudre de l'amphithéâtre !

La position de Vienne, dominée par ces hauteurs raides et franches, à arêtes aiguës

(A) Voyez la *Tour de la Belle Allemande*, tradition lyonnaise, par Joseph Bard.

(B) Voyez les dernières lignes de ce chapitre. Si les antiquités vous effraient, sautez de suite à la page 108.

et vives, à couronnemens inégaux et dentelés, qui descendent de la chaîne subalpine des pittoresques montagnes du Dauphiné, assise sur le penchant de deux collines, en face du Rhône, dont les ondes roulent majestueuses et rapides dans la vallée; cette situation, dis-je, est une des plus délicieuses qu'on puisse rêver à vingt ans et avoir vues à trente. Les regards de l'observateur debout sur la cendre d'un héroïque passé, des cimes de Saint-Just, de Pipet, de Sainte-Blandine, se promènent ravis sur tout ce qui l'entoure. Devant lui, le fleuve avec sa vieille pile romaine et son nouveau pont suspendu, Sainte-Colombe avec sa tour carrée, bâtie sous Philippe de Valois, récemment éventrée par son propriétaire, et les coteaux vitifères à la naissance desquels ce bourg est posé; coteaux chamarrés d'agréables *ville*, d'arbres regorgeant d'ombrage, de kiosques champêtres et de ruines vénérables comme une tête chauve ou des cheveux blancs. Au nord, le cours tortueux du Rhône, qui forme un arc et comme une anse devant Vienne, puis les montagnes onduleuses et bleues du Forez et du Lyonnais; à l'est, des crêtes, des rochers et le rideau sublime des Alpes; au mi-

di, la route de Provence (via Domitia), que signale l'aiguille grise du cénotaphe romain. Sur le second plan méridional, des collines d'abord, puis au fond du tableau, les montagnes âpres et sauvages du Vivarais, au sein desquelles le mont *Pilat* élève son cône noir de rocs et de sapins; aux pieds de l'observateur enfin, la VIENNA VITIFERA moderne, toute hérissée de ses monumens latins, christo-romans et christo-franks, traversée par la *Gère*, dont les eaux servent d'auxiliaire à l'industrie, de moteur à des machines, et de piscine à des étoffes.

C'est à Vienne que commence la *villa* proprement dite, à Vienne qu'on voit naître ce réseau de maisons de plaisance plus jolies, plus maniérées, plus léchées et moins grandes que le château, n'ayant souvent pour pomerium qu'une vigne, un jardin ou une plantation de tilleuls, qui flottent, pour ainsi parler, à l'entour de toutes nos villes du midi. Pour bien comprendre les *ville*, il faut se souvenir qu'elles diffèrent de l'habitation rurale, en ce qu'elles sont toujours situées dans un rayon d'une demi-lieue à une lieue des cités; qu'elles sont le plus fréquemment sans exploita-

tion agricole, et qu'aucune ferme ou domaine ne s'y rattache. Ce sont des manières de *vide-bouteilles* fashionables, avec salle de billard, salle à manger, salon, cabinet de bains, deux ou trois chambres à lits, et de bonnes caves, où les *bourgeois* viennent s'ébattre comme des Lucullus en mignature. Ce système de pied-à-terre champêtre, qui n'a rien de pastoral, à mon avis, et qui vous donne une idée de la paix et des travaux des champs à peu près comme le jardin du Luxembourg ou l'avenue de Neuilly vous montrent la campagne, est tout-à-fait inconnu dans le nord de la France. Il commence dans le midi avec l'empreinte du pied latin : c'est un reste du goût romain et l'ombre de Tibur. A Marseille, ces sortes de maisons de plaisance se multiplient à l'infini et sont connues sous le nom de *bastides*. Je citerai celles de messieurs Donat et David, comme des *ville* modèles dans la campagne viennoise.

Mais revenons à Vienne. Ces remparts qui sillonnent les hautes cimes, contre lesquelles est adossée la ville actuelle, furent jadis l'enceinte de cette capitale de l'Allobrogie..... Des aqueducs portaient une onde limpide et

pure jusqu'aux points les plus culminans; des terrassemens étaient jetés sur les flancs des ravins; des ponts énormes et solides comme des rochers couraient d'un revers de montagne à l'autre, et liaient deux quartiers qu'eût séparés un précipice, véritables merveilles de l'art, admirables ouvrages de ces fils de quelques vagabonds réunis par Romulus (A), qui semblèrent se jouer de l'aspérité des lieux, et vouloir triompher partout de la nature comme ils avaient triomphé des tribus et des nations.

Qu'elle était puissante, cette cité viennoise, boulevart de la province romaine au nord, du côté de la Celtique, de la Gaule chevelue et de l'Helvétie! qu'elle était vaste, qu'elle était somptueuse, si l'on en croit à ces pages d'histoire matérielle victorieuses des temps et des barbares, à ces traditions de pierre dont de vigoureux murs de soutènement retiennent encore la masse ruineuse et les contre-forts rongés de lierre et de plantes grasses! Vienne, ce n'était pas la ville aux sept collines, *septemcollis,* mais c'était bien la ville aux cinq colli-

(A) On voit que je fais pièce à M. Ancillon qui assure que les premiers rois de Rome sont fabuleux.

nes. Je les ai comptées, du haut de St.-Just, avec un savant aussi instruit qu'il est modeste, dont je n'oublierai jamais l'hospitalité et les lumières, M. Mermet aîné, de la société royale des antiquaires de France, auteur d'une histoire de Vienne.

L'enceinte romaine, ces fameux remparts dont l'épaisseur moyenne était de vingt-un pieds, ces murailles qui, pendant neuf siècles, avaient bravé les injures des saisons, et opposé une digue aux invasions dont cette partie des Gaules devint le théâtre, furent renversées par Richard-le-Justicier (A), l'un des généraux de Carloman; et quand Bozon [1] rentra dans sa capitale, il n'y trouva que des ruines. Ainsi, tout tombe, tout s'écroule sur la terre, les cités et les générations.... La Vienne des Allobroges et des Romains s'est effacée comme une famille, comme cette race de monarques francs, successeurs de Robert-le-Fort et des rois chevelus; cette race, précipitée (pour avoir fermé les yeux quand il fallait les ouvrir) du trône salique dans la vie aventureuse de

(A) Lors du siége mémorable que soutint Vienne contre les forces réunies des rois Louis, Carloman et Charles-le-Gros

l'exil, cette race que, dans une langue inflexible, on nomme aujourd'hui la *famille déchue*. La circonvallation latine comprenait 1° Mont-Salomon (SOSPOLIVM, nommé plus tard MONS SALVTIS quand le sénat viennois y eut fait ériger un temple à la déesse *Salus*); 2° Mont-Arnaud (PROMPÆCIACVM); 3° Ste-Blandine (A) (QUIRIACVM); 4° Saint-Just (CRAPPVM); 5° la colline de Pipet (EVMEDIVM). Il y avait cinq grandes portes extérieures, indépendamment de plusieurs issues accessibles aux seuls piétons : la porte de Jupiter Férétrien, la porte triomphale, la porte d'Apollon, la porte de la victoire, et la porte de la conquête. Cette dernière était située sur le quai actuel du Rhône, entre le coteau de la Bâtie et l'ancienne tour de Pilate, ainsi nommée parce que ce procurateur de la Judée y fut temporairement renfermé (B). A cette vaste et magnifique enceinte, pulverisée par Richard, succéda la

(A) Ce nouveau nom vint d'un monastère où l'on ne recevait que des veuves.

(B) Tous ces noms de *Pilate*, si répandus à Vienne et dans ses environs, ne viendraient-ils pas d'un *Himbert Pilati*, Italien, secrétaire du dernier dauphin de Viennois, Humbert II ?

circonvallation franque; mais, hélas! combien elle était pauvre, exiguë et mesquine! De toutes les collines viennoises, le versant méridional de Mont-Salomon resta seul compris dans la nouvelle ligne, avec Pipet qui fut vigoureusement fortifié, ainsi que la crête rapide de la Bâtie.

Sous Tibère, on partagea Vienne en trois quartiers principaux appelés Vienne-la-Forte, Vienne-la-Riche et Vienne-la-Belle. Vienne-la-Riche occupait la plaine au midi de la cité actuelle; Vienne-la-Belle était placée dans la partie ségusienne, et couvrait la plaine de Sainte-Colombe et de Saint-Romain; Vienne-la-Forte formait le reste de la ville, et grimpait jusqu'aux sommets couronnés des hautes tours orientales. Cette importante portion de la cité se subdivisait elle-même en trois étages, basse ville, moyenne ville et haute ville. C'est à Vienne-la-Forte qu'on voyait trois escaliers publics qui servaient à aplanir l'aspérité des monts renfermés dans l'enceinte.

Ce qui me frappa, en arrivant à Vienne, ce fut l'indifférence du commun de ses habitans pour les monumens et les débris que leur a légués l'antiquité; et je ne me rappelai pas

sans douleur que j'avais plusieurs fois observé la même indifférence chez les Eduens (ÆDVI), à *Bibracte*, qu'on nomme maintenant Autun, vénérable reste gallo-romain caché dans nos montagnes de Bourgogne. A Vienne, du moins, quelque chose a remplacé l'activité latine : c'est l'industrie; à Autun, le silence et la tristesse règnent partout où étaient la vie celtique et les échos de la cité, reine du monde. A Vienne, le bruit des fabriques de draps a succédé aux jeux du Forum, aux fêtes augustales, aux rumeurs de l'amphithéâtre, à tout ce fracas de l'existence latine qui était si agitée, si extérieure, et pour ainsi dire si excentrique, si sensuelle, si joyeuse et si vive. On fait sécher des étoffes croisées sur les marches du Capitole, et l'opulent industriel signe des factures sur un comptoir incrusté de l'ivoire des chaises curules, dans une boutique pavée d'inscriptions tumulaires, avec un cippe pour banc, une amphore pour cruche, et deux urnes pour boîtes à échantillons ou à boules d'indigo. Si du moins ces étoffes étaient destinées à former des toges consulaires, à vêtir des décurions, des centurions, des féciales, des patrices et des préfets du prétoire!

mais non, leur usage est plus populaire et plus restreint; il ne reste plus du monde romain que sa cendre et ses gigantesques lambeaux.

Cependant, je fus assez heureux pour rencontrer des Latins dans la ville française ; et le docte historien que j'ai nommé plus haut, est un de ces Latins qui dînent souvent avec Horace, Gallus et Pollion, *au-delà des jardins de César*, boivent du vin de *Falerne*, et mangent des huîtres du lac *Lucrin*, pendant que le chanteur *Tigellius* les récrée par les sons de sa flûte ou les roucoulemens harmonieux de sa voix. Oui, j'ai trouvé des Romains à Vienne, qui n'est plus qu'un ossuaire, et comme le vaste charnier de ses générations historiques, depuis qu'on en a fait un chef-lieu d'arrondissement du département de l'Isère, et qu'elle a perdu ces archevêques-comtes qui prirent le titre de *Primat des Primats* (PRIMAS PRIMATVM GALLIARVM) dès que les archevêques de Narbonne et de Bourges se furent arrogé celui de *Primat des Gaules* [II].

Autun, malgré les Sarrasins, les pillages d'Attila, les Normands, le vandalisme de ses propres habitans, conserve encore quelques

restes de son antique splendeur. Que serait-ce, si les descendans des Eduens avaient su respecter ces *men-hirs* (pierres longues) qui désignaient la sépulture des grands citoyens (A), ces *dol-mens* destinés aux sacrifices des druides, ces blocs de granit qui avaient vu prosternés devant eux, dans l'épaisseur des forêts, à la lueur des flambeaux de résine, le semnothée, avec son bandeau d'étoiles, ses cheveux pleins de paillettes d'or; l'eubage, le front ceint de chêne et de verveine, tenant en sa main le gui de l'*an neuf* ou de la *sixième lune;* s'ils avaient protégé les fragmens de remparts qui résistèrent aux béliers de Jules-César, et le siége de pierre où s'était assis le *vergobret* de *Bibracte*, quand il envoya Bellovèse coloniser l'Insubrie?.... Eh bien, Vienne, cette PVLCHRA VIENNA, comme disait Martial; Vienne, antique métropole de la province gallo-romaine; Vienne qui fournit à Munatius Plancus les colons de la nouvelle cité de Lyon; Vienne qui, de capitale des Allobroges, de colonie romaine, devint successivement

(A) Elles sont très-communes sur le rivage de Carnac (Morbihan).

métropole des deux royaumes de Bourgogne, cité de l'empire des Francs et de l'empire germanique, puis ville épiscopale avec des archevêques souverains, a été horriblement mutilée par le génie du nivellement et de la destruction. Le cœur saigne quand on voit ses décombres. O Vienne! où sont ces cinq routes militaires qui traversaient tes montagnes granitiques? où sont tes fabriques d'armes trempées dans les eaux de la Gère, de ces armes qui jouissaient d'une si grande réputation, et qu'on recherchait encore dans le moyen-âge? où rencontrer cette large voie du consul DOMITIVS AHENOBARBVS? où retrouver tes flamines du temple de Mars; ton champ de Mars où se tenaient les comices, où le peuple s'assemblait par curies, où se débattaient les intérêts des municipes; ton val des Jardins (A), la demeure du Sexvir Augustal, la demeure des Capito, cette famille consulaire qui quitta Rome pour Vienne; celle de Decius Julius Capito, qui fut flamine, triumvir des lieux publics, duumvir du trésor, et tribun mili-

(A) Il était situé sur l'emplacement qu'occupent le collége, le cimetière et Saint-André-le-Haut.

taire? Où sont tes questeurs, tes proconsuls, tes édiles, tes primipiles, ton palais du sénat où les pères conscrits prirent tant de nobles et graves décisions, ton amphithéâtre de quatre-vingt-trois toises de circuit (A)? Où est ta population qui pouvait fournir cinq légions, c'est-à-dire trente mille hommes d'armes? Montre-moi tes colonnes milliaires, ton palestre, tes étuves, tes portiques, et ces trois ponts du Rhône, qui liaient la Vienne des Allobroges (B) à la Vienne ségusienne (C). Comme Rome, après avoir perdu ton influence politique, tu revécus par ton siége archiépiscopal souverain. Hélas! les révolutions ne t'ont plus rien laissé que des vestiges et des tombeaux; et le seul monument intact que tu conserves, est un cénotaphe!....

(A) Selon les recherches de Schneider. — Peter Schneider, né à Heringen, en Thuringe, professeur de dessin, s'était fixé, plusieurs années avant la révolution, à Vienne, où il mourut le 13 janvier 1813.

(B) L'Allobrogie était comprise dans la Gaule celtique, entre le Rhône et l'Isère, avec Genève pour dernière ville au nord-est.

(C) La ville d'Orient, comme je l'ai déjà dit quelque part, était allobroge; la ville d'Occident (Ste.-Colombe) était ségusienne.

Vienna, selon la remarque judicieuse de M. Vietty [III], est, sans excepter Autun, Orange et Arles, la ville de France qui offre le plus d'analogie avec une cité romaine. C'est ici le lieu de faire remarquer que nos villes modernes sont, en général, bâties en sens inverse des cités latines, presque toutes situées sur le flanc et le sommet des montagnes, onduleuses et mamelonnées comme les collines qu'elles couronnaient, heureusement ventilées, entremêlées de jardins et de vastes promenades, semées de grandes places, jetées en amphithéâtre sur des lieux salubres et pittoresques, sillonnées de superbes aqueducs qui allaient chercher au loin et sur les plans les plus élevés, les eaux vierges du rocher, par suite de ce système d'hydraulique qu'entendaient si bien les Romains, et qu'ils appliquaient avec tant d'avantage à l'embellissement et aux besoins de leurs cités. Ces villes pleines de terrassemens et d'ombrages suspendus, d'accidens de terrain; ces villes où le niveau d'eau était si admirablement rétabli par des monumens prodigieux; ces villes si saines et si ravissantes à voir, résultaient d'un système de construction et d'un choix d'em-

placement auxquels les modernes ont renoncé pour s'accroupir dans la fange et s'étioler dans des masses obscures d'habitations pressées les unes contre les autres, privées souvent d'air et de jour.

Il était bâti dans l'esprit de la *Vienna*, le vieux LVGDVNVM, sur cette montagne du FORVM VETVS (A), dont on a fait *Forvieil*, et enfin *Fourvières*. Toute la cité couvrait alors les hauteurs de St.-Just, de St.-Irénée, de Ste.-Foy : on peut en croire à ces restes d'aqueducs de treize lieues de longueur, entremêlés de la large brique romaine; à ces cippes, à ces frises, à ces antéfixes, à ces corniches, à ces entablemens, à ces pilastres de granit qu'on trouve épars sur les collines lyonnaises, dans le cachot de l'Antiquaille [IV], dans la crypte et les fondations de St.-Irénée. Le primitif Lyon descendait jusqu'à la place St.-Jean; mais il n'avait envahi qu'une faible partie de la rive gauche de la Saône [V]. Alors, c'était la ville hygiénique et riante par excellence.... peu à peu elle s'est agrandie, elle a traversé la rivière, elle est venue jeter ses fabriques,

(A) D'autres disent FORVM VENERIS.

ses places magnifiques, ses riches monumens et ses rues tortueuses et sombres, sur ce vaste terrain d'alluvion qu'elle occupe aujourd'hui, véritable péninsule formée par le Rhône et la Saône, et terminée au nord par les sommets animés, bruyans et pittoresques de la Croix-Rousse et de St.-Clair.

On ne peut presque point faire un pas à Vienne, sans trouver des débris précieux. Presque toutes les bornes de la voie publique sont des tronçons de colonnes de granit ou de pierres de choin; les habitations particulières offrent de curieuses incrustations (A), des fragmens de mosaïque, des inscriptions, des torses en marbre de Carrare; et il n'est pas rare, dans cette ville, de trouver en circulation des *Marc-Aurèle* et des *Trajan*, des médailles du haut et du bas-empire de petit et de moyen bronze, que l'ignorance boutiquière prend pour des liards ou des doubles liards, mais que l'archéologue reçoit, l'œil fermé, et ne rend plus.

Qui n'a pas ouï parler du musée de Vienne,

(A) En face de l'auberge Rivoire, place Modène, en plusieurs parties de la grand'rue, et en mille lieux qu'il serait trop long de désigner.

ou ne lui a payé le tribut d'une visite d'investigations et d'études? Cette collection, exclusivement formée de morceaux de sculpture et d'architecture, est due au patriotisme d'un étranger, à l'œil vigilant, aux travaux, au zèle et à la patience germanique du savant Schneider, qui avait réuni de sa propre main tout ce qui échappa à l'avidité lyonnaise et à la scie des sieurs Gillet, marbriers [VI].

Telle fut la destinée de Vienne..... Lyon s'est approprié les ruines de son ancienne métropole; il a charrié ces débris majestueux, pour en orner les magnifiques galeries du palais Saint-Pierre; il lui a tout arraché, excepté ces souvenirs de sol et de lieu auxquels il eût été impossible de faire remonter le Rhône; il l'a écrasée, annulée; il est devenu opulent de ses dépouilles opimes, et lui a successivement enlevé ses beautés latines et sa suprématie primatiale ecclésiastique. Le musée de Vienne est riche en fragmens de mosaïques, pierres tumulaires de grès, torses, cippes, inscriptions, urnes cinéraires, tauroboles, lampes, lacrymatoires, amphores, patères, pierres victimaires, antéfixes de terre cuite; en fûts de colonnes et en entablemens

d'énormes proportions, en milliaires, statues, bas-reliefs, autels votifs, corniches, frises; mais on n'y voit ni médailles, ni bronzes. Les trésors de Vienne, en ce genre, sont au palais des Arts, à Lyon, avec le cabinet si curieux de feu le marquis de Migieu [VII] et tant d'autres petits musées particuliers qui sont venus y perdre leur nom. Est-ce un mal, après tout, que cette migration des choses précieuses dans les deux grands réservoirs, dans les deux grandes arches des arts de Lyon et de Paris? Je ne sais... Sans doute, on aimerait à voir Vienne dans Vienne, la mosaïque trouvée sur le sol des Viennois-Allobroges, implantée au milieu de la cité pour qui elle fut faite; mais, d'autre part, il faut songer que les établissemens centraux seuls ont de puissans moyens de conservation, et qu'eux seuls éternisent, si l'on peut éterniser ici-bas, où tout est fragile comme nous-mêmes. Pourtant, soyons sobre de digressions, et n'imitons pas cet orateur qui parle de la nationalité polonaise, à propos d'une pétition de marchands de chandelles; revenons à la collection viennoise.

Les regards de l'observateur s'y portent

avec intérêt sur un groupe de deux génies en marbre de Carrare, allégorie du bien et du mal : c'est un enfant qui mord le bras de son voisin ; sur un dieu Lare, gardien des tombeaux, sculpté en Bacchus, d'un style amer et dur ; sur plusieurs mosaïques incomplètement rétablies, le Faune, la tête colossale d'Hercule dont le nez est perdu, et la fameuse levrette caressant son petit, ouvrage en marbre de Paros, dont les morceaux brisés m'ont paru assez heureusement rajustés. Vous y trouverez aussi une colonne contenant l'inscription suivante, gravée par les soins des habitans de Vienne [VIII]; elle fut retirée du Rhône en M. DCC LI :

IMP. CAES.
FL. VAL.
CONSTANTINO
P. F.
AVG.
DIVI. VAL.
CONSTANTI
AVG
PII. FILIO.

Parmi les curiosités de ce lieu, il en est une qu'il faut consulter, c'est le registre où

les étrangers couchent leur nom, si cela leur plaît. Vous y verrez les autographes et les réflexions fantasques ou facétieuses d'une foule d'imbécilles qui, sans doute, ont cru s'adjuger un brevet d'immortalité, à peu près comme quelques carbonari pensent encore se rendre aussi redoutables que Milon de Crotone, en se décomposant les traits, et en se barbouillant de noir à faire peur aux enfans. On dirait que tous les épiciers du monde se sont donné rendez-vous sur ce registre, pour faire assaut d'inepties. Nous ne quitterons pas le musée, sans parler du monument qui lui sert d'asile. Ici je m'écrierai encore, qui ne connaît pas Notre-Dame-de-la-Vie?..... Notre-Dame-de-la-Vie, c'est l'un des deux ou trois édifices tout romains qui restent debout, presque intacts, sur le sol gaulois. Les uns disent que c'était le temple d'Auguste et de Livie, et quelques présomptions donnent à le penser (A); d'autres, vu que

(A) Schneider a cru découvrir sur l'architrave de ce monument les traces des lettres : DIVO AVGVSTO ET DIVAE AVGVSTAE, par le procédé ingénieux que Séguier appliqua aux édifices de Nîmes, c'est-à-dire en recherchant la forme des lettres, d'après la disposition des trous où elles étaient attachées. Je n'ai rien vérifié à cet égard.

ce monument est privé de *cella*, soutiennent qu'il était destiné aux juges des jeux qui se célébraient tout près de là (A). Je ne mettrai pas mon grain de terre glaise dans la balance ; mais je me renfermerai dans l'axiome du doute si bien exprimé par le bon Horace : ADHVC SVB IVDICE LIS EST. Si, cependant, j'étais harcelé de questions, et qu'on me menaçât d'être aimé d'une femme athée, laide et bête, d'entendre l'ouverture de la *Gazza ladra*, arrangée pour deux flûtes, ou le *Barbier* de Païsiello, après celui du maëstro Rossini, si je demeurais muet comme M. S.... quand on lui parle de ses tableaux espagnols, je répondrais que je ne vois dans Notre-Dame-de-la-Vie que le prétoire [IX]. Supposons, avec M. Vietty, que cet édifice est le temple d'Auguste, ce n'en est pas moins un monument à peu près parfait sous le rapport de l'art, orné d'un fronton simple et d'un goût exquis, entouré de colonnes corinthiennes cannelées, d'un effet noble et

(A) Cette objection a peu de valeur : qui ne voit que le monument en question eût été la *cella* elle-même, c'est-à-dire le sanctuaire ?

imposant. Autrefois, le christianisme s'empara de ce lieu profane et en chassa la mythologie, pour y placer l'image de N.-D.-de-la-Vie; mais malheureusement, en épurant cette construction romaine, en la parfumant de foi et d'espérances ultra-terrestres, en la peuplant de tendresses et de mystères, le clergé y a commis d'irréparables dégâts, effet d'un zèle maladroit et aveugle. La révolution sanglante de 1793 chassa à son tour de ce temple le catholicisme, comme lui-même, dans ses jours de puissance, en avait chassé les idoles, et une pensée utile et vraie naquit de cette spoliation, car la seule destination convenable de l'édifice était celle d'un musée, et le patriotisme en a fait un monument national placé sous la sauve-garde des citoyens et des savans.

La chose la plus complètement vierge qui existe à Vienne, est l'*obélisque*, communément nommé, par un pléonasme populaire, *Pyramide de l'aiguille*. Comme tous les monumens de commémoration funèbre, il est situé près de la grande route de Marseille, qui alors, ainsi que je l'ai déjà dit, portait le nom de *via Domitia*. Ce qu'il y a de certain,

c'est que cet obélisque est un cénotaphe ou tombeau vide. On a prétendu que c'était celui d'Alexandre Sévère; Chorier, historiographe du Dauphiné, a écrit gravement qu'il avait été érigé en mémoire de l'empereur Auguste. Rien de tout cela ne me paraît probable : ce cénotaphe, qui ne fut jamais achevé, était trop simple pour un empereur et n'a pu convenir qu'à un sénateur viennois. L'auteur de la statistique qui se publiait, par feuilles détachées, à Vienne, semble prouver victorieusement qu'il fut destiné à honorer la mémoire de VALERIVS ASIATICVS, natif de Vienne, qui fut deux fois consul de Rome, y possédait les célèbres jardins de Lucullus, et y avait pour maîtresse la belle Sabina Poppæa, à laquelle Messaline, femme de l'empereur Claude, avait voué une haine inextinguible (A). Ici encore, je ne puis m'établir juge : j'ai assisté aux assises, j'ai entendu le plaidoyer des avocats, et je rends compte des débats.

(A) Voyez la 12me livraison de la statistique de Vienne, qu'on doit vivement regretter de ne plus voir paraître. (Timon père et fils, imprimeurs à Vienne.)

Ce qui reste encore de latin à Vienne, c'est une pile du pont romain, au milieu du Rhône, vieux témoin d'un âge de force et de puissance; ce sont quelques lambeaux des murailles qui soutenaient le jardin du palais des empereurs, des débris imposans de ces remparts qui ceignaient la métropole allobrogienne, des aqueducs ruineux, des parties de voies romaines, quelques murs de soutènement, et des substructions latines sur lesquelles le moyen-âge a édifié. Ce qu'on retrouve, en ce pays, de ses splendeurs éteintes et de sa force anéantie, ce sont quelques fondations pulvérulentes du temple de Jupiter, du théâtre, du palestre ou gymnase, du temple de Mars.

Près du théâtre moderne de Vienne, sotte et puérile caricature qui fait hurler les ruines sur lesquelles elle est placée comme une araignée sur un cadavre de lion, on peut voir trois ou quatre assises de la rampe du grand escalier qui conduisait au temple de Jupiter. Près de là était l'amphithéâtre, près de là le Forum avec ses portiques de marbre, magnifiques promenoirs dont les cloîtres de nos monastères avaient voulu conserver l'image. Oui, allez

au théâtre actuel de Vienne, non pour y visiter ce monument (bâti en partie sur les ruines des thermes et en partie sur celles de l'ancien palais des rois de Bourgogne, nommé plus tard *maison forte des canaux*), mais pour admirer l'arc ou portique romain qui lui sert d'entrée, et dont la moitié malheureusement est enfouie dans le sol. MM. Rey et Vietty, dans leur grand ouvrage sur Vienne, déjà cité, ont réédifié cette ville, d'après ses ruines. Voilà une idée sublime. Regardez, regardez long-temps la cité latine, ces étuves, ce forum, ces temples, ce cirque et tout ce monde animé, vêtu à la romaine qui tourbillonnait dans des rues si monumentales et si pittoresques !...

La Vienne du moyen-âge n'offre pas moins que la Vienne latine, un champ immense à l'observation. Nous trouvons ici deux monumens religieux de l'architecture christo-romane (byzantine), monumens si rares aujourd'hui, surtout dans le nord de la France. Les églises dont je veux parler sont flanquées d'une campanille où règne exclusivement le plein-cintre; et en les voyant, on se croirait dans la campagne de Ravenne.

Ces édifices qui, probablement, étaient jadis environnés de fossés et de forteresses, comme toutes les églises et les monastères érigés du VIIIme au Xme siècle, et qui me paraissent dater de la fin du XIme, c'est-à-dire antérieurs de cent ans à l'ogive, sont Saint-André-le-bas et Saint-Pierre. Il ne demeure de cette antique et illustre abbaye de Saint-Pierre que l'église; encore n'est-elle conservée que parce qu'elle appartient à la fabrique de Saint-Maurice, qui la loue comme magasin; mais les cloîtres, les admirables cloîtres, ils ont disparu comme toute notre vieille France, comme tous nos souvenirs de pierre, comme toutes nos merveilleuses et mystiques traditions. On ne voit nulle part, comme à Ainay de Lyon, qui est à peu près du même âge, la large brique romaine, dans ce monument exclusivement construit en pierre. Ici, plus qu'à St.-André-le-bas, on remarquera le mélange d'un reste de pureté impériale et de sentiment ionique avec quelques traces du mauvais goût des temps. De charmantes colonnettes flanquent les ouvertures, surmontées de petits hémicycles d'un effet bizarre surajoutés au plein-cintre; il y a dans le ton général de cette

église (et cette observation s'applique aussi bien à St.-André) une influence climatérique propre au midi, très-facile à distinguer et à reconnaître. Au reste, aucune église de Vienne ne renfermait un plus grand nombre de tombeaux et d'épitaphes chrétiens et païens.

L'église de St.-André-le-bas n'a jamais été achevée. On ne sait vraiment où en découvrir les entrées, toutes les deux latérales et perdues dans d'inconcevables impasses. Il faut deviner ce monument, où la place du chœur a été choisie d'une manière arbitraire, puisque rien d'architectonique ne la désigne. Une partie des cloîtres de cette église subsiste encore; on y voit des frises, des modillons, des boudins, des tores, des corniches d'un admirable travail, avec des ciselures, des entrelacemens, des découpures et des encorbellemens d'une délicatesse et d'un fini incroyables. Il est impossible de ne pas reconnaître là le ciseau byzantin. La campanille qui ressemble beaucoup à celle de St.-Pierre, flanque la portion orientale de l'église, ce qui a fait croire à M. Vietty qu'elle a dû former la façade principale. Je ne suis pas de cet avis, d'abord parce que la façade occidentale

n'ayant jamais été achevée, on ne peut rien établir de certain sur l'intention de l'architecte; ensuite parce que c'était un ordre établi dans la construction des basiliques, que toutes devaient faire face au soleil couchant. A ma première visite à Vienne, une troupe de barbouilleurs était occupée à couvrir les murs de cette église de véritables décorations scéniques, d'un burlesque, d'une bouffonnerie et d'une grossièreté sans exemple, et j'inscrivais ces lignes sur les ailes d'églantine du *Papillon :* « Qui a donc donné des ordres « pour un semblable travestissement?... qu'on « me nomme ce furieux apôtre du mauvais « goût, je veux, au nom de l'art outragé, lui « faire une leçon qu'il n'a que trop méritée. » Aujourd'hui, l'œuvre de barbarie est consommée. J'ai vu les sublimes fresques, j'ai vu les colonnes de marbre et de granit, enlevées à des palais romains, peintes en grisaille, l'épitaphe du duc Ancemond [X] mutilée et badigeonnée, les chapiteaux bronzés, les inscriptions contemporaines des premières cryptes chrétiennes brisées à coups de marteau; j'ai vu l'admirable chœur où l'on a simulé des pilastres et des fenêtres qui,

pour le plaisir des yeux, se courbent comme la voûte et en suivent la flexion. J'ai vu tout ce gâchis, tout ce cataclysme de facéties et de choses dignes des tréteaux de Bobêche et du boulevard du Temple, moins pourtant le soldat vêtu en fantassin de la ligne, décoré de la Légion-d'Honneur, qu'on avait ingénieusement placé sur les rives du Jourdain, entre des pharisiens et des gentils : je me trompe, on l'avait campé, je crois, comme un *fourrier* d'Abraham, à côté du buisson ardent. Je regrette, plus que je ne le saurais dire, qu'on n'ait pas laissé subsister ce voltigeur aussi frais que s'il était depuis deux mois en garnison, et qu'il vînt de passer la revue du général divisionnaire. Je n'aime pas qu'on soit féroce à demi, et qu'on recule devant le quatre-vingt-dix-neuvième anachronisme. Oui, j'ai vu tout cela, et plus que jamais j'ai déploré qu'il se soit rencontré, non pas un charlatan italien pour abuser un conseil de fabrique, et jeter de la poudre aux yeux d'un curé, non pas un homme d'église pour ordonnancer la dépense, non pas un marguiller ou un bedeau pour crier que la métamorphose est sublime; mais un fidèle pour

la souffrir. J'ai appris aussi que ma première sortie, si innocente pourtant, avait déplu au respectable pasteur qui dirige la paroisse de St.-André-le-bas, et qu'en deux prônes, il m'avait signalé à ses ouailles comme un *sans-culotte*, un *bonnet rouge* et un *buveur de sang*. Je n'impute qu'à son zèle ces expressions injurieuses, que je ne mérite certainement pas. Je n'ai point outragé le sanctuaire, Dieu m'en garde! j'ai sifflé les pantalonnades muettes et immobiles qui se jouent en permanence dans un lieu où tout devrait être grave, solennel et noble comme la pensée catholique, et je les siffle de nouveau. Je finirai cette sotte matière par un conseil au curé, c'est celui de ne plus songer aux sommes exorbitantes qu'il a mises dans la besace d'un misérable artiste, et de demander encore un faible secours à l'inépuisable générosité de ses paroissiens, pour effacer jusqu'aux dernières traces du travestissement.

Les églises de St.-Pierre et de St.-André en remplacèrent d'autres plus anciennes, qui portaient déjà les mêmes noms. On y trouve des inscriptions antérieures à leur réédification. L'église de St.-André-le-haut, aujour-

d'hui convertie en magasin; celle de Notre-Dame-de-Lisle qui fut cédée aux hospices de Vienne; et celle des Templiers, dont quelques vieux murs délabrés existent encore, sont d'une construction plus récente. Il y a aussi à Vienne trois temples souterrains fondés par les Juifs, qui servent maintenant de caves à des particuliers. L'un est situé rue Marchande, dans la maison *Favard;* l'autre, rue de l'Éperon, maison *Valentin;* le dernier enfin, rue des Clercs, maison *Bonnier.*

On ne peut croire de combien de monumens de l'architecture religieuse et civile du moyen-âge, les révolutions ont dépouillé cette cité. D'abord, le fort christo-frank d'EVMEDIVM (*Pipet*); puis la forteresse redoutable qu'on nomme la *Bastie,* jetée sur la crête d'un rocher, et dont les murs actuellement existans, ces murs qui dominent la ville de leurs dents noires et chagrinées, sont les ruines d'un castel qui servit aux archevêques-comtes de Vienne, à peu près comme le château de Pierre-Scise aux archevêques-primats de Lyon. C'était l'église et le couvent des Dominicains, fondés par les Viennois en 1383, sur les restes d'une ancienne église dédiée à Notre-

Dame-d'outre-Gère ; c'était le monastère des Carmes, établi onze ans plus tard par Pierre du Rivail, seigneur du Lieu-Dieu ; c'était la basilique qu'on vit jusqu'en 1568 sur la place *Modène*, et qui portait le nom de *Saint-Pierre-entre-Juifs*. Les guerres de religion et les Sarrasins avaient, long-temps avant la terreur, ruiné l'église de St.-Georges. Pour celle de St.-Sévère, elle n'a été détruite que depuis trente ans. On n'a pas même pris le soin de conserver des dessins de cet édifice, dont la perte est vivement regrettable, car il avait été bâti dans le vᵉ siècle.

Vienne partage avec Lyon et Arles l'honneur d'avoir été le berceau du christianisme dans les Gaules [XI]. Elle est célèbre par ses prélats, dont plusieurs ont été des écrivains distingués, tels que saint Adon, saint Avite, saint Mamert. Saint Villicaire, élu évêque de Vienne en 739, est le premier à qui Grégoire III permit de se qualifier archevêque. Rien de plus connu que les querelles des archevêques de Vienne avec ceux d'Arles, au sujet de la primatie. Un des évêques viennois, Guy de Bourgogne, parvint à la papauté ; un autre, Agilmar, fut élevé à la dignité d'archi-

chancelier de l'empire ; un autre encore, Bernoin, qui présida le concile tenu en 892, dans l'église de Saint-Maurice, conjointement avec l'archevêque de Lyon, était vicaire du pape dans toute la Gaule (A). Dans cette métropole se tinrent plusieurs assemblées de ce genre: les Pères du concile œcuménique viennois, sous le pontificat de Clément V, prononcèrent, par une suite de canons, l'abolition de l'ordre des Templiers.

Arrivons au plus important monument religieux de Vienne. L'église ci-devant primatiale et métropolitaine de Saint-Maurice peut être regardée comme le dernier anneau de la chaîne des monumens religieux du moyen-âge, en France, du nord au midi, et clôt noblement la grande facture catholique, de ce côté des Gaules. Cette basilique, où l'on trouve exprimés par quatre soudures précises et à date certaine, d'abord la facture christo-romane, puis le type christo-frank sévère du XIII[e] siècle, puis le système christo-frank dans sa période riche, puis encore le

(A) *Erat quippè vicarius domini papæ per totam Galliam.* Les pères du concile présidé par Bernoin arrêtèrent quatre canons.

même style dans son époque de dégradation, commencée dans le XIe siècle, ne fut entièrement terminée qu'en 1533. Aussi la façade, dernière partie de l'œuvre, offre des zones de fabrique pauvre, des zones de fabrique ornée, des traces de bon et de mauvais goût. De cet alliage de différentes méthodes, résulte un cachet bizarre qui exprime par-dessus toutes choses l'hésitation et le défaut d'harmonie. Ce monument offre 288 pieds de longueur dans œuvre, et 107 pieds 6 pouces de largeur.

Il est situé près du Champ-de-Mars moderne, le long de la voie Domitienne, en regard du pont en fil de fer qui mène à Sainte-Colombe, dont la tour carrée forme un agréable point de vue, et il est élevé sur un soubassement en perron d'un effet majestueux. Le ton général de l'architecture catholique ogive domine dans cet édifice, mais avec ce mélange d'ornemens hétérogènes semi-christo-romans et semi-christo-franks; avec cette incertitude, ce tâtonnement, cette timidité, ces traces de style mixte ou de transition qui viennent à la fois des diverses dates de sa construction, de l'influence climatérique et

de la forme aplatie des combles. Il faut bien se rappeler que le style christo-frank, qui a fait des choses si sublimes en Normandie, en Picardie, en Champagne, sur les bords de l'Escaut et du Rhin, va toujours s'amoindrissant, se rétrécissant dans ses intentions, s'atténuant dans ses effets, ses proportions, à mesure qu'on s'avance vers la partie méridionale de la France. Toutes les églises du midi sont basses, mesquines, dénuées complètement de cet aspect de grandeur qui fatigue presque l'admiration, tant il lui demande d'émotions à la fois; de cette profondeur mystique, inconcevable, si bien adaptée aux mœurs rêveuses, mélancoliques, aux sentimens plus concentrés et plus méditatifs des septentrionaux; de ces effets hardis, incroyables de solitude et d'éternité, qui plongent toute l'âme dans d'indicibles ravissemens, de religieuses extases, de vagues saisissemens, et dans un anéantissement infini qui lui fait confesser toute la puissance de Dieu. L'homme du nord porte un cœur plus souffrant, il a d'incompréhensibles initiations et d'immenses idéalités. Parce que son horizon est borné, il aspire à l'infinie région, il de-

vine, il prévoit cet *au-delà*, terme des terrestres espérances; l'homme du midi, content de sa nature, éparpille ses passions sur ce qui l'entoure, cherche des impressions pour ses sens, bien plus que des symboles pour son âme; il n'a ni le temps ni la patience d'édifier de grandes choses. Ainsi, il ne faut rien chercher à Vienne de comparable aux églises de Trèves, Cologne, Salisbury, Canterbury, à St.-Bavon de Gand, à Ste-Gudule de Bruxelles, et à Notre-Dame de Rouen. La cathédrale de Vienne paraît assez spacieuse, parce qu'on la compare à St.-Jean de Lyon; mais qu'est-ce que cette étendue, si on la met en parallèle avec l'immense échelle de St.-Remi de Rheims (A)? Il y a bien à St.-Maurice, selon la facture de toutes les églises, à partir de la fin du XIIe siècle, deux tours carrées, percées d'une seule ouverture large, au lieu des deux fenêtres longues, à voussures profondes, fermées de baies d'abat-vents, qu'on voit dans les basiliques du nord. Ces tours, placées au por-

(A) Notre-Dame d'Amiens a 495 pieds dans œuvre de longueur; Saint-Remi de Rheims, 540; Notre-Dame de Paris, 390. La cathédrale d'Anvers en a 500; Notre-Dame de Rouen, 408, et St.-Etienne de Bourges, 400; St.-Jean de Lyon, 260 seulement.

tail, sont chargées de deux clochetons ou tourillons tout-à-fait dénués de grâce. Cette grande façade occidentale ne manque pas d'intérêt; elle est percée des trois portes trinitaires de rigueur (A), ornées en archivolte de trois rangs de culs-de-lampe, dont les figures ronde-bosse sont d'une composition ingénue. Mais les architectes se sont privés ici d'une immense ressource, en négligeant la rosace, pour mettre au-dessus de la porte du milieu un large vitrail ogive sans dignité et sans noblesse. Les belles verrières de cette église ont disparu depuis long-temps, elles furent brisées par les troupes du baron des Adrets, durant les guerres de religion (B). Les détails, les stéréobates, les saillies de cette façade, du reste, sont souvent d'un travail

(A) D'après cet usage, la porte du milieu était réservée au clergé; celle de droite aux hommes, et celle de gauche aux femmes.

(B) A propos de verrières, je dirai que c'est une erreur de croire que le secret de la peinture sur verre est perdu. La restauration avait fondé un atelier de peinture sur verre à Sèvres. J'ai vu d'admirables tableaux, peints d'après les anciens procédés, qui sont sortis de cet atelier. Les plus belles verrières que je connaisse sont celles de St.-Etienne de Bourges, de St.-Remy de Rheims, et de la transsept de Notre-Dame d'Amiens.

très-délicat. Je vous signalerai les entrelacemens de pampre et de lierre, le chou, la laitue, le chardon, employés comme ornemens sur les nervures et les profils; plusieurs figures bien groupées, et l'arrangement bizarre de quatre lièvres placés de telle manière, qu'il n'y a que quatre oreilles pour ces quatre animaux, et que cependant chacun d'eux offre son couple de pavillons auditifs, quand on le regarde isolément. L'aspect intérieur de l'église, construite en majeure partie de débris romains, est à la fois grave et solennel; la voûte ogive a de la légèreté et de la grâce; et, bien que cet édifice manque de croisée ou transsept, bien que les fenêtres du chœur y soient stériles et pauvres, bien que ce chœur soit plein, et qu'on ne puisse en faire le tour sous la prolongation des collatéraux ou bas-côtés, le ton et l'intention généraux du monument n'en sont pas moins d'un ensemble attachant. Il y a loin, bien loin de cela à ce jet hardi des voûtes, à cet art dans le développement des lignes architecturales de nos grandes basiliques, qui créent tant de lointains, tant d'illusions sublimes, tant d'horizons sans bornes, tant d'étonnans

profils. Un immense défaut de St.-Maurice, à mon avis, c'est que les retombées des arcs de la nef s'appuient, pour la plupart, sur des faisceaux de pilastres cannelés (A), ce qui est sans majesté, au lieu d'être supportées soit par la grosse colonne simplement cylindrique de cette N.-D. de Paris, si fière de ses quatre bas-côtés, soit par le pilier servant de noyau cantonné de colonnettes de la Notre-Dame d'Amiens. Comme à Saint-Nizier et à Saint-Jean de Lyon, on ne voit pas de cage d'orgues à Saint-Maurice. Plus vaste que la primatiale de Lyon, cette église offre aussi plus d'unité intérieure, son chœur étant de niveau avec la nef, et l'apside ou chevet offrant un dessin agréable à l'œil. Pour le caractériser convenablement, ajoutons que rien n'étonne dans la fabrique de cet édifice, par l'enlacement des voûtes, l'harmonie des lignes, la perspective majestueuse de larges percées, la hardiesse et l'élévation des piliers; mais qu'il est d'un effet calme qui plaît à l'attention, et semble la reposer doucement.

(A) Les bases des piliers les plus rapprochés du chœur sont en marbre antique, et ont été extraites de monumens romains.

On cherche en vain autour de St.-Maurice ces forêts d'arcs-boutans, ces admirables charpentes de pierre découpées et ciselées, reposant sur ces culées à pyramides et à clochetons qui paraissent elles-mêmes autant de magnifiques monumens, et sont d'un si majestueux effet, en étayant, pour ainsi dire, la grande arche où se cache le Verbe. La porte extérieure septentrionale est très-remarquable, c'est comme une macédoine et un pot-pourri de fragmens antiques. On y voit deux colonnes du moyen-âge en marbre blanc, cannelées en spirale, couronnées de chapiteaux singuliers, dont l'un est recouvert de tiges de roses d'une prodigieuse perfection. Plusieurs chapelles de Saint-Maurice furent jadis ornées de fresques; il en subsiste encore quelques teintes dans l'une d'elles, à droite, à côté de la chapelle funéraire. On sait que nos pères, dans le moyen-âge, peignaient leurs églises à l'intérieur, à l'imitation des Grecs qui paraissent avoir colorié jusqu'à la partie extérieure de leurs temples (A). N'oublions pas de dire que cette église

(A) Voyez le rapport adressé au ministre des travaux pu-

renferme un grand nombre d'épitaphes, les sarcophages du roi Boson, en faveur de qui le concile de Mantaille exerça un si singulier droit d'investiture, d'Hermengarde, épouse de Rodolphe, de la reine Mathilde, et le mausolée en marbre blanc de M. de Montmorin, archevêque de Vienne, qui tend sa mitre au cardinal de la Tour d'Auvergne, son successeur au siége métropolitain. Ce monument, exécuté à Rome par Michel-Ange Slodtz, est d'une bonne sculpture; mais l'artiste a négligé de copier l'antique, quant aux yeux qu'il a percés à la manière du moyen-âge. Vous verrez encore à Saint-Maurice un maître-autel en marbre d'Italie d'un fort bon goût, et une nouvelle chaire en marbre blanc qui est un véritable monument, peu compris par les Viennois; cette chaire, accolée à un pilier byzantin, et christo-romane elle-même, est l'œuvre de Jean Pollet de Lyon, qui s'est fait une si juste renommée dans les arts. On a eu l'excellent esprit de rétablir à la voûte de Saint-Maurice

blics sur les monumens, les archives et les bibliothèques de l'Aisne, du Nord, du Pas-de-Calais, etc., par Ludovic Vitet, inspecteur-général des monumens historiques. J'ai reconnu moi-même sur le grand frontail de Notre-Dame d'Amiens des restes bien marqués de peintures et de dorures.

l'idée antique, en y peignant un ciel d'un bel azur, semé d'étoiles d'or. On suit dans l'église de Vienne la liturgie de Rome, à laquelle on a adapté quelques modifications qui appartiennent au rituel viennois.

Il m'a paru que les églises ne regorgaient pas de fidèles à Vienne, et que la piété y était moins générale qu'à Saint-Étienne et à Lyon. Serait-ce parce que la mythologie latine est encore vivante dans toutes les têtes de ces Viennois-Allobroges devenus successivement Gallo-Romains, Bourguignons et Francs? Je sais....; mais je me suis probablement trompé, j'aime à le croire, car les mœurs anti-religieuses prouvent des mœurs anti-poétiques : et le cœur est toujours incomplet là où il n'y a pas de place pour les ineffables tendresses catholiques. Il n'y a plus que quelques boutiquiers et négocians, en France, qui croient qu'il est encore de mode d'insulter à la religion, et de bon goût de la mépriser. J'ai remarqué aussi que le curé de Saint-Maurice disait vêpres en chape, assisté de ses vicaires en dalmatique (ce que je n'ai observé dans aucune église), et qu'il chantait lui-même à gorge déployée, de manière à ce que sa voix dominât

le lutrin, ce qui manque un peu de dignité. Que de nobles souvenirs, pourtant, se rattachent à l'église de Vienne! C'est dans cette capitale de Gondioc (A) que fut confirmée, concile tenant, l'institution de la Fête-Dieu [XII], fait historique que peu de personnes savent et que je suis bien aise de leur apprendre. C'est encore là que Saint-Mamert établit les *rogations*, bientôt adoptées, dans les trois jours qui précèdent l'Ascension, par toutes les églises des Gaules. Le même Saint-Mamert chanta le premier, en France, le *Trisagium* de Constantinople, *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto* (bannière d'orthodoxie, opposée à l'arianisme); et son frère, qui était son vicaire-général, inventa l'hymne sublime *Pange lingua*. Du reste, malgré ces traditions, l'office divin se célèbre d'une manière fort triviale et fort pauvre à Vienne, et il y a peu de bas-chœurs qui rapetissent autant que celui de Saint-Maurice la majesté du plain-chant. Je sais bien que le personnel [XIII] de cette église a singulièrement diminué depuis qu'elle

(A) Gondioc, roi des Bourguignons (premier royaume), fut élevé par l'empereur d'Occident à la dignité de *Patrice*, créée par Constantin.

n'est plus qu'une simple paroisse; mais on pouvait simplifier les cérémonies, sans cesser de les rendre nobles et imposantes; on avait là les souvenirs d'une métropole, on avait presque sous les yeux Saint-Jean de Lyon, cette église-type en tout ce qui concerne les pompes de notre culte. Vous le voyez, j'observe tout et je dis tout; je ne suis ni exclusivement antiquaire, ni exclusivement poëte: je décris, je raconte, je fais une manière de mixture, comme je l'avais indiqué dans le petit avis qui précède ce livre. Les personnes que tout cela ennuiera peuvent jeter le volume de dépit, et se dispenser de lire mes ouvrages à l'avenir, car ils seront toujours vagabonds, bavards et heurtés comme ma pensée.

La basilique de Saint-Maurice réclame une haute surveillance de la part des *édiles;* et si l'on continue à la lui refuser, sa dégradation devant aller toujours croissant, il est à craindre que notre patrie, déjà si appauvrie par les Maures, les huguenots et les révolutions monumenticides, ne perde encore un de ses édifices les plus intéressans, et l'un de ceux qui recèlent le plus de souvenirs.

J'ai fait le tour des combles, à l'extérieur, sur une terrasse aérienne d'un fort bon effet, qui les environne; j'ai pu apprécier ce délabrement presque général de la basilique, et j'insiste hautement pour que des secours efficaces viennent, pendant qu'il en est temps encore, la préserver d'une ruine totale.

Je ne vous parlerai ni des cloîtres de Saint-Maurice, malheureusement démolis, ni du palais archiépiscopal qui, en 1824, subit le même sort que le cloître. Bien que le palais détruit fût une réédification toute moderne, je regretterai toute ma vie de n'en avoir pas vu les débris, car il reposait en partie sur des substructions romaines. Que de richesses devaient être cachées dans les fondations et les décombres! Lorsque le palais qui avait été restauré par le cardinal de la Tour d'Auvergne eut été rasé, et qu'on voulut creuser dans le sol pour y établir les bases des maisons qui l'ont remplacé, on trouva une quantité considérable de pierres sculptées et deux inscriptions en l'honneur de CAIVS CALIGVLA.

Les environs de Vienne regorgent de murailles et de châteaux du moyen-âge, la plupart bâtis avec des moellons tirés d'édifices ro-

mains, et des tuiles de la fabrique latine des CLARIANVS et des VIRIORVS. L'enceinte franque qui remplaça la circonvallation coloniale est très-reconnaissable, d'abord parce qu'elle ne renferme dans son sein que le versant méridional de *Mont-Salomon;* ensuite parce que ses murs n'ont qu'une épaisseur de trois ou quatre pieds, qu'ils sont construits en petites pierres jetées sans ordre, chaux et sable, et que ses paremens n'offrent aucune méthode, aucune symétrie; enfin, parce qu'on n'y trouve jamais ce ciment de couleur rose tendre des Romains, qui acquérait la solidité du marbre, non plus que ces revêtemens intérieur et extérieur, formés de moellons de granit, taillés avec soin, en carrés longs, de douze à seize centimètres de hauteur, sur seize à vingt de longueur, qui caractérisaient la maçonnerie des conquérans des Gaules. A ce propos, je dois dire que cette règle de maçonnerie romaine n'est pas absolue. Le docteur Bard, mon père, possède dans le jardin de sa maison de ville, à Beaune, un fragment de l'enceinte romaine de MINERVIA. Le mastic a bien la couleur rose observée à Vienne, mais il n'y a qu'un parement extérieur, et le gros de la muraille se

compose de pierres jetées pêle-mêle dans le ciment.

M. Mermet m'a montré une partie de voie romaine très-bien conservée, dans la vallée de Saint-Marcel; cette voie allait joindre une route qui tendait en Italie par les Alpes cottiennes, et traversait CVLARO (Grenoble). La plus belle de toutes les routes viennoises était la *via domitia*, ainsi nommée, comme je l'ai déjà marqué, de DOMITIVS AHENOBARBVS (A), qui la commença d'Arles à la Durance, et qui fut ensuite continuée jusqu'à Vienne, puis enfin jusqu'à Lyon. Cette route aboutissait à la grande voie aurélienne, la première de celles que les Romains tracèrent pour arriver dans les Gaules, et qui tendait de Rome à Arles. Plusieurs villages des environs de Vienne tirent leur nom de la distance qui les séparait de la métropole, ainsi *Septême* (B) (à septem mil.); *Oytier* (ab octo mil.); *Diémoz* (à decem mil.).

Je vous citerai aussi, comme restes curieux du moyen-âge, dans la banlieue de cette ville,

(A) Après sa victoire remportée sur les Allobroges-Gessates.

(B) Il y a près de Marseille un village du même nom.

le château de Falavier, ceux de Maubec, Seyssuel, Colombier, d'Auberives, de Pinet, de Chandieu, de la Côte-Saint-André, les tours de Mont-Léans (Mons Leonis) et de Sainte-Colombe. C'est encore dans l'arrondissement de Vienne, au canton de la Verpillière, que se trouve une véritable *crypte*, que les paysans du voisinage appellent la *Sarrasinière* (A). Les véritables *cryptes*, ou églises enfouies dans les entrailles de la terre par les premiers néophytes chrétiens, qui y cherchaient un abri contre les persécutions; les *cryptes* primitives, dis-je, ne sont pas communes, bien que beaucoup de charniers et d'églises souterraines en portent le nom. L'arrondissement de Vienne a le bonheur d'en posséder une avec six ou sept TVMVLI romains.

Vous rencontrerez dans cette ville un grand nombre de maisons particulières avec des voûtes, des croisées, des rampes, des escaliers, des inscriptions, des incrustations

(A) La *Sarrasinière* appartient à M. le comte de Montauban. L'origine de ce nom se conçoit trop bien pour qu'il soit besoin de la déterminer ici. Un antiquaire d'un grand mérite croit que cette crypte pourrait bien avoir été une conserve d'eau. M. Mermet opine pour la crypte.

fort remarquables qu'il faut absolument visiter. Je recommanderai à l'observateur une habitation de la fin du xve siècle, devant laquelle les Anglais ne manquent jamais de s'asseoir, comme M. G......-P.... devant un banquet patriotique; elle est située dans la rue marchande. Si, par hasard, le visiteur à qui je désigne tant de belles choses, avait un manuscrit dans sa poche, et voulût le faire imprimer à Vienne, il pourrait le confier à M. Timon, habile typographe, et puis il irait corriger ses épreuves dans le salon littéraire de la spirituelle demoiselle Chize, où il trouverait autour de lui toutes les nouveautés de Paris et des provinces.

Quant à la Vienne moderne, à l'exception de la halle au blé, de la caserne, de la place qui l'avoisine, et de l'abattoir, genre de monument peu attrayant pour un voyageur qui n'est ni voyer ni boucher, ce n'est plus la PVLCHRA VIENNA des anciens. Le bourgeois y est mal logé, en général; il y a dans cette ville négation absolue pour tout ce qui tient à la propreté extérieure, au confortable, à l'agrément des habitations. Nulle maison badigeonnée, pas de persiennes, de corri-

dors, de volets peints; et puis des rues étroites, âpres, montueuses, avec des égouts et des fumiers. Mais on oublie aisément ces misères locales, en songeant que cette cité renferme tant de souvenirs et de monumens; une société si aimable, si pleine d'aménité, tant de doctes et bons esprits, et qu'elle est assise au sein d'une suave et délicieuse campagne.

En voilà beaucoup sur Vienne; mais ce n'est pas assez. Une grande déception m'y attendait, et je vais vous la conter. J'y étais venu principalement pour voir de belles femmes; et après de nombreuses recherches en ce genre, après avoir traversé dans tous les sens les places et les quais; à l'heure que les dames vont à la messe, à l'heure qu'elles en reviennent, après avoir été m'asseoir au Champ-de-Mars, au soleil couchant, sous un ciel de pourpre et d'azur, je me suis aperçu que les femmes à la noble et douce figure, y étaient, comme partout, clair-semées. J'avais déjà éprouvé la même déception à Tournai, à Colmar; j'ai toujours été dupe des renommées, excepté de celle de M. Vil......; à Arles, seulement, je devais rencontrer les types

de la beauté, et voir les têtes de vierges idéales aussi communes dans les rues que le sont en Bresse les traits longs, les joues creuses et les teints jaunes. Les femmes aimables ne manquent pas à Vienne, c'est une compensation. J'y ai cependant vu à des fenêtres quelques yeux bien tendres, des fronts bien blancs, et je ne sais plus en quel lieu de la ville, une jeune blonde, au regard amoureux et mélancolique, dont l'image s'est plusieurs fois réfléchie dans mon âme.

Finissons cette boutade archéologique, à propos de ruines, laquelle a l'immense défaut de n'être pas assez succincte, en disant que Vienne, patrie de Chorier, est aussi le berceau de QVINTVS CVRTIVS (Quinte-Curce), auteur de la vie d'Alexandre-le-Grand, écrite en latin si pur, si limpide et si facile, véritable latin doré, suivant l'expression favorite de M. Tissot. N'oublions pas d'ajouter que ce furent des Viennois-Allobroges, députés à Rome, au nom de l'Allobrogie, pour réclamer contre les charges qui pesaient sur elle, qui dévoilèrent à Fabius Sanga la conspiration de Catilina; ce qui prouve que le bon sens et la loyauté habitent depuis long-temps dans le

cœur des Dauphinois. Cicéron, l'adroit Cicéron se fit donner par les Allobroges, que le conspirateur avait cherché à englober dans sa conjuration (parce qu'il recrutait tous les mécontens), des pièces authentiques de la main du chef de complot, et alla vanter au sénat, en présence des *Pères Conscripts*, son habileté et sa prudence, leur disant qu'il tenait tous les fils de la trame. Il y a à Vienne plusieurs savans d'un mérite fort élevé, et un autre Mécène qui aime les livres, les arts, les poëtes et les antiquaires, dans la personne de M. Alexandre Boissat, dont j'invite les voyageurs de qualité à faire la connaissance et à visiter l'hôtel et la bibliothèque. Ils devront aussi un salut à M. Mermet, histoire vivante de Vienne, qui a réuni dans son cabinet la collection presque complète des médailles des tyrans des Gaules, tels que Magnence, Sylvanus, Posthumus (A), Decentius, Proculus, Lœlien, Tetricus (B), et quelques

(A) Voyez, sur ce tyran, la notice de M. Mermet. (Lyon, impr. de Barret, 1827.)

(B) Les médailles de Tetricus sont très-communes en Bourgogne ; j'en possède, dans ma collection, une trouvée aux environs d'Autun, qu'il saccagea.

monnaies de différens modules des rois et archevêques de Vienne.

En quittant cette vieille cité, j'étais tout saturé d'idées latines, j'étais presque un quasi-latin ; je comparais les splendeurs antiques aux splendeurs du moyen-âge, c'est-à-dire l'héroïsme païen à l'héroïsme catholique; mais je n'avais plus, dans le XIXe siècle, que mon air et ma place au soleil. Vous tous, voyageurs sans nom et sans faste, voyageurs tout semblables à moi, qui allez à la Grande-Chartreuse prendre la poésie sur le fait, n'oubliez pas, en revenant de Grenoble, de passer par Vienne en Dauphiné. Pour remonter à Lyon, vous vous ferez conduire en nacelle jusqu'à Givors, où vous trouverez les wagons et le chemin de fer sur lequel Jules Janin a écrit dans le *Journal des Débats* tant de choses de son invention et de son crû ségusien.

Je partis par la voie domitienne..., je descendis de voiture, pour regarder encore de près l'obélisque, que le peuple appelle aussi le *tombeau de Pilate* (Pontii Pilati) [XIV]; en entrant dans le pré qui sépare ce monument de la route de Provence, je heurtai un petit morceau de marbre poli, sur lequel on avait

écrit au charbon cette phrase de l'Evangile : QVÆRITE ET INVENIETIS. Je ramassai involontairement ce fragment, et plus involontairement encore je le mis dans ma poche.

SALMIGONDIS.

SALMIGONDIS.

A VIRIBVS ET
ROBORE.

AVEZ-VOUS vu, par hasard, sur la place du Châtelet, de ces intrépides mangeurs de serpens en vie, qui croquent des couleuvres, des crapauds, et autres animaux immondes, qui avalent des étoupes enflammées, et vous offrent de vous arracher une dent malade avec

une épée, tout cela pour arriver à vous vendre, moyennant dix sous, un pot de baume ou un flacon d'eau merveilleuse?..... Ainsi mon livre; il vous fait passer par des cryptes, des lieux souterrains, des ruines, de la belle nature, du moderne, de l'antique, des descriptions de toute espèce, et tout cela pour vous conter, à la fin, une nouvelle qui aura le mérite d'être courte et l'ambition d'être agréable.

Chacun son rêve ici-bas. Les alchimistes songeaient à la pierre philosophale, M. de la Fayette pensait aux Etats-Unis d'Amérique, M. de Dombasle aux charrues, certains députés ont la pairie pour idée fixe; moi j'ai toujours rêvé la femme-modèle, je l'ai rêvée sous les tilleuls, je l'ai rêvée dans les jardins frais de la Belgique, je l'ai rêvée sous les orangers du midi et sur les flots étincelans de la Méditerranée; je l'ai rêvée en des rêves désintéressés, élégiaques, délicieux; je l'ai rêvée non pour moi-même (je suis trop loin de l'homme-modèle, pour me croire digne d'une telle femme), mais afin d'être certain que le bien et le complet existent quelque part, et que la perfection relative n'est pas une chimère et

une affaire de convention comme les gouvernemens représentatifs. J'ai cherché longtemps la fille à l'œil vif, amoureux, brûlant, et pourtant tendre, mélancolique et suave; à la pensée sûre, aux expressions transparentes, aux instincts ingénus, aux harmonies profondes, et pourtant à l'imagination tiède; aux lèvres fraîches, pures, parfumées, à l'âme douce, vaste, noble, au caractère malléable, aux cheveux bien noirs, aux traits magnifiques, à la gorge palpitante, à la taille plus élégante que haute, à l'esprit cultivé sans que l'amour-propre le sache, aux sens impressionnables et pourtant soumis; aux manières simples, polies, communicatives sans familiarité, décentes sans affectation, réservées sans sauvagerie. J'ai cherché la fille pieuse sans bigoterie, qui comprît tout le spiritualisme de ces trois mots: PRIÈRE, PLEURS, AMOUR; la vierge qui serait Corinne par l'intelligence et Delphine par le cœur; mais Corinne ne montant pas au Capitole, et Delphine un peu plus sobre de lettres que l'héroïne de Madame de Staël. J'ai cherché cette vierge qui peut-être n'existe pas, qui unirait les formes et le feu des femmes d'Hespérie, à la peau blanche et aux idées mysti-

ville de garnison d'artillerie, qu'elle possède une fonderie de canons, que j'y fus fort bien reçu et traité par M. Delacroix, que je causai beaucoup avec madame son épouse, qui ne manque ni d'amabilité ni d'esprit, comme presque toutes les filles d'imprimeurs que j'ai connues, et que sur la rive droite du Rhône on y voit, de la promenade, une montagne d'un effet bizarre et gigantesque.

J'ai pourtant visité Valence avec quelque soin, et il faut bien vous conter ce que j'y ai observé. J'avais entendu parler d'un *pendentif* curieux, et je voulus le voir. M. Delacroix m'y accompagna. C'est tout uniment une voûte pendentive qui n'a rien que de très-vulgaire, et que, d'après sa forme, la bande noire armoriée qui l'entoure à l'intérieur, et sa situation dans l'ancien cimetière de Saint-Apollinaire, je pense n'avoir été autre chose qu'un oratoire de sépulture de la maison de Mistral. Il y a une maison particulière plus remarquable et moins connue que ce misérable *pendentif*, elle touche à la *maison au Lion*, et se nomme la *maison des Têtes;* on ne peut errer sur sa date, puisque le millésime 1533 est gravé sur la porte. C'est une des habitations

les plus curieuses que j'aie vues dans ce style, chargé de figures, de bas-reliefs, de sculptures de la fin du XVe siècle et du commencement du XVIe. Bien que nulle part, dans les commentaires de César, *Valentia* (à viribus et robore) ne soit citée comme une place de haute importance, l'enceinte franque de cette ville n'en est pas moins bâtie sur des substructions latines. La maçonnerie des Romains porte des caractères si prononcés, qu'il est impossible de jamais la confondre avec celle du moyen-âge. J'ai remarqué ces restes de remparts romains, surtout dans la partie des murs qui avoisinent la fameuse tour de Saint-Félix.

Croiriez-vous que cette tour est une merveille, une seconde tour de Pise? Son inclinaison est très-marquée, cependant rien n'annonce qu'elle nuise à la solidité des murailles, qui ne sont tourmentées en aucun endroit. Le peuple raconte que cette tour s'est courbée de la sorte, lorsque Saint-Félix et deux autres martyrs entrèrent dans la ville, comme pour se prosterner devant eux. Je me garderai bien d'analyser froidement cette naïve tradition qui vient du cœur et de la foi. Pourquoi permet-

tre à la triste philosophie de glacer de son souffle la vieille et touchante poésie qui embaume ce monument de ses douces émanations? Pourquoi la tour de Saint-Félix n'aurait-elle pas fléchi devant un saint, lorsque les palmiers de la Thébaïde tremblaient devant les anachorètes, lorsque les rochers du désert s'ouvraient pour les abriter ou les nourrir?.....

Je voulus faire connaissance avec les édifices religieux du moyen-âge; ce sont eux que j'aime surtout. On ne saurait croire quel effet ils produisent sur mon être; quelles pulsations de spiritualisme ils lui communiquent; quelle extension ils donnent à ces permanentes idéalités qui sont l'âme de mon âme; quelle région de mystère, d'amour et de foi ils lui font embrasser. Aussi, un pélerinage à Saint-Remy de Reims, ce temple de Diane d'Ephèse de notre France architecturale, est pour moi un besoin de chaque année; aussi le bras monumenticide qui menace ou détruit l'église, me tire des pleurs de sang. Toutes ces ruines chrétiennes, mêlées aux plantes de notre terre salique, prennent feu aux yeux du poëte, et sont toute une immense mélancolie pour les

cœurs souffrans. Ah! que les gens qui n'ont pas de poésie dans la tête sont heureux, en temps de révolutions! on annihile leur passé, et leurs os ne craquent pas; on élève devant leur avenir un mur de cadavres et de lambeaux, et ils ne gémissent pas; on outrage cette religion qu'ils ont sucée avec le lait maternel, on brise le temple où l'homme épure sa nature, s'anéantit, sous le poids de sa faiblesse, en présence de l'éternité, et ils ne sentent pas de déchiremens au fond de leurs entrailles. A ceux qui ne portent pas un cœur habituellement malade, nulle souffrance ici-bas que la douleur physique, rien de touchant, rien d'élégiaque, rien de tendre dans les naïvetés du hameau, car le sentiment religieux seul donne du lointain à toutes choses terrestres, et enveloppe ce que nous voyons par nos sens d'une auréole mystérieuse que nous comprenons par notre âme. Ce que je demande, avant tout à la cité, c'est sa cathédrale, ce sont ces tours antiques qui font son aspect si moral et si pittoresque, et se traduisent, pour la pensée catholique, en autant de mystiques inspirations. La cathédrale chrétienne, eh! oui, c'est le symbole matériel de la société;

elle fut le centre des relations sociales au moyen-âge, le foyer domestique de la commune! Le temple chrétien exprime l'existence du chrétien. Les portes trinitaires et l'eau bénite, c'est le baptême; les chapelles latérales, ce sont les stations de la vie; les tombes, sa leçon; la nef, c'est le voyage; et le sanctuaire, c'est l'éternité mystérieuse, lointaine, infinie, vêtue de reflets indécis et d'un sublime demi-jour, l'éternité telle que nous la devinons dans les besoins et les extases de notre cœur:

Plus loin, la basilique aux sublimes arceaux,
Reflétant le soleil dans ses rouges vitraux,
Brille comme un fanal des rives éternelles.

(Les Mélancoliques.)

Il n'y a pas jusqu'à ces larves, à ces animaux et figures fantastiques du temple, qui ne soient autant de symboles de la triste dualité du bien et du mal, quand ils grimacent aux pieds des saints et des confesseurs de pierre. Ces grandioses monumens, c'est toute une nationalité catholique. Ces tableaux transparens de nos basiliques, ces figures, ces bas-reliefs, ces symboles matériels de la plus allégorique des religions, tout cela, c'était un cours de morale pour le peuple, avant l'im-

primerie, c'était les livres populaires, la bible, le catéchisme. Une haute pensée anime tout cet organisme muet de cloîtres et de basiliques (car l'architecture ne consiste pas dans les formes physiques qui la servent), et cette pensée rattache la question d'art à la grande unité intellectuelle et sociale qui est le catholicisme. Malheureusement je fus bien déçu dans les espérances de ravissemens qu'avait fait naître en moi l'aspect extérieur de la cité, vue de loin dans une aurore flamboyante. Rien d'anti-monumental comme les églises de Valence. Saint-Jean, autrefois cathédrale, n'est qu'un vaste hangar qui a succédé à un monument assez remarquable, si l'on en juge par les deux travées, seuls restes de l'édifice primitif qui aient survécu au violent incendie qui le consuma, et dont j'ai retrouvé des traces non équivoques. Pour la cathédrale actuelle, Saint-Apollinaire, c'est une vieille masure basse, étroite, petite jusqu'à l'exiguïté, dont l'architecture n'est qu'un galimathias. Il n'est pas un village de Normandie qui ne possède une église infiniment plus vaste et plus belle que la cathédrale de Valence. J'ajouterai

qu'elle est absolument dénuée d'ornemens, et que la seule chose extérieure qui n'annonce pas l'humble paroisse du hameau, c'est la haute tour carrée, à ouvertures plein-cintre, qui lui sert de clocher, et flanque le grand portail à l'occident. A Valence, l'évêque est incomparablement mieux logé que le bon Dieu. Il existe en France peu de villes où l'office catholique se célèbre d'une façon plus maigre qu'en celle-ci; quelques chanoines bien décrépits, en camails déchirés et en surplis sales, composent le haut-chœur. Comme dans tout le midi, à partir de Vienne, on suit, dans cette église, la liturgie de Rome, ce qui ne me plaît guère. Le chant romain n'est beau que dans la cité éternelle, avec les voix sonores de l'Italie et les pompes de Saint-Pierre ou de Sainte-Marie-Majeure. Le chant de la liturgie parisienne, moins grave dans les psaumes, et plus sérieux dans les hymnes et les proses, convient mieux à nos chantres gagés. La sonnerie lombarde, qui commence à Mâcon, qu'on entend si imposante à Lyon, est en vigueur à Valence, ainsi que dans tout le reste de nos départemens méridionaux. Mais ce n'est pas là qu'il faut aller chercher

les majestés de l'office divin de la primatiale de Saint-Jean; vous n'y trouverez pas les lévites au front recueilli, le célébrant à la démarche calme et mesurée, les enfans de chœur aux harmonieux accens, les cérémonies pleines de dignité, les deux autels adossés, le calice recouvert du voile sans tache, et tous ces magnifiques usages qui ne se pratiquent qu'à Lyon et à Milan. Cependant le siége de Valence est ancien, et il s'est tenu en cette ville plusieurs conciles, entre autres celui qui prononça, à l'exemple du concile de Mantaille, une véritable investiture en faveur de Louis l'Aveugle, fils de Bozon, comme roi d'Arles.

Ne savez-vous pas qu'il y avait autrefois une université à Valence? Une université... il y en avait bien une à Pont-à-Mousson. Elles étaient bien innocentes, bien réservées et bien sages, comme eût dit Voltaire, ces pauvres universités de Valence et de Pont-à-Mousson. J'ai voulu voir l'ancien asile des hautes études, le lieu où siégeaient le pédantisme et la science un bonnet carré sur la tête, une robe sur le dos et du latin dans la bouche. C'est un monument qui ne ressemble à rien, et qu'on a peine à trouver dans le fond d'un

cul-de-sac. Je connais à Lyon, dans la cour fangeuse des Archers, une écurie de cabaret qui a beaucoup d'analogie avec lui. Il y a de quoi devenir épileptique d'étonnement, quand on apprend que ces deux ou trois baraques jetées sans suite et sans juxta-position dans une cour étroite et sordide, formaient le palais universitaire. Mais où était donc, s'il vous plaît, l'amphithéâtre pour les dissections des chirurgiens? où étaient la salle pour les leçons de jurisprudence, la salle pour les cours de droit canon, la salle des conférences, des examens et du bureau? M. Delacroix, qui m'accompagnait dans cette visite, m'a assuré, qu'à sa destination près, qui a singulièrement changé, l'université de Valence était encore telle qu'au temps des écoliers et des régens.

Il ne faut pas rompre brusquement en visière avec la ville de Valence, chef-lieu du département de la Drôme, sans dire qu'elle fut le berceau et contient la tombe d'un malheureux versificateur qui se crut poëte de son vivant, qui a écrit une longue, diffuse et fade homélie sur la *Grande Chartreuse*, et publié un poëme épique en douze chants,

Charles-Martel, dont je ne vous dirai rien, car je ne l'ai pas plus lu que ceux de M. Paillet (de Plombières). Il avait nom, messieurs les beaux parleurs de *la Revue des Deux-Mondes*, *Deloire*. Du reste, à Valence, les environs sont agréables et peuplés d'une innombrable quantité de mûriers, dont la taille est ravalée et les rameaux effeuillés, ce qui est fort laid; c'est une cité beaucoup plus propre que Vienne, fort bien habitée, où l'on vit pour rien, où l'on danse l'hiver, où il y a de l'esprit, de l'urbanité et des gens instruits; où l'on commence à voir un beau ciel au-dessus de sa tête, et où l'on trouve une librairie importante avec un cabinet littéraire dont le catalogue est très-varié. Il n'y avait pas de bibliothèque publique à Valence; j'ai appris qu'il s'y en créait une.

LA BELLE VEUVE.

LA BELLE VEUVE.

SEPTI. SEV.

Un homme qui, dans sa vie, n'a pas aimé jusqu'à la passion trois ou quatre femmes accortes et douces, est un monstre, une manière de brute et de butor ; c'est ce que personne ne révoquera en doute ; eh bien ! il en est de même, à mon avis, de celui qui

n'a pas vu le soleil d'Italie, ou tout au moins celui de Provence : il ne comprend pas la lumière, et il mérite d'être enfermé à Bicêtre, s'il parle d'horizon. Venez donc me vanter votre Normandie !... Oui, la végétation y est belle et fraîche ; oui, l'œil y est enchanté ; oui, Mantes est dans une position délicieuse. J'aime la vieille flèche de Caudebec, cette ville jadis si célèbre par ses chapeaux, sortant d'un déluge de verdure ; mais, dans ce pays, combien de jours par année trouverez-vous le gazon sec, la lumière transparente et le ciel au bleu fixe ?

Je partis de Valence, comme font les grands seigneurs, dans la nuit ; mais je n'avais pas de chaise et je m'en félicitai, car je vins partager le coupé de la diligence avec une jeune, belle et aimable veuve, encore voilée de ses habits de deuil, qui n'allait que jusqu'à Orange, où je devais moi-même m'arrêter quelques jours. On ne saurait croire combien mon esprit travailla. C'est un nom poétique et sonore que celui d'Orange. Une femme avenante et jolie, qui est vêtue de noir, qui est d'Orange, qui va à Orange, qui parle bien le provençal, je trouvais cela fort gracieux, et

à vous dire vrai, c'était dans ma tête un bruit, une espèce de charivari, qui la fatiguait beaucoup moins que certains concerts improvisés, en plein vent, avec des chaudrons et des marmites, ne fatiguent les oreilles de nos insatiables ministériels. Je ne manquai pas d'interroger avec adresse ma compagne de voyage, de demeurer l'œil ouvert et la main arrondie. Je lui demandai combien de larmes avaient coulé sur ses joues; je lui demandai quel était celui que la mort avait frappé sur sa couche nuptiale, quels droits il pouvait avoir à des regrets amers et à des souvenirs déchirans; je lui demandai si elle n'espérait pas renouer une autre destinée à la sienne, inféoder un nouveau cœur à son cœur, et incliner bientôt sa lèvre sur le front d'un second époux, ainsi que l'églantine née de l'aurore courbe sa tête de parfums sur le calice qui vient à elle. Elle répondit à mes questions avec une grande précision de mots, une pensée indécise, avec calme, décence, à-propos et discrétion. Je fus enchanté de la douce voisine que mon étoile si rarement heureuse avait placée à mes côtés. La conversation ne pâlit guère; elle était plus confiante, plus *concertante*, si je puis

emprunter ce mot à la musique instrumentale, c'est-à-dire moins individuelle de part et d'autre, moins vague encore ; et déjà le matin avait secoué sa robe de pourpre sur les campagnes du Dauphiné, quand mes yeux rencontrèrent pour la première fois les yeux de la belle veuve, illuminés par les rayons vifs et purs du soleil levant. Je fus si attentif, si immobile, si enchaîné devant ces yeux larges ouverts dans mes yeux, et affranchis du voile de gaze que j'avais élégamment glissé parmi les cheveux de la charmante voyageuse, que je m'aperçus à peine que nous entrions à Montélimart, petite ville qui n'a rien de remarquable que sa position assez escarpée et pittoresque, et sa croix de mission dans le genre de celle de Tournon, mais plus grande que cette dernière, et moins majestueuse que celles d'Aix et d'Avignon. Bien que j'aime peu les missions (j'en excepte les missions étrangères) et encore moins les missionnaires ; bien que j'aie souvent plaint le gouvernement de sacristie qui croyait se rendre fort en les encourageant, les maires qui mettaient à sec la caisse d'une ville pour gorger d'or ces aventuriers, les femmes assez fanatisées pour leur

couper des boucles de cheveux et des lambeaux de soutane; bien que j'aie gémi de voir ces bandes de prédicans parcourir, malgré l'autorité ecclésiastique locale, nos cités, y faisant cent athées et vingt hypocrites pour un converti, je n'en respecte pas moins les croix, quelle que soit la main qui les ait plantées. J'aime que le signe d'une religion qui a civilisé et émancipé l'univers, remplacé les sens par le cœur, semé tant de poésie, d'amour et d'avenir dans notre existence, créé le foyer domestique, les félicités de la vie intime, de la vie de famille, de parenté, se révèle à l'homme sur la voie où il passe, et écrive une idée de spiritualité au front de nos villes. J'aime que la foi à la rédemption nous demande un regard, et que la croix brille parmi les ouvrages humains, comme le symbole du grand ouvrier de toutes choses.

Ma belle voisine avait eu long-temps avec moi cette réserve qui est l'invariable indice d'une éducation soignée, qui ne ressemble pas du tout à de la froideur, et qui est fort compatible avec des yeux tièdes; mais il y a, vous le savez, entre Montélimart et Lapalud, une montagne assez robuste, au pied de laquelle

les conducteurs ne manquent guère de vous inviter à mettre pied à terre. J'avais depuis long-temps tiré de ma boîte à chapeau le gant blanc de filet; j'en drapai ma main, et m'empressai de l'offrir à la veuve, qui l'accepta avec cette confiance qu'inspire un jeune homme qui ne brusque rien, parle avec pureté, et porte un ruban à sa boutonnière. Nous cheminâmes lentement, très-lentement, et nous causâmes beaucoup. Je trouvai dans cette promenade un charme inexprimable, j'appris bien des choses que je ne puis vous dire, et le temps m'avait paru court, quand j'arrivai au faîte de la montagne. Cette montagne, c'est la borne qui sépare deux zones. Le ciel est encore mélangé de gris et de bleu du côté de Montélimart, il est tout azur lorsqu'on a franchi le versant méridional du mont. De là vous pouvez embrasser deux climats, nager dans la végétation du nord et dans celle du midi; ici la France tempérée, là notre France chaude et pulvérulente. Ici la vigne, le mûrier et le Dauphiné; là, les oliviers, les figuiers, les cyprès et le Comtat Vénaissin. C'est un magnifique pays que le Comtat d'Avignon dans lequel était enclavée, sans pourtant en faire partie,

la vieille principauté d'Orange. Mais, avec le soleil de Provence, commence le *mistrao*.

Le *mistrao*, c'est le vent le plus dévorant, le plus impétueux et le plus bruyant qu'on puisse entendre; il vient je crois du nord-ouest. Il brûle les yeux, il fracasse les toitures, déracine les arbres, soulève les chars, balaie les champs, ronge les édifices, et cache le ciel dans une nuée de poudre qui vous dessèche les poumons. C'est quand souffle le *mistrao*, qu'on aurait besoin de sentir une haleine de femme sur ses lèvres pour rafraîchir sa poitrine. Si le *mistrao* fût sorti tout-à-coup des âpres Cévennes, j'avais bien ma veuve à mes côtés, j'avais bien son bras noué dans le mien, mais eussé-je osé franchir si vite un pas immense, et demander à sa bouche qu'elle vînt humecter ma bouche?...... je ne sais, — peut-être que oui.

Cependant, nous traversions rapidement la plaine embaumée. A chaque halte, de belles paysannes, au regard suave, au costume délicieux, venaient nous offrir d'excellens fruits, des figues violettes, des poires; à chaque halte, nous entendions la langue harmonieuse et vive du midi, et quand je m'expri-

mais mal en provençal, la pastourelle me dìsait avec un charme que je ne puis rendre: *Che dice voi?* La campagne était animée: partout on voyait, entre les sillons de pampres, ces aires en plein vent où le grain est foulé par des mulets, au lieu d'être battu, comme dans nos provinces humides et grises, par le fléau du laboureur; c'était la fête des vergers et des champs. Tout romantique que je suis, je me surpris une ou deux fois songeant à Virgile et à Properce. Nous ne tardâmes pas à arriver à Orange, qui, selon l'inscription du cirque, s'appelait jadis ARAVSIO, COLONIA IVLIA SECVNDANORVM, parce qu'on y envoya des soldats de la seconde légion.

Orange est une ville médiocrement grande et médiocrement peuplée, habitée, en général, par de riches propriétaires et de cette petite noblesse de province myope, vaniteuse, toute semblable à cette majorité devant laquelle manœuvra si long-temps M. de Villèle, et qu'il conduisait facilement au vote. Les rues d'Orange, assez irrégulières, offrent très-peu de cohésion entre elles. L'ancienne colonie latine était située, comme toutes les villes romaines, sur un lieu élevé; elle occupait la

montagne qui borne au sud-ouest la ville actuelle, et qui est encore jonchée de nobles débris. Sous la domination romaine, Orange eut un capitole, un Champ-de-Mars, des bains, un Forum, des aqueducs, une nymphée. Sa splendeur est en poudre, comme celle de tant d'autres cités si florissantes sous les Latins et si chétives aujourd'hui. Elle appartint longtemps à la maison de Baux, passa de cette puissante race provençale à celle de Châlon, et enfin à l'illustre famille de Nassau. Elle fut cédée au roi de France par le traité d'Utrecht; mais les Nassau se réservèrent le titre de princes d'Orange et en gardèrent les armes. Dans le temps qu'il y avait un évêque à Saint-Papoul, un évêque à Bethléem, il y en avait aussi un à Orange, ainsi qu'une université de la force de celles de Valence et de Pont-à-Mousson. Une humble école lancastérienne a succédé à cette institution, et a pour concurrence calme et inoffensive, celle des frères de la doctrine chrétienne qui, comme partout, est infiniment mieux tenue que la première; il est vrai qu'on n'y déguise pas les enfans en Gaulois, qu'on ne leur serre pas la poitrine avec une ceinture aux trois couleurs, et qu'on

leur apprend à servir Dieu et à honorer leur père et leur mère. A ce propos, disons que ce fut une faute du gouvernement de prendre feu pour telle ou telle méthode d'enseignement primaire. Il fallait, à cet égard, se retrancher dans une constante et inflexible neutralité.

Le monument romain le plus intact qui existe à Orange est, sans contredit, l'arc de triomphe de Septime Sévère, qui précède l'entrée septentrionale de la ville. C'est un monument d'une rare perfection, d'un ensemble majestueux, de cet incroyable fini de détails qui jaillissait du ciseau latin, et dont vous verrez, plus tard, la caricature à Marseille. Je n'entreprendrai pas de l'analyser, parce qu'il a été vingt fois décrit par des plumes beaucoup plus habiles que la mienne. Je me contenterai de dire que cet arc de triomphe à trois portiques, dont on répare en ce moment le côté occidental avec beaucoup de goût et de connaissance de l'antique, est admirablement situé dans un vaste rond-point environné de hautes bornes, et auquel une large route droite et bordée de peupliers, sert d'avenue. J'ai observé avec une attention particulière tous les ornemens de ce vieux témoin

de la grandeur latine, j'en ai même dessiné quelques-uns à ma manière naïve et grossière. J'ai remarqué parmi les bas-reliefs qui le décorent, tous les instrumens qui servaient à la religion des Romains : l'*aspergille,* qu'on tenait à la porte du temple pour jeter de l'eau lustrale sur le peuple et sur la tête des victimes qu'on devait immoler; le *perféricule*, espèce d'aiguière qui contenait le vin; le *disque*, grand bassin destiné à mettre les entrailles de la victime; le *cymbule*, sorte de coupe à l'usage du sacrificateur, pour goûter le vin; le *litue* ou bâton augural, qui ressemblait beaucoup à la crosse de nos évêques, et qu'on portait devant le prêtre quand il immolait.

On voit à Orange les restes d'un aqueduc qui amenait les eaux de cinq lieues, et quelques débris du cirque; mais ce qui est bien plus précieux que ces ruines, ce sont celles du théâtre situé au flanc de la montagne sur laquelle était bâtie l'ancienne cité. Le théâtre romain différait essentiellement de l'amphithéâtre ou double théâtre. D'abord, il servait exclusivement aux représentations scéniques, puis il était toujours placé au pied et sur le penchant d'un mont, de manière à

ce qu'on n'eût qu'à tailler le roc pour former des gradins ainsi jetés sur un amphithéâtre naturel, ce qui épargnait d'immenses travaux de construction, et, sous ce rapport, le théâtre était un édifice moins important et beaucoup moins monumental que l'amphithéâtre. La façade et le péristyle, seules parties de la maçonnerie qui cessassent d'avoir la montagne pour point d'appui, étaient conséquemment ce qu'il y avait de plus haut, de plus noble et de plus apparent dans le théâtre. Le mur intérieur de la façade qui servait d'entrée est encore debout à Orange; mais les gradins ne sont plus que des décombres. Dans nos théâtres modernes, la scène fait toujours face à la principale entrée; c'était absolument le contraire dans le théâtre antique, où la scène occupait la place aujourd'hui réservée au foyer du public. Il y avait bien, dans les théâtres romains, ainsi que dans les arènes, le *velarium*, qui protégeait le spectateur contre les ardeurs du soleil, le *podium* ou loge des empereurs, les gradins éminens destinés aux familles patriciennes, la loge des édiles, les degrés de l'ordre équestre ou bourgeoisie, ceux du *populus* ou classe ouvrière, et

ceux du *plebs*, qui correspondait à ce que nous nommons les prolétaires. Le théâtre d'Orange, dont la face principale est, comme je l'ai dit plus haut, assez bien conservée, mérite d'autant plus d'attention, qu'il est le seul monument de ce genre qui ait survécu aux révolutions des peuples, et que l'Italie elle-même nous l'envie.

Le lendemain de mon arrivée à Orange, par un matin d'amans et un soleil de poëtes, j'étais allé m'asseoir sur les ruines du théâtre. J'y avais apporté ma flûte de Godefroy, qui ne me quitte jamais dans mes courses, parce que je ne veux pas manquer l'occasion de faire l'harmonie de Krommer, le quintetto de Reicha, ou le duo de Kulau, et je m'étais long-temps égayé à apprendre quelques motifs du *Comte Ory*, de Rossini, de *Robert-le-Diable* et de *Zampa* aux vieux échos romains. J'avais cessé de jouer de la flûte, cet instrument si pastoral et si champêtre, et mes regards nageaient dans les environs d'Orange, sur la ville; je songeais avec un sentiment pénible à cette végétation d'un climat sec, à ces arbres vêtus de poussière, la plupart nains, bâtards, rabougris, d'un vert triste, lorsque je vis

parmi les décombres quelque chose de noir qui n'était pourtant pas immobile comme une pierre. J'allai lentement de ce côté, et je ne tardai pas à m'apercevoir que le point noir n'était autre chose qu'une femme qui, comme moi, était assise sur un débris des gradins supérieurs. J'approche, j'approche, et je reconnais avec surprise et émotion la belle veuve qui avait été ma voisine dans le coupé de la diligence. — C'est vous, Madame; oh! que je suis heureux de vous rencontrer! — Je suis ici dès l'aube du jour, me répondit-elle d'une voix douce et pour ainsi dire intime; ici, à la place que j'occupe encore, et où je ne me remue que pour effeuiller quelques-unes des plantes qui croissent sur ces ruines. — Pourrais-je, Madame, avoir l'honneur de vous accompagner jusqu'au faîte de la montagne? Là nous jouirions d'une vue superbe, nous aurions les débris romains et une ville moderne à nos pieds; au-delà, la campagne, dont la brise matinale nous apporte les parfums. — Oh! non... Mais ne serait-ce pas vous, Monsieur, qui fîtes tout-à-l'heure retentir ces lieux de solitude et de mort d'airs connus et agréables? — Oui, Madame, j'ai voulu savoir si les échos

latins comprendraient la musique du XIX[e] siècle ; car notre musique, c'est là du progrès, et quelque supériorité que puissent avoir eue sur nous les Grecs et les Romains, en d'autres genres, à coup sûr ce n'est pas en musique qu'ils ont prévalu ; en musique, art nouveau, quand on songe aux trois rebecs, ou violons à trois cordes, et au théorbe, qui composaient tout l'orchestre de la chapelle de Marie de Médicis ; quand on pense à ce qu'il était, même au temps de Lulli, art sublime qui commence à Haydn et à Mozart, et change tout-à-coup de face avec les partitions de Rossini, de Bellini, de Meyer-Beer et de Weber.— Eh bien ! continuez, continuez, je vous prie.— Le désir que vous voulez bien m'exprimer, Madame, est un ordre auquel je m'empresse d'obéir, en vous épargnant ces phrases de modestie qui ne sont que de la jactance fardée et enveloppée d'une robe d'emprunt..... Mais vous avez pleuré ; daignez me dire quel nouveau chagrin a débordé de votre cœur dans vos yeux... Les larmes les rendent plus mystiques et plus divins encore que dans le moment où je vis les rayons du matin s'y refléter, là-bas, sur la haute montagne.—Je puis répon-

dre à votre question, car je me plais à croire que vous avez l'âme neuve et pure, et que vous savez plaindre, puisque vous savez aimer. Mais auparavant, approchez quelques instans votre flûte de vos lèvres..... La tristesse est quelquefois caressante; elle est souvent un sentiment suave, délicieux, exquis, parfait..... Ma tristesse, à moi, elle est poignante, et j'ai besoin qu'elle soit ou partagée ou distraite.

Je jouai de mon mieux la romance d'*Otello*, la cavatine de la *Gazza Ladra*, et je finis par la vive et sémillante polonaise qui termine le *Barbier de Séville*. Quand j'eus replacé ma flûte dans son étui, je vins m'asseoir à côté de la jeune dame vêtue de noir. Nous nous regardâmes quelques minutes; mes yeux lui demandaient les confidences promises, elle comprit leur langage et parla ainsi :

« Jusqu'à présent, Monsieur, vous m'avez crue veuve d'un époux, et je vous ai laissé dans votre persuasion, peut-être même l'ai-je justifiée. Ce n'est pas un mari, c'est un amant que j'ai perdu. J'étais née avec de la poésie dans le cœur et de la vivacité dans la tête. Ma jeunesse fut décolorée, triste, déconcertée, pleine de périls et d'ennuis, à cause de ce vide

qu'on éprouve autour de soi quand on a des idées plus larges que ses proches, quand on pense autrement qu'ils ne pensent, quand on ne rêve pas leurs rêves, mais d'autres rêves qui ne vous paraissent pas inconnus, Monsieur; quand on a certaines intuitions d'avenir, d'infini, de mystère, et qu'on habite une petite ville où tout est positif, choses vulgaires et de ménage. La destinée de mes parens fut de m'aimer toujours et de ne jamais me comprendre; ils se flattaient de l'idée de faire mon bonheur à leur manière, et c'est cette idée fausse qu'il est si commun de trouver en circulation dans le monde, qui a constamment nui à leur félicité et à la mienne. Je n'en fais point un reproche à leur mémoire, Dieu m'en garde! je n'ai pu leur savoir mauvais gré de leurs intentions, car pour sentir certaines choses, il faut une organisation à part, et cette organisation leur manquait. Je n'avais pas encore atteint ma vingtième année, quand ils me parlèrent de mariage. Je reçus avec faveur ces préoccupations d'hyménée, d'abord parce que c'était un besoin pour moi d'aimer d'une autre sorte qu'on aime son père et sa mère, et ensuite pour m'arracher le plus

promptement possible à un intérieur de prose, de tracasseries et de contrariétés journalières, nées de goûts absolument dissemblables. Pour vivre en amitié, il faut être d'accord en matière de pensées et de sentimens, et différer de caractères. Ce n'était pas cela dans ma famille. Mon père surtout avait un esprit tout d'une pièce, rempli de connaissances positives. Il était de ces hommes toujours prêts à découvrir la contre-vérité à côté de la vérité, à tout analyser, à chercher le point de vue physique dans les arts; de ces hommes qui, s'il y a une minutie, une misère, un coin matériel dans une chose, ne voient que cela.

M. Alexandre de X...., jeune homme riche, d'une famille convenable, fils d'un ami de notre maison, âgé de vingt-cinq ans, était l'héritier au destin de qui l'on voulait associer le mien. Alexandre possédait dans le monde la réputation d'un homme d'esprit, parce qu'il avait réellement une de ces capacités d'autant plus spéciales qu'elles sont plus bornées, qui feraient au besoin une bonne tête de notaire, ou un excellent procureur; celle d'un homme instruit, parce qu'il savait fort bien ce que

vaut un are de terrain; celle d'un homme utile, parce qu'il ne manquait pas de cette ambition de fortune qui, à 40 ans, devient de la cupidité; et enfin celle d'un jeune homme très-raisonnable, parce qu'il s'était peu occupé d'intrigues, n'avait jamais fait de vers, et à plus forte raison commis d'étourderies. Alexandre avait, j'en conviens, quelques vertus de tempérament. Pour moi qui le connaissais dès l'enfance, il n'était autre chose qu'un jeune homme ayant des lèvres mortes et un regard fossile adapté à un visage régulier, des passions calmes, des manières communes, un esprit froid et pourtant cassant comme celui des entêtés, une intelligence restreinte et calculatrice, un caractère négatif, incapable de voir dans l'amour ce que j'y voyais moi-même: en un mot, je ne l'aimais pas. Tel était, cependant, l'héritier qu'on se promettait de me faire choisir.

De bonne heure, j'avais senti par instinct, que mon âme exigeait de vives et profondes sympathies, qu'elle ne se contenterait pas d'une surface, et que je ne pouvais mêler mes jours et confondre mon être qu'avec celui qui sèmerait quelques fleurs dans ma vie.

Je les avais rencontrées, ces sympathies de cœur et d'organisation dans un beau jeune homme confiant, généreux, aux pensées intimes et lointaines, et j'étais singulièrement éprise de la présomption que lui seul mettrait dans mon existence ce spiritualisme, cette poésie, ces idéalités, ce je ne sais quoi enfin, qui seul rend supportable notre voyage sur la terre; car, Monsieur, voyez-vous, la poésie, on n'a pas besoin de faire des vers ou de porter une lyre à la main pour la sentir. Il suffit d'écouter ses propres émotions, de s'abîmer en soi-même, de trouver une mélancolie là où le commun des hommes ne voit qu'un fait. La poésie, elle est dans un mot, dans un geste, dans un soupir, dans un regard, dans une larme; elle est où Lamartine l'a trouvée, elle n'est pas ailleurs. Peu de journées s'écoulaient sans que je n'eusse à lutter contre de nouvelles instances en faveur d'Alexandre, suivies de refus hardis qui amenaient des reproches sans fin. D'autre part, je n'oubliais guère le beau jeune homme qui avait nom Félix, et auquel on ne voulait absolument pas que je donnasse ma main, parce qu'il avait un peu moins de fortune que moi,

et passait pour un bel-esprit mélancolique, sauvage, et nullement mathématique. Félix et moi, nous avions trouvé le secret de nous voir souvent, de nous confier mutuellement nos pensées; il m'avait parlé d'amour, et ma réponse, il avait pu la lire dans mes yeux. Nous avions de fréquens rendez-vous, car l'amour est fécond en ressources; il est habile, industrieux; il sait inventer et mettre en défaut les défiances et les précautions, et dans ces tête-à-tête de deux amans, lui seul avait une voix éloquente, persuasive et tendre. Je ne tardai pas à dire hautement, et avec l'accent d'une irrévocable décision, que je n'aurais jamais d'autre époux que Félix; je répondis aux assiduités d'Alexandre par la moquerie, le silence et les dédains, et dès ce jour mon existence n'eût plus été tolérable dans la maison paternelle, si je n'avais pas eu cette poésie que l'on condamne, et qui alors, pour moi, était l'espérance, et me prodiguait ces douces consolations qui viennent essuyer vos larmes et mettre un rayon d'avenir dans votre présent. J'étais maîtresse de mes actions, je pouvais, contre le gré de mes parens, jurer devant l'autel inviolable fidélité à celui qui

possédait ma vie, puisque j'avais implanté mon cœur dans le sien, extravasé mon âme dans son âme, identifié mes instincts avec ses instincts, greffé mes affections sur ses tendresses et ses mélancolies. Mais d'un côté, la crainte d'affliger un vieux père que j'aimais malgré ses bizarreries et ses idées fausses, parce que j'étais sûre de son amitié, que je respectais profondément, me retenait dans la ligne des convenances et du devoir; de l'autre, l'intérêt violent que je portais à Félix me faisait voler à lui et aspirer à sa bouche, comme une plante aspire au soleil et jette une fleur vers le jour, malgré les rameaux qui la tiennent captive. Du combat continuel, opiniâtre de ces deux entraînemens si opposés, naquit une sorte de fierté et d'indépendance que je trouvai, je ne sais comment, le moyen de concilier, dans ma conscience, avec la religion qui ne m'a jamais abandonnée, et dont j'ai toujours senti vivement les sublimes et touchantes harmonies. Tant le cœur de l'homme est chose complexe et inexplicable, tant il est vrai qu'aux dernières limites de deux sentimens contradictoires, l'âme ne peut trouver une position neutre, mais bien une idée ab-

solue qui finit par prendre feu et l'absorber tout entière. »

Ici la jeune veuve s'arrêta pour essuyer une larme, qui glissait sur sa joue comme une goutte de rosée coule sur la corolle d'un lis; elle me regarda...... l'œil qui avait pleuré était d'une inexprimable tendresse; je restai muet, et elle continua:

« Un soir, c'était par un clair de lune d'une rare mélancolie, je me promenais derrière cette montagne sur le flanc de laquelle nous sommes assis, seule avec Félix; car déjà je ne cachais plus mon amour, déjà je m'étais faite plus haute que la critique, déjà je m'étais accoutumée à tromper tous les soins d'une vaine surveillance. Il était magnifique, ce soir-là, mon amant, oh! oui, il était sublime.... sa voix, c'était un luth; ses yeux, c'étaient des éclairs; son haleine, c'était une de ces brises que les poëtes sentent dans le désert, et qui les saturent d'initiations merveilleuses. Je ne sais pas s'il avait des ailes, mon amant; non, je l'ignore, mais il m'apparut un moment tout semblable à un ange. Que de sentimens, que d'intimités, que d'harmonies nous mêlâmes, quelle fusion de nos deux êtres

s'opéra ! . . . . un nuage vint obscurcir la lampe des nuits ; je m'en souviens, parce que je regardai quelques secondes ce voile de satin qui ajoutait au mystère de nos confidences et à l'infini de notre situation . . . . . . Vous l'avouerai-je, Monsieur ? je crois que c'est dans ce moment-là que je cessai de m'estimer assez forte pour n'aimer qu'avec mon âme . . . . Il eût fallu être tout esprit pour ne pas échouer en pareille rencontre, pour ne pas céder aux exigences réciproques de cette dualité qui compose notre terrestre existence . . . . Hélas ! pourquoi ce corps qui a aussi ses besoins charnels, pourquoi cette réaction constante du sentiment intime sur lui, pourquoi ces ébranlemens d'âme qui entraînent les sens toujours prêts à servir d'auxiliaires, et à mettre notre nature spirituelle en rapport avec le monde extérieur ? . . . . il y a des situations d'amour où nulle réflexion n'est possible, où toute idée est immédiate, et où l'on oublie que le cœur a toujours une arme puissante qui doit le rendre maître d'un combat avec les sens, si la lutte s'engage. — Une fois que j'appartins de corps et de sens au beau Félix, je me livrai sans réserve à cette indépendance

de raison qui n'est qu'une faiblesse de femme, mais une faiblesse à moitié pardonnable, mais une faute presque innocente, tant elle est justifiée par la passion. Je secouai le joug de toute convenance sociale, et je nommai cela de la philosophie. Je rompis avec ma famille, ses amis, ses parens, je fus la maîtresse avouée, ostensible de Félix, je le suivis dans ses voyages, nous passâmes ensemble deux années, elles furent courtes et heureuses, ces deux années, et je ne tardai pas à devenir mère; mais Dieu m'enleva vite l'enfant qu'il m'avait donné. Je vous épargnerai, Monsieur, les détails de notre vie; d'ailleurs, la force nécessaire pour les raconter me manquerait peut-être..... Il y a quatre mois environ, nous revenions à Orange; mon amant avait quelques affaires d'intérêt à régler, et puis il désirait placer des fonds sur une terre située dans l'arrondissement de Carpentras. O malheureux voyage! faut-il que ton souvenir vienne noyer dans le fiel le peu de vie qui me reste? »

Un ruisseau de pleurs inonda le sein de ma belle compagne. Nous demeurâmes long-temps plongés l'un et l'autre dans un silence recueilli. J'essuyai avec le lin qu'elle tenait

sur ses genoux, les grands yeux de la veuve, et je la priai avec instances d'achever le récit qu'elle daignait me confier.

« J'avais un frère, Monsieur ; il n'était que présomptueux et emporté. Mon père, mon vieux père, la mère qui m'allaita et protégea mon enfance, en proie au chagrin qui creusa leur tombeau, étaient peut-être à la veille de sanctionner nos amours illégitimes et affichées, par un consentement que je n'osais ni ne voulais plus solliciter, lorsque l'un et l'autre s'éteignirent presque simultanément. Mon frère Arthur, doublement furieux et du déshonneur de ma famille, et de la perte successive de nos parens, qu'il regardait comme la conséquence de mes fautes, harcelé par les infatigables commérages d'une petite ville, dont ma liaison avec Félix était l'événement depuis deux années, vint faire à mon amant une de ces insultes qui veulent du sang. Un duel en fut la suite, et c'est encore ce lieu de ruines où nous sommes qui fut l'arène du combat. Le pistolet était l'arme choisie. Félix dut au sort de tirer le premier ; sa balle frappa mon frère à la poitrine, et malgré cette blessure profonde, dont il mourut six semaines

après, le malheureux Arthur, devenu féroce par la douleur et la vengeance, eut le courage de se traîner jusqu'à la face de son rival, et de tuer, à bout portant, ce Félix, cet adorable Félix, que je préférais à tout sur la terre, et qui n'avait qu'à me regarder pour adoucir les remords, les regrets, cette conscience inquiète qui m'a si souvent poignardée et me poignarde encore..... Et je suis seule dans ce monde, maintenant, et je n'y ai plus celui qui me faisait un ciel ici-bas, et je n'ai plus de parens, plus d'amis, et je suis abandonnée, seule, seule, seule avec l'éternel repentir d'avoir trop aimé, puisque cet amour était plus fort que mon amitié pour un père et une mère. Quatre ombres viennent troubler mes nuits, quatre ombres passent devant tous mes jours, quatre ombres me tourmentent et me font expier des fautes que je comprends, que je sens, que je déteste, et que je recommencerais peut-être encore, en pareille position, tant l'amour était identique avec ma vie, tant il était un besoin et une loi de mon organisation, tant il m'était impérieux et tyrannique. Quatre ombres sont toujours là, devant moi, et si je pouvais en

embrasser une, ce serait encore celle de mon Félix que j'enlacerais. Nul cœur ne saignera jamais ce que saigne le mien....... Félix, Félix....... et j'ai porté son deuil, et je le porterai tant que je vivrai, ou je ne l'échangerai que contre ce premier linceul, cette première robe mortuaire qu'on prend dans les saintes retraites..... et je n'aimerai jamais rien de terrestre, que les mânes de mon Félix, que les rêves que nous rêvâmes ensemble, et je me purifierai devant le ciel à force d'être fidèle à son souvenir, à force de pleurer tout ce que mon amour a jeté autour de moi de malheurs, de remords et de regrets. J'habite maintenant une sphère plus élevée que le monde; je méprise la société; et c'est par suite de cette indépendance d'idées et de conduite, que je me trouve seule avec vous, Monsieur, et que je vous donne à lire quelques pages de mon existence si agitée et si peu exemplaire. Je ne puis continuer..... Il était poète, mon Félix..... il faisait naître les roses sous mes pas; il embaumait tous les chemins où j'imprimais ma trace!.... non, je ne continuerai pas. Veuillez me laisser, Monsieur, et surtout m'oublier. Je veux encore pleurer, sans

témoins, sur ces ruines qui ressemblent à ma vie et s'harmonisent avec mes douleurs..... J'aurais pu ajouter bien des choses à tout ce que je vous ai confié; mais, peut-être, nous nous retrouverons quelque part, car j'ai besoin de voyager, et je me déciderai promptement à le faire. »

Je quittai les débris du théâtre d'Orange, avec des idées multiples que je n'essaierai pas de faire passer sous vos yeux. Je croyais arriver à l'heure du déjeûner. Deux heures de relevée avaient sonné, lorsque je rentrai dans mon hôtel. Quand on a vu une femme comme la belle veuve, quand on a entendu de sa bouche ce que j'ai entendu de la sienne, il faut ou ne plus quitter cette femme, ou fuir au plus vite le lieu où elle est, et l'air qu'elle respire. Je me résignai à ce dernier parti, et après un repas précipité, je me fis conduire à Avignon dans un cabriolet de louage. Je dois vous dire que l'histoire de la belle veuve n'est pas du tout la nouvelle que je vous ai promise, et que vous attendez sans doute avec impatience.

VAUCLUSE.

VAUCLUSE.

PONTIFEX MAXIMVS

IEN ne ressemble à l'Italie comme le Comtat Vénaissin : c'est elle, ainsi que les environs de Nîmes sont la Judée. La campagne d'Avignon, oui c'est la campagne de Rome, avec ses nombreuses chapelles, ses campanules, ses croix, ses plantations d'oliviers, de fi-

guiers, de cyprès, ses cultures variées, sa végétation mélancolique et pourtant fécondée par le sol et par le Rhône. Si le Comtat d'Avignon possède tous les fruits du climat méridional, il n'a ni la sécheresse de Naples, ni celle de la Provence. Autour de vous, ce sont, à peu de chose près, les mœurs italiennes dans les villes et surtout dans les campagnes. Je ne vous parlerai pas de la fontaine de Vaucluse, ni de la petite ville de Lisle, que j'ai visitées par un matin d'or : on a tant écrit sur ces choses-là, qu'on ne peut plus en rien dire aujourd'hui, sinon qu'il faudrait être décidément fou ou aveugle pour ne pas aller les voir, ne fût-ce qu'avec le bourdon du pélerin, en couchant sur l'herbe des prés ou la paille des étables, et en se contentant du pain noir et des racines de l'homme des champs. On ne saurait croire combien cette langue provençale, qui diffère peu du patois languedocien et n'est autre chose que la langue romane ou romance parlée par les troubadours et les romanciers dans la cour du bon roi René d'Anjou, à Aix et à Tarascon; combien cette langue si vive, si harmonieuse, si poétique, si accentuée, résonnait

agréablement à mes oreilles. J'aime qu'une province ait conservé ses mœurs et son langage propres; l'idiome, c'est l'individualité et le cachet d'un peuple, c'est lui qui maintient sa couleur locale, perpétue ses croyances, échauffe son patriotisme véritable, et vivifie les traditions saintes du foyer domestique. Je donnerais beaucoup pour que le patois de Lamonnoye eût encore cours dans notre Bourgogne; nous y serions beaucoup plus à l'abri des révolutions et des émeutes, et nous ne serions pas déflorés comme Paris et ses environs. Elles parlent encore la langue de leurs aïeux, ces populations du midi, si calomniées, si peu connues du nord de la France, si vives, si légères, si communicatives, si animées de poétiques convictions, si pleines de foi, de croyances et d'amour du pays. Elles sont bonnes, quoi qu'on en dise, cordiales et hospitalières; mais ne les troublez pas dans leurs joies, dans leurs affections, dans leurs habitudes, dans leurs superstitions même, car elles poussent la haine aussi loin que l'amitié; elles punissent avec la même ardeur qu'elles servent, et leur vengeance pourrait devenir cruelle et féroce, parce que leurs émotions

sont promptes, expressives, et leurs sens singulièrement irritables.

Avignon est une grande et riche cité, généralement belle, peuplée d'hôtels d'une ravissante propreté, entourée de remparts à créneaux, à tourelles, à donjons du moyen-âge d'un effet agréable et pittoresque. Mon premier soin, en arrivant à Avignon, fut d'aller voir quelques-uns de mes collègues de l'académie de Vaucluse, et parmi eux le chevalier Artaud, ancien directeur du conservatoire des arts et musée de Lyon, homme profondément docte et profondément débonnaire, que je trouvai sur la brèche; car c'était au nouveau musée qui s'organise et se classe sous l'influence de ses conseils.

Vous connaissez peut-être ce rocher d'Avignon, situé, on ne sait trop pourquoi, dans une plaine, au sein de la ville; c'est là que sont réunis presque tous les monumens curieux de cette antique et noble cité. Sur un plateau du rocher, voici l'église métropolitaine de Notre-Dame-des-Dons, que regarde une magnifique croix de mission flanquée de deux lanternes. Elle est là, cette vieille basilique, comme la pensée culminante du peuple avignonnais;

elle domine la ville et ses magnifiques alentours. Notre-Dame-des-Dons appartient à la fabrique christo-franke; mais, comme toutes les églises du midi, elle est sans noblesse dans l'ensemble, sans idée fixe, sans étendue, sans hauteur, et ne rachète ces défauts que par un certain nombre de détails remplis d'intérêt et d'harmonie.

Il semble que les habitans du midi, dont la vie est plus extérieure, épuisent, pour ainsi dire, le sentiment du beau dans les bas-reliefs, les détails, dans des formes saisissables et données, et soient incapables de concevoir des choses majestueuses, mystiques, infinies, idéales. Ils s'usent, ces méridionaux, dans leurs voluptés de sens, de nature, de soleil, tandis que les enfans du nord, qui ont une pensée plus concentrée, plus mélancolique, plus intime, plus refoulée, cherchaient à se dédommager de leur ciel en érigeant, dans le moyen-âge, des monumens immenses comme leur cœur. Suivons notre idée jusqu'à ses dernières limites, et disons que dans le nord est la piété, et la dévotion dans le midi. Sans les restes romains qui couvrent le midi de la France, il n'y aurait à peu près pas de monu-

mens dignes d'attention en ce pays. La métropole d'Avignon, qu'on tient habituellement fermée, est ornée, comme toutes les églises de Provence et de Languedoc, d'une haute tour carrée, servant de clocher, qui n'offre absolument rien de remarquable, pas même un contre-fort ou un stéréobate avec ciselures. C'est encore un sceau des monumens religieux de cette partie de notre France, que l'inévitable tour carrée, ressemblant beaucoup plus à un donjon qu'à un clocher, et laissant voir de petites cloches peintes en vert, posées à l'extérieur dans l'embrasure des fenêtres. J'ai remarqué dans cette basilique de belles sculptures, des tableaux précieux, et un Jésus de pitié couvert d'une robe de sang, ce qu'à coup sûr on ne verrait pas en Belgique, parce qu'une robe de sang n'est pas dans les mœurs des septentrionaux, et qu'ils exigent qu'on ménage davantage leur délicatesse et leurs sensations. A gauche de N.-D.-des-Dons, détournez, ah! détournez les yeux; car c'est la roche tarpéienne, c'est la *glacière* où furent jetés pêle-mêle tant d'avenirs, tant de victimes, durant les orgies révolutionnaires. Un télégraphe est placé sur une des crêtes du ro-

cher. Allez vous asseoir sur ce trône de pierre usé par le *mistrao* et noirci par le soleil du Comtat Vénaissin. Là, vous jouirez d'une vue magique : à vos pieds, la ville d'Avignon, avec ses monumens de tous les âges, hérissée de donjons, de flèches, de créneaux, d'églises; à l'orient, Vaucluse; au nord-est, Carpentras et les hautes montagnes du Dauphiné; au midi, la sèche et pulvérulente Provence; à l'occident, le Rhône et son île nommée la *Barthalasse*, Villeneuve-lez-Avignon, avec ses sommités franques, et sur le premier plan de toutes ces choses, une plaine qu'on ne peut se lasser d'admirer. Il y a, dans ces environs d'Avignon, une teinte de tristesse, et pourtant de gaîté, que je ne puis rendre; un aspect plein de charmes, et qui cependant vous tient l'imagination préoccupée de sentimens religieux. A l'heure que j'étais assis sur le rocher d'Avignon, le paquebot à vapeur descendait rapidement le Rhône, et ajoutait une vie de plus au sublime panorama étendu sous mes yeux. A droite de l'église métropolitaine de N.-D.-des-Dons, est l'ancien palais des papes, dont on a malheureusement fait une caserne. On ne comprendra jamais en France la nationalité et

l'histoire, et c'est une guerre à mort que les révolutions et même les gouvernemens déclarent à notre passé, à nos souvenirs, à nos monumens. C'est quelque chose de burlesque et de bouffon que de voir de petits officiers de ligne, sortes de lilliputiens en uniforme, coudoyer des ombres de géans, faire l'appel de leur compagnie dans les cours où se promenaient les grands pénitenciers, les préfets de la propagande, les gonfalonniers, les camerlingues, les clercs de la chambre apostolique, les auditeurs de Rote, les secrétaires des brefs *sub annulo Piscatoris*, les protonotaires, les vice-légats, les maîtres du sacré palais et les cardinaux; de voir des sergens fumer dans la salle du conclave, et des caporaux compter des bulletins de service dans le lieu où le chef visible de l'église catholique signait des bulles ou des lettres encycliques. Il fallut tout ce que j'avais de relations sociales à Avignon pour pouvoir parvenir à entrer dans cette caserne, où j'ai vu des restes de fresques, tout souillés par la fumée du tabac, et couverts de grivoises légendes de corps-de-garde. Cet édifice est d'une imposante et massive solennité. C'est une vaste forteresse, flanquée de plusieurs

tours carrées, d'une ampleur et d'une hauteur prodigieuses. Le palais archiépiscopal est un simple hôtel qui n'a rien de curieux ; il est situé au-dessous du palais des souverains pontifes et près de la grande place, qui a quelques rapports avec celle de Saint-Marc, à Venise. Cette place est ornée d'arbres et d'un hôtel-de-ville du moyen-âge, avec beffroi, dont le timbre est frappé par des hommes de fer-blanc.

Les rues d'Avignon sont belles, et vous trouverez déjà dans tous les quartiers marchands, ces larges tentures de toile grise, jetées d'une maison à l'autre, et formant un dais continuel au-dessus de votre tête. J'aime beaucoup ces tentures généralement adoptées à Aix, Marseille, Toulon, Antibes, Arles, Nîmes et Montpellier ; elles entretiennent la fraîcheur devant des magasins balayés, arrosés trois ou quatre fois par jour, et toujours ornés de fleurs et de verdure.

L'église de Saint-Jean, qui n'est pas la cathédrale, mais où le service ecclésiastique de cette métropole se fait habituellement, est, après Notre-Dame-des-Dons, ce qu'il y a de plus intéressant dans ce genre à Avignon.

Vous y verrez aussi des artistes à l'œuvre : on décore cette église de fresques trop fraîches et trop éclatantes peut-être pour notre époque ; mais du moins d'un goût pur, convenable, et qui ne font pas gémir celui qui les regarde, comme les barbouillages de Saint-André, à Vienne en Dauphiné. Les processions se font à Avignon, ville d'une insigne piété, avec une haute et louable solennité; et je ne conseillerais à aucun de nos incrédules de Paris, de venir ricaner à leur passage; ils courraient grand risque de tomber promptement sous les coups des assistans, des confréries, du peuple, et des pénitens gris ou bleus.

Avignon est une ville d'arts, de poëtes et d'imagination. La bonne compagnie, qui y est nombreuse, se distingue par une extrême urbanité; et, quoi qu'on en dise, rien ne justifie le mauvais renom de cette cité. Il n'y a pas plus de brutalité à Avignon qu'à Orléans ou à Dijon. J'ai demandé vingt indications, vingt services à des gens du peuple, dans les rues, et ils m'ont obligé avec empressement et affabilité. Il n'y a vraiment de méchant, de grossier et de dangereux à Avignon qu'une seule famille d'êtres, c'est la classe des portefaix,

des mariniers et des crocheteurs, espèce de camarilla de bas étage, sorte de maçonnerie qui a son chef, ses statuts, ses ventes, comme la charbonnerie, et devant laquelle la police est souvent impuissante. C'est cette tourbe-là qui fait composer les voyageurs connaissant assez peu le midi pour y descendre par eau; c'est elle qui se rue comme une troupe de sauvages sur le paquebot à vapeur lorsqu'il débarque, elle qui vient hurler en face de chaque passager, et en faire autant d'hommes-liges forcés d'obéir à de menaçantes injonctions; elle qui a commis, commet et commettrait sans doute encore d'abominables excès, dont une ville entière ne saurait être responsable.

Avignon, cette cité de choix par sa position, ses souvenirs, son climat, patrie des Vernet, vient d'acheter un magnifique hôtel, pour y placer son riche musée de peinture, de sculpture et de statuaire. C'est dans cet hôtel, orné d'un fort beau jardin anglais, que je trouvai le bon et savant M. Artavd (c'est ainsi qu'il écrit le plus souvent son nom) présidant à l'arrangement des antiques.

Je terminerai en disant que je n'ai jamais

vu d'auberge mieux tenue que l'hôtel de l'Europe, à Avignon. Je n'ai pas hésité à m'y faire conduire, parce que je savais qu'au Palais-Royal, là où fut assassiné le maréchal Brune, il ne logeait que des négocians et des commis-voyageurs.

AIX.

AIX.

ICY FVST LE BON
ROY RENE D'ANIOV

Après avoir passé huit jours à visiter Avignon, et à faire des courses dans le Comtat, je partis pour Aix (AQUÆ SEXTIÆ), ville opulente de souvenirs, ancien siége du parlement de Provence, et maintenant celui d'une école de droit et d'une cour royale dont les arrêts ont

souvent eu force de loi. Je ne vins pas, cette fois, partager le coupé d'une diligence avec une belle femme vêtue de noir; non, ma mauvaise étoile avait prévalu, et je ne me trouvai qu'avec des hommes qui ne cessèrent de se plaindre avec amertume et aigreur des portefaix d'Avignon; pour moi, je m'enveloppai dans un morne silence.

Je ne vous parlerai ni d'Orgon, sotte petite ville qui eut le courage d'insulter à Bonaparte déchu, ni de Lambesc, où se tenaient les états de la province; j'arrive droit à la capitale du bon roi René d'Anjou, dont j'aime tant la mémoire, les tournois, et les peintures sur vitraux.

Aix est une ville grande et très-élégamment bâtie, située dans la partie la plus chaude, la plus sèche, la plus aride et la plus battue par le *mistrao* de toute la Provence, cette brûlante extrémité de la France, qui tire son nom de *Provincia*, parce qu'elle fut la première province romaine dans les Gaules. Le *mistrao* est si violent à Aix, et il y règne si habituellement, qu'on y a inventé, pour s'en préserver, des espèces de lunettes entourées de peau, qui ressemblent beaucoup à des yeux de bœuf, et re-

couvrent entièrement le globe de l'œil dont elles suivent la convexité. C'est à Aix aussi qu'on voit dans les habitations cette propreté véritablement flamande, qui seule pouvait mettre à l'abri des scorpions, des cousins, des vermines; et cette recherche particulière de rideaux, de tentures, de draperies flottantes, d'abat-jours, qui amortissent l'action solaire si dévorante et si vive. Dans les campagnes des environs, les maisons rustiques sont toutes munies d'un large avant-toit ou treillis, tantôt formé d'arbres aux branches touffues et recourbées, tantôt des longs rameaux du pampre. Je descendis à l'hôtel des Princes, sur le Cours (c'est encore là une de ces auberges choisies que je recommande aux voyageurs de condition), et j'envoyai bien vite acheter, pour mon usage, une cousinière, espèce de masque de gaze qu'on jette sur sa figure, et les fameuses bésicles avec lesquelles on peut regarder les tourbillons de poudre soulevés par le *mistrao*, sans craindre d'en être aveuglé.

La principale rue d'Aix, c'est une avenue d'une largeur prodigieuse, bordée d'un double rang d'arbres, de bancs et d'habitations magnifiques, nommée le *Cours*. Cette rue-pro-

menade est fort longue, et terminée à une de ses extrémités par la belle statue en marbre blanc de René d'Anjou, comte de Provence, roi de Naples, et à l'autre par une fort belle grille qui fait face à la route de Marseille, et à travers laquelle on aperçoit la haute croix de mission.

Tout, dans cette vieille capitale, a l'aspect d'une cité où furent des princes, une cour, de grands seigneurs et de nobles maisons, des institutions savantes, des colléges et des universités. C'est le Douai ou le Caen de la Provence, comme Marseille en est le Lille, le Nantes ou le Rouen. C'est à Aix qu'il y a un monde lettré et fashionnable, de grands et vastes salons, d'opulens hôtels, une nombreuse et aimable société à belles manières, d'un esprit cultivé, de goûts délicats, de mœurs faciles, élégantes et polies; à Aix qu'il y a des études, des savans, des bibliothèques, des cabinets d'amateurs; à Aix que vous rencontrerez cette classe de consommateurs tout-à-fait étrangers à la question des sucres et des fers, qui n'ont pas d'autre emploi de leur grande existence que de dépenser vingt-quatre heures à lire, apprendre, causer, dormir,

monter à cheval ou en landau, chasser, brûler une pastille du sérail, ou écrire un billet d'invitation avec la plume de *Perry* sur papier glacé. C'est à Marseille, au contraire, qu'on travaille et qu'on gagne ses éperons et sa *bastide* par l'industrie et les fatigues d'une vie soucieuse et occupée.

Aix est l'Athènes du midi et le centre de l'instruction de nos contrées méridionales, ainsi qu'elle le fut aux temps anciens ; elle n'a de rivale que la noble cité d'Isaure, Toulouse, où il y a aussi tant de goût, d'amour du bien et des arts, tant d'esprit et d'urbanité. Fondée ou restaurée par le proconsul C. SEXTIVS CALVINVS, l'an de Rome 630, 123 ans avant Jésus-Christ, elle fut le premier établissement des Romains en-deçà des Alpes, et le point de départ de leurs conquêtes dans les Gaules. Les Saliens et les Déciates, peuples d'origine ligurienne, assiégeaient Nice et Antibes, qui dépendaient des Marseillais, amis et alliés du peuple romain. Ceux-ci demandèrent du secours à la nation-reine. Les Saliens furent taillés en pièces par les légionnaires de Sextius. Il donna aux Phocéens de Marseille tout le territoire acquis par la victoire, et ne se ré-

serva que l'emplacement où il avait combattu, puis y fonda la colonie d'Aix. Le nom de cette ville rappelle à la fois celui de son fondateur et les eaux thermales qui s'y trouvent, eaux préparatoires où se rendent encore quelques malades, mais non pour y danser comme à Baden-Baden et à Plombières. On peut dire que si la civilisation grecque s'était montrée sur nos côtes méridionales, grâce aux colonies nées de la république florissante de Marseille, bâti plus de quatre siècles auparavant par les Phocéens d'Ionie, la civilisation romaine moins fleurie, moins brillante, mais appuyée sur la force des armes, partit de la ville d'Aix pour s'étendre dans toutes les Gaules, où Jules-César la propagea bientôt avec la terreur et la puissance de ses aigles. La colonie de Narbonne fut fondée immédiatement après celle d'Aix; et lorsque les Gaules furent décidément partagées en dix-sept provinces, l'antique cité de Sextius devint la métropole de la seconde narbonnaise et le siége des principaux établissemens civils et militaires.

Les édifices religieux du moyen-âge les plus remarquables à Aix, sont l'église métropolitaine de Saint-Sauveur et celle de Saint-Jean.

La vieille cathédrale de *Notre-Dame-de-la-Seds* (à Sede), malheureusement détruite et remplacée par notre humiliante fabrique moderne, était située dans cette partie de la ville si pleine de colonnes, de tronçons de granit, de torses, de médailles et de débris romains. Que je regrette cette basilique des premiers jours chrétiens, sa crypte, ses portes claustrales, sa crèche !..... Mais nous avons tant perdu dans ce genre, nous sommes si appauvris, qu'on doit s'abstenir de regrets, car ils rendraient inconsolable. Contentons-nous donc par force de ce qui reste encore debout. L'église métropolitaine de Saint-Sauveur, telle que nous la voyons aujourd'hui, et dans laquelle il y avait jadis une école, disent les chroniqueurs, fut consacrée dans les premières années du XII[e] siècle. Elle avait été commencée dès l'an 1060 par le prévôt Benoist, auprès d'un antique oratoire, et sur un emplacement où des fouilles postérieures ont fait penser qu'il avait existé un temple païen. J'adopterais volontiers cette opinion, car les colonnes corinthiennes de granit qui ornent le baptistère de Saint-Sauveur, celle qui est placée dans la cour claustrale, divers débris

amoncelés dans cette cour, et quelques colonnettes soutenant les trèfles christo-francks du cloître, portent évidemment le cachet romain; mais je ne puis établir si le monument latin préexistant fut consacré à Apollon de préférence à tout autre dieu, comme l'assurent plusieurs antiquaires. Pour les restes de l'oratoire primitif, ils se trouvent encore en partie dans la porte latérale de droite (extérieurement), où l'on remarque le plein-cintre byzantin et des colonnes corinthiennes latines, enlevées elles-mêmes au plus primitif des édifices, qui était le temple païen. L'aspect général de Saint-Sauveur manque d'harmonie; mais il a de la noblesse, et malgré les hésitations et les contradictions de son style, c'est encore la plus vaste et la plus remarquable des basiliques de la France méridionale, érigées dans le moyen-âge. Si l'on peut soupçonner l'idée de l'architecte, deux tours auraient dû flanquer la façade de cette église; une seule existe, et elle est d'une singulière fabrique. Cette tour, qui ne manque pas d'élévation, est d'abord carrée, puis octogone, et n'offre pas même un toit plat à son sommet, en sorte que l'eau peut y tomber comme dans

un réservoir. J'ai remarqué avec un vif intérêt les portes de Saint-Sauveur : elles sont de noyer, et offrent des sculptures d'un admirable travail et d'un incroyable fini. Pour protéger ces portes contre les injures du temps ou le couteau des ignorans, on les a revêtues de ventaux extérieurs, qu'un homme de sacristie ne manque jamais d'ouvrir pour les amateurs et les curieux. J'ai remarqué également le maître-autel, tout en marbre d'Italie, orné de bas-reliefs d'un grand prix, une prodigieuse quantité de tombeaux, d'inscriptions funéraires, de statues et de groupes du moyen-âge, représentant des choses naïves, mais ne laissant rien à désirer pour la perfection du style et la vérité du travail. Nos églises du nord, je le répète, sont incomparablement plus vastes, plus harmonieuses, plus hardies, plus peuplées de sculptures et de bas-reliefs ; mais en général, chaque groupe, considéré isolément, ne vous offrira jamais cette pureté de ciseau, ce fini que vous rencontrerez dans les rondes-bosses, malheureusement rares, des basiliques méridionales. On pouvait étudier l'art de perfectionner les détails aux avant-postes de Rome ; mais Rome eût-elle pu apprendre

ce qui vient des âmes contemplatives du nord, les initiations d'infini, de mystère et de spiritualisme appliquées à l'architecture religieuse? La métropole d'Aix, vouée à la liturgie romaine, est une des églises de France où l'office divin se célèbre avec le plus de pompe et de convenance. Un des usages propres au rituel de ce diocèse, c'est que l'archevêque y commence la messe, quand bien même il ne doit pas offrir lui-même le saint sacrifice, et que tous ses chanoines viennent se ranger à ses côtés, au pied de l'autel. J'ai rendu visite au respectable et tolérant prélat qui occupe cet antique siége, illustré par un Bausset et tant d'autres célèbres pasteurs, Monseigneur Raillon, homme de tact et de conscience, que regrettera long-temps le diocèse de Dijon.

La procession de la Fête-Dieu était singulière à Aix. René d'Anjou avait institué, à son occasion, des jeux sacrés et profanes qui n'ont pas peu contribué à faire chérir la mémoire de ce prince excellent et populaire. Les Provençaux la revirent avec transport, sous l'empire; car Napoléon, qui aimait tout ce qui est grand et national, et qui savait ce que les souvenirs et les usages naïfs du passé don-

nent de charmes au présent des peuples, avait témoigné hautement qu'il désirait la voir remettre en vigueur. Elle a disparu, cette page vivante du moyen-âge; et depuis les journées de juillet, il est à craindre qu'elle ne s'y remontre plus. La procession publique continue à se faire à Aix, mais sans jeux et sans divertissemens. Il faut regretter ces coutumes anciennes et ingénues qui graduent le passé d'un peuple, et font circuler en lui une sève nourrissante; car tout ce qui vivifie les populations est regrettable. Cette procession était proclamée dans toute la Provence comme un pas d'armes; on y voyait l'abbé de la ville ou de la jeunesse; l'*Abat*, le roi de la Basoche, élu par les robins, et le *Prince d'Amour*, dernier souvenir de ces cours d'amour si poétiques et si sévères en matière de galanterie.

Après Saint-Sauveur, je citerai l'église des Prêcheurs, qui renferme de beaux tableaux, et surtout celle de Saint-Jean, autrefois l'une des premières commanderies de Malte, que distingue une flèche christo-franke des plus remarquables parmi toutes celles qui peuvent exister dans le midi de la France. La voûte

ogive de cette église a du calme et de la majesté; elle contient des peintures curieuses, deux tableaux de l'école moderne donnés par le roi, comme ceux des Prêcheurs, et le monument funéraire d'un comte de Provence. Ce mausolée avait été brisé pendant les orages révolutionnaires. La restauration, qui a réparé tant de désordres, le fit reconstruire sur le modèle primitif, tel qu'on le voit aujourd'hui; mais il est en plâtre, tandis que le monument ancien était en marbre. Les murs extérieurs de Saint-Jean portent encore l'empreinte des boulets et des balles de la mousqueterie de la ligue. La flèche de cette église, qui domine plusieurs quartiers de la ville, y forme un point de mire et de ralliement, à peu près comme celle de Notre-Dame-des-Acoules, à Marseille.

L'hôtel-de-ville d'Aix est un assez beau monument, flanqué, comme celui d'Avignon, d'un beffroi christo-frank. Au centre de la place ombragée dont cet édifice occupe une face, je vous invite à examiner avec attention la fontaine, et à copier ses inscriptions latines d'un fort bon goût. Cette fontaine, d'une belle exécution, est surmontée d'une colonne de

granit, provenant d'un antique monument romain, dont nous parlerons plus tard. Vous remarquerez sur le grand escalier de l'hôtel-de-ville la statue en marbre blanc du maréchal duc de Villars, gouverneur de Provence, par Coustou, et dans le vestibule le buste du savant Peyresc. Mais ce qu'il y a d'important surtout, dans cet édifice, c'est la fameuse bibliothèque nommée Bibliothèque Méjanes, du nom de feu le marquis de Méjanes, ancien consul d'Aix, l'un des hommes les plus honorables de la province, qui légua ses livres à la ville. Je vis dans cette bibliothèque beaucoup de livres rares et curieux, et je ne puis trop remercier M. Rouard, bibliothécaire d'Aix, des attentions délicates qu'il me prodigua. Je trouvai dans ce vaste établissement une jeunesse studieuse, un grand nombre d'étudians en droit et de jeunes ecclésiastiques occupés à des recherches et à d'utiles travaux, ce qui me donna une haute idée de l'état littéraire de la ville d'Aix. Le buste en marbre de M. de Méjanes décore l'une des salles de cette bibliothèque; il est placé dans une manière de niche, avec des urnes cinéraires de marbre et une urne de porphyre, trouvées dans le fa-

meux mausolée, ou tour de l'ancien prétoire romain. Ces urnes contiennent encore des ossemens parfumés. La bibliothèque publique d'Aix est sans contredit l'une des plus précieuses qui soient en province.

Je vous signalerai encore une fontaine d'un bon effet, surmontée aussi d'une colonne de granit romaine. Pour le palais de justice, c'est un monument absolument moderne; il a toute la beauté monotone, sèche, nue, aride, froide, comme tout ce qui est d'imitation, de ce qui se bâtit aujourd'hui. C'est une barbare et féroce manie de notre siècle de renoncer à l'architecture nationale et indigène, de vouloir partout créer du grec et du romain, de brouiller toutes les couleurs, tous les systèmes, de confondre toutes les destinations dans une forme arrêtée et convenue. Ainsi une bourse, un théâtre, un hôtel-de-ville, un tribunal, une halle, un abattoir, un lavoir, des étuves, tout cela se ressemble par beaucoup de points. Des voix graves s'élèvent aujourd'hui contre cet abominable dévergondage d'imitation, qui fait qu'un artiste, devant, avant tout, annuler son inspiration et son génie pour se constituer servile copiste, n'est

plus qu'un appareilleur et un maître maçon. Est-ce ainsi qu'opéraient Robert de Luzarches, Thomas de Cormont, Jean de Chesles, Maurice de Sully (A)? répondez, M. Fontaines. D'où vient ce type abstrait des monumens du moyen-âge, ce siècle d'or de notre architecture nationale? d'où vient cette profonde sympathie qu'ils trouvent dans nos âmes? C'est que tous avaient leur destination écrite sur leur front; c'est que tous étaient l'application d'une haute pensée individuelle, d'accord avec la pensée générale. Je serai juste. Je dirai que les lignes grecques et romaines, qui ne conviennent ni à notre histoire, ni à notre religion, dont l'art est le culte, ni aux mœurs et au climat du nord de la France, sont peut-être plus tolérables dans nos départemens méridionaux, et partant, je serai moins sévère à propos du palais de justice d'Aix. Mais, misérables écoliers-maçons, hommes liges du type classique, il faut donc alors que ce midi abdique sa nationalité et sa parenté avec le cœur de la patrie!... Pourquoi

(A) Maurice de Sully, évêque de Paris, donna lui-même, en 1163, le plan de Notre-Dame, et le fit exécuter.

alors avoir élevé pour des escrocs, des agioteurs et des marchands de verdet, à Paris, une bourse dans le goût latin? pourquoi cette église inachevée de la Madeleine? pourquoi tous ces calques burlesques qui sont à notre art du moyen-âge ce qu'était la littérature de madame de Maintenon à la vérité de nos lettres contemporaines? Le palais d'Aix est beau, si beau veut dire copie fidèle d'un original exotique, pillé à d'autres mœurs que les nôtres; mais il n'en est pas moins le fruit d'un double acte du plus révoltant des vandalismes. Il existait là un prétoire romain et un mausolée élevé en l'honneur de trois patrons de la colonie d'Aix. C'était une tour ceinte de colonnes en demi-relief, et couronnée par dix colonnes de granit oriental qui soutenaient un dôme. Deux de ces colonnes ont survécu, et ce sont celles-là même, comme je l'ai marqué ailleurs, qui ornent deux fontaines publiques. Au prétoire et au tombeau romain succéda le palais que les comtes de Provence firent ériger dans le moyen-âge pour y fixer leur séjour; mais ils respectèrent du moins l'édifice latin, en l'enfermant dans l'enceinte de leur château, et c'est dans le XVIIIe siècle, avant

même la révolution (qui a déjà assez de péchés sans qu'on lui impute ceux qu'elle n'a pas commis, et qui ici ne sauraient servir d'excuse, dans le siècle de la philosophie, des encyclopédistes et des lumières), que deux âges si divers ont disparu, que le prétoire romain, le beau mausolée pleuré par Walter Scott et l'édifice christo-frank, furent enveloppés dans une ruine commune, à l'éternelle honte des magistrats qui l'ordonnèrent ou la souffrirent!....

L'ancienne université d'Aix, maintenant réduite à une école de droit, aux facultés de théologie, des lettres et des sciences, fut fondée, disent les chroniques provençales, par Ildephonse Ier, roi d'Aragon, qui régnait en Provence dans le XIIme siècle. Elle porta d'abord le nom ambitieux d'académie générale des sciences. Cette fondation fut un acte de justice envers une cité si célèbre par son goût pour les arts, et par les troubadours qui se pressaient à la cour des princes de la maison de Barcelone, successeurs de celle de Bozon.

Aix eut de tout temps de généreux citoyens, et il suffira de nommer le président de Monclar, et ce docteur Gibelin, qui sauva tant

de choses précieuses du naufrage révolutionnaire.

Il vous souvient sans doute de la découverte faite, il y a peu d'années, par feu Champollion, à son passage à Aix, pour aller en Égypte, de l'histoire de Sésostris-le-Grand sur les papyrus de M. Sallier. Eh bien! j'ai eu la curiosité d'aller voir ces papyrus assez pulvérulens, ainsi qu'un petit buste en porphyre, qu'on m'a dit représenter l'historien de ce souverain égyptien. Comme Champollion a emporté son secret dans sa tombe, et que je n'entends rien, absolument rien à la langue hiéroglyphique, je ne contesterai pas l'authenticité de sa découverte; mais convenez avec moi qu'il est curieux et piquant de venir déterrer à Aix en Provence, dans le cabinet d'un receveur particulier, l'histoire autographe d'un roi mort depuis tant de siècles, écrite dans un idiome que personne ne connaît. Il possédait de bien belles choses, ce M. Sallier, des antiques, des peintures de l'école italienne, des urnes, des vases, des statues, un riche médaillier; il avait mis toute sa fortune dans son cabinet, il y employait sa vie, et voilà que sa mort est venue tout-à-coup disséminer

des choses acquises avec tant de sacrifices. M. Sallier fils vend une partie de sa collection, parce qu'il préfère un patrimoine à des antiques. J'ai vu encore de précieux morceaux; mais déjà beaucoup d'objets rares sont allés enrichir le musée que M. de Castellane forme dans son château, et que je n'eus pas le temps de visiter, malgré de fort pressantes invitations.

M. Léon d'Astroz, homme excellent et très-docte, maniant avec une grâce infinie l'apologue, soit dans la langue de Florian, soit dans le poétique et sonore idiome provençal, me conduisit à une séance de l'académie d'Aix, dont je suis associé, séance préparée à mon intention. Je trouvai là réunis d'indulgens et instruits collègues. Il n'y a point à l'académie d'Aix de ces insignifiantes valeurs de gobe-mouches, de ces capacités de notaires, de ces gentillâtres de province, illettrés, qui peuplent la plupart de nos sociétés savantes; mais le local me parut peu digne d'une compagnie littéraire, et l'on m'assura qu'il n'était que provisoire, et que l'académie était à la veille d'être logée à l'hôtel-de-ville. Comme je n'ai pas de bailli à Varennes qui

vienne me complimenter dans le triste et vieux manoir, ci-devant féodal (grâces à Dieu qu'il ne le soit plus!) que j'y possède (par acquisition, non par héritage), encore moins à Chorey, où nous avons une habitation fraîche et tout-à-fait neuve comme la jeune France, je ne suis guère prêt à faire bonne contenance devant une harangue. Je reçus pourtant celle de M. le chanoine Castellan, président de l'académie, et j'y répondis de mon mieux. J'entendis, dans cette séance, quelques vers classiques, une fable charmante, récitée avec un naturel parfait et un sentiment inimitable, par mon respectable ami, M. d'Astroz; un fort bon morceau de prose, et enfin, je lus moi-même deux fragmens poétiques ou odes. Vous trouverez l'une dans les NOUVELLES MÉLANCOLIES qui paraîtront bientôt, et voici l'autre, écrite naguère sous une inspiration de tendresse et d'amour, dans une grotte tapissée de lierre, et cachée aux regards des hommes:

AU COEUR.

Laissons l'esprit s'agiter dans ses chaînes,
Ou, du vain bruit de ses ailes humaines,
Troubler nos bords :

Le cœur seul est divin, et son chaste délire,
Sur ces rives peut seul, à la céleste lyre
Ravir d'ineffables accords.

Lui seul féconde, épure le génie,
Et le noyant dans des flots d'harmonie,
L'unit au ciel ;
Il l'élève aux lieux saints d'où la tendresse émane,
Et rend, dès ici-bas, à nos yeux, diaphane
Le grand voile de l'Immortel.

De ses feux purs, si le cœur ne l'embrase,
L'esprit ressemble à l'oiseau qui ne rase
Que les marais.
L'instrument est en lui; mais il est inutile,
Fait pour la fange, à moins qu'un ange n'y distille
La rosée et les baumes frais.

C'est par le cœur que l'homme chante et prie,
Par lui qu'il pleure, aime, car sa patrie
Est dans l'amour.....
L'amour universel est l'ombre d'un mystère,
L'invisible lien qui rattache la terre
Au souffle du divin séjour.

Eh! oui, ce cœur est l'abrégé du monde;
Dès ici-bas, sur cette plage immonde,
Il sait sa fin.....

Il surnage,..... il revole aux régions d'essence
Dont il est un atome, — et, depuis sa naissance,
Il rêve à moitié séraphin.

Ce cœur qui croit et jamais ne raisonne,
C'est pour lui seul que la grève résonne
Du chant des cieux.
Tout, de l'éternité, pour lui devient un gage;
Les bois ont des échos, les cailloux un langage,
Pour lui, rien n'est silencieux.

Il ne vit pas de la commune vie
A ces banquets où le jour nous convie,
A nos printemps;
Non, il vit presque ici comme vivent les anges,
Au monde où rien n'est forme, où les saintes phalanges
Ignorent les corps et le temps.

Dans le séjour qu'il prévoit et qu'il rêve,
Tel qu'un soupir, voyez-le qui s'élève
Sur l'arc-en-ciel.....
Voyez comme il saisit un nuage, un mystère
Pour y cacher son nid aux regards de la terre,
Dans la tente d'Ithuriel.

Tout ce qu'on voit, qu'on touche ou qu'on embrasse,
Ce qui présente une forme, une face,
C'est pour les sens;

Car il a bien fallu que, pour sa créature,
Dieu fît, dans la matière et toute la nature,
Des symboles éblouissans.

O sentiment, prime noble et sublime,
C'est toi, c'est toi, toi seul qui sur l'abîme
Sèmes des fleurs!
Toi qui couvres nos pieds d'un indicible voile,
Qui parfumes nos pleurs et jettes une étoile
Dans le vase de nos douleurs! .....

Mais ce que j'ai ouï de meilleur, en fait de poésie, à Aix, ce sont les vers qu'un jeune étudiant en droit, ayant nom Rigaud, qui à coup sûr a de l'avenir dans sa vie, me récita, non pas à l'académie, où il ne serait peut-être pas compris généralement, et dont il ne fait pas partie, mais dans le salon de M. d'Astroz, après le dîner. Dans ce siècle, comme dans les précédens, la société se compose de deux classes d'hommes qui n'ont pas les mêmes idées, les mêmes sentimens, et parlent, pour ainsi dire, deux langues; on est heureux quand on découvre de temps en temps une de ces belles et jeunes organisations qui cachent de hautes pensées et d'inouïs pressentimens. Il y a loin des strophes dia-

phanes et tendres de M. Rigaud, à maints hexamètres de perruquiers qui se produisent gravement aux concours de MM. les quarante.

Courage, jeune homme, vous avez de grandes et fortes convictions, ne vous raidissez jamais contre elles, et vous aurez une large place dans le gouvernement libéral que nous rêvons, en harmonie avec une société graduée par le mérite individuel, et non plus par la camaraderie, par des mousquetaires au bec de corbin et des habits galonnés, où la nationalité sera une religion, digne fille de ce catholicisme que nous réchaufferons de toute la chaleur de notre âme, et ne sera plus jetée à la merci des drogmans et des protocoles; où la populace n'aura plus de thuriféraires. Alors les sommités d'intelligence et de probité, seules, deviendront les pères conscrits de la patrie; alors un front pur montrera à l'étranger les cornettes et le pavillon de France; alors notre poésie paraîtra tout étincelante de sa virginité; les familles patriciennes seront choisies parmi les familles vertueuses; alors aucun homme ne sera extollé s'il est impopulaire comme les cours prévôtales, la chambre ardente, la loi du droit d'aînesse, parce

que c'est surtout pour le peuple et par l'élite intellectuelle du peuple que nous régirons le pays.

J'ai visité aussi le musée d'Aix. Il se compose d'antiques achetés par la ville à l'hoirie de M. de Saint-Vincent, ancien président à mortier au parlement de Provence, et de quelques tableaux modernes donnés par l'état et le comte de Forbin. J'y ai remarqué un bel objet de la statuaire contemporaine, c'est un Achille blessé au tendon, par Giraud d'Aix, et offert par lui à la cité qui le vit naître. Ce musée, dont la richesse consiste principalement en inscriptions romaines, urnes, amphores, figurines, torses, médailles et bas-reliefs, n'est pas encore classé, et est situé dans les bâtimens de l'école de dessin, près de l'église Saint-Jean.

L'ancienne colonie d'Aix occupait la partie la plus élevée de la ville, où l'on voit une immense quantité de ruines. Je vous invite à aller visiter l'établissement moderne des eaux; il y a loin de cela aux étuves et aux thermes romains; mais nous ne vivons plus au temps d'Auguste et de Tite Vespasien.

Je profitai de mon séjour dans cette cité,

qui a tant perdu de ses splendeurs antiques, pour aller à la Sainte-Baume (*Baoume* et en provençal *Baoumo*), belle chose de nature provençale, qu'on ne peut se dispenser de connaître; la Sainte-Baume, où il y a encore de ces forêts vierges dont le type est en Amérique, la Sainte-Baume si célèbre par la retraite de sainte Magdeleine qui, durant trente-trois ans, fit pénitence dans ses rochers, et par la description que Pétrarque dédia à ce Philippe de Cabassole, cardinal, évêque de Cavaillon, dont les restes mortels viennent d'être transférés de l'ancienne chartreuse de Bon-Pas, à l'église de Caumont (A). Puis-je dire quelque chose de cette grotte de la Sainte-Baume, érigée en chapelle par saint Maximin, évêque d'Aix, après que M. Joseph d'Ortigues a écrit sur elle de si belles pages? Le couvent actuel de la Sainte-Baume, qui a remplacé le monastère brisé, est une construction de 1821. Je n'oubliai pas non plus Saint-Maximin, près de Barjols (six lieues d'Aix) et la spacieuse église appartenant autrefois à une cé-

(A) Cette cérémonie a eu lieu le lundi 26 août 1833. (Echo de Vaucluse.)

lèbre abbaye de Dominicains, et achevée par René d'Anjou. Les stalles du chœur de cette église sont aussi admirablement sculptées que celles de Notre-Dame-de-Brou, à Bourg; comme elles aussi, veuves de leurs pieux habitués, elles n'entendent plus les hymnes saintes; car la basilique de Saint-Maximin ne voit plus le culte divin se célébrer dans son sanctuaire. Je me fis conduire aussi, du côté opposé, dans la petite ville de Saint-Remy, située près des Alpines, entre Orgon et Arles. Ne manquez pas de suivre mon exemple, si vous voyagez en Provence; vous trouverez à une faible distance au-dessous de Saint-Remy un reste d'arc de triomphe et un tombeau romain fort bien conservé, dans le genre de celui qui exista à Aix et qui est perdu sans retour. Près de la célèbre cité de Sextius, au territoire de Mimet, est un lieu de pélerinage d'une haute renommée, Notre-Dame-des-Anges, qu'il faut bien se garder de confondre avec un oratoire portant la même désignation, situé au sommet d'une montagne, dans les environs de Pignans.

Durant, belles et douces lectrices, que vous vous arrêterez à Notre-Dame-des-Anges, et

que vous y prierez la céleste patronne qui, dans le ciel, tempère la majesté divine, reçoit les tendresses de la terre pour les élever jusqu'à la suprême puissance, durant que vous serez agenouillées sur la pierre des pélerins, devant Marie, symbole de tous les mystères d'amour qui se passent dans nos cœurs, sublime et touchant milieu allégorique entre l'âme humaine et le Verbe increé, moi, loin de la crèche du Seigneur ou de l'autel parfumé de sa céleste mère, je fermerai ce livre de bigarrures, de pots-pourris et de mosaïques. Je rafraîchirai le crayon séculaire que j'avais ramassé dans les ruines, et puis je viendrai encore vous rendre compte d'impressions éprouvées, ou jeter sur les hommes et sur les choses mon ironie toujours innocente, en ce qu'elle s'attache rarement à des noms propres. J'aime à l'égal toutes les classes de la société, gens de boutique ou de palais, notaires ou premiers présidens, prolétaires ou nobles; il n'y a que les vanités et la sottise que je rencontre rarement sur mon chemin sans leur faire guerre de bon aloi.

Priez, priez en silence, belles et douces lectrices. Quand vous aurez quitté le lieu

saint, vous me retrouverez. — Voici venir le second volume, et par conséquent la VENVS D'ARLES.

. . . .

. . . . Mais non, non, je veux vous accompagner à Notre-Dame-des-Anges, et puis vous conduire à Marseille, avant de clore la première partie de mon bizarre écrit.

LA MÉDITERRANÉE.

LA MÉDITERRANÉE.

Γλαυκία εσί
Ταφος

ROUTE bien poudreuse, bien sèche et bien bruyante, que celle d'Aix à Marseille. Rien, entre ces deux villes, ne mérite d'être nommé que le château de M. d'Albertas. Passons; j'aime mieux une chaumière dans la vallée, à l'ombre du figuier, tout près d'une eau vive

et pure, que la maison des grands; car dans les châteaux, voyez-vous, il y a de belles et nobles choses, mais rien de mélancolique et de touchant.

Un des plus pittoresques panoramas qu'il soit possible de voir se dérouler devant soi, même après qu'on a plongé ses regards dans le bosphore de Byzance et le golfe de Parthénope, c'est celui qu'offre l'abord de Marseille. Figurez-vous, en premier lieu, des monts au front chauve, décharné, rocailleux, aux crêtes inégales et tristes, trempant leurs pieds dans la fraîcheur, la verdure et les ruisseaux du vallon; puis, quand vous êtes parvenu au haut de la *viste* (mot provençal qui signifie vue), un étonnant paysage où les maisons sont plus nombreuses que les arbres, une ville *extra muros*, onduleuse, éparse, excentrique, vagabonde, entremêlée d'oliviers, de mûriers, de vignes, de lauriers-roses; bâtie sans ordre, sans arrangement aucun, aux flancs de la ville compacte, dont la poudre semble jeter une apparence de nuage sur un ciel toujours serein, et dont les faîtes surgissent à demi effacés au pied de la montagne dont vous descendez le versant méridional;

puis encore, au fond de tout cela, la mer d'Annibal et de Scipion, la mer constellée, radieuse, flamboyante, que découpent les voiles carrées des navires et les voiles triangulaires des bateaux pêcheurs, la mer hérissée de ces promontoires qui protégent la rade marseillaise. Cet aspect est unique; il n'existe pas d'alentours de ville si pittoresques, si bizarres, si heurtés, si exubérans de vie et d'habitations.

Toutes ces maisons de plaisance, jaunes, blanches, petites, grandes, à toits plats ornés de fleurs, à combles recouverts de tuiles creuses, composent l'assemblage des *ville*. La *villa*, ou, comme on l'appelle, la bastide, la voilà dans toute sa vigueur, dans toute son expression mi-citadine, mi-champêtre, avec son air de fête, de sans façon apprêté et de luxe bourgeois. Le goût de la bastide est inné dans les mœurs marseillaises; vingt marchands vont faire de la campagne à un quart de lieue de la cité, à peu près comme l'abbé Delille faisait de la nature vierge à Auteuil, mais avec une mer et des parfums de plus que lui. Depuis l'humble boutiquier qui a gagné cinquante mille francs, jusqu'au

négociant qui compte plusieurs millions dans sa fortune, chaque citoyen occupé, de Marseille, possède sa bastide, où il va le samedi soir, pour revenir le lundi à son travail et aux relations d'affaires, comme le bœuf au joug du laboureur, après une matinée dans la prairie. L'immense avantage de la bastide, c'est qu'on n'y est pas exposé à recevoir la visite de l'écornifleur et du pique-assiette en habit noir et la canne à la main, chaque particulier aisé ayant son vide-bouteille à lui appartenant.

La noblesse ne connaît guère ces sortes de maisons de campagne; comme partout, elle préfère se renfermer, loin de l'atmosphère des villes, dans les habitudes grandes, élevées, et réellement plus rustiques et plus terriennes, de la vie de châteaux. La bastide, le château, ce sont, comme ailleurs, deux choses correspondant à deux idées sociales: ici la familiarité, la danse joyeuse et la fortune du pot; plus loin, la réserve, le bal élégant et le dîner de vingt minutes.

Marseille est, selon l'antithèse d'un jeune et brillant écrivain, une ville antique où il n'y a rien d'antique. Les siéges, les incendies, le

mistrao, les Sarrasins et le vandalisme des Marseillais, plus dévorant que les Maures, ont tour-à-tour nivelé cette terre, où les Grecs et les Romains avaient élevé tant de magnifiques monumens. Il y a même tout lieu de croire que la mer a envahi le sol où la cité phocéenne regardait, fixe, belle et tumultueuse, ses mille vaisseaux brillantés par le soleil de Carthage.

Vous savez tous comment Marseille fut fondée. Quelques aventuriers, amis des champs, s'exilent de la Grèce durant les troubles civils; c'étaient des Phocéens: ils arrivaient de Thessalie, ils avaient connu Tempé et ses délicieux ombrages, ils avaient adoré à Phocée Minerve qui aime l'olivier, Neptune dieu des mers, Pan qui veille aux troupeaux, Cérès la déité des moissons, Pomone la déité des jardins; ils avaient lavé leurs mains dans les eaux vives du Péné et du Sperchius, ils avaient pressé l'orange de l'Archipel, ils se souvenaient du cyprès de Messénie, de l'olivier de l'Attique, du mûrier de l'Argolide, du peuplier d'Arcadie; ils cherchaient des coteaux rayonnans, des sites pittoresques, une mer étincelante. A ces hommes de soleil, de poésie, de coloris, de volup-

tés, s'offrit la Provence avec ses contrastes de verdure et d'aridité, ses monts âpres et ses fraîches vallées; ils y amarrèrent leurs gondoles. Ils avaient retrouvé leur patrie, ces heureux enfans de l'Hellénie, en cette Provence propice à l'exil, propice à la douce et caressante liberté; bientôt toute la Thessalie, avec ses bois sacrés, ses plantations, ses tamaris, sa langue harmonieuse, se reproduisit dans cette extrémité méridionale des Gaules, où s'étaient arrêtés les Phocéens; et voilà comment naquit Marseille.

D'abord les petites trirèmes phocéennes visitaient toutes les villes du voisinage: Arles, Narbonne; puis la colonie, devenue forte et puissante comme Tyr et Sidon, parcourut ses jours de pompe et de splendeur. Marseille eut des temples bâtis en marbre de Carrare: dans le lieu où l'on voit aujourd'hûi cette église-masure qu'on nomme *la Major,* s'élevait le temple de Diane chasseresse (A). Il était alors au centre de la ville, ce qui prouve que la mer actuelle couvre une

(A) La DIANA EPHESIA MVLTIMAMMIA ne paraît sur aucune médaille marseillaise. Les Marseillais adoraient Diane sous les attributs de la chasse.

grande moitié de l'antique cité. La colonnade de ce temple faisait face à la Méditerranée, et en était séparée par une longue avenue de tamaris. Tout ce quartier de Marseille était peuplé des attributs ingénieux d'Hécate, de Lucine; plus loin, en mer, à la pointe du promontoire, surgissait le magnifique temple de VENVS PYRRHENA.

Il fallait voir Marseille dans ce temps de large et sensuelle poésie, tout l'Olympe s'y trouvait. Le râle assoupissant des vagues marines, le bruissement des figuiers, les mystères nocturnes, un clergé de vierges, le trident, la conque, les tritons de Neptune, la Mélopée du Parthénon, les théories voluptueuses de Délos, la Nécropolis avec ses cyprès, ses marbres funéraires, ses profondes excavations dans les rochers de la montagne, les libations avec les *diotas* [διοτας] (A), à la blonde Amphitrite, aux Grâces; les chœurs de jeunes gens, tenant les thyrses et les pommes de pin, chantant les hymnes de Cérès et du Bacchus grec,

(A) Les *diotas*, espèces d'amphores à deux anses, dont la partie inférieure se termine en pointe, d'une capacité double de celle de l'amphore romaine, servaient pour les offrandes aux Dieux, dans les cérémonies de la lustration des vignes.

à la chevelure enveloppée du *credemnon ;* c'étaient partout l'existence et le culte des Hellènes. C'étaient les temples éparpillés sur la campagne et le flanc des collines, les innombrables portiques ceints de pampres et de myrtes, les étuves abritées de citronniers et de lauriers-roses, la salle des noces et des festins, les lits soyeux rangés vers le *triclinium* (tres ordines sedium), le brouet au safran sur des plats d'or, les tentures de pourpre d'Orient, toutes les mœurs antiques si vives, si causeuses, si resplendissantes d'amours et de joies, la gaîté rustique et la gaîté citadine. Tout était là, à Marseille, dans cette Marseille que nous trouvons si belle encore aujourd'hui malgré les modifications immenses qu'elle a subies.

Les jours romains de la colonie phocéenne furent plus sérieux, et ses mœurs, devenues lentement latines de grecques qu'elles étaient, se traduisirent en une architecture moins svelte, mais plus solide que celle qu'avaient fait naître les riantes et voluptueuses traditions du Péloponèse. Hélas ! ville phocéenne, ville latine, ville du moyen-âge, tout a disparu pour nous.

A peine ai-je pu rencontrer dans la vaste cité moderne un seul pan de mur grec ou romain, ne fût-ce que pour sauter par-dessus ce débris comme un Rémus au petit pied. Il y a peu d'années encore, on faisait remarquer aux Anglais, qui viennent chercher du soleil et de la lumière à Marseille plutôt que des antiquités, une maison située 54, rue des Grands-Carmes, qui passait pour un vestige latin. Cette maison, d'un devis antique, que le goût anachroniste et monumenticide de notre époque a écartelée, défigurée, recrépie et badigeonnée à jaune, avait été habitée, dit-on, par le fameux Milon, exilé à Marseille, malgré l'éloquent plaidoyer de Cicéron (et si vereor judices......), après le meurtre de Clodius. Plus loin, vous trouverez la *Joliette* (à Julio), la plus rongée et la plus indéchiffrable des ruines : c'est par cette porte que Jules-César fit son entrée à Marseille ; plus loin encore des caves qu'on regarde comme un reste des thermes romains. Ajoutez à cela, en fait de traces du moyen-âge, quelques décombres et un tas de poussière qui indiquent que là fut la tour crénelée de Sainte-Paule au faîte de laquelle on braquait cette célèbre cou-

leuvrine qui rasait les Espagnols; plus un clocher pyramidal, celui de Notre-Dame-des-Accoules (de las Accoas), et enfin l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Victor, dont nous parlerons plus bas. *Intrà muros*, des rues magnifiques, des boulevarts, des fontaines simples et nobles, une entre autres dédiée à Ομηρος, avec cette patriotique et sublime inscription : *Les descendans des Phocéens à Homère*. Voilà ce qui a remplacé les trois âges de Marseille. *Extrà muros*, tout ce monde matériel de *ville*, connues sous le nom populaire de bastides, ou le mûrier lucratif supplée le laurier-rose de l'Eurotas, où la jalousie verte et la terrasse blanche ont succédé au gracieux attique et à la fraîche colonnade de la *villa* grecque. Voilà, oui voilà tout ce qui a remplacé les pompes monumentales de cette colonie phocéenne, où se parlèrent les deux langues les plus accentuées, les plus harmonieuses et les plus poétiques de la terre, le grec et le latin.

Il faudrait avoir la portée d'esprit d'un Béotien, être décidément homme de goût comme un perruquier de province, castrat comme un enfant de chœur de Saint-Jean-de-Latran, ou féroce comme un pandoure, pour ne pas con-

venir que la Marseille moderne est une des plus magnifiques villes du monde, malgré son extrême pénurie de monumens. Ici, les rues remplacent les palais et les basiliques; mais chaque maison composant ces rues est si belle, si remarquable par sa distribution, l'élégance de sa façade, par ses portes extérieures de racines de noyer vernies et frottées comme les consoles de citronnier de nos salons, ornées de ferrures de cuivre dans le goût flamand; chacune de ces maisons prise isolément paraît si commode, si brillante, avec son vestibule pavé de marbres en mosaïques, son escalier, ses persiennes blanches, ses fenêtres panachées de fleurs et de charmantes draperies, qu'on oublie presque qu'il y a autre chose à demander à une ville que des habitations particulières.

En effet, ce qui caractérise une grande et importante cité, c'est un mélange de superbes rues, de vastes places, d'édifices qui surgissent plus hauts et plus fiers que tout le reste, de choses franques, de choses actuelles, de choses du temps de Louis XIV, de choses contemporaines d'Auguste et de Trajan.

Marseille, c'est une ville du nord pour la

propreté des habitations, c'est Bruxelles avec des rues plus alignées et des maisons méridionales, dans lesquelles les marbres sont semés avec profusion. Partout des trottoirs plus larges et plus commodes que ceux de Londres et de Paris, bien qu'ils ne soient pas revêtus comme les premiers de pierres de Warwick, ni comme les seconds de lave d'Auvergne (A), mais tout simplement de larges briques très-artistement disposées; partout des boutiques et des magasins étincelans. A commencer par l'entrée de la ville du côté d'Aix, hâtez-vous de franchir cette porte à triple arcade, ou arc de triomphe (véritable caricature de celui d'Orange), qui ouvre Marseille, et regardez!..... regardez cette rue verdoyante qu'on nomme le Cours. C'est le boulevart de Gand avec une immense ligne droite, deux rangs d'arbres, une profusion de rayons solaires, des cris harmonieux de plus, et avec des faquins en coupés armoriés, des fiacres, des laquais, des

(A) Le comte de Chabrol, en Auvergnat patriote, fit transporter à Paris d'énormes blocs de lave, et les fit sculpter en statues. La porosité de la lave a rendu moins satisfaisant qu'on ne le pensait l'essai de l'honorable ancien préfet de la Seine.

filous et de la boue de moins. A l'extrémité de la rue de Rome, qui n'est que la continuation du Cours, s'élève un fort bel obélisque en marbre blanc. Tout cela forme une rue longue d'une lieue, fermée par deux monumens en regard, dont l'un, quoique lourd, plaît encore à l'œil, et dont l'autre surgit noble, simple et élancé comme ces aiguilles de granit qui peuplaient le Céramique d'Athènes.

Que le Cours de Marseille est préférable aux boulevarts de Paris ! Presque aussi large que la grande avenue des Champs-Elisées, il offre une immense commodité, des bancs, beaucoup d'ombre et de lumière, une retraite sûre et inaccessible aux chariots et aux portefaix. Tout l'espace sablé compris entre les rangs d'arbres est destiné aux piétons, infanterie bourgeoise, presque toute composée, ici, de promeneurs bénévoles et non pas d'escrocs, de banqueroutiers en frac rapé, en parapluie et en riflard retapé, comme celle qui tourbillonne dans les rues de Paris. Il est prescrit d'ailleurs aux voitures et aux crocheteurs chargés, de longer les maisons. Et puis cette vie qui est là, tout autour de vous, cette vie de voluptés, cette vie presque tout orientale,

moins agitée, moins tumultueuse, moins écumante que celle de la capitale, mais plus vive, plus sympathique, plus franche et plus gaie.

Des marchandes d'oranges de Malte et de Majorque, de grenades, de limons, de figues violettes, de limonade, offrent sous les abris du Cours des rafraîchissemens agréables et peu coûteux aux passans. Vous avez là une promenade fraîche, arrosée plusieurs fois dans le jour, et sous vos yeux tout le mouvement et toute la circulation d'une riche cité, sans que ce mouvement nuise le moins du monde à votre rêverie locomotive, sans qu'une voix de cocher, insolente et aigre, vous crie: *détourne*.

Quand les arbres finissent, un autre spectacle commence, c'est celui du port que vous apercevez à l'extrémité de la rue de la Cannebière tellement large et vaste, qu'elle ressemble à la fois à une place oblongue et à un élégant bazar, et que toutes les maisons y seraient prises pour des palais, si elles n'avaient pas des boutiques à leur rez-de-chaussée. En voyant cette Cannebière, ce Cours, cette place qui forme le point de jonction du

Cours avec la rue de Rome , tout ce *T* de magnifiques choses, avec le port pour base, le port hérissé de navires suédois, américains, danois, hollandais, égyptiens, maltais, de bricks, de trois-mâts, d'humbles tartanes; le port où il fait si chaud, quand on patine à Paris, le port avec le dais sublime d'un ciel vif et pur; en contemplant tout cela, on s'aperçoit aisément qu'on n'est pas loin de Livourne et de l'Italie.

C'est en poëte et non pas en armateur ou en courtier de nolissement qu'il faut visiter le port de Marseille; ce n'est pas là qu'il faut songer aux vers de cargaison, à la littérature de frets et d'arrivages, comme celle du *Sémaphore*. Regardez la mer calme et bleue comme le ciel, regardez ces forêts de mâts, ces hommes de tous climats, parlant tant de langues diverses; ces costumes variés et bizarres, ces gondoliers qui vous offrent une promenade au large; entendez tout ce tumulte d'affaires, la guitare, les castagnettes, la cantilène de Naples, la valse autrichienne, le boléro de Catalogne, la tarentèle: encadrez ce tableau dans trois quais sur lesquels on se promène le pied sec , durant neuf mois de

l'année; ajoutez à l'extrémité de l'un, le fort Saint-Jean, au-dessus de l'autre si sulfureux et si vitriolique, le mont gris et chargé de lavande, de Notre-Dame-de-la-Garde, protectrice des matelots, et dites-moi si vous pourrez encore lire des romans maritimes. Les quais suivent la flexion du port: celui de droite et celui du centre qui fait face à la rade, vers la Cannebière, sont fort beaux; vous y remarquerez un hôtel-de-ville exigu pour Marseille, et le magasin de Ruspini, le Martinet du lieu.

Voici à peu près tout ce qu'un observateur doit visiter à Marseille. D'abord, il n'oubliera pas la promenade au large, vers le soir; il ira respirer la brise marine au sein de cette rade si calme et si pure. Pendant que le batelier, courbé sur son aviron, fredonnera quelque *romanzetto* du Midi, il entendra avec délices tout ce bruit mélancolique de voix qui s'échappent des navires en quarantaine, le canon de la patache qui sonne le couvre-feu des casernes, la cloche des églises, celle de la *consigne*, celle du *quart* à bord des vaisseaux.

En passant lentement à travers les bâti-

mens de Mahon et de Cadix, qui déchargent leurs oranges et les pipes de vin de Madère, il examinera tout ce mouvement du port, toutes ces frêles embarcations qui le sillonnent avec leurs flottans pavillons, leurs coussins à quadrilles roses et blancs, et leur cargaison de jolies femmes et de curieux. Il verra à l'extrémité du bassin, sur la rive droite, les marchandes de poissons à la parole accentuée, de vieux pêcheurs au teint brun, fumant leur pipe en regardant cette mer dont ils regrettent les périls ; la masse compacte de cet antique quartier de Saint-Jean et de la Tourette, sorte de Vendée monarchique et religieuse, demeurée immobile avec ses mœurs du moyen-âge. Puis le but ne manquera pas à ces courses si douces et si poétiques ; il ira voir pêcher le thon aux *Madragues*, se reposer au *Château-Vert*, ou bien il marchera droit au large vers la longue et triste file des vaisseaux en quarantaine dans le port de *Frioul*, avec la peste, la fièvre jaune ou le *choléra asiatique* dans leurs voiles. Il visitera les îles, et parmi elles surtout l'île d'If avec son château-forteresse, où on lui montrera le cachot de Mirabeau.

En revenant, s'il n'est pas trop tard, il s'ar-

rêtera à la *Réserve*, vers le fort St.-Nicolas, et il ne manquera pas de s'y faire servir dans l'élégant salon de *Sidore*, les *oursins* et la fameuse *bouillabaisse*, soupe aux poissons, chef-d'œuvre de cuisine provençale.

Ce qu'il y a encore à voir, soit à Marseille, soit dans ses environs, pour l'homme qui n'est ni marchand de peaux de lapins, ni courtier-marron, ni raffineur de sucre, ni imprimeur sur étoffes, le voici : Il entrera à l'hôtel-de-ville pour y admirer la *Peste de Marseille*, de David, et quelques sculptures de Puget; dans l'église de Saint-Jean, pour y entendre prêcher en provençal; dans la cathédrale nommée la *Major*, pour connaître la plus basse, la plus humide, la plus irrégulière, la plus petite, j'ai presque dit la plus ridicule des églises; pour y entendre un orgue détestable, et y voir officier, selon la liturgie de Rome, avec une pétulance et un sans-façon qui ravissent au culte tout ce qu'il doit offrir de calme et de majesté.

J'engage fortement les amateurs de belle architecture à analyser attentivement le clocher de la *Major*, si toutefois ils parviennent à le deviner dans la façade de ce monument

tout-à-fait pareille à celle d'une humble maison bourgeoise. Je n'ai rien vu de grotesque comme ce clocher-fenêtre. Avouons pourtant que le baptistère de cette église est un tombeau antique digne d'attention. Maintenant, qu'on tâche de découvrir une demi-idée architecturale dans ce sot édifice qui n'offre pas le plan d'une croix mais celui d'une équerre; qu'on s'efforce de le rapporter à telle ou telle époque, peine perdue.—Pour moi, qui ai bien quelque habitude de classer des monumens, je n'ai rien compris à la fabrique de la *Major*, sinon qu'elle est inexplicable. Le palais-de-justice et l'observatoire royal sont deux choses absolument insignifiantes; il faut pourtant aller voir le premier, à cause de la tour pyramidale de Notre-Dame-des-Accoules qui se trouve tout près de lui. Notre-Dame-des-Accoules, c'était une vaste basilique christo-romane avec quelques motifs christo-franks, je parle de ce christo-frank bâtard et myope de nos provinces méridionales, car ce n'est pas là qu'il faut chercher le type parfait de l'arc ogive, mais à Amiens. Cette église a disparu, moins son haut clocher qui sert d'horloge. C'est une flèche lombarde

un peu écrasée, à huit pans, recouverte de pierres, à arêtes et stries dans les angles, du genre de celles qu'on voit à la magnifique pyramide de la cathédrale d'Autun.

Marseille possédait deux églises remarquables, et on les a détruites, l'église des Accoules et celle de Saint-Ferréol; aussi nulle ville en France n'offre-t-elle une aussi désespérante disette de monumens religieux du moyen-âge. Allez voir toutes ces rues superbes de la Darce, de Noailles, de St.-Ferréol, Paradis, Vacon, Beauveau, le cours Bourbon, et toutes les rues neuves adjacentes, le théâtre moins beau que celui de Bordeaux, moins neuf que celui de Dijon, et moins vaste que celui de Strasbourg, mais assez semblable, pour sa dimension, ses peintures déflorées et ses couloirs enfumés, au théâtre de Lille.

Allez voir la place Royale où l'on a eu le tort de jeter un corps-de-garde en planches pour ces soldats de la ligne qu'on trouve partout comme des sergens-de-ville à Paris, et des apothicaires d'un rude tempérament politique aux bals de la cour; le musée situé dans un ancien couvent de *Bernardines*, vaste édifice coiffé d'une coupole grise. C'est

dans l'église même de cet ancien monastère qu'on a placé la galerie exiguë, mais divinement choisie, des tableaux qui forment le musée marseillais. Toutes les administrations de sciences, de beaux-arts et de littérature, se coudoient dans cet immense local, sans toujours fraterniser entre elles. Là sont l'académie de Marseille dont je parlerai plus bas, le collége royal, la bibliothèque publique, le cabinet d'histoire naturelle, le cabinet des médailles, l'école de dessin, l'école d'architecture, la galerie de tableaux et d'antiques. Il y a plusieurs chefs-d'œuvre dans ce musée: un paysage d'Annibal Carrache, une grande Assomption d'Augustin Carrache, une précieuse peinture du Pérugin, deux tableaux de Serres d'une teinte toute vénitienne, un très-beau portrait attribué à Van-Dyck, un Salvator Rosa, un Michel-Ange Carravage, et enfin quelques Rubens.

Le médaillier de Marseille est un des plus riches et des plus habilement classés que je connaisse; je n'en puis dire autant du cabinet des antiques. Si les médailles grecques de tous les modules abondent là-bas, ici vous n'avez guère que dix ou douze inscriptions phocéen-

nes éparses sur des tombeaux mutilés, un trépied de marbre, de la poterie étrusque, et quelques bas-reliefs romains et christofranks avec des urnes cinéraires, pour toute opulence. Il faut cependant remarquer 1° un *monolithe* en granit qui faisait partie d'un temple égyptien, et qui servait de niche ou de tabernacle pour un animal sacré. Il fut envoyé en 1825 à M. Jauffret, par le chevalier Drovetti, consul-général de France en Egypte; 2° un buste romain, qu'une tradition populaire dit être le portrait de TITVS ANNIVS MILO; 3° plusieurs tombeaux chrétiens enlevés à Saint-Victor, du ve et du vi^e siècle; 4° un très-bel autel grec, cylindrique (dans la salle des tableaux); 5° le tombeau de Glaucias trouvé sous les débris de la même abbaye.

Γλαυκία εσὶ ταφος.....
(C'est ici le tombeau de Glaucias).

Quant à la statuaire, il y a pénurie absolue. La bibliothèque publique contient une foule de manuscrits précieux; mais la poésie et la littérature modernes en sont exclues, excepté pourtant les *Harmonies poétiques* que j'ai vues, et qui ont été données à cet établissement par

M. de Lamartine lui-même, à son passage à Marseille pour se rendre en Syrie. Si vous voulez voir une église passable à Marseille, mais une église de la renaissance, il faut vous résigner à franchir le plus poudreux des chemins, à travers les allées de Meilhan. En vous dirigeant de ce côté, vous remarquerez rapidement les pittoresques bains des quatre saisons, et le second théâtre de Marseille, qu'on nomme *Théâtre-Français*, qui, le plus souvent, est encombré de grains. Arrêtez-vous au jardin-des-plantes qui n'a rien de remarquable que son soleil, qui jette partout des nimbes et des paillettes d'or; un peu plus loin est l'église des Chartreux. C'est un monument sec et froid, et cependant c'est ce qu'il y a de mieux en ce genre, à Marseille; et encore cette église moderne est-elle *extrà muros*, au milieu d'une rase campagne peuplée de guinguettes, d'oliviers, de vignes et d'*omnibus*.

Puisque nous sommes hors de la ville, indiquons encore aux étrangers des choses qu'ils ne peuvent se dispenser de visiter dans les environs de Marseille. Il faut aller à Géménos, admirable site chanté par Méry, propre et joli village bâti à quatre lieues de la cité, à

gauche de la route de Toulon ; on y trouvera une ombre embaumée, une brise caressante, un château flanqué d'immenses avenues, de claires fontaines, et des pins sur les collines. Il faut aller encore à la grotte de Roland et au château des Eygalades, mais surtout à l'incroyable *villa*, qu'on appelle le *château Borély ;* c'est un palais de rois, élevé par un simple négociant de Marseille ; à l'exception des *ville* Borghèse et Adriani, l'Italie elle-même n'offre rien de mieux en ce genre. Je ne puis entrer dans la longue description de ce château ; il me suffira de dire qu'à mon avis c'est ce que le sol marseillais offre de plus étonnant, après les sermons en provençal de l'église paroissiale de St.-Jean. Riches galeries, charmans boudoirs, immenses salons, toute l'élégance commode de la vie actuelle unie à la somptuosité des temps anciens, situation au bord et presque au niveau de la mer, bois de pins, magnifique terrasse, bassin avec des cygnes qui nagent ; à droite, à gauche, derrière, partout un admirable optique, et devant tout cela, la Méditerranée pour bordure. Ajoutez à ce paysage l'embouchure de l'Heuveanne, qu'on prendrait pres-

que pour un grand fleuve, au fracas de sa chute dans la mer.

Mais le musée de ce palais, qu'en peut-on dire? Mille chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, les plus rares antiques, accumulés dans la salle de bains, dans les vestibules, dans la salle de billard, dans la bibliothèque, dans les corridors, jusque dans la sacristie où l'on remarque un Christ en ivoire qui appartient au pape Pie VI; voilà ce qu'envieraient tous ces landgraves, margraves et grands-ducs de la Germanie, tous les pachas, hospodars et muphtis, et ce que ne possèdent pas maints roitelets, ni même les rois de Munich et de Würtemberg.

Je venais de visiter le château Borély, quand le hasard me fit rencontrer au *cercle phocéen*, le libraire Audin, de Paris. — Connaissez-vous le château Borély, lui demandai-je avec fureur? — Non. — Ne perdez pas un instant, allez-y vite; voici un mot pour le comte de Panisse qui en est aujourd'hui propriétaire. — Et je rencontrai dix jours plus tard Audin, dans une autre merveille, à l'hopital Saint-Mandrier de Toulon, et il me dit énergiquement combien il était encore vive-

ment ému d'avoir vu une si surprenante chose, malgré ce qu'il voyait encore.

Je ne vous parlerai pas, belles et douces visiteuses, pour qui ce livre est écrit, encore plus que pour les antiquaires, d'aller regarder les tristes galeries de l'hopital du Saint-Esprit, d'aller voir la rive où s'agitent les jaugeurs de commerce avec leur tablier bleu, la place aux huiles, celle où grognent et jurent les charpentiers, les calfats, les constructeurs, au milieu des quilles, des carcasses de vaisseaux, des billots et des madriers, le bassin inachevé de carénage; non, au lieu de respirer cette atmosphère de soufre et de goudron si fatale au frais incarnat de vos lèvres, venez, venez passer une journée avec moi. Vous avez rasé, timide et mélancolique, les flots calmes de la rade; vous avez causé avec des flaneurs de bord, senti la brise du large caresser vos cheveux; vous avez déjà parcouru Marseille depuis huit jours; voyons comment nous allons employer cette journée durant laquelle vous m'avez permis d'être votre chevalier. Demain samedi, à six heures du matin, je ferai dire, par le garçon de l'hôtel des Empereurs, à votre femme de chambre, d'aller

vous éveiller à petit bruit, en vous annonçant que le ciel est toujours au bleu fixe, et que je vous attends dans le salon.

D'abord, allons à Notre-Dame-de-la-Garde. Il est doux de monter à l'asile des consolations et du mystère à cette heure où tout est frais et pur autour de soi. La cloche mélancolique et la foule pieuse, empressée, nous indiquent assez le rude et pierreux chemin. — La voilà, Madame, cette montagne aride où rien ne croît que la lavande odorante, comme si l'asile, le nimbe et la pensée de Marie suffisaient pour la peupler de choses ravissantes, et que là-haut, il ne doive rien y avoir qu'elle et des parfums. Voici les stations et les madones de la voie sacrée, voici l'humble chapelle où tant de pélerins sont venus déposer leurs *ex-voto* et leurs poissons d'argent, où tant de mères ont prié pour leur fils déjà inscrit sur le registre d'un navire en partance, où tant de naufragés sont venus, les cheveux encore pleins de sable, remercier la mère du Sauveur, de les avoir ramenés corps et biens saufs, dans ce port où il y a tant de bien-être et de sécurité; voici la chapelle où tant de capitaines au long cours sont accourus pour saluer

la divine providence des mers, au retour d'une pénible traversée dans les échelles du Levant.

Notre-Dame-de-la-Garde, c'est la protectrice immédiate des matelots, et rien n'est plus touchant que la dévotion de tous les gens de mer à cette bonne et sainte patronne. Le peuple de Marseille aime sa Notre-Dame qui sauve des flots, comme l'excellente population lyonnaise aime sa Notre-Dame-de-Fourvières. Il est fâcheux que l'oratoire marseillais se trouve enclavé, ou mieux, emprisonné dans un fort. Des soldats, une forteresse d'où l'on signale, à coups de canon, les vaisseaux qui arrivent en rade, et la douce et mystique image de Marie, la force brutale et une puissance toute d'amour, de fleurs, de célestes harmonies, d'espérances, de commisération et de foi, voilà un contraste qui m'a saigné au cœur. Au reste, Marseille et la mer à ses pieds, la mer sillonnée de navires qui inclinent leur pavillon en passant devant l'arche sacrée, voilà ce qu'on voit du haut du roc que couronne Notre-Dame-de-la-Garde, avec la pittoresque campagne et les bastides du littoral. Y a-t-il au monde une po-

sition plus favorable pour une chapelle de nautoniers et de pélerins ?

Nous avons entendu la messe vers l'autel de Marie ; redescendons doucement la colline au milieu des flots de population qui s'en vont, l'âme tiède et le cœur épanoui comme nous. Nous voici à l'église de l'antique abbaye de Saint-Victor, fondée en 410, par saint Cassien. Il faut nous arrêter là quelques instans. Voilà ce qu'il y a de plus vénérable à Marseille, demandez plutôt à M. Toulouzan si je dis vrai.

D'abord, examinez cette colonne torse qui orne la place voisine de l'église ; je n'ai pas besoin de vous dire que c'est une colonne romaine. — Entrons. C'est bien là la fabrique des églises primitives, bâties en forteresse, à créneaux, flanquées de tours-donjons, dans l'enceinte claustrale desquelles quelques chanoines menèrent jadis la vie commune. Je fais remonter au VIe siècle les bases du mur d'enceinte extérieure. La moitié de ce mur seulement est conservée, le reste est une reconstruction dans laquelle la couleur du premier style a été maintenue. Les tours nous offrent une ogive nue et à peine sentie, parce qu'elles furent réparées dans le commencement du

XIII[e] siècle, c'est-à-dire peu de temps après les premiers essais de l'arc aigu, lorsque le trèfle commençait à se montrer dans le nord, mais avec des formes d'hémicycle, au lieu de l'angle curviligne à chaque feuille, et l'ogive avec le triangle équilatéral au lieu de la courbe en fer de lance. Entre les refends du mur d'enceinte, on a bâti, dans le même siècle, la nef ogive que nous voyons aujourd'hui, qui ne manque pas d'une certaine majesté. J'ai tout lieu de croire qu'il y eut là, jadis, un temple phocéen ou romain. Le souterrain, l'admirable souterrain, avec sa vierge miraculeuse, ce caveau qui n'est autre chose qu'une crypte, dans toute la signification restreinte de ce mot, succéda au temple antique; enfin surgit l'église cachée et fortifiée, comme furent, dans les premiers temps chrétiens, Saint-Germain-l'Auxerrois et Saint-Germain-des-Prés, à Paris.

Saint-Victor est, à mon avis, le monument le plus important de Marseille, en ce qu'il présente un caractère tout-à-fait tranché, et cependant, il est le moins remarqué de toute cette foule qui accourt en Provence, attirée par la douceur du climat. Nous avons

passé d'un golfe du ciel aux créations contemporaines des rois chevelus ; dix heures sonnent à Notre-Dame-des-Accoules, belle et aimable compagne ; traversons le port à la rame, et allons droit à la rue Vacon, par la Cannebière et la place Royale. Pendant que vous prendrez un bain d'eau de lavande, dans les élégantes étuves de cette rue Vacon où je vais vous conduire, moi je lirai les journaux chez Camoin ; et j'irai vous chercher dans une heure pour déjeûner avec la cuisine sensuelle et confortable du célèbre Marcadier. Voici les bains : vous y trouverez, belle compagne, une recherche incroyable, des pastilles du sérail à discrétion, un luxe inouï dans les moindres détails. Aucun établissement de ce genre n'en peut donner l'idée à Paris, excepté les voluptueux néothermes du Dr Bouland. D'abord un charmant salon avec un parquet frotté, des gravures choisies, des glaces, un canapé, un comptoir de citronnier et une femme jolie, avenante, pour ornemens. Puis une cour vitrée, entremêlée de kiosques et de terrasses aériennes chargées de fleurs et d'arbustes, des cabinets de marbre, des parfums à volonté, des bouquetières, de beau linge, un sablier, des fem-

mes de service nées à Arles, et jusqu'à un élégant coussinet de lin et de dentelles placé à la tête de la baignoire, sur lequel vous courberez mollement vos longs cheveux si noirs à l'œil et si soyeux à la main. Avec de pareils bains, on est à Constantinople; il ne manque que des Géorgiennes pour vous servir l'opium, les pastilles, les cassolettes et la pipe orientale; c'est le sybaritisme de la vie coloniale.

Cependant dix heures m'ayant ramené vers la charmante visiteuse dont j'avais fait la connaissance dans le salon de l'hôtel des Empereurs, je la conduisis chez Marcadier où nous fûmes assez heureux pour être servis par Dominique. C'est tout dire, car je ne saurais rien trouver de neuf sur l'excellence des mets de Marcadier, ce Véfour de Marseille. Il nous restait à choisir, parmi tant de riches et brillans établissemens en ce genre, qui ont à peine des rivaux à Paris même, le café où nous irions déguster la liqueur d'Arabie. Nous nous décidâmes pour celui de l'Europe, bien qu'on soit presque toujours sûr d'y rencontrer la fort mauvaise compagnie des comédiens, nous réservant d'aller savourer plus tard des glaces soit au café Bodoul, rue Saint-Ferréol, soit

au café Américain, rue Beauveau. Comme à Lyon, il y a à Marseille un café des Mille-Colonnes, vaste et magnifiquement décoré; mais ce n'est au fond qu'une tabagie fréquentée par des étrangers et des commis-voyageurs.

Il était midi, quand nous gagnâmes le vieux Marseille, à travers des rues tortueuses et tendues à la manière méridionale. C'est une chose curieuse que cette vieille ville, qui est là en contraste permanent avec la neuve cité. Le vieux Marseille est un réservoir de traditions vivaces, de sucs nourriciers du cœur, de coutumes héréditaires, de sentimens naïfs et stationnaires. C'est là que les mœurs antiques ont résisté avec une louable persévérance aux doctrines et aux séductions d'une civilisation énervante. Là, tout est foi comme dans les plus beaux âges du catholicisme; là, tout est esprit de conservation politique, ou plutôt tout est indifférence en matière de révolutions. Qui a tort de ce quartier de Marseille ou de l'hôtel-de-ville de Paris?......

La civilisation nous tue, notre société civile tend à sa dissolution; car il n'y a plus ni liens, ni discipline, ni hiérarchie, ni croyances. No-

tre vie est devenue tout extérieure, toute publique..... Combien mieux valait la vie sédentaire du foyer, la vie des félicités domestiques, des jouissances calmes de famille, de parenté, d'amitiés. L'évêché se trouve au centre de cette population marseillaise du quartier St.-Jean, encore pleine du souvenir de ce qu'elle doit à la charité chrétienne; ce palais, c'est le presbytère de Belzunce. C'est dans ce quartier qu'il faut chercher le caractère marseillais dans toute son expression de brusque bonté, de cordialité rude et franche, d'affections crédules, de sentimens mobiles, de gaîté véritable et d'indicible vivacité.

N'allez pas insulter un prêtre dans ces rues, n'y paraissez pas non plus en costume de saint-simonien, vous seriez aussi sûrs d'y gagner promptement la bastonnade et d'être pourfendu, que vous seriez certain de recevoir une ovation parmi les huguenots de Metz.

J'ai eu occasion de causer avec un homme du peuple, fabricien à St.-Jean, dans ces rues étroites, montueuses et malpropres. Il me parla avec énergie de la suppression des huit processions de la Fête-Dieu à Marseille. C'é-

taient de belles et touchantes choses que ces promenades religieuses mesurées sur la majestueuse psalmodie du *Pange lingua*, éclairées par un soleil d'or, avec les confréries, les bannières flottantes, la foule attentive et recueillie. Oh! comme toute cette poésie de traditions et de foi s'adaptait merveilleusement au caractère méridional si expansif et si excentrique! Le respectable prélat qui occupe aujourd'hui le siége de Marseille (M. de Mazenod) a suspendu avec raison ces pieuses solennités, puisque l'une d'elles servit de prétexte à quelques désordres, après la révolution de 1830; mais les passions s'éteignent, et les processions reparaîtront avec leur pompe de bénédictions et leurs sublimes prières.

Quant à ce vieux quartier, examiné sous son point de vue matériel, il faut convenir que les rues en sont encore infiniment plus aérées, plus larges, plus propres et moins noires que la presque totalité de celles de Lyon. Il y a tant à voir, tant à observer, dans toute cette Marseille des jours anciens, que nous y restâmes plus de deux heures sous les rayons d'un soleil dévorant.

Nous rentrâmes par le Cours; et après avoir

pris des glaces mi-vanille, mi-citron, chez Bodoul, nous nous disposâmes à faire, bien qu'un peu tardivement, *la siesta:* ce désir nous ramena à l'hôtel des Empereurs, rue Cannebière, qu'avoisine la rue St.-Ferréol. J'étais fort embarrassé, et je ne pus dormir sur mon ottomane.....

M. Jauffret, l'homme instruit et débonnaire par excellence, M. Jauffret, bibliothécaire de Marseille et secrétaire perpétuel de la classe des lettres de l'académie des sciences, belles-lettres et arts; ainsi que le docteur Lautard, secrétaire perpétuel de la classe des sciences, m'avaient invité à une séance de cette compagnie dont je suis, depuis long-temps, associé régnicole. Cette séance était fixée à six heures du soir. D'autre part, je ne pouvais pas dé cemment laisser éternellement ma belle compagne sur son lit de repos, puisque j'avais pris l'engagement de lui servir de *cicerone* et de chevalier pendant tout le jour. Dans cette extrême anxiété, comme j'aime encore mieux le bras d'une jolie femme noué dans le mien qu'une académie, j'allai trouver M. Jauffret et le priai de vouloir bien agréer mes excuses. Nous parcourûmes ensemble la salle des séan-

ces privées : elle est simple et noble, moins majestueuse pourtant que celle où se réunit la muette académie de Lyon, et elle s'ouvre dans la bibliothèque, comme une sacristie dans une église. Cette salle est ornée du portrait de presque tous les académiciens tant titulaires que régnicoles passés et présens. Je remarquai le maréchal duc de Villars, protecteur de l'académie, le cardinal de Bernis, et le portrait de M. de Lamartine, offert par lui-même.

En tout ce qui concerne cette illustre compagnie, vous pouvez recourir à l'histoire parfaitement écrite et très-bien pensée de mon docte collègue Lautard. Sur la demande de M. Jauffret, je déposai les *Mélancoliques*, et le *Pélerin* qui venait de paraître, sur le bureau, et je promis mon portrait, publié à Paris par Gihaut et si admirablement dessiné par Vigneron ; en échange, je reçus quelques livres émanés du sein de l'académie. Mes excuses, difficilement agréées, je vins rejoindre ma belle visiteuse, et lui offris une loge au spectacle pour le soir. On donnait la *Muette* et je ne sais quelle comédie-vaudeville du répertoire des Variétés. Nous nous rendîmes donc, après dîner, au théâtre, où il y avait

chambrée complète et tumulte; nous fûmes assez contens du vaudeville, médiocrement satisfaits de l'exécution de la *prière* et de la *barcarole* de l'opéra d'Auber, et fort enchantés de l'orchestre, qui a moins d'éclat et de mordant que celui de Lille, un personnel moins nombreux que celui du Grand-Théâtre de Lyon, mais plus de charme et d'harmonie que tous les deux; les basses surtout y ont de la vigueur, mais les instrumens à vent chantent d'une manière moins finie qu'on ne pourrait le désirer.

Les divers opéra *serie, semi-serie* et *buffe* du maestro Rossini, traduits par Castil-Blaze et adaptés par lui à la scène française, font souvent les délices des dilettanti marseillais; mais ils n'ont pu encore admirer ni *Robert-le-Diable* (A), ni le *Pré-aux-Clercs*, ni les délicieuses compositions de Bellini, qui n'ont pas été montées sur leur scène. Le spectacle fini, ma tâche était achevée....

— Le seul lieu, maintenant, où je ne puisse pas vous conduire, Madame, dis-je à ma belle compagne en la reconduisant à notre

(A) Je parle de l'année 1833.

logis, à moins que vous n'empruntiez soit le sayon goudronné des ports de l'Océan, soit la braie grecque, soit le vestolin de la Manche, soit le caban des Hollandais, c'est le Wauxhall. Le Wauxhall est un lieu équivoque où l'on danse le *Fandango* (ce divertissement lascif de Palma, de Gibraltar et de Grenade), où l'on chante, où l'on fume, où l'on boit, où trente nations sont représentées, où le peuple s'amuse sans grimacer, où chaque matelot peut dire de sa gaîté : C'est celle du peuple, c'est la bonne (Figaro). Là, la débauche n'est ni assez effrontée pour faire pitié, ni assez fashionnable pour intéresser. Vous y trouvez des joies grivoises assaisonnées de sel marin, imbibées de rhum, et voilées d'une quasi-pudeur qu'il ne faut nullement attribuer à la police, mais au bon sens populaire. C'est une manière de *Lupanar*, où personne ne casse les vitres et ne boxe à laisser un homme sur le pavé, où le prolétaire s'enivre et ourdit des intrigues d'un dénoûment facile, mais qui n'a jamais lieu séance tenante.

S'il n'y a rien ici des plaisirs raides et apprêtés de nos salons, il faut convenir qu'on y trouve quelquefois autant d'urbanité qu'à la cham-

bre des députés, à certaines séances. Je ne puis pourtant, Madame, vous servir de guide dans ce lieu, que j'ai visité et que je visiterai encore parce que j'aime le peuple, j'étudie ses mœurs, et j'observe toutes choses, depuis Romainville et la barrière du Mont-Parnasse jusqu'aux bals artistes de M. Véron, aux soirées poétiques de Nodier, aux bals financiers de M. Aguado, et aux bals semi-aristocratiques du comte Jules de Rességuier. — A demain la visite à la maison de santé du docteur Guiaud, ou le bain de mer, si mieux vous aimez.

Résumons un peu cette Marseille que nous avons parcourue si vite, cette ville de marbres et de somptueuses demeures, cette ville où l'on respire je ne sais quoi de voluptueux et d'oriental, où il y a de si belles fontaines, des femmes si vives, et où l'on parle un si harmonieux langage. Bien que moins peuplée de 50 ou 60 mille âmes que Lyon, Marseille n'en est pas moins, sous les rapports de magnificence extérieure, d'intelligence, de beaux-arts, de poésie, de mouvement et d'actualité littéraires, la première ville des provinces de France, et celle qui renferme, avec Nîmes, le moins de V . . . . . t, c'est-à-dire de castrats en poésie. Aix

dispute bien à Toulouse le titre d'Athènes du midi; mais l'esprit marseillais est infiniment plus incisif que celui des habitans d'Aix, précisément parce que les études y sont moins générales et moins enveloppées, peut-être, de cette admirable politesse sociale qui caractérise l'antique cité de Sextius. Sous le point de vue commercial, ce ne sont plus ces idées étroites, négatives, hormis pour ce qui est mercantile; cette routine de marchands et de boutiquiers, cette concentration absolue dans les pensées plombées de chiffres, cette inaptitude complète pour tout ce qui n'est pas spéculation, lucre, vente, qui distinguent la population de la plupart des grandes cités manufacturières. Ce n'est pas, au matériel, une ville confuse, avec des maisons qui touchent le ciel et menacent les étoiles, un aspect noir et sordide, des fanges et de crasseux prolétaires; non, c'est une cité fraîche, blanche, gaie, élégante, toute badigeonnée en jaune, toute propre, toute coquette, avec un air de fête en permanence : il ne lui manque que des fosses mobiles inodores.

A Marseille, le commerce large et savant, et non pas la marchandise; ici, une entente

parfaite des grandes données et des grands intérêts commerciaux, mélangée de goûts d'arts et de sensations délicates; ailleurs, le trafic avec sa sotte indifférence pour tout ce qui est plus relevé que lui. Le fonds de l'esprit marseillais, c'est une lutte constante entre deux forces qui se repoussent, l'une née de ses besoins, qui le tourne vers la spéculation; l'autre, fille de son climat et d'une irritable organisation, qui l'entraîne vers les choses d'imagination. Les sens impressionnables des habitans de ces tièdes contrées aiment surtout la musique, le plus enivrant des arts. Aussi est-ce à Marseille qu'elle reçoit un culte solennel dans plusieurs sociétés philharmoniques que, malheureusement, l'esprit de système et d'exception rend quelquefois boiteuses.

N'oublions pas de dire qu'en cette ville, on jouait les symphonies de Beethoven, et que les œuvres de ce grand artiste y étaient comprises bien avant qu'on se doutât à Paris qu'il existait un Beethoven en Allemagne. Je le répète, ce qui forme le sceau des mœurs marseillaises, c'est une prodigieuse mobilité de sensations unie à de la mansuétude expressive et à de la générosité pétulante. Mes nombreuses

relations sociales dans ce pays m'ont mis à même de les apprécier dans toute leur portée.

Le duc d'Almazan, qui a été long-temps ambassadeur en Espagne, et que j'ai vu à Marseille, avec M. Sala, me comparait le génie marseillais à celui des habitans de Madrid que je ne connais pas, mais que je connaîtrai plus tard, parce qu'il serait par trop absurde qu'un homme bien élevé n'eût pas visité l'Hespérie.

Je puis dire que j'ai trouvé partout à Marseille l'obligeance et la politesse chez les grands, l'affabilité chez les petits, poussées au plus haut degré. Marseille renferme plusieurs jeunes gens de choix qui se livrent avec passion à la littérature ; je citerais bien des poëtes d'âme et d'avenir à qui il ne manque qu'un peu de camaraderie dans les journaux de Paris pour se faire un nom.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette ville, en fait de cours scientifiques, ce sont ceux de navigation, de mécanique et de géométrie pratique, professés à l'observatoire par M. Planard. Marseille compte plusieurs instituts au petit pied, l'académie royale des sciences, la société royale de médecine, compagnie

aristocratique qui regarde par-dessus l'épaule sa consœur non titrée la société académique de médecine, la société de statistique qui travaille, l'athénée des arts, sorte de *casino* avec des cours, le cercle des arts, avec son exposition permanente de tableaux; enfin, plusieurs cercles où l'on joue et où on lit les feuilles publiques.

Marseille a son Long-Champ comme Paris. La foule se rend, le Mercredi-des-Cendres, de la porte d'Aix au Château-Vert. Cette ville n'est pas un centre d'action ecclésiastique comme Lyon, la première et la plus importante cité catholique des Gaules et de toute la chrétienté après Rome; cependant la dévotion y est peut-être plus générale et plus populaire encore. Les hommes s'y pressent aux offices; les jours maigres y sont observés même dans les auberges, et le dimanche vous trouverez à peine un magasin ouvert. J'ai remarqué qu'à la *Major,* le Saint-Sacrement est placé dans une *suspension,* en une chapelle latérale (celle de la Vierge), comme à l'église primatiale de Lyon.

Puisque j'en suis aux choses de religion, je vous recommande encore de visiter le Calvaire,

placé en face du palais-de-justice, sur les décombres de Notre-Dame-des-Accoules.

Il serait bien injuste à moi d'oublier l'imprimerie, qui est dans un état si florissant à Marseille. Il suffit, pour se convaincre de ce fait, d'examiner les ateliers de MM. Mille et Senès, Feissat et Marius Olive. Pour la librairie de Camoin, place Royale, c'est un immense bazar de littérature toute neuve, tout actuelle, encore humide de feuilles périodiques, bazar dont tous les poëtes ou romanciers voyageurs ont visité les salons. Je ne vous dirai rien des divers journaux de Marseille, sinon que presque tous sont écrits avec la vivacité méridionale, excepté le *Sémaphore*, chargé exclusivement d'enregistrer les sinistres, les cours, les noms des navires en arrivage ou en partance.

Je me hâte d'ajouter, en finissant, qu'il y a peu de villes, sous le ciel, où l'on vive d'une manière si facile, si confortable, et pourtant si peu coûteuse, avec des figues au mois de mai, des melons en juin, d'énormes raisins dans les premiers jours de juillet, et les oranges à rien.

Les voyageurs économes qui n'ont pas de lo-

ge aux *Bouffes*, mangent, mais ne dînent pas, et ne boivent point de madère entre le bœuf et les entremets; ces voyageurs, dis-je, qui aiment les auberges tenant le premier rang parmi celles du second, n'iront pas à l'hôtel des Empereurs, rue Cannebière, où je fus moi-même entraîné par un ami, sans savoir à quelle enseigne je me mettais; mais ils pourront loger à la *Croix-de-Malte*, chez le respectable M. Roubaux. On trouve aussi dans cette ville des chocolatiers, ainsi qu'à Lyon. Jamolli est le Casati de ce pays.

Marseille encore peut s'enorgueillir d'avoir donné le jour à plusieurs notabilités d'arts et de lettres. Rappelons qu'elle donna Mascaron à la chaire catholique; Puget à la sculpture; aux cours d'amour et de galanterie plusieurs troubadours dont on a perdu les noms; à l'académie française, M. Raynouard, qui a exhumé ces noms. Honoré d'Urfé, auteur de l'*Astrée;* le généalogiste d'Hosier; Barbaroux, de la tribune républicaine; Pastoret, du corps législatif; et feu *Della Maria*, auteur du *Prisonnier*, étaient Marseillais.

La fille d'un simple négociant de Marseille (Mlle Clari) a épousé Bernadotte, et figure

aujourd'hui sur les almanachs officiels de toutes les monarchies européennes, avec la désignation de : EUGÉNIE-BERNARDINE-DÉSIRÉE, REINE DE SUÈDE ET DE NORWÉGE, NÉE LE 8 NOVEMBRE 1781.

NOTES.

NOTES

HISTORIQUES SUPPLÉMENTAIRES

SUR VIENNE.

[I.]

Le duc Bozon, beau-frère de l'empereur Charles-le-Chauve, gendre de l'empereur Louis, et beau-père du roi Carloman, tâcha, à la sollicitation d'Hermengarde, sa femme, de se rendre souverain de Vienne, dont il avait le gouvernement à titre de bénéfice viager et révocable, et de réunir sous ses lois le Dauphiné, la Provence, le Lyonnais, la

Franche-Comté, et une partie de la Savoie et de la province qui a retenu le nom de Bourgogne. Il fut singulièrement aidé dans ses desseins par Otram, archevêque de Vienne, qui convoqua à Mantaille (c'était alors une maison royale, située à cinq lieues de Vienne) une assemblée à laquelle on donna le nom de concile, et où Bozon fut élevé à la royauté. Le décret d'élection, daté du 15 octobre 879, fut signé par six archevêques et dix-sept évêques. Les six archevêques furent Otram de Vienne, président; Aurélien de Lyon, Teutram de Tarentaise, Robert d'Aix, Rostaing d'Arles, Théodoric de Besançon.

Les provinces ecclésiastiques de ces métropolitains nous donnent une idée de l'étendue du nouveau royaume connu sous les différens noms de royaume de Vienne, d'Arles, de Provence, deuxième royaume de Bourgogne (abstraction faite du royaume intermédiaire qu'eurent les enfans de Clovis), et qui dura jusqu'en 1032.

[II.]

La seule primatie effective qu'aient jamais eue les archevêques de Vienne, est celle que Calixte II (Gui de Bourgogne, ancien archevêque de Vienne) leur accorda sur sept provinces. Mais cette primatie ne dura guère. Le titre de *primat des primats* finit par devenir purement honorifique, puisqu'il est constant que l'archevêque de Lyon fut seul reconnu plus tard comme primat des Gaules, et en exerça réellement les droits sur les provinces ecclésiastiques de la Gaule lyonnaise; malgré les prétentions des archevêques de Sens, qui se qualifiaient et se qualifient encore de *primats des Gaules et de Germanie*, celles des archevêques d'Arles, de Narbonne, de Vienne, de Bourges, qui s'intitulaient primats d'Aquitaine, etc. On sait que la préfecture du pré-

toire des Gaules siégea successivement à Trèves, à Arles et à Lyon. De ce moment, Lyon devint la capitale des Gaules. La bulle de Grégoire VII (an 1079), adressée aux métropolitains de Rouen, de Tours et de Sens, donne pour fondement de la primatie de l'église de Lyon, la division civile des provinces de l'empire.

[III.]

Voyez le grand ouvrage sur Vienne de MM. Rey et Vietty, orné de lithographies de la plus belle exécution.

[IV.]

C'est dans ce cachot ou caveau qu'on voit le réduit où saint Pothin souffrit ce glorieux martyre qui a popularisé la foi chrétienne dans la Rome des Gaules. On y voit aussi le pilier où fut attachée sainte Blandine.

[V.]

Il paraît que, sous Auguste, il y avait un petit quartier composé de maisons de pêcheurs, sur la rive gauche. On a

vu ailleurs, que de ce côté aussi furent le premier forum de Lyon, ainsi que le prétoire. M. Artaud suppose qu'il y eut entre Bellecour et Ainay un amphithéâtre de bois, temporaire; car on sait que sous les premiers empereurs il n'y avait pas d'amphithéâtres de pierre dans les provinces.

[VI.]

Voyez le rapport sur les monumens remarquables de l'arrondissement de Vienne, par M. Mermet.

[VII.]

Le brocanteur Mercier a vendu, à vil prix, au musée de Lyon, plusieurs médailles grand et petit bronze, figurines, armures, bas-reliefs, achetés par lui à plus vil prix encore au château de Savigny, près de Beaune, où le marquis de Migieu avait formé un des cabinets les plus riches en antiques que puisse posséder un simple particulier.

[VIII.]

Les principaux auteurs qui aient écrit sur Vienne et le Dauphiné, sont Bourchenu de Valbonnais; Charvet, en

son *Histoire de la Sainte Église de Vienne;* Chorier (*Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne*, par Nicolas Chorier, historiographe du Dauphiné : voyez l'édition avec les notes de M. Cochard) ; MM. Rey et Vietty, dans leur grand ouvrage avec estampes ; M. Rey, en son *Guide du voyageur à Vienne;* le savant et modeste Schneider, véritable créateur du musée, et dont l'ouvrage inédit se trouve à la bibliothèque ; MM. le baron de Chapuys-Montlaville, et Laurent, en son *Résumé de l'Histoire du Dauphiné;* Lelièvre, antiquités de Vienne ; St.-Adon, en sa *Chronique;* Maupertuy (même titre que Charvet) : Mille (*Abrégé chronologique de l'Histoire de Bourgogne*, 1773, Paris et Dijon), et enfin mon respectable et docte ami M. Mermet aîné, qui a déjà publié deux volumes de sa grande *Histoire de Vienne.*

[IX.]

Cette idée n'en serait pas moins compatible avec l'existence d'une inscription en faveur d'Auguste et de Livie. Les Romains rendaient souvent la justice dans des temples, pour donner plus d'autorité à leurs jugemens.

[X.]

On ne sait trop ce qu'était cet Ancemond. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il commanda à Vienne comme duc bénéficiaire, et y fonda le monastère de Saint-Pierre, dans le *Beau-Champ* (nom qu'on avait donné au territoire entre le

Rhône et Romestang, ***Romanorum statio***, et qui, plus tard, s'étendit jusqu'à *Beau-Mur*), de Saint-André-le-Bas. sur la rive gauche de la Gère, *extrà muros*, mais adossé aux remparts, et de Saint-André-le-Haut, non loin du Champ-de-Mars romain. Ce monastère portait, dans le moyen-âge, le nom de Saint-André-des-Nonnains ou Saint-André-les-Dames. C'était un couvent de filles. On connaît une charte du duc Ancemond; il y est dit : *Moi Ancemond* et *Ansleubane*, mon épouse.... La charte est contre-signée par un *Servilius,* l'an IX de Mgr. Clotaire. Voici son épitaphe :

HIC. IACET. DVX. ANCEMVNDVS
NVLLI. VIRTVTE. SECVNDVS
QVI. REXIT. SEDEM.
ET. EDIDIT. AEDEM

[XI.]

Je ne sais si le siége de Vienne est plus ou moins ancien dans les Gaules que ceux d'Arles, Narbonne, Fréjus et Lyon. M. Mermet assure que le premier évêque des Gaules fut à Vienne, et de fortes présomptions le donnent à croire, puisque cette cité était une importante métropole, bien avant que Lyon ne fût un centre de quelque valeur. Une tradition constante et immémoriale veut que saint Paul ait consacré un oratoire ou crypte à Vienne. Le duché de Bourgogne ne fut éclairé des lumières de l'Evangile que sous Marc-Aurèle. Ce fut saint Polycarpe, évêque de Smyrne, qui y envoya ses disciples saint Bénigne et ses compagnons saint Andoche et saint Tyrse.

[XII.]

La Fête-Dieu, instituée par Urbain IV, fut confirmée au concile de Vienne, en 1311. Ce fut Jean XXII qui y ajouta la *procession*, généralement adoptée par toutes les églises de la catholicité.

[XIII.]

Ce personnel se composa de 300 officiers et habitués jusqu'en 1385, selon les statuts de l'empereur Charlemagne. Il avait déjà beaucoup diminué lors de la révolution de 1793.

Vers l'an 718, saint Eolde, archevêque de Vienne, qui paraît avoir été un personnage puissant, puisque le martyrologe le présente comme allié de la maison royale de France, fit construire une église sur l'emplacement qu'occupait l'église primitive des sept frères Machabées, et la dédia à St. Maurice et à ses compagnons. Saint Volfère, autre archevêque de Vienne, fort en crédit à la cour de Charlemagne, obtint qu'elle fût réparée et augmentée. L'empereur, à sa sollicitation, accorda en 805 des dotations considérables, et arrêta les statuts dont nous venons de parler. De cette époque, les actes de l'église de Vienne furent rédigés au nom du bienheureux saint Maurice, qui devint le patron

de la ville. Ce ne fut qu'en 1052 que fut posée la première pierre de l'édifice que nous voyons aujourd'hui, sous l'archiépiscopat de Léger. Le chœur est la partie la plus ancienne. Lors des guerres de religion, le fameux baron des Adrets arriva à Vienne avec son corps d'armée. Les soldats de la religion prétendue réformée brisèrent la plupart des statues qui décoraient la façade de St.-Maurice, firent voler en éclats les vitraux à coups d'arquebuse, enlevèrent les plombs des combles, et brûlèrent les images, avec les chartes, cartulaires et titres qui tombèrent entre leurs mains.

Lorsque les huguenots revinrent à Vienne en 1567, ils achevèrent de saccager cette église, abattirent la statue en bronze doré de St. Maurice, qui était placée entre les deux tours, essayèrent même de démolir le monument, et désespérés de ne pouvoir réussir, mirent le feu aux toitures. (Voyez la *Notice sur saint Maurice*, par M. Mermet aîné. In-4° long, imprimé par ordre de M. le maire, mai 1825. —Anonyme.)

[XIV.]

C'est sans doute le séjour temporaire que fit à Vienne Ponce Pilate, qui a donné lieu à cette désignation populaire. Le mont Pilate en Vivarais, tirerait-il aussi son nom de celui de ce procurateur de la Judée ?

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU TOME PREMIER.

Dédicace.. v
Préface.. IX
La Neuvaine.. 1
Les Ruines.. 19

Salmigondis.. 109
La Belle Veuve.................................... 127
Vaucluse... 159
Aix... 173
Marseille.. 205

ERRATA.

Page 96, ligne 12, *lisez* je ne sais, *au lieu de* je sais.
191, fermez la parenthèse à la fin de la troisième ligne, après le mot *excuse.*

GENÈVE—A.-L. VIGNIER,
64, RHÔNE.

LA

VENVS D'ARLES.

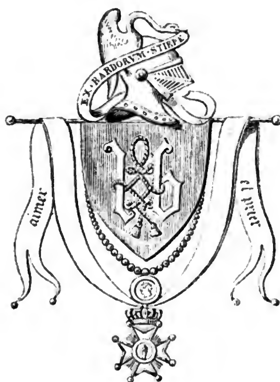
JOSEPH BARD

LA

VENVS D'ARLES

LECTURE DU MATIN.

Tome Second.



PARIS. | LYON.

A. CHERBULIEZ, RUE DE SEINE-ST.-GERMAIN, 57. | L. BABEUF, RUE SAINT DOMINIQUE, 2.

M DCCC XXX IV.

LA

VENVS D'ARLES.

A

POMPONIANA.

POMPONIANA.

BEATRIX DE BAVX
DE LA RACE DES ROYS
D'ARLES.

E voici en route pour Toulon et Hyères. Je ne vous dis rien d'Aubagne, patrie du savant Barthélemy ; ni du charmant territoire de cette petite ville où l'on danse presque tous les jours, où l'on boit du vin de la Ciotat à bien meilleur marché qu'on ne boit de la pi-

quette à Orléans; ni enfin de Cude, où l'on trouve une excellente auberge avec une très-jolie femme pour en faire les honneurs, ni même de ces vallées de roches, sublimes beautés de nature, qui précèdent Toulon. C'est surtout entre Marseille et cette dernière ville, qu'on peut observer la végétation provençale, malheureusement sèche, rabougrie, d'un vert qui ne nous paraît triste que parce qu'il y a en lui excès de ton et de couleur.

L'abord de Toulon est une magnifique surprise. Vous quittez brusquement ces rideaux de rochers gris et chagrinés qui semblent contemporains de la création, cette route tortueuse, tantôt flanquée de précipices, tantôt encaissée dans des monts de pierre taillés ou plutôt déchiquetés à pic; vous aviez froid dans ces gorges abruptes d'Ollioules, véritables thermopyles provençales, où pas un arbre n'avait égayé vos yeux; tout-à-coup, vous voilà dans une plaine superbe, l'oranger des jardins embaume l'air que vous respirez, vous sentez tout votre être s'épanouir dans la chaleur méridionale, vous voyez Toulon devant vous, plus loin la mer pour encadrer le dernier plan du tableau, et puis l'aurore avec ses

flots de pourpre, qui l'illumine tout entier.

Toulon, qu'on nomme en latin TELO, peut-être parce que ce fut TELO MARTIVS qui y conduisit la première colonie romaine, n'a d'importance militaire que depuis Henri IV; son aspect extérieur est celui de toutes les villes de guerre, de Besançon, de Douai, de Lille, de Strasbourg.

Je ne débattrai pas ici la question de savoir si l'importance de Toulon, comme siége de la marine royale, est plus grande ou moindre que celle de Brest. Je me contenterai de dire, en amateur bénévole, tout-à-fait étranger à l'école de MM. Sue et Corbière, que la rade de Toulon n'a pas de rivale pour le circuit, et que l'Océan, tant poissonneux soit-il, paraît bien pâle et bien froid pour qui a senti les flots constellés de la Méditerranée caresser sa nacelle et humecter ses cheveux. C'est une vaste, populeuse et élégante cité que Toulon, sur laquelle je passe à la hâte, parce que ce livre n'est pas écrit pour des marins; mais c'est une cité absolument vide de monumens. Le premier aspect de cette ville est confus. N'allez y chercher ni du romain ni du moyen-âge, pas plus qu'au Hâvre, qui n'est connu que de-

puis François Ier. Vous trouverez des rues longues, bien bâties, munies de trottoirs, un peu étroites; des églises toutes modernes, dont l'une d'une assez bonne fabrique de la fin du XVIIe siècle; une superbe place plantée d'arbres, nommée le Champ-de-Mars, que bornent d'un côté le charmant hôtel de la préfecture maritime, et de l'autre les murs tristes de l'arsenal; tout près de là, la riche librairie et le cabinet de lecture de M. Bellue, qui voulant absolument populariser notre langue chez les Bédouins, a formé à Alger une succursale de sa maison; et enfin l'imprimerie distinguée de M. Duplessis-Ollivaut.

Le port, avec son quai unique d'une demi-lieue de long, bien bâti et bien aligné, est une chose curieuse; vous n'y voyez pas le mouvement d'un commerce maritime, mais une immense activité de travailleurs en navires, des uniformes de toutes couleurs, des gardes-chiourmes penchés sur leurs galères, d'anciens soldats de mer fumant leur pipe au soleil. Il faut distinguer deux portions dans le port de Toulon: le port neuf, entrepris et achevé par Louis XIV, le vieux port d'Henri IV; l'un et l'autre communiquent par un che-

nal. Dans le port neuf sont les pontons qui servent de bagne; dans le vieux port, les bâtimens de guerre. Je ne pourrais pas plus énumérer les frégates, corvettes, goëlettes, flûtes, gabarres, chaloupes canonnières, avisos, alléges, amarrés dans la rade et les bassins, qu'un nègre pourrait compter les coups de rotin qu'il reçoit des bienveillans colons. Là, belles dames, prenez garde d'être suffoquées par l'odeur du goudron et des étoupes enflammées; et si ces voix rauques et ces *ventrebleu* de marins vous fatiguent, après avoir remarqué, en passant sur le quai, la propreté extrême et le luxe des boutiques de liquoristes, puis l'hôtel-de-ville, fort curieux en ce que les termes qui en supportent le balcon sont l'image de deux prud'hommes qui avaient déplu au sculpteur (A), et qu'il livra ainsi à la risée de ses compatriotes, rendez-vous à l'appel de ces gondoliers qui vous invitent du geste et de la voix à venir respirer le grand air de la rade.

J'ai passé plusieurs jours à Toulon, fort bien logé à l'hôtel de la Croix-de-Malte, où l'on vit très-chèrement depuis la glorieuse

(A) Puget.

conquête d'Alger. Je ne manquai pas de me faire diriger, à la rame, dans une de ces gondoles, qu'on peut appeler des *fiacres de mer,* sur l'hopital *Saint-Mandrier* (une lieue au large) que précèdent et qu'entourent les immenses vaisseaux de ligne à trois ponts. Là je revis le Lyonnais Audin, voyageur instruit et spirituel, excellent observateur, dans la société de qui on ne s'ennuie jamais. L'hopital *Saint-Mandrier*, c'est une des trois ou quatre choses incroyables que possède la France, de ce point vous pouvez contempler notre plus belle rade dans toute sa majesté. M. le directeur des travaux du port, pour qui j'avais une lettre d'ami, voulut bien me faire examiner cet établissement de la manière la plus minutieuse. Il y a un *dictum* qui exprime que le roi est plus riche à Toulon qu'à Paris; et au vrai, on est frappé de la vérité de cette idée, émanée du bon sens populaire, quand on visite l'arsenal, autre établissement prodigieux, où la corderie seule est un monde, où il ne faut arriver ni avant dix heures ni après deux, parce que la consigne y est sévèrement maintenue pour tous.

Détournons les yeux du bagne; c'est déjà

trop pour nous de voir chaque année la chaîne traverser nos contrées; qu'avons-nous affaire d'analyser, dans son *botany-bey*, cette désolante fraction de l'humanité?

Il faudrait être nabab, mâcher tous les jours le bétel, et avoir un palanquin à ses ordres, pour être constamment disposé aux goûts de volupté, à souhait. Si donc il arrivait que vous vous fussiez éveillé maussade, que le bruit d'un port militaire vous eût tendu les nerfs et que vous sentissiez vivement le désir de jeter tout votre être sensuel à la nature, aux ombrages, aux fontaines, aux parfums, aux harmonies d'un ciel mythologique, allez vite à Hyères, allez en cette terre promise des malades, allez dans ce fragment du territoire de Naples encadré dans un coin des Gaules.

Sans quitter la France, vous pouvez trouver le soleil de Syracuse, les jardins de Palerme, tous les arbres de la Campanie (terre de Labour), depuis l'humble câprier et le jujubier qui croît dans les buissons, jusqu'au palmier, le figuier aux feuilles découpées et cassantes, le cyprès protecteur des héritages, l'olivier à la feuille grêle, le pin altier, l'oran-

ger, le tamarin, l'aloès, le grenadier aux fleurs rouges, le citronnier, le pampre, le safran, des gazons de serpolet, de thym, de lavande, de mille plantes ambroisiaques si connues des parfumeurs de Grasse, des bois de cytises, des haies de myrtes, de lauriers-roses, de lentisques et de genêts d'Espagne, des petits-pois en février, des fraises en mars, des asperges et des artichauts tout l'hiver.

Allez donc, je vous le répète, si vous voulez jouir du printemps en janvier, dans un autre Éden; allez non pas aux îles d'Hyères, comme disent les badauds, mais dans la petite ville d'Hyères, où il y aura tant de lumière, tant d'intensité de coloris sur les monts, les vallées, les plantations, que vous croirez que tous ces objets vous entrent dans les yeux.

Abritée au nord par la haute et pittoresque montagne qui la domine de ce côté, protégée encore à droite et à gauche par d'autres montagnes qui semblent placées là tout exprès pour faire changer de direction les vents d'est et d'ouest et lui épargner le *mistrao*, la ville d'Hyères n'est effleurée que par le vent du midi, qui lui arrive avec la brise de la mer dont elle est éloignée d'une lieue.

Je ne sais si cette petite ville d'Hyères tient la place, comme on l'a prétendu, de l'antique OLBIA ; mais son nom latin est AREA (CASTRVM ARAEARVM). Elle fut jadis une des plus fortes places du littoral. Charles Ier, roi de Jérusalem et comte de Provence, ne se crut en sûreté qu'après en avoir acquis la propriété des vicomtes de Marseille, en échange d'autres terres.

C'est là que s'embarquaient les pélerins pour la terre sainte, avant qu'on eût inventé la boussole pour les voyages de long cours. Le mouillage y était excellent. Maintenant le débarcadère est à demi comblé, quelques tartanes de pêcheurs, seules, viennent encore quelquefois y chercher un asile, quand le vent gronde au large.

Ma première pensée, en arrivant dans ce doux pays, fut de me présenter chez M. Alphonse Denis, membre de la Légion-d'Honneur, président de la société académique du Var, et maire d'Hyères, à qui j'étais vivement recommandé par une de ces lettres que j'appelle un passeport pour les salons. Je trouvai chez lui le spirituel et élégant auteur des *Chroniques provençales*, qui me reçut avec

une haute aménité, et ne voulut pas me laisser regagner l'hôtel de l'Europe où j'avais déjeûné.

Nous visitâmes ensemble, d'abord le château, dont les ruines, encore gigantesques et fières, dominent la ville au nord. C'était une forteresse du VIII[e] siècle; au pied de la montagne qu'elle couronne, se bâtit la petite cité actuelle, dans le XII[e] siècle, seule époque où l'on commence à voir le nom d'Hyères écrit dans l'histoire. En 1140, ce château passa en apanage à la maison de Foz, qui souvent le défendit contre les prétentions des princes de la maison de Barcelone. Cette famille le posséda jusqu'en 1257. Dans ce temps, après un siége de cinq mois et de nombreux assauts, elle fut obligée d'en venir à un accommodement avec Charles d'Anjou. Sous Louis XIV, après l'entière extinction des guerres civiles, le château et les remparts d'Hyères furent rasés.

Du haut de ces ruines, on a un panorama sublime sous les yeux. A mi-côte, les débris d'un monastère (A); à une lieue devant soi, la

(A) Il ne faut pas le confondre avec celui de St.-Pierre d'Almanare, aujourd'hui détruit entièrement. Ce dernier était situé au pied du mont de N.-D.-de-Consolation.

mer toujours bleue et calme, toujours rayonnante et le plus souvent traversée par des navires; ce rivage plein de coquillages et de sable fin, où débarqua saint Louis à son retour de la Palestine; les îles d'Hyères (jadis nommées *Stœcades*, aujourd'hui connues (A) sous les noms de Porqueroles, Port-Croz, et île du levant), et la presqu'île de Gien. Plus en-deçà un mont surmonté d'une pittoresque chapelle placée sous l'invocation de N.-D.-de-Consolation; pieux monument, gardé par un ermite qui, jadis, guérissait les écrouelles; touchant oratoire chargé d'*ex-voto*, et orné de très-beaux tableaux; vieille chapelle tant de fois restaurée et badigeonnée, qu'on ne saurait assigner l'époque précise de sa fondation, et autrefois voisine d'un monastère de Récollets, qui n'existe plus. A l'est les Alpes lointaines et les salines qui blanchissent et se décou-

(A) Ces îles sont occupées par un commandant militaire, des vétérans, des gardes-côtes, et quelques postes de douaniers. On y voit encore les ruines de quelques châteaux forts. Elles furent autrefois couvertes d'épaisses forêts de chênes-liéges qui depuis un siècle ont disparu. Quelques familles de pêcheurs les habitent encore. C'est dans les îles d'Hyères que les parfumeurs de Grasse vont recueillir une foule de plantes aromatiques.

pent comme un échiquier sur la chaîne grise des collines qui fuient vers Fréjus; au nord-ouest, les hautes montagnes qui enveloppent Toulon, et les flancs déchirés en baies et en promontoires de la côte provençale; du côté de la Haute-Provence, le cours tortueux et interrompu du Gapeau; à ses pieds enfin, le petit territoire d'Hyères, espèce d'oasis peuplée d'odoriférans jardins et de délicieuses habitations, avec sa campagne entremêlée de vignes sans échalas, séparées par des sillons de terres arables.

Après avoir joui long-temps d'un aspect ravissant, aperçu, à l'aide d'une longue vue, les côtes de la Corse, et désigné d'avance tous les points du territoire d'Hyères que nous avions à parcourir, nous redescendîmes à travers les rues tordues et âpres de cette partie de la petite cité qu'on nomme la haute ville. Nous nous arrêtâmes d'abord à l'hôtel-de-ville, ancien édifice des Templiers; puis devant un simple et noble monument, celui en marbre blanc que la ville d'Hyères, patrie de Massillon, a fait ériger à sa mémoire.

Il nous restait à visiter les églises qui sont au nombre de deux. L'une, paroisse actuelle,

est une ancienne collégiale établie par Guillaume-le-Blanc, évêque de Toulon, et n'offre absolument rien de saisissable, quant à sa structure christo-franke. L'autre (Saint-Martin) est un monument de la renaissance, que M. Denis, maire, fait restaurer avec intelligence et les soins les plus assidus, et qu'il va incessamment rendre au culte catholique.

Je fus curieux d'entretenir quelques bonnes femmes des traditions locales auxquelles ont pu donner lieu soit le château féodal, soit les débris d'un monastère épars sur la même colline que domine la forteresse, soit enfin les ruines plus récentes de l'abbaye des Bénédictines; cet antique couvent, qui succéda à celui de Saint-Pierre-d'Almanare (situé au-dessous de la montagne de Notre-Dame-de-Consolation), après le sac que firent de ce dernier les furieux Sarrasins, la torche à la main et le viol dans les yeux. Les unes me parlèrent de la tour d'où s'échappent encore de longs et sourds gémissemens, à certaines époques de l'année; les autres m'attestèrent par *Diou* avoir vu tantôt sur les bords de la mer, vers les ruines du cloître primitif, tantôt sur le mont qui commande Hyères, errer la grande ombre de Béatrix

de Baux (de la famille des rois d'Arles), abbesse de Saint-Pierre-d'Almanare, laquelle ne manque jamais d'apparaître dans les nuits d'orages (A). Le reste de la journée fut employé à visiter les jardins d'Hyères. Ceux de M. le chevalier de Boutiny et de Mme Fills me parurent les plus vastes et les plus beaux. Je vis, dans ce dernier, des bananiers en serre, du café de Bourbon, des cannes à sucre et une foule d'autres prodiges de végétation méridionale. Je ne parlerai pas des palmiers en pleine terre; je me contenterai de dire que ces jardins ou bois réguliers d'orangers et de citronniers sont délicieux. Après ces jardins, vient celui du *château doré*, appartenant à mon savant et honorable hôte, M. Denis.

C'est à vous dire qu'il y avait un habile tailleur allemand, nommé Stulz. Cet industriel alla exercer à Londres son lucratif métier, et y gagna une immense fortune. La poitrine de ce laborieux tailleur était affaiblie; les médecins des rives nébuleuses de la Tamise lui conseillèrent d'aller fixer son séjour

(A) Voyez dans les *Chroniques provençales* de M. Denis, les charmantes pages consacrées à cette abbesse et au sac de son monastère par les Maures.

dans le doux et riant climat d'Hyères. Il y vint, ne tarda pas à y acheter le *château doré*, hôtel d'un extérieur de fort mauvais goût, qui tire son nom des tuiles dorées qui brillent sur son faîtage, et à en restaurer les appartemens avec une rare magnificence. Le salon principal seul coûta au nouveau propriétaire, devenu le *baron Stulz*, plus de 50,000 fr. de glaces et de dorures. Aussi ce salon est-il si riche et si étonnant, qu'il ressemble plutôt à celui d'un prince qu'à l'appartement d'un simple particulier. Hormis dans les maisons princières, je n'ai jamais rien vu de comparable à cette pièce, précédée d'ailleurs d'un second salon, remarquable aussi par le luxe plus tempéré de sa décoration.

M. Denis, jeune officier, trouva moyen d'épouser une des nièces de l'opulent tailleur. Le baron est mort, et maintenant le spirituel auteur des *Chroniques provençales* est propriétaire de cet hôtel, dont il sait faire les honneurs avec délicatesse, tact exquis des convenances, choix, à-propos, et désintéressement. Je me souviendrai long-temps du bal improvisé dans le château doré, après l'excellent dîner que nous y fîmes, en revenant de

nos courses faites toutes à pied, parce que les chevaux de M. Denis étaient malades. Un jeune Grec, bibliothécaire de ce savant, tenait le piano; nous eûmes une fort jolie soirée, dont la musique, l'amabilité, la poésie, la danse française et la valse autrichienne firent les frais.

Le lendemain, nous visitâmes les bastides et *Pomponiana*. Toute la partie du territoire d'Hyères qui avoisine la Méditerranée, lieu d'enchantemens et de rêveries, d'où l'on entend de loin le chant des chevriers, le bruissement des cyprès, la barcarole provençale des pêcheurs, d'où l'on voit trembler le pin maritime, le caroubier d'Ibérie, le platane du Bosphore, le laurier-thym touffu, lieu où l'on respire la brise, si fraîche et si pure de cette mer si connue des pirates catalans; toute cette partie, dis-je, est encore couverte de restes d'habitations antiques. On y trouve des débris de poterie grossière, de tuiles, d'amphores, d'urnes cinéraires. Ce sont les ruines de *Pomponiana*, endroit de station pour les galères romaines, marqué dans l'itinéraire d'Antonin et dans les tables de Peutinger.

M. Toulouzan, de Marseille, et M. Vic-

tor E...., ont prouvé par leurs recherches qu'il ne pouvait plus y avoir doute sur la position géographique de *Pomponiana*.

Nous avons trouvé, M. Denis et moi, quelques fragmens de poterie étrusque à la couleur rouge et au travail fini, comme tout ce qui appartient à cette fabrique. Je les ai emportés pour les placer dans mon cabinet. Des médailles de grand, moyen et petit bronze, et même plusieurs figurines ont été rencontrées sur ce rivage. J'y ai vu des restes de murailles et d'habitations fort bien conservés, près des ruines plus touchantes de l'abbaye de Saint-Pierre-d'Almanare.

Il serait à désirer de voir ordonner des fouilles que la nature du sol rendrait peu coûteuses, mais qui demanderaient à être suivies avec intelligence et assiduité. Il est certain que des monumens enfouis depuis plusieurs siècles indemniseraient amplement ceux qui se livreraient à ces travaux. Allons, monsieur Comte, vous qui êtes comme le *visir* des monumens historiques, provoquez vite de M. le ministre des travaux publics, un *firman* de fouilles, ou si mieux aimez, un *ukase* à la czar.

Je passai long-temps à interroger cette terre romaine, à rêver sur le bord de la mer, à choisir de charmans coquillages, semés avec profusion sur cette rive. Je m'arrachai pourtant à cette vie de contemplation et de souvenirs pour aller voir quelques bastides des environs d'Hyères. Ces *ville* sont loin d'offrir le luxe de celles qui peuplent les alentours de Marseille; mais elles sont infiniment plus rustiques, plus champêtres et plus terriennes. L'intérieur de ces *ville* est décoré d'une manière tout orientale; la salle de réception y est ordinairement entourée de divans, de causeuses ou d'ottomanes profondes, chargées de coussins, où l'on peut prendre un repos facile et délectable.

Parmi les nombreuses bastides que nous visitâmes, M. Denis et moi, celles de MM. Peyron et Harel me parurent charmantes, tant par elles-mêmes que par ce qui les avoisine. Nous y reçûmes d'ailleurs un accueil tout amical et d'excellens rafraîchissemens, assez utiles quand on a une température de 29 degrés sur son frac.

Ces bastides d'Hyères servent assez volontiers de retraite à des marins, à des plan-

teurs, à des colons, qui après avoir gagné de l'or dans les îles, se retirent là pour vivre d'une vie calme et pastorale.

Un grand nombre de Français et d'étrangers de distinction, souffrans, viennent à Hyères endormir leurs maux dans les douceurs du climat. Les salons de cette petite ville sont peuplés de beau monde durant l'hiver. Hyères est alors un séjour de plaisir plus agéable encore que Baden et Plombières pendant la saison des eaux.

Je ne balance pas à dire que le climat d'Hyères est infiniment préférable à Nice, où la température est beaucoup plus variable.

En revenant de *Pomponiana*, j'allai seul, en attendant que la cloche du dîner de M. Denis me rappelât au château, rêver quelques instans un livre à la main (c'étaient précisément les *Chroniques provençales*, dont son auteur venait de me faire hommage), dans le magnifique jardin de Mme Fills. J'étais là depuis une heure, assis sur un banc, à l'ombre des citronniers, tantôt lisant, tantôt crayonnant la *mélancolie* que vous allez voir, quand j'aperçus une femme vêtue de noir, se promenant dans une des allées du jardin.

A MARIA.

Étais-tu, dis-le-moi, belle et douce sylphide,
Errante sous les murs de ta haute *bastide*,
Pour contempler le ciel, les monts aux flancs chenus :
Ou pour attendre, là, sur un lit d'amarante,
Qu'un ange aux ailes d'or t'emportât dans sa tente,
A des rivages inconnus ?

Rêvais-tu, Maria, dans un sublime rêve,
Aux golfes du mystère où la foi nous élève,
Ou comptais-tu les lis effeuillés sous tes doigts,
En ce soir que, guidé par un ami fidèle,
Mon œil brun rencontrant ta timide prunelle,
Te vit pour la première fois ?

Je te vis, te revis et te revois encore;
Tel qu'un bijou tombé des écrins de l'aurore,
Tu parus sur la route où je portais mes pas :
Et dès lors, en tous lieux, ta gracieuse image
Me suit, passe et repasse, ainsi qu'un blanc nuage
Qu'on voit et qu'on ne touche pas.

Eh ! oui, tu vins à moi sur ces nobles ruines,
Vieux témoins de la gloire et des splendeurs latines ;
Le ciment des Césars s'adoucit dans ta main,

Ta main que je trouvais et si fraîche et si tendre.....
—Tu le pressais encor, quand nous crûmes entendre
Soupirer l'ombre d'un Romain.

Quand des jours écoulés je remuais la poudre,
Quand, pensif et distrait, je cherchais à résoudre
Quelque antique problème, en te sentant vers moi,
J'assiégeais les débris épars dans la campagne,
Et pourtant, le dirai-je ?..... ô ma jeune compagne,
— Toute ma Rome.....— c'était TOI.

TOI que je ne connus un instant sur la terre
Que pour savoir combien j'y vivais solitaire,
Sans rencontrer un cœur qui battît vers mon cœur,
Une âme qui comprît la langue de mon âme,
Une foi rayonnant, sous un voile de femme,
Dans la simplesse et la candeur.

Puisque ce faible luth répond à mon délire,
As-tu donc effleuré les cordes de ma lyre,
Quand tu vis quatre vers éclore sous mes doigts ?
Cette harpe qui, neuve, exhala ma tristesse,
Une brise des cieux, tout le jour la caresse.....
— Serait-ce l'écho de ta voix ?

Il me suit, Maria, sous le ciel de Provence,
Ce souvenir d'amour, de paix et d'innocence
Que tu laissas tomber sur le barde sans nom :

Partout, vers le rescif d'où j'embrasse le monde,
Sur les bords que la mer a blanchis de son onde,
Il agrandit mon horizon.

Il se berçe avec moi, quand une humble nacelle
Livre aux vagues d'azur ma vie ardente et frêle :
Si je presse une fleur, il me serre la main,
Il est sous l'olivier qui me prête son ombre;
Si la route est poudreuse, et si le jour est sombre,
Seul, il parfume mon chemin.

Cytises, grenadiers, belles rives d'Hyère,
Bois de myrtes, coteaux inondés de lumière,
Parlez : quand je foulais votre odorant gazon,
Quand je cueillais ces fruits apportés d'Hespérie,
Qui, dans tous vos jardins, ont une autre patrie,
—Ne murmurais-je pas un nom ?.....

Maria, Maria...., qu'il est suave et tendre,
Ce nom, ce chaste nom que je ne puis entendre
Sans le chanter long-temps comme un hymne d'amour !
Serait-il, ici-bas, un emblème, un mystère ?
— Ah ! celle qui reçoit les larmes de la terre
Le porte au céleste séjour !

Pensant que cette dame était étrangère, je me levais déjà pour l'aborder avec politesse et lui offrir de la guider dans ce labyrinthe

d'orangers, lorsque je ne vis plus rien. La curiosité fut peut-être alors plus puissante chez moi que l'urbanité, car je me mis à parcourir le jardin dans tous les sens, tâchant de rencontrer celle que je n'avais qu'entrevue. Toute ma peine fut perdue, je ne trouvai personne, et je venais à peine de me rasseoir dans la même place et d'y reprendre ma lecture, quand la cloche du château doré me fit déserter le jardin. La première chose que je vis au détour de la prochaine allée, fut un billet plié et cacheté à la hâte, avec cette adresse écrite, ainsi que le corps du billet, au crayon:

Au poëte qui lisait à l'ombre des citronniers.

L'équivoque, ici, n'était pas possible; je m'empressai donc de lire la mystérieuse missive, dont voici le contenu:

A Hyères, ce 1er juin 1833.

Je suis, Monsieur, la veuve avec qui vous avez voyagé, et qui vous a raconté tant de

choses. Comme je vous avais annoncé que je voyagerais et que vous m'aviez, vous-même, témoigné l'intention de parcourir la Provence, nous serons réciproquement moins étonnés du hasard qui nous réunit encore. Il me reste bien des choses à confier à votre cœur de poëte. Si vous êtes envieux de les entendre, trouvez-vous le mardi 19 courant à bord du paquebot à vapeur qui doit faire le trajet entre Marseille et Arles. J'y serai moi-même ; je vais à Arles, peut-être désirez-vous connaître cette antique cité, si célèbre par la beauté de ses habitantes.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentimens.

Ludovie d'Orellane.

Ce billet me rappela toutes les confidences du théâtre d'Orange. La belle veuve avait donc nom Ludovie d'Orellane, elle s'était souvenue de moi, elle me donnait le nom de poëte, moins parce que je lui avais dit que je m'occupais de poésie et de monumens antiques, que parce qu'elle avait rencontré quelques spiritualités dans ma conversation..... Je me promis d'autant plus sincèrement d'être

fidèle au rendez-vous, qu'il ne me restait plus à visiter sur cette côte provençale qu'Antibes et Fréjus, et que mon intention préexistante avait toujours été de gagner le Languedoc par Arles, quelque temps après, mais sans m'être prescrit un jour donné, et sans avoir rien préjugé sur la voie que j'emploierais.

Le lendemain matin, je pris congé de M. Denis, non sans lui témoigner vivement ma gratitude pour sa bienveillante hospitalité. En échange des livres qu'il me donna, je lui promis mes ouvrages, et il m'invita beaucoup à accepter le titre d'associé de la Société académique du Var, dont il est président.

Je ne vous dirai rien d'Antibes, jolie petite ville maritime, qui confine la France vers le comté de Nice; ni de Fréjus (FORVM IVLII, civitas Foro-Juliensis) où je passai plusieurs jours à examiner des restes d'étuves, d'amphithéâtre, et ceux de ce fameux aquéduc, qui amenait les eaux de dix lieues. Je m'étonnai que cette antique cité, dont le cardinal de Fleury fut si long-temps évêque, conservât encore tant de ruines vénérables, en songeant qu'elle fut si souvent saccagée par

les Goths et par les Sarrasins qui avaient près de Fréjus leur célèbre retraite du *Fraxinet*. Il me suffira de vous apprendre, aimables lectrices, que le 19 juin, à 5 heures du matin, je me trouvais à Marseille, à bord du paquebot à vapeur, où je ne tardai pas à rencontrer la veuve d'Orange, parmi une foule immense de marchands et de marchandises qui se rendaient à la foire de Beaucaire, longtemps même avant l'ouverture, pour pouvoir s'y loger convenablement.

LE PAQUEBOT A VAPEUR.

LE

PAQUEBOT A VAPEUR.

ARELAS MATER
OMNIVM GALLIARVM

Arracher la belle veuve à la société de marchandes qui l'environnaient, et la conduire dans la chambre élégante des passagers, tandis que la foule curieuse se casait sur le tillac voilé d'une énorme tente, fut l'affaire d'un instant.—Combien je m'applau-

dis, Madame, du heureux hasard qui nous réunit encore!... Mais quelle est, dites-moi, cette jeune personne de figure divine, qui paraît être de vos amies et s'attacher à vous?

Elle se nomme Isabelle-Marie de Nalia; mais elle est généralement connue à Arles sous le nom d'*Aurélia* ou la *Vénus d'Arles*. C'est ma cousine, fille d'une sœur de feu ma mère. J'ai mille choses à vous raconter sur Isabelle-Marie, que j'appellerai dorénavant du nom qu'on lui a généralement imposé. Je vais détourner son attention, en lui offrant dès à présent ce livre qui lui est destiné (les *Harmonies poétiques*). Du reste, nous parlerons à voix basse. Vous m'avez exprimé en homme qui sent vivement, Monsieur, le désir de trouver la fille que vous rêvez, ne fût-ce que pour avoir l'assurance qu'elle existe quelque part. Aurélia, je crois, a dans ses traits toutes les grâces que vous aimez, et dans son cœur toute la poésie qui vous enchante.

Parlez, Madame, parlez; tout ce qui concerne Isabelle-Marie de Nalia, Aurélia, la Vénus d'Arles (tous ces noms sont tendres et poétiques), a droit de m'intéresser beaucoup.

Et pendant que la belle veuve me caractéri-

sait sa divine parente, mes yeux ne cessaient d'être fixés sur *Aurélia* comme sur une chose merveilleuse qu'on rencontre dans son chemin au moment que l'on s'y attend le moins.

Voici donc le résumé de ce que j'appris et de ce que je pus voir moi-même d'Isabelle-Marie de Nalia.

Aurélia, c'était une jeune fille née à Arles d'une famille élevée qui prétendait, à juste titre, n'avoir été obscure ni à l'époque de la domination romaine dans la Narbonnaise, ni sous les rois bourguignons. Elle était belle, Aurélia, belle à ravir, douce, angélique, vive, spirituelle et caressante comme la brise qui a passé sur des avenues de citronniers, ou comme l'haleine d'une sylphide. C'étaient les formes romaines dans toute leur perfection, une tête idéale, des cheveux noirs comme du carbone, le nez de la *Vénus mouillée,* le front de la Vénus de *Milo*, des bras qu'on eût dit modelés tout exprès pour serrer un amant, une voix neuve, sonore, cadencée; une peau diaphane, des dents de nacre, et toute cette vie de jeunesse, de regards, de cœur, d'esprit, d'ambition de vierge, jetée sur un visage de vingt ans. Ces regards, disons-le, offraient le

plus insolite mélange de pureté, de tendresse, d'innocence, de timidité, et cependant ils jaillissaient de deux yeux larges, fortement arqués, bleus, et singulièrement animés. Son âme, elle la sentait, mais l'exprimait peu: quelquefois cette âme palpitait dans des sens impressionnables et mobiles, par contre-impulsion; le plus souvent elle se concentrait en elle-même comme en un lointain infini, comme en une suave et délicieuse solitude.

On voyait que ce cœur vierge, enveloppé dans un esprit sans vulgarité, mais qui se surprenait à avoir quelque coquetterie, cherchait dans l'existence le moyen terme entre la poésie de sentiment et la poésie de sensations. L'ensemble de la personne d'Aurélia était calme, harmonieux, décent, simple et élégant. Il n'était pas difficile de s'apercevoir que d'incalculables chagrins avaient passé par ce front si jeune et si blanc, que des torrens de larmes avaient abreuvé ces paupières si flexibles et si fraîches; mais il était plus aisé encore de discerner l'influence des convictions religieuses sur ce visage céleste.

Oui, la religion rayonnait sur ces joues pâ-

les et roses en même temps, la religion semblait s'exhaler en mots mystérieux et inachevés de ces lèvres purpurines, la religion paraissait ennoblir cet être encore plus que les grâces et la beauté qui faisaient sa parure native.

Malgré ce qu'il y avait de frais et de primitif dans son âme, la sensation, il faut bien le dire, éclair rapide, avait quelquefois prédominé chez Aurélia, et elle avait eu la naïveté de la confondre avec le sentiment. Ainsi de cette poésie du midi, qui vit surtout en-dehors de notre organisation intime, poésie moins idéale, moins sérieuse, moins méditative, moins solitaire, moins analogue enfin à notre origine que la poésie de cœur. Ainsi de cette mobilité d'esprit qui souvent reçoit et écoute les douces harmonies de l'âme, mais ne s'y abandonne que pour les jeter à l'extérieur et pour les épandre autour de lui.

Combien elle avait été agitée pour une vie de vingt ans, la vie de notre Aurélia!.....

D'abord, elle avait chaudement aimé un simple artiste, jeune homme énergique, employé comme maître-ordonnateur au dé-

blaiement de l'amphithéâtre d'Arles, jeune homme brûlant de générosité, d'honneur et de probité, chez lequel aussi la sensation était prompte, ardente, impérieuse.

De puissantes contrariétés avaient apporté des entraves à toute espèce de rapprochement entre Aurélia et le beau jeune homme. C'est à vous dire que *Décius* (il se nommait ainsi) cachait sous les dehors simples de sa profession, une de ces âmes de poëte si communes à Nîmes, à Arles, à Montpellier, et dans toute cette partie de notre midi.

Au moral, son organisation était complète; au physique, c'était un Romain de la république, avec une figure noble, plus caractérisée que régulière; des membres moins vigoureux que proportionnés; une taille moins élégante que virile; un regard castillan et une voix à la fois douce et euphonique, comme celles qu'on entend en Andalousie.

Durant qu'Aurélia rendait, de naïveté et de conviction à Décius, amour pour amour; durant qu'elle était triste, malheureuse d'oppositions et de chicanes domestiques, elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'un jeune gentilhomme de la Camargue, que distinguait par-

ticulièrement une sotte et puérile présomption, espèce de faquin brutal, chasseur, vain, d'un esprit court, myope, boiteux, qui d'ailleurs avait un nom et de la fortune, recherchait avec un zèle empressé tous ses pas et tous ses regards.

L'intérêt du vicomte Alaric de Mont-Sauveur pour la Vénus d'Arles, devint bientôt furieux et frénétique. Il était fortement favorisé dans ses démarches, ce grossier vicomte, par la famille d'Aurélia, excepté par le propre père de la Vénus d'Arles, homme infâme dont nous aurons à parler plus tard.

Cependant on apprit à Arles avec stupéfaction et pitié, que Décius, celui-là même qu'adorait Isabelle-Marie de Nalia, venait d'être enseveli sous les décombres de l'amphithéâtre.

Un mystère profond voila ce trépas...... personne n'avait ni vu ni entendu l'éboulement..... pour qui connaissait la nature et l'état des travaux, c'était chose incompréhensible que cette chute si subite et si imprévue.

La voix publique ne fut pas lente à désigner Alaric de Mont-Sauveur comme seul auteur d'une catastrophe aussi effroyable.

Alaric n'avait pas dissimulé sa jalousie envers le malheureux Décius; plusieurs fois on l'avait vu rôder autour des arènes, jetant un regard farouche et presque féroce sur son rival.... ; il n'en fallut pas davantage pour que le vicomte fût généralement incriminé par l'opinion. Mais les preuves manquaient et manquent encore.

A l'heure que la cloche de Saint-Trophime tintait les glas de Décius, à l'heure que le convoi funèbre traversa les rues tortueuses et étroites de la vieille cité romaine, que faisait Aurélia? .... Ce n'était plus la Vénus d'Arles si belle, si jeune, si sémillante.—Pâle, défigurée, agonisante, elle était flétrie sur un lit de douleur, et sa pénible guérison passe encore pour un miracle en la bonne cité d'Arles.

Décius avait un ami, confident de toutes ses pensées, jeune homme énergique, généreux, passionné comme lui, un de ceux en qui les haines et les amitiés ne meurent pas, ardentes, invincibles telles qu'elles vivent au cœur des enfans du midi. Horace, c'était son nom, ne fut pas le dernier à faire peser de graves soupçons sur le gentilhomme campagnard. Aux

obsèques de Décius, son œil avait paru menaçant, préoccupé, sauvage et distrait!.... c'est qu'il avait résolu de venger les mânes d'un ami. L'amour de Décius pour Aurélia lui était connu ; d'ailleurs, il voyait dans la vengeance une consécration de cette flamme toujours chaste, toujours digne de l'un et de l'autre.

Oui, la belle, la douce, la suave Aurélia n'avait jamais failli...... son cœur s'était volontairement donné à Décius, parce qu'elle avait rencontré dans cet artiste d'un ordre inférieur de profondes sympathies, parce qu'elle l'avait compris et en avait été comprise. Sa renommée de beauté antique, sa réputation d'esprit et d'amabilité avait parcouru toutes les villes voisines, Nîmes, Montpellier, Tarascon, Beaucaire, Avignon, Aix, Salon, Saint-Remy, Marseille; partout il n'était bruit que de la Vénus d'Arles, que d'Aurélia : dans les châteaux seuls, on s'obstinait à l'appeler encore Isabelle-Marie de Nalia.

Chaque jour des paris étaient faits à Marseille : les uns soutenaient qu'Aurélia était plus belle que son type, la Vénus d'Arles; d'autres, ceux qui ne l'avaient pas vue, affir-

maient que la statue (A) antique devait l'emporter légèrement sur la vierge contemporaine. Des légions de fashionnables arrivaient de tous les points de la Provence, du Languedoc et du Comtat Vénaissin, à Arles, sous le prétexte apparent d'en examiner les ruines, mais avec le projet fixe de voir Aurélia. Les sérénades se multipliaient sous ses fenêtres. Dire qu'elle n'était pas sensible à ces hommages, ce serait beaucoup préjuger du cœur d'une jeune personne, dont la force est encore de la faiblesse; mais elle n'en était ni moins modeste, ni moins naturelle et simple dans ses manières, ni moins exclusive dans son amitié pour l'ombre de Décius. — La voilà donc trouvée, cette fille que je rêvais à vingt ans moi-même, cette fille que j'ai demandée à tant de régions, cette fille dont le songe était en moi une sorte de monomanie, cette fille dont l'image idéale m'était toujours présente. Elle était poëte sans calcul, elle avait aimé un beau jeune homme pour lui-même, elle

(A) La *Vénus d'Arles* que l'on remarque au musée des antiques, fut trouvée sur l'emplacement du théâtre romain, en 1648; les consuls d'Arles l'offrirent à Louis XIV, qui la fit placer dans la galerie de Versailles.

n'avait aucun des préjugés de sa naissance, et envisageait la société avec une tendre, précoce et noble philosophie; elle avait ces formes finies et pures dont la statuaire antique nous a légué le modèle; c'était bien là la VENVS D'ARLES, telle que nous la voyons au musée de Paris; mais la Vénus d'Arles, animée d'un souffle divin; la Vénus d'Arles, avec ce regard indécis, mystique, mélancolique que donne le christianisme; la Vénus d'Arles, avec cette âme élevée, tranquille, qui n'a de terrestre qu'une propension à s'évaporer trop facilement dans un beau soleil, et à chercher quelquefois la poésie en-dehors d'elle-même. Ce besoin de sensations dans une telle âme, c'était un charme de plus, c'était une grâce piquante ajoutée à des grâces sérieuses, c'était un coin du voile humain, c'était la seule partie de l'être qui fût accessible à l'homme, la seule où il pût reconnaître que la fille de vingt ans n'était ange que par les ailes idéales du cœur, mais que ses pieds touchaient à ce globe......

Ma tête était montée à des idées sublimes, j'entendais presque soupirer au fond de moi une lyre inconnue; quelquefois je m'assou-

pissais dans d'incroyables extases, lorsque mettant machinalement ma main dans la poche de mon frac, où ne se trouvaient pas habituellement ma tabatière et mon mouchoir, je sentis quelque chose de dur que je n'hésitai pas à en extraire. C'était la pierre écrite de Vienne, c'était le fragment de marbre trouvé dans cette antique cité des Viennois-Allobroges, près du cénotaphe de Valerius Asiaticus; c'était ce marbre sur lequel on avait inscrit au charbon ces mots des livres saints : QVAERITE ET INVENIETIS. J'examinai le morceau de marbre avec attention ; il était rentré dans ma poche depuis long-temps, que j'étais encore abîmé dans de profondes réflexions, et que la belle veuve se vit forcée, pour m'en tirer, de prononcer d'une voix plus incisive le nom magique de la *Vénus d'Arles*.

Cependant, tandis qu'Aurélia s'abandonnait sans réserve à ses larmes, à ses regrets poignans sur la perte de son ami, des circonstances graves vinrent jeter de nouvelles agitations dans son existence. Un enlèvement d'une part, et des feux incestueux de l'autre.... Belle et douce Aurélia, toutes les épreuves vous sont donc destinées! Il fallait donc

que ce qu'il y avait d'humain dans votre âme s'usât au frottement des malheurs de ce monde, pour qu'elle appartînt toute virginale et toute spirituelle aux chœurs des séraphins qui tiennent la harpe aux pieds de l'Eternel! Quel affreux contraste! Comment une fille si vertueuse et si accomplie avait-elle pu naître d'un père si immoral? La plume se refuse à raconter des choses que repoussent la nature, les liens du sang, les mœurs de la société des pasteurs, ainsi que celles des sociétés civilisées par la pensée et par les arts. Un homme dont la vie avait été jusque-là calme, devenu tout-à-coup monstre dans l'âge mûr!............................

Alexandre de Nalia, père de la Vénus d'Arles, et depuis long-temps veuf d'une femme qui avait laissé dans la cité de longs et précieux souvenirs de ses vertus, de ses grâces, de son esprit, fut soudainement épris, à cinquante-deux ans, d'une violente et inflexible passion... pour qui?..... pour sa propre fille..... Peut-être l'exagération du sentiment d'amitié pour cette fille unique, avait engendré cette dégradation; peut-être les hommages mis aux pieds d'Aurélia avaient

enivré ce père; peut-être...... pas d'excuses..... l'amitié épure l'âme et ne la flétrit pas. C'était une de ces passions maladives, cruelles et brutales, qui ne viennent qu'à des hommes sans courage, sans honneur, sans pensées; qui, nés pervers et mauvais, n'avaient paru long-temps négatifs, que parce qu'ils avaient été forcés de se torturer pour vivre selon la société.

Voilà donc un père, un monstre qui vient essayer de faner de son souffle envenimé le lis solitaire et frêle; le voilà, ce père abominable, qui vient opposer ses incestueuses amours et ses sordides démonstrations à la tendresse furieuse du gentilhomme de la Camargue! Aurélia, inconsolable, d'une part, de la mort de Décius; Aurélia, qui avait juré de n'appartenir jamais à Alaric de Mont-Sauveur; Aurélia, la sensible Aurélia, reçut de pareilles ouvertures avec une horreur, un sentiment de frayeur, de ceux qu'on éprouve en voyant quelque chose qui n'est pas dans la nature, dont on n'a même jamais soupçonné l'existence et la possibilité, avec un dédain et une fierté dignes de son âme pieuse, aimante, limpide. Qu'il connaissait peu sa fille, cet

aveugle et malheureux père! Il la croyait facile en amours, parce qu'elle avait aimé une fois, et il se faisait une spéculation de ce préjugé, une tâche de démoralisation, un calcul des vices qu'il se plaisait à supposer à son sang, dans l'intérêt d'une stupide passion. Aurélia avait cherché par mille moyens à échapper à ces tourmens d'une autre nature... Son âme était révoltée, ses sens s'étaient glacés; elle eut un jour la force de s'armer d'un pistolet et d'en tourner la bouche vers son front, à l'instant où Alexandre de Nalia lui renouvelait ses infernales propositions. On dit qu'une fois encore, harcelée par l'auteur de ses jours, elle roula dans sa pensée le dessein de renouveler l'exemple antique donné par la vertu en péril. Elle songeait à mutiler son visage........

Un soir, Aurélia s'était, comme par miracle, arrachée à la surveillance jalouse de son père: elle était allée, avec sa femme de chambre, respirer le grand air vers les ruines de l'abbaye de Mont-Major, ruines trop fraîches et trop blanches pour être poétiques. Tout était parfums sur la colline détachée de la chaîne pittoresque des Alpines. L'ombre large

et précise s'alongeait dans la plaine, et venait voiler les teintes chaudes et vigoureuses du paysage. On entendait dans le lointain hennir les coursiers de la Camargue, on entendait les chansons naïves des pâtres regagnant leur chaumière. Le paquebot à vapeur de Lyon descendait, rapide, le cours tumultueux du Rhône, et s'apprêtait à débarquer ses passagers à Arles. A l'occident, le soleil se couchait dans son lit d'or et de pourpre, vers les montagnes du Bas-Languedoc, et envoyait ses adieux au fleuve, en paillettes scintillantes et en éblouissans reflets. Aurélia était en présence de ce tableau, pâle, affligée, triste et plaintive. Elle ne regardait que ce soleil se cachant dans sa tente, que ce Rhône qui pouvait emporter la vie d'Isabelle-Marie sur une terre moins barbare que le foyer domestique; que ces majestueux portiques de l'amphithéâtre où Décius avait trouvé la mort, et qui lui paraissaient comme son vaste mausolée; surtout, elle détournait ses regards de cette grande île où elle eût pu voir poindre les tourelles du château d'Alaric de Mont-Sauveur.

Déjà elle revenait silencieuse, abîmée en d'indicibles chagrins, dans cette maison pater-

nelle où l'attendait la férocité, quand tout-à-coup parut devant elle un homme d'une figure vulgaire, d'une mise soignée, âgé d'environ trente-huit ans. — Aurélia, sublime Aurélia, vous pleurez, et je viens tarir vos larmes.... votre infortune n'a d'égale que votre admirable résignation.... Si vous demeurez encore chez votre abominable père, le déshonneur ne peut manquer de souiller votre jeunesse et vos grâces.... il empoisonnera le reste de votre existence.... Choisissez entre un avenir de plaisirs, de consolations et de joies, et un présent qu'on ne peut caractériser, tant il est affreux pour vous.... Voulez-vous m'aimer, divine Aurélia, voulez-vous m'appartenir?.... Je suis riche, jeune, honorablement connu dans le commerce de Marseille.... je puis faire votre bonheur.... je viens à vous, Aurélia, comme le vengeur de Décius, je viens vous arracher aux incestueux désirs de l'auteur de vos jours, je viens chercher la perle, pour l'enchâsser dans l'or et empêcher qu'elle ne soit brisée par les pourceaux.... vous voyez votre sauveur et votre ami.

— Je ne vous connais pas, Monsieur, et je vous prie instamment de garder pour vous

seul votre stérile pitié et votre brusque tendresse... Laissez-moi. — J'ai de l'or, Aurélia, mais je vous aime et ne puis plus vivre si vous ne partagez pas mon destin ; mais depuis huit jours, je suis à Arles, baisant la trace de vos pieds, épiant le moment favorable pour vous parler, pour vous ravir à votre pénible situation ; mais tous les détails de votre vie me sont connus ; mais Décius est plongé dans la tombe ; mais votre père, votre père, Aurélia.... — Les affections, Monsieur, ne se donnent pas au premier venu.... quel prix aurait l'amitié si elle ne naissait de sympathies longuement éprouvées ?.... De l'or, que me fait votre or, que me fait votre négoce, que me fait la position d'un homme que j'ai peut-être vu, mais que je n'ai jamais regardé ?.... Quelque triste que soit ma position, je trouverai, Monsieur, dans la religion que j'ai sucée avec le lait maternel, assez de force pour la soutenir, assez de calme pour ne l'échanger que contre l'amour de celui que j'aimerai.

C'était un huguenot, que cet opulent épicier de Marseille. C'est dire assez qu'il était sans principes religieux fixes, et qu'il portait un cœur sec et vide comme beaucoup de ses co-

religionnaires. — Eh bien! tu seras à moi de gré ou de force, Aurélia...............

....

....

.... et une chaise attelée de deux chevaux de poste se présente; et malgré ses cris, la Vénus d'Arles est hissée, on ne sait comment, dans la voiture du négociant. Sa résignation à ce nouveau sort fut encore plus profonde que celle qui l'avait fait admirer auparavant. Abattue, découragée, elle se laissa emmener sans plus résister, se bornant à accuser quelquefois son ravisseur de lâcheté, se confiant à la Providence du soin de pourvoir à son destin, espérant que peut-être, au milieu de tant de maux, viendrait un dénoûment favorable et inconnu, et que la coupe, à force d'être pleine de fiel, finirait par verser. Rien ne doit étonner dans l'absurde et violent procédé de Cassin (ainsi se nommait le ravisseur), pour qui connaît l'âme de prose de la plupart des négocians, classe d'hommes assez volontiers disposés à mesurer tout à l'aune, à faire bon marché de tous les sentimens, à peser tout au poids de l'or, à juger toutes choses avec un plat orgueil, une basse cupidité, un

esprit épais, opaque, un égoïsme vulgaire, des intérêts de plomb et de chiffres, et à troquer quelques écus contre jeunesse, poésie, innocence. Un marchand!.... Aurélia!... Certains marchands sont-ils capables d'apprécier un sentiment délicat, de s'identifier avec une harmonie poétique, de comprendre un amour né d'une sympathie?.... Non, amour brutal à cette aristocratie bourgeoise du *Constitutionnel*, mille fois plus vaniteuse que la noblesse d'épée des Rohan et des Montmorency.

La voilà donc, la Vénus d'Arles, Aurélia, Isabelle-Marie de Nalia, à Marseille, dans l'habitation luxueuse de l'*épicier* en gros, qui lui offre des trésors pour conquérir son amour, qui lui renouvelle, tantôt les scènes d'intérêt de Mont-Major, tantôt les caresses véhémentes du rapt. Aurélia demanda huit jours de réflexion : elle promettait de donner alors une réponse claire, précise, définitive. Elle ne voulut, durant ces huit jours, qu'une chambre solitaire, un crucifix, une image de la Vierge, l'Imitation de N. S., et une nourriture frugale. Cassin attendait avec anxiété le terme fixé par Aurélia, et se disposait à user des dernières violences, si la décision de la belle vier-

ge ne répondait pas à ses écumans désirs, lorsqu'il reçut une visite bien inattendue. — C'était celle d'Horace, l'ami de ce Décius mort si misérablement dans les arènes d'Arles. A peine Horace était-il entré, à peine avait-il rudoyé Cassin, que deux autres voyageurs se présentèrent presque simultanément. L'un d'eux, c'était Alexandre de Nalia qui venait réclamer sa proie; l'autre, c'était le jeune vicomte Alaric de Mont-Sauveur qui, essoufflé et furibond, demandait à grands cris sa prétendue fiancée. Ici les expressions manquent pour peindre le noble et intrépide dévoûment de l'ami de Décius. Des trois rivaux qui, à des titres si divers, circonvenaient Aurélia, justice prompte fut faite. — Je suis le vengeur de la Vénus d'Arles, disait Horace, je la débarrasserai d'un noble fat et grossier, d'un vil ravisseur, et d'un père monstre.... Oui, je le dois à l'ombre de Décius, je le dois aux vertus d'Aurélia....

D'abord, Alaric est provoqué en duel, et succombe dans les allées de *Meilhan;* pas de pitié pour le hobereau.

Alexandre, baron de Nalia-Nalia, est insulté, bafoué, au point de ne pouvoir pas

refuser la même satisfaction. — A 52 ans, on n'a pas encore acquis le droit de ne point paraître en champ clos, quand on a pour adversaire un homme qui en a trente-huit. Adieu le blason, adieu les vanités du manoir; il faut se mesurer avec un prolétaire. — Alexandre va être assassiné sur le pavé par celui qui a crié vengeance et qui fera vengeance.... quand même, ou il ira disputer sa vie en ferraillant. La première satisfaction qu'exige le généreux ouvrier, c'est une plainte en forme du père d'Aurélia contre le vil Cassin. Et puis il l'entraîne à onze heures de la nuit, vers la grève voisine de la *Major*, et puis, le second coup d'épée perce au cœur le gentilhomme qui voulait violer sa propre fille. Les deux duels ont été légaux : il y avait des témoins. Devenu plus calme par le sentiment d'une double haine éteinte dans le sang, Horace revient chez le négociant, qu'il avait fait garder à vue par un ami, et Cassin est livré à la justice.

Que faisait Aurélia?...... solitaire dans sa chambre éloignée du centre de l'habitation, elle priait, elle ignorait tout ce qui s'était passé dans un seul jour. Horace avait pris les mesures nécessaires pour que personne ne la

prévînt.... il se chargea lui-même de lui apprendre les événemens qui changeaient si subitement son sort. La voilà bien, cette profonde générosité des hommes du peuple, cette vertu désintéressée, franche, ardente, qu'on rencontre dans les classes que l'égoïsme, la cupidité et le luxe n'ont pas encore dégradées. Durant les tristes événemens de juillet, que de prolétaires ont donné de mémorables exemples, que d'hommes aux mains calleuses, de ces hommes qui gardaient les palais avec des canardières ou des fourches, ont sauvé et protégé!—Il entre, Horace, il entre vers Aurélia, l'œil vif, la figure calme, la démarche animée. —Je vous ai délivrée, tendre vierge, du noble impudent qui s'attachait à vos pas, malgré vous; j'ai vengé dans son sang les mânes de notre ami... j'ai vengé la beauté, l'innocence, la religion..... votre père n'est plus...... Cassin, ce brutal marchand qui vous a jetée dans cette ville, dans cette maison, dans cette chambre, est livré aux tribunaux. —S'il me fallait mourir, je mourrais satisfait.... Dieu ne peut que me pardonner.... et j'ai une si haute confiance en sa miséricorde et en sa justice suprême, qu'avant de repartir pour

Arles, je vais entendre la messe à Saint-Jean, sûr que mon cœur ne battra pas plus vite que de coutume, durant le saint sacrifice.

Une profonde léthargie s'empara d'Aurélia, à ce récit qu'elle avait entrecoupé de cris, de larmes; car tout son cœur, toute sa piété, luttaient contre son âme; il se passait dans cette fille d'inexprimables combats; sa nature n'y put résister, elle tomba agonisante sur son lit.—Je n'ai voulu que votre estime, Aurélia, répétait sans cesse Horace, en lui prodiguant tous les secours qu'exigeait sa cruelle position; quand, sur ces entrefaites (me dit la belle veuve, en me regardant fixement), j'arrivai auprès de ma cousine. A peine renfermée dans sa retraite, Aurélia m'avait écrit à Orange, et je n'avais pas hésité à accourir à Marseille. Pour Horace, lorsqu'il eut remis Aurélia entre mes mains, il disparut. —J'ai su que le surlendemain, Horace avait repris le cours de ses obscurs travaux, et qu'en posant des dalles dans une maison d'Arles (car Horace était appareilleur), il chanta d'une voix dont on admirait plus que jamais le timbre net et sonore.

Me voilà donc à Marseille, accablée d'é-

motions. Aurélia reprit ses sens en me voyant. Je profitai de cet éclair de santé pour la faire conduire à l'hôtel des Empereurs. Trois jours suffirent pour remettre presque complètement ma charmante cousine. Avant de rien décider sur son avenir, elle me manifesta vivement le désir de faire une pieuse retraite de neuf jours dans un couvent de Marseille. Durant qu'Aurélia se recueillait dans le silence et la paix du monastère, j'allai moi-même secouer tant d'idées cruelles et amères, tant de tristes préoccupations, dans la ravissante contrée où vous m'avez revue.

De retour à Marseille, je trouvai Aurélia plus fraîche, plus calme, plus résignée, plus étonnante que jamais. La religion avait épuré cette âme, déjà si pure, et mis sur ses douleurs un baume que la terre ne donne pas. C'est alors que je lui parlai d'avenir. Elle n'avait que deux partis à prendre; épouser Horace, ou s'ensevelir pour toujours dans la vie contemplative des cloîtres. Elle se décida pour cette dernière détermination. Nous allons donc maintenant à Arles, régler quelques affaires matérielles de succession, et puis je vais la conduire loin, bien loin d'ici, dans le nord, la dépayser en-

tièrement, la placer dans une communauté dont j'ai entendu parler souvent avec éloges, celle des Dames de la Visitation, à la Charité-sur-Loire, au diocèse de Nevers. — Et puis, je ferai comme elle.... j'ai trop vécu, pour ne pas mourir.... j'oublierai ma vie aventureuse dans les sublimes rêves de l'oratoire.

— Cette résolution vous étonne, Monsieur? —Eh! non, Madame; avec votre âme, on ne peut pas cesser d'aimer. — Ma volonté est irrévocable..... De la Vénus d'Arles et de la maîtresse de ce Félix dont l'ombre me caresse encore quelquefois, il ne restera rien pour la terre, rien que deux sœurs enfermées dans leur cellule, compatissantes, douces, pieuses et consolées. Mais je désire qu'Aurélia, avant de quitter le monde, rencontre quelques distractions sur sa route. Nous passerons par Nîmes, Beaucaire, dont la foire doit se tenir bientôt, Tarascon, Avignon, Orange où j'ai quelques arrangemens à prendre, avant de m'éloigner à jamais de la société; Lyon, Bourg-en-Bresse, vieille cité près de laquelle se trouve la magnifique église de Notre-Dame-de-Brou; Châlons-sur-Saône, Autun et Nevers enfin. J'ai tracé notre itinéraire d'après la

carte de Richard; car, pour moi, je n'ai jamais dépassé Valence du côté du nord. — Voilà ce que j'avais à vous conter, Monsieur. Ce qu'il y aura de plus étonnant et de plus singulier dans votre voyage, n'est-ce pas? ce sont vos rencontres, c'est ce que vous avez vu et appris. Mais que tout ce que vous savez soit enveloppé d'un voile impénétrable. Je suis tranquille, car j'ai une haute idée de votre cœur et de votre esprit.

J'étais si profondément ému, que je répondais je ne sais avec quel accent.... et toujours mes yeux étaient fixés sur la Vénus d'Arles. Je gardai le silence pendant une grande heure.... Le dirai-je? Il me passait de bizarres idées par la tête : je me surprenais à croire que le ciel m'avait ménagé cette traversée, pour que je ne l'accusasse plus de n'avoir mis nulle part la fille accomplie telle que je l'ai toujours conçue..... Si je n'avais appris à regarder comme irrévocable la décision d'Aurélia, j'aurais mis tout en œuvre pour lui plaire, pour parvenir à obtenir sa main.... Vingt fois je sentis le mot d'amour prêt à s'échapper de mes lèvres, vingt fois je fus tenté de me jeter aux pieds de la belle veuve pour la supplier de son-

ger à la possibilité d'une union avec sa céleste parente, de la provoquer de toute son influence. Je m'arrachai péniblement à ces rêves, à ces idées, à cette sorte de fièvre, plus raisonnable et plus pure que celle de Cassin, et je m'approchai avec timidité d'Isabelle-Marie de Nalia. — La confiance qui règne, Mademoiselle, entre Madame votre cousine et moi, confiance dont vous avez été témoin, me donne celle que vous ne trouverez pas indiscrète la liberté que je prends de vous adresser la parole.—Eh! pourquoi, Monsieur, taxerais-je d'indiscrétion la démarche que vous voulez bien faire en liant conversation avec moi? Je ne suis pas défiante, et je suis prête à répondre à tout ce que vous me direz. — Aurélia jeta sur moi un regard précis, limpide comme son cœur et frais comme ses lèvres. — J'aime tant la poésie, que j'oserai, Mademoiselle, vous demander comment vous la comprenez vous-même.... Je serais enchanté que vos paroles confirmassent ce que m'apprend votre regard si chaste, si tendre, si mélancolique et si suave. — Ce que j'entends par poésie, Monsieur, je l'exprimerai moins bien que je ne le sens....

Mais il y a deux poésies. L'une, émanation

directe de l'âme, pure et douce intimité du cœur, qui spiritualise tout autour d'elle, qui exalte en notre être le principe divin; l'une de mystères, de pressentimens, d'initiations, de mélancolies, de tendresses infinies; l'une élégiaque, rêveuse, impalpable, profonde, délicieuse, pleine d'individualité, de musique et de célestes harmonies; l'une instinct et langue du cœur, qui nous jette dans un monde qui n'est pas ce monde, qui agrandit notre nature, qui d'extase en extase, nous amène jusque dans des régions inconnues et sublimes, qui aime, révère, caresse et réchauffe toutes ces légendes du passé, toutes ces traditions, toutes ces croyances merveilleuses qui circulent comme une sève nourricière dans le sein des nations, les vivifient, décuplent leur présent, et leur donnent d'ineffables et touchantes émotions : c'est la poésie catholique.

L'autre, vive, sémillante, mobile, féconde en images, s'épuisant dans la sensation, s'épanchant dans toute la nature, séduisant l'homme par le corps, flattant ses affections terrestres, s'enivrant par son coloris, sa cadence, ses beautés matérielles, c'est la poésie antique, c'est la poésie mythologique, celle

de Tibulle, d'Anacréon, d'Ovide. Properce et Virgile sont deux poëtes à part : ils pensaient comme Lamartine, ils eussent écrit à sa manière, s'ils étaient nés chrétiens.

Et la Vénus d'Arles me dit tout cela en une prose ciselée, avec un son de voix inexprimable et des yeux qu'on ne peut pas faire passer dans un livre comme une citation. — A quel ordre de poésie, Mademoiselle, rattachez-vous, ajoutai-je, la poésie française du siècle de Louis XIV ? — A la poésie mythologique, c'est la pensée antique en français, c'est la poésie d'imitation à son apogée.

Il n'y a que deux époques d'individualité et de véritable nationalité pour les lettres françaises. L'une jaillit des refrains naïfs de nos rhapsodes et romanciers du moyen-âge, l'autre commence avec le génie du christianisme et le XIXe siècle : repoussée d'abord par la plate littérature d'un temps de héros militaires, l'empire, elle ressurgit admirable dans la lyre de Lamartine et d'Hugo.

— Et quelle est donc, Mademoiselle, de ces deux poésies catholique ou antique, si bien définies, celle que vous préférez? — L'une, Monsieur, est pour moi une amie intime qui

ne me quitte jamais; l'autre, une fleur odorante dont j'aime quelquefois aussi à respirer les parfums; l'une, c'est un sanctuaire; l'autre, c'est un élégant péristyle avec colonnade sur la rue.

Salluste, le bizarre Salluste qui s'obstinait à écrire *optumus* au lieu d'optimus, qui se vantait que la plus belle femme de la terre ne l'empêcherait pas d'écrire une ligne de sa conjuration de Catilina; Salluste, qui se moquait de Démosthènes bataillant auprès d'une courtisane pour quelques drachmes; Salluste n'eût pas été moins impassible que j'étais agité.

J'aurais voulu voir là, à ma place, un soldat de la vieille garde, arrivant après trois nuits de bivouac et avec la langue grognarde de la tente : comme sa figure martiale, ridée, terrible, se serait adoucie en face de la fille angélique qui venait de me répondre. — J'étais si émerveillé, si combattu par toutes sortes de sentimens, je m'étais si peu occupé de la mer d'azur, des joies bruyantes des passagers, des cris du capitaine et des patrons : *arrêtez.....* *faites marcher......*, des ballots de toute nature sur lesquels des marchands étaient assis, fumant, buvant de la bière et du rhum, que

déjà, après avoir dépassé les Martigues, nous remontions lentement le Rhône, le long de ce plantureux delta des Gaules qu'on nomme la *Camargue*, à travers une double haie de petits bateaux de cabotage.

Le soir approchait; nous entendions hennir les chevaux sauvages de la grande île du Rhône, et retentir les chants des pasteurs provençaux; nous regardions, au nord-est, blanchir les ruines de l'abbaye de Mont-Major, nous apercevions cette immense plage pierreuse de la *Crau*, où, en plein midi, le mirage est si apparent, quand nous vîmes se dessiner sur un ciel sans nuages, les vieux monumens de l'antique SEGOREGIVM.

Nous voici à Arles, cette cité royale qu'habita l'empereur Constantin, cette métropole où régna Bozon et la filiation douteuse des monarques de Provence, cette ville où résidaient, sous la domination romaine, ces préfets du prétoire des Gaules, qui ne sortaient jamais qu'escortés des cohortes prétoriennes et ornés du *perrazonium* (baudrier), cette noble capitale où se tenait tous les ans, depuis les ides

d'août jusqu'à celles de septembre, l'assemblée des sept provinces des Gaules, savoir, la Viennoise, les deux Narbonnaises, l'Aquitaine première et seconde, la Novempopulanie (Gascogne) et les Alpes maritimes.

Combien de jours demeurerez-vous à Arles, Madame? demandai-je à la belle veuve.

—Trois jours.

—Je compte y rester moi-même un semblable laps de temps; il me suffira, je pense, pour observer tout ce qu'Arles renferme de curieux.

—Puisque vous devez, Madame, passer par Nîmes et sans doute y séjourner, pour gagner la Charité-sur-Loire, permettez-moi de vous accompagner jusqu'à Autun. Je désire visiter encore Nîmes, Montpellier, Aigues-Mortes, Narbonne, et puis nous suivrons tous la même route; car je retournerai en Bourgogne.

— J'accepte avec plaisir et reconnaissance votre aimable proposition, Monsieur; ce qu'il y aura de plus piquant dans votre voyage, c'est que vous, poëte, vous aurez conduit une femme et une fille au couvent.

— Je respecte trop, Madame, les décrets de la Providence, pour me permettre, sur cette double détermination, la plus légère obser-

vation. Un poëte, puisque vous daignez me donner ce titre, comprend bien des choses que le vulgaire ne conçoit pas ; je n'aime point l'ironie jetée sur certains secrets de l'âme..... je n'abuserai pas plus de la liberté que vous voulez bien m'accorder que des confidences que vous avez déposées dans ma pensée attentive et discrète.... Il y a quatre choses saintes pour moi : Dieu, la patrie, une vie de vierge, et une vie de poëte ; ainsi Ludovie d'Orellane et Isabelle-Marie de Nalia trouveront dans un voyageur bénévole un compagnon dévoué et un ami fidèle. Dans trois jours, Madame, je serai à vos ordres. Je vais loger chez un sieur Pinus, qu'on m'a indiqué comme tenant la seule auberge confortable d'Arles, malgré les punaises, les cousins et les scorpions, le même Pinus qui, dit-on, *étrilla* si vertement (terme d'auberge), il y a six ou sept ans, S. A. R. MADAME, duchesse de Berry. J'ai bien des personnes à visiter, bien des monumens à voir, durant ces trois jours. Soyez assez bienveillante pour me faire savoir, dans mon logis, par quelle voie vous aurez résolu de partir pour Nîmes.

Le premier individu avec qui je fus en rap-

port à Arles fut le receveur particulier, M. Bonafous, jeune homme instruit dont je fus très-content. Je ne tardai pas à être également en relation avec le sous-préfet, dont le nom m'échappe; mais à coup sûr, ce nom est de ceux qui fourmillent dans les emplois publics depuis trois ans : c'est un M. Rousseau, peut-être un M. Mouton, peut-être encore un M. Martin, ou autre nom propre de cette distinction. Un sous-préfet de Louis-Philippe n'est pas tenu à descendre en droite ligne de Montmorency-le-Barbu.

Une lettre ou passeport de mon savant ami et collègue M. Jauffret, secrétaire perpétuel de la classe des lettres de l'académie de Marseille, me conduisit chez M. Véran, associé de la même compagnie, ancien notaire, vénérable archéologue, dont les cheveux ont blanchi dans les ruines de l'amphithéâtre qu'il visite tous les jours deux fois depuis cinquante ans, et qu'il connaît comme M. Véron connaît les couloirs de l'Opéra.

Arles est la ville la plus bizarre, la plus étrange, la plus reculée en civilisation qu'on puisse imaginer en France. Costumes, mœurs, langage, figures, tout y est antique. C'est une

vieille cité, d'une incroyable opulence de débris, perdue dans des marais, à laquelle aucune route principale n'aboutit. Elle est située à la pointe orientale et en-dehors du delta, sur la rive gauche du Rhône, et séparée du faubourg de *Trinquetaille*, bâti sur la rive droite du fleuve, par un pont de bateaux d'un effet pittoresque.

Le monument que je visitai tout d'abord à Arles, c'est l'amphithéâtre. Il était magnifique à voir l'amphithéâtre, illuminé par le soleil méridional dont les rayons jouaient à travers ses arcs dentelés par la main des hommes ou par l'action moins corrosive du temps. Oh! comme ce grand squelette de monument avec ses stéréobates pulvérulens, ses acrotères déchirés, ses colonnes mutilées, est encore imposant! Assiégé à plusieurs reprises par les Visigoths et les barbares qui dévoraient à la fois peuples et édifices; devenu forteresse dans le moyen-âge, l'amphithéâtre d'Arles est encore, après le pont du Gard, la plus vaste ruine romaine qui existe dans les Gaules. Quelle prodigieuse solidité les maîtres du monde mirent dans leurs monumens et dans leurs remparts! Ils voulaient immortaliser leurs

œuvres, et porter aux siècles un incroyable défi; et nous, à peine édifions-nous pour le présent, à peine nos plates, froides et pâles imitations peuvent-elles résister au plus léger souffle. Cet amphithéâtre est infiniment plus étendu, mais moins bien conservé que celui de Nîmes; il a trois étages de portiques et 194 toises de circonférence. Les déblaiemens ont été opérés avec soin; deux ou trois masures nuisent seules encore à l'immense développement du *visorium*, et l'arène des gladiateurs est entièrement débarrassée.

Mon respectable *cicerone* me fit parcourir tous les coins et recoins de cet étonnant édifice; il fallut en compter tous les *vomitoires* ou issues, et il ne me fit pas grâce d'un seul des *pissoirs* qu'il paraît avoir étudiés particulièrement, et qu'il me montrait avec une minutieuse importance. Cet amphithéâtre a malheureusement subi bien des dégradations. On y voit encore les restes du *Podium* où se plaçaient les empereurs, le sénat, les magistrats et les vestales ; ce *podium* était situé immédiatement au-dessus des *caveæ* ou loges inférieures. Les quatorze gradins formant la première *præcinctio*, et réservés par la loi

Roscia, à l'ordre équestre, s'élevaient au-dessus de la tribune impériale.

Figurez-vous cet amphitheâtre au temps de la domination latine, avec ses soixante mille spectateurs d'édiles, de féciales, de primipiles, de centurions, de chevaliers, de *plebs*, de *populus*, de sénateurs revêtus de la toge romaine, de citoyens à la longue tunique, et au-dessus de tout cela la tente ou *velarium* inventée par Catulus, peinte en pourpre avec des étoiles d'or (A). C'est ici le lieu de dire que les aquéducs, les amphithéâtres, les cirques et les théâtres étaient les édifices les plus considérables chez les Romains, de même que les basiliques chrétiennes et les cloîtres furent les principaux monumens de notre architecture nationale du moyen-âge. Il y a une immense relation entre l'architecture et les mœurs. Au contraire des habitudes catholiques, le temple latin était riche mais exigu. Tous les amphithéâtres se ressemblaient. C'é-

(A) A Rome, Néron imagina de se faire peindre au centre du *velarium*, monté dans un char triomphal.

Une partie du *velarium* était à demeure; l'autre hémicycle se composait de bandes disposées en éventail, mues par des coulisses.

tait toujours deux, trois ou quatre rangs de portiques étagés suivant une courbe ovale.

A ces Romains, hommes d'existence extérieure, à ces hommes de forum et de place publique si étrangers à la vie de famille, à la vie du foyer domestique, à ces affections intimes que le christianisme a semées dans la société actuelle, les jeux du cirque étaient chers par-dessus tous les autres plaisirs.

Les plus beaux amphithéâtres que nous connaissions sont le Colysée de Rome commencé sous Vespasien, terminé par Tite Vespasien, et celui de Vérone dont les réparations ont été fort bien entendues, et qui sert encore aujourd'hui à des luttes de taureaux. Le Colysée a quatre étages et contient 90,000 spectateurs. Le théâtre, cette moitié de l'amphithéâtre ou double théâtre, venait ensuite. C'était une imitation de celui des Grecs, offrant, comme lui, le *scenium*, le *proscenium* (avant-scène), le *parascenium*, réservé aux machines, et l'orchestre.

Remarquons aussi qu'en général la politique romaine s'appliquait à donner aux colonies des monumens absolument pareils à ceux qui embellissaient la métropole, afin que les

colons regrettassent moins amèrement la mère-patrie. Aussi, voyons-nous partout des amphithéâtres, un cirque, une naumachie, un capitole, des temples, des thermes, un forum, le *nymphæum*, où les mariés venaient avec le *flameum* ou voile nuptial sur la tête, et le *nymphée*, où l'on se lavait les mains avant d'entrer dans le temple, et dont les bénitiers incrustés dans les murs de l'église primitive, et dans ceux de nos modernes basiliques, sont une tradition. L'amphithéâtre d'Arles fut flanqué dans le moyen-âge de quatre tours : trois subsistent encore. J'ai eu la curiosité de monter au sommet de l'une d'elles. C'est là qu'on peut embrasser à la fois la ville romaine et ses riches alentours.

Arles (*Arelas*) paraît avoir été bâtie par une colonie de Phocéens de Marseille. Elle était déjà célèbre, quand Jules-César commença la *bellum gallicum*, et c'est dans cette ville qu'il fit construire ses galères. Constantin-le-Grand en aima le séjour, et la combla de bienfaits ; c'est pourquoi ses habitans donnèrent momentanément à leur ville, comme ceux d'Autun, le nom de *Constantina*. L'empereur Honorius, accablé d'incursions de bar-

bares, y mit le siége de la préfecture du prétoire des Gaules, au détriment de Trèves qui lui parut plus exposée aux attaques des Germains. Cette ville, assiégée aux jours de la décadence de l'empire d'Occident par les Goths, fut délivrée par le patrice Aetivs. Elle finit par tomber sous le joug des Visigoths, et enfin appartint aux comtes de Provence, déchue de sa splendeur ancienne. Je ne puis rien dire du royaume d'Arles si contesté. Bozon fut roi de Provence, de Dauphiné, de Bourgogne, par suite d'un canon du concile de Mantaille. Habita-t-il Arles ou Vienne? je ne sais; ses successeurs firent-ils leur capitale de cette cité ou de la vieille métropole de l'Allobrogie? c'est ce que je ne puis préciser (a). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Arles perdit successivement tous ses avantages, et qu'Aix l'emporta sur elle pour la capitalité de la province française de Provence. N'oublions pas de dire que d'Arles on comptait les milles par des colonnes milliaires élevées sur la voie qui tendait à Rome.

(a) Il est certain que Bozon et ses successeurs eurent des palais à Vienne, Arles, Genève. Toutes les présomptions de véritable capitalité du royaume de Bourgogne second se réunissent en faveur de Vienne.

Il y a encore à Arles plusieurs débris vénérables, entre autres ceux du temple de Cybèle, du temple de Diane, d'un arc de triomphe; mais ce qu'il existe de plus intact, c'est la belle aiguille de granit, cet obélisque de Luxor au petit pied, élevé au centre de la place de l'hôtel-de-ville.

L'adulation contemporaine avait commis l'anachronisme d'y incruster des louanges à Louis XIV, louanges que certainement méritait le grand roi, mais dont on peut dire avec raison : *Non erat hic locus.* Cette place de l'hôtel-de-ville est belle : on se croirait dans une capitale, quand on ne voit qu'elle, abstraction faite de ce qui l'environne; c'est comme une oasis perdue dans les rues sales, montueuses, étroites et tortueuses de la cité qui avec Narbonne est peut-être la plus insalubre de France. Au centre le *Luxor*, en face l'hôtel-de-ville, d'un fort bon goût, de 1673, et le frontail de Saint-Trophimede style byzantin, dernier soupir du ciseau grec. Cette place, c'était le capitole romain.

L'hôtel-de-ville occupe le plan du palais des empereurs; le prétoire se trouvait dans ce palais archiépiscopal du moyen-âge, malheu-

reusement détruit avec une partie des cloîtres de Saint-Trophime, et le temple de Jupiter, dans l'église métropolitaine. Arles, c'était la ville uni-monticule; mais toutes les rues tendaient au capitole.

Saint Trophime, disciple de saint Paul, passe pour avoir été le premier évêque d'Arles. Ce siége est un des plus anciens des Gaules; aussi vit-on une guerre longue et opiniâtre, à propos de la primatie, entre les métropolitains d'Arles, de Narbonne et de Vienne.

Arles s'autorisait de ces paroles des papes: *ex cujus fonte totæ Galliæ fidei rivulos acceperunt*, de son titre de MATER OMNIVM GALLIARVM, de la division civile des provinces de l'empire, du séjour de Constantin, de son siége de la préfecture du prétoire; la primatie fut prise, perdue, reprise, et perdue encore. Arles, sans contredit, est avec Narbonne, Lyon, Vienne et Fréjus, une des premières villes chrétiennes des Gaules; mais elle n'eut un évêque qu'au IIIe siècle. Ainsi, l'antériorité de celui de Vienne est démontrée.

L'église cathédrale est vaste, et flanquée d'une haute tour-clocher d'une facture antique, analogue au système méridional. Pour

le vaisseau, il n'a rien de christo-frank ; sa voûte est basse, sa nef d'une longueur remarquable, accompagnée de bas-côtés ou collatéraux, avec un chœur séparé du reste de l'édifice. Il n'y a qu'un portail dans ce monument; il est petit, très-petit, mais il est magnifique.

On voit à Arles un musée d'antiques, fort riche, et plusieurs cabinets particuliers. Je citerai celui de M. Véran, qui se compose d'objets précieux recueillis par lui-même. Il s'est tenu en cette cité treize conciles, parmi lesquels celui contre les *Donatistes*. Il n'y a vraiment pas ici une seule maison qui ne soit bâtie avec des débris romains : j'ai vu, en ce genre, des restes admirables. On y remarquait, jadis, une quantité prodigieuse de monastères et de monumens religieux du moyen-âge, sans compter l'abbaye de Mont-Major, située *extrà muros*, qui fut reconstruite trois fois, et remonte aux premiers temps du christianisme, pour sa fondation.

Cette ville a beaucoup perdu de ses majestés romaines et catholiques. Ses consuls lui ont enlevé jusqu'à sa VENVS, ce type de beauté pris sur le visage de ses femmes, cette image de marbre que j'avais cherchée si long-

temps dans la nature vivante, que je préfère à la Vénus accroupie, à la Vénus mouillée, à la Vénus de Médicis ; qui répond mieux à l'idée que je me fais de la perfection dans les traits et de la perfection dans les formes, et que je fus assez heureux pour rencontrer enfin dans un paquebot à vapeur, sur la Méditerranée.

On a réuni dans le musée d'Arles une foule de tombeaux enlevés à *Elis-Camp* (les champs élysées), d'épitaphes du moyen-âge recueillies à Saint-Honorat, et de dépouilles diversement précieuses. Les environs de cette noble cité regorgent de débris. On y a trouvé des patères, des autels votifs, des médailles de bronze et d'or de différens modules, des figurines, des objets de statuaire, de poterie, des reliefs, des chapiteaux de colonne, des cippes ; moi-même, en me promenant seul dans les plantureux alentours de la ville de Constantin, j'ai recueilli quatre médailles petit et moyen bronze, recouvertes d'une riche patine, deux Alexandre Sévère, un Antonin Pie et un Commode.

Mais ce qu'il y a de plus intéressant ici, ce sont les femmes. Quelles admirables figures ! Il n'y a pas à Arles une seule fille laide,

pas même un visage médiocrement régulier. J'aime plus que je ne peux dire ces costumes divins, ces bas jaunes voilant des pieds si délicats, ces robes courtes laissant apercevoir une jambe délicieuse, ce port noble et svelte, cette démarche lascive, cet œil passionné, ces cheveux noirs, ces gorges protubérantes, ces traits distingués, ces physionomies à la fois tendres et graves, ces chairs blanches, fermes,..... je me serais oublié à Arles; j'aurais laissé là tous les souvenirs de Rome, si une immense préoccupation de poésie et de beauté ne m'eût rappelé qu'une Vénus antique incarnée, ayant vie et sentiment, avait daigné me prendre pour compagnon.

Je le répète, elles sont toutes sublimes, les femmes d'Arles, à elles les couronnes, à elles les plaisirs et les entraînemens de la terre, à elles, à elles toute la vie qui circule dans les sens. Elles sont toutes belles, elles sont toutes parfaites, jusqu'à ces odalisques qui se promènent, à toute heure, sous les portiques de l'amphithéâtre, et accostent les Anglais avec la vivacité méridionale.

Arles est encore, comme Marseille, une de ces Capoue dont l'air est enivrant, une de ces

villes où l'on nage dans des sensations toutes de voluptés et d'amour, où l'on aspire par tous les pores cette assoupissante mollesse italienne qui vous dispose merveilleusement au *far niente*, et vous tient les nerfs dilatés et épanouis dans un bain permanent.

Je rapportais triomphant, dans mon auberge, les médailles que j'avais récoltées sur le sol arlésien, quand la belle veuve vint me dire qu'elle partait le lendemain pour Nîmes. Nous prîmes une excellente voiture pour faire ce trajet de cinq lieues, et nous voilà roulant avec délices sur la terre occitanienne.

L'OCCITANIE.

F

L'OCCITANIE.

IMP. P. P. DIVI F.

E ne puis vous dire tout ce qui se passa entre Ludovie, Aurélia et moi, durant notre trop court trajet d'Arles à Nîmes. L'une était toujours belle, toujours calme, toujours tendre, toujours suave, toujours poétique et virginale, l'autre aimable, réservée, et quelque-

fois sentencieuse, comme toutes les femmes qui reviennent d'une vie libre. Nous arrivâmes à Nîmes au déclin du jour, et nous logeâmes tous dans la même auberge, à l'hôtel du Luxembourg, en face de l'Esplanade, et à côté de l'ancien monastère des capucins. Mes douces compagnes ayant des affaires à Nîmes, je pris une vacance de quelques jours, et je repartis la nuit même de mon arrivée, me réservant, au retour, de visiter la capitale industrielle du Bas-Languedoc, avec un minutieux empressement. Je me hâtai d'aller à Montpellier (*Monspessulanus*). C'est une cité bâtie en un lieu salubre et pittoresque, peuplée d'une société élevée et polie, dans laquelle on arrive, en passant par la petite ville de Lunel, dont les coteaux produisent un excellent vin muscat, et qui autrefois pleine de juifs, l'est maintenant de huguenots. Montpellier ne renferme rien de romain, puisqu'elle ne date que du xe siècle; ce n'était auparavant qu'un humble village, nommé *Montpellieret*. Il faut y voir la célèbre terrasse la *Canourgue* et la promenade du *Peyrou*, qu'avoisinent la préfecture et le jardin botanique, l'un des mieux cultivés et des plus riches en plantes

exotiques que je connaisse. Il y avait autrefois au centre de cette promenade une statue équestre de Louis-le-Grand, elle a été brisée durant la révolution. De ce lieu on a une vue ravissante sur les Alpines, sur ces Pyrrénées que je préfère à la Suisse, parce qu'on n'est pas exposé à y rencontrer des Anglais et des *dandies ;* on embrasse avec délices la plage, au fond de laquelle on distingue la mer, et toutes ces collines chargées de vignes (depuis que Domitien, qui en ordonna l'extirpation dans les Gaules, est mort), d'oliviers, de cyprès, toute cette végétation languedocienne épanouie dans la couleur chaude et rayonnante du ciel méridional.

Les rues de Montpellier sont tortueuses, âpres et laides; mais on y rencontre plusieurs monumens modernes, pleins de grâce et de fraîcheur. Cette cité, patrie d'un grand nombre d'hommes célèbres, cette ville de science et d'émeutes, s'enorgueillit de son superbe musée, don d'un de ses généreux citoyens, Fabre, et de son illustre faculté de médecine, créée par les croisés qui y apportèrent la doctrine des Arabes, comme en une autre Salerne, dont le climat

est analogue au sien, et établie par lettres-patentes, en 1220. Les évêques de Montpellier sont de véritables cadets dans la hiérarchie des siéges. Il se trouvait, à deux lieues de là, une petite ville nommée Maguelone (*civitas Magalonencium*), que Charles Martel fit raser parce qu'elle favorisait les courses des Sarrasins dans l'Occitanie. Elle occupait une île située dans une lagune qui porte son nom. Il y avait dans cette vieille bicoque un évêché qui fut transféré à *Substantion*, château placé à une lieue de Montpellieret. Vous me demanderez où était le diocèse des prélats de *Substantion*. Quoi qu'il en soit, dans le XIme siècle, Arnaud, évêque de Maguelone (à Substantion), résolut de relever cette ville. Il en fit réparer la cathédrale et alla s'installer avec ses chanoines dans le cloître qui la joignait. Maguelone, réduite à deux ou trois familles de pirates et à son évêque, subsista jusqu'en 1536. Alors son évêché fut définitivement fixé à Montpellier, devenu d'une importance réelle. Il ne reste à Maguelone qu'une ferme, une fontaine antique et les ruines de l'église.

De Montpellier, je voulus aller voir Aigues-Mortes, où saint Louis s'embarqua pour la Ter-

re-Sainte; Aigues-Mortes sur lequel j'ai entendu des vers si beaux; Aigues-Mortes (*Aquæ Mortuæ*), lieu profondément mélancolique, jeté sur la grève, et qui semble pleurer son port; lieu qu'il faut absolument visiter, comme un coin du moyen-âge, lieu bizarre et triste, avec sa population de pêcheurs comme celle des Martigues, et ses murs en ruine. Après cette petite course, je revins à Montpellier, et j'allai droit à Béziers (*Biterræ*), où se passa jadis un acte atroce de fanatisme. Durant les guerres contre les Albigeois, les croisés assiégèrent cette ville qui regorgeait d'hérétiques. Les chefs des croisés demandèrent au légat du saint-siége, lorsqu'ils furent maîtres de la place, comment, dans le carnage de ses habitans, ils distingueraient les catholiques des sectaires. « Tuez-les tous, ré-« pondit le légat, Dieu connaîtra ceux qui « sont à lui. » Et l'extermination commença.

C'est une ville fort laide, mais elle est assise dans une position délicieuse d'où l'on embrasse les magnifiques jardins de la *Septimanie*. L'ancienne cathédrale de Béziers fait pitié, bien qu'elle soit placée en un lieu ravissant. Cette ville, quoique colonie de la septième

légion romaine, n'offre à peu près rien d'antique. De l'ancienne capitale de la *Septimanie*, je me rendis à Narbonne (*Narbo-Martius, Decumanorum colonia.*)

La colonie latine qui fonda cette vieille cité ne fut conduite et établie par Lucius Cassius à Narbonne, conquise par le proconsul Cn. Domitius, que l'an 636 de Rome, c'est-à-dire six ans après la fondation d'Aix. Elle est donc la seconde ville coloniale que les maîtres du monde possédèrent dans les Gaules, et fut appelée NARBO MARTIVS de la légion MARTIA ; on y ajouta le nom de DECVMANORVM, à cause des décumans ou soldats de la 10e légion qui la peuplèrent. Quand Jules-César eut renouvelé la colonie de Narbonne, elle s'appela encore COLONIA IVLIA PATERNA. Cette ville possédait un autel augustal dans le genre de ceux de Lyon, de Pouzzol, de Tarraco, situé dans son forum, un cirque, une naumachie, un amphithéâtre, un palais proconsulaire, un capitole. Antonin Pie, après l'incendie général de cette ville, la releva de ses ruines, et les monumens romains qui y ont survécu aux révolutions et aux barbares, datent de cette époque. Hélas! de l'opulence architectu-

rale de la colonie romaine, que reste-t-il? rien, à peu près rien.

Voici le canal construit par cet Agrippa qui édifia le pont du Gard, et traça à Lyon de si belles routes latines; voici quelques fragmens d'un pont sur l'Aude, qui se nommait Pons Septimvs; mais que sont devenus les bains, les écoles, les temples, les palais?

C'est un beau pays que la *Gallia braccata* ou Gaule narbonnaise; mais il est difficile de concevoir une position moins hygiénique que celle de Narbonne; elle est encore plus insalubre que celle d'Arles. Cette cité tomba au pouvoir des Visigoths, et devint leur capitale; elle fut le séjour des ducs ou patrices de Septimanie, elle n'est plus aujourd'hui qu'un triste chef-lieu d'arrondissement du département de l'Aude; elle n'a pas même conservé son archevêque, dont le palais était une véritable forteresse. Que j'ai regretté de n'avoir pu rencontrer des restes tout visigoths, des débris qui m'exprimassent ces mœurs des barbares, dont l'étude est si attachante, du sein de notre époque? Aux proconsuls romains avaient succédé les archevêques, aux ducs de Septimanie les *viguiers* ou vicaires, ou vicomtes de

Narbonne.... Cette ville fut beaucoup plus vaste que Lyon, métropole de soixante nations; elle était couchée dans la voluptueuse civilisation latine, dans les étuves, dans les xystes, dans les sphéristères, dans les suaves ombrages, et ce n'est plus aujourd'hui qu'un grand village avec sous-préfet et receveur particulier; ce n'est plus qu'un lieu célèbre par son miel et par le souvenir de ses antiques splendeurs.

J'aurais bien désiré visiter le cabinet de M. de Viguier et de M. Tournal fils, archéologue distingué à qui j'étais vivement recommandé par un de ses amis de science et de sympathies; mais la belle veuve et la Vénus d'Arles m'attendaient à Nîmes, et, dans mon être, l'antiquaire était neutralisé, que dis-je, annihilé par le poëte. N'oublions pas de dire deux mots de l'église métropolitaine de Saint-Just et de Saint-Pasteur. C'est un lourd édifice de trois ou quatre époques distinctes, dont l'une est contemporaine de saint Louis. Le chœur, contrebuté par d'assez beaux contre-forts christo-franks, est du XIIIe siècle, et le monument n'a été achevé qu'en 1708.

En revenant à Nîmes, je fus témoin d'une méprise singulière. Quelques maisons avaient

brûlé dans un village ; on ignorait la cause de l'incendie. . . — C'est un incendiaire — voilà l'étranger ;—et déjà l'on se ruait sur un pauvre diable, quand on reconnut que c'était tout uniment un amant, revendiqué à ce titre par une belle villageoise qui lui avait donné son cœur.

Me voici donc revenu dans la magnifique cité de Nîmes, où fut le tombeau de FAVSTINE, la fille des Césars, et le palais d'AGRIPPA. C'est la ville des Gaules la plus semblable à Rome. Comme elle, Nîmes avait sept collines dans son enceinte ; comme elle un beau soleil, comme elle des mœurs vives, poétiques et chaudes. Elle avait les mêmes autorités que la capitale de l'empire, les mêmes augures, les mêmes pontifes, elle était administrée de la même manière que Rome.

L'amphithéâtre de Nîmes, de dimension moyenne, d'ordre toscan, composé de deux rangs de portiques, bâti par TITE VESPASIEN, est le monument que je visitai aussitôt après avoir rejoint mes charmantes compagnes de voyage, à l'auberge où je les avais laissées. Elles voulurent bien venir observer avec moi quelques-uns des édifices de Nîmes, car tout

intéressait ces âmes si éloignées de la vulgarité, l'une si élégiaque, l'autre si ardente. L'amphithéâtre de Nîmes est fort beau et bien conservé ; on travaille à la réparation de l'intérieur ; mais j'ai rencontré là une turpitude.

Quand on a vu l'infâme Barthélemy chanter la palidonie après *Némésis*, on ne doit s'étonner de rien sur la terre. N'a-t-on pas fait du monument romain une sorte de caserne de cavalerie, avec écuries et poudrière au centre de l'arène ? Ainsi, cet édifice, qui servit aux plaisirs des Latins ; qui devint, dans le moyen-âge, une forteresse des comtes de Toulouse, après avoir été assiégé, au VIII[e] siècle, par les Maures ; qui fut un lieu de défense et d'attaque durant les combats de religion ; qui montre encore sur ses arcs noircis, les traces des incendies et des machines de guerre, n'est plus, au XIX[e] siècle, qu'un quartier de cavalerie et une poudrière..... Quel temps donc que celui où nous sommes ! — Le château papal à Avignon, une caserne ! le château de Tarascon, une prison ! les arènes de Nîmes, une écurie !... On aperçoit des têtes de taureaux et de gladiateurs, et la louve historique avec Rémus et Romulus pendus à ses

mamelles, sur les murs extérieurs de cet édifice qui, malgré sa singulière destination, sert encore quelquefois, comme l'amphithéâtre de Vérone, à des combats d'animaux. Le 1[er] mai, fête de Louis-Philippe, il y eut spectacle de ce genre dans les arènes de Nîmes, et un homme fut tué. C'est là un reste de barbarie, une tradition toute romaine qui a survécu dans ce pays de sensations mobiles et d'enthousiasme. Du reste les arènes, situées au centre d'une place magnifique, dégagées de toute part, produisent un imposant effet.

Hâtons-nous de dire que Nîmes est la ville de France où il y a le plus de patriotisme, où les habitans sentent le plus vivement le mérite de leurs débris romains, où les magistrats ont veillé et veillent encore avec la plus louable sollicitude à leur conservation.

Suivons le magnifique boulevart. Il y a des cités où il faut déterrer les monumens latins, comme les restes de l'amphithéâtre à Saintes, l'arc de Reims, l'arc d'Aurélien à Besançon; à Nîmes, on dirait qu'ils courent après vous. Non loin des arènes, est la *maison carrée*, édifice parfait sous le rapport de l'art. Elle ressemble beaucoup à celle de Vien-

ne, mais elle est beaucoup plus grande, et dans un état parfait d'intégrité. Il est hors de doute que c'était là le prétoire romain (A). On a eu l'excellent esprit d'en faire le musée public de la cité, musée fort riche en débris indigènes. Les réparations modernes du prétoire ont été faites avec beaucoup de soin et un goût irréprochable. La cour regorge de restes précieux qu'elle laisse voir à travers l'élégante grille de bronze qui la ferme. Je n'ai pu m'empêcher de demeurer long-temps en admiration devant les colonnes corinthiennes cannelées qui ornent ce monument, que je ne décrirerai pas, parce qu'il a été décrit trop souvent. La maison carrée était environnée d'un immense portique, renfermant le forum, comme les fouilles l'ont démontré.

De l'angle du joli théâtre actuel de Nîmes, on peut embrasser à la fois le prétoire et les arènes; on se croirait dans une rue de la vieille Rome, sous l'impérat d'Auguste.

(A) J'ai déjà dit, à Vienne, que les inscriptions consécratives, placées sur un monument, n'indiquaient pas toujours que cet édifice fût un temple, et que le lieu où l'on rendait la justice était souvent mis sous l'invocation d'une déesse ou d'un dieu.

Continuez toujours votre promenade sur le boulevart. Voyez-vous au faîte d'une montagne pittoresque qui domine la Nîmes française, cet antique monument chargé d'un télégraphe, cette ruine si belle, si grave, si solennelle, d'une si rare maçonnerie, avec ses arcs ruineux et ses flancs déchirés? c'est la *Tour Magne*, Tvrris Magna. Ce monument, d'une construction divine, était octogne; le gouvernement actuel, qui redoute par-dessus toute chose les émeutes, et qui ne recule jamais devant un féroce anachronisme, y a jeté un télégraphe.

On a prétendu que la *Tour Magne* était un reste de l'enceinte romaine; mais cette opinion tombe d'elle-même, puisque l'on sait que l'enceinte se prolongeait bien au-delà du lieu qu'occupe l'édifice... La *Tour Magne* n'a pu être qu'un tombeau dans le genre de ceux d'Aix et de Saint-Remy.

En vous rendant à la *Tour Magne*, vous rencontrez sur votre chemin une chose magnifique, c'est le *jardin* avec sa fameuse fontaine. Cette fontaine, qu'embellissent de nobles inscriptions, a été construite en 1746 sur les ruines et dans les fondations des thermes

romains, dont on a voulu conserver l'ordonnance. Fille de l'architecture du XVIII[e] siècle, elle a tous les défauts et toutes les beautés du style bâtard de son temps; mais c'est encore la plus belle fontaine de France. A gauche de cette fontaine est un débris latin qu'on nomme le temple de Diane; c'était le sanctuaire de la déesse ou du dieu à qui les thermes étaient consacrés. Près de là aussi était le *Nymphée* avec ses eaux fraîches et ses grottes pittoresques. Le *jardin* de Nîmes est une promenade délicieuse dominée par la *Tour Magne*, à laquelle on arrive par une forêt de pins.

Quand vous avez gravi le mont, vous jouissez d'une vue admirable sur cette campagne merveilleuse de l'Occitanie si variée, si riche, si poétique; mais il y a un sentiment qui vous frappe surtout dans le tableau, c'est la profonde mélancolie répandue sur tout ce paysage chargé d'oliviers. On se croirait presque en Judée, en cette terre sainte où les rois mages vinrent, d'Orient, adorer l'enfant Jésus dans sa crèche; en cette terre où le soleil se joue dans la tête des palmiers, où mugit le Cédron; en cette terre toute resplendissante de nimbes miraculeux, tout embaumée de cinnamo-

mes et d'orangers. Cette large mélancolie des environs de Nîmes, cette teinte de tristesse qui les distingue, un grand poëte me l'a fait remarquer, Reboul, dont je parlerai tout-à-l'heure.

L'enceinte latine de la colonie nîmoise était considérable ; on en retrouve de beaux restes, comme la porte qui regarde Montpellier, et l'arc de triomphe (A) d'Auguste.

Nîmes fut sans doute une magnifique cité, et l'une des principales colonies augustales (NEMAVSVS COLONIA AVGVSTA). Vous connaissez tous la médaille de sa fondation : elle représente d'un côté deux têtes, l'une celle de César Auguste, couronnée de lauriers, l'autre celle d'Agrippa ornée d'une couronne navale ou éperonnée, avec ces abrévations :

IMP. P. P. DIVI F.

c'est-à-dire IMPERATORI DIVI FILIO PATRI PATRIAE. Au revers, elle offre un crocodile marchant sur des rameaux, et attaché par

(A) Il était situé en face de la voie domitienne qui conduisait à VGERNVM, etc. Il y a une grande sobriété de détails dans ce monument. (Voyez sa descr. par M. A. Pelet, memb. de l'Acad. roy. du Gard, 1832.)

une grosse chaîne à un palmier d'où pendent des bandelettes d'une part et une couronne civique ou de chêne de l'autre, avec la légende : Col. Nem. (Colonia Nemavsensis). Cette médaille, qui est très-commune, fut vraisemblablement frappée par les Nîmois, en reconnaissance des bienfaits dont Auguste les combla.

La Nîmes actuelle est une ville superbe, environnée de boulevarts à la parisienne. Tout l'extérieur de la cité avec ses habitations fraîches et neuves, ses monumens détachés, ses promenades, est ravissant. L'intérieur de la ville est moins remarquable.

J'allai saluer M. Nicot, de la famille de Jean Nicot qui apporta en 1600 de Portugal en France, *l'herbe à la reine* (*Nicotiana Tabacum*), présentée à Catherine de Médicis; recteur de l'académie universitaire de Nîmes, et mon collègue à l'académie royale du Gard dont il est secrétaire perpétuel. Il voulut bien m'accompagner avec un empressement plein d'urbanité, dans mes visites, entre autres dans celle que je fis à la bibliothèque publique, riche en manuscrits, placée dans les bâtimens du collége royal, et malheureusement privée d'un esca-

lier digne de sa destination. Aucune séance n'était, présentement, indiquée à notre académie, je ne pus donc y assister ; il y avait eu, peu de jours avant mon arrivée, séance tenue en présence du conseil général du Gard. A ce propos, je dirai que cette compagnie est une des plus anciennes de France, qu'elle eut de grands priviléges, et qu'elle reçoit encore de larges subventions, soit de la ville de Nîmes, soit du conseil général du département. Aussi, à Nîmes, l'académie est un corps constitué et une sorte d'autorité littéraire officielle comme l'académie française à Paris. M. Nicot eut la bonté de me présenter à plusieurs antiquaires, et à deux de nos collègues qui méritent une mention individuelle.

J'avais bien une lettre pour le général comte de Colbert, commandant le département, et pour deux ou trois académiciens de distinction ; mais l'un était en congé et les autres dans leurs terres, ce qui n'est pas surprenant, car c'était à une époque de l'année où il ne reste guère dans les villes que des gens d'affaires ou de petits bourgeois à *portion congrue*. Nous allâmes aussi visiter les églises : elles se ressentent singulièrement des guerres

civiles : rien de précis, rien d'intact, rien d'achevé. En ce pays de passions inflammables, de têtes brûlantes et d'émotions rapides, les partis politiques et de conscience sont toujours en présence ; c'est à qui abusera de la victoire, c'est à qui l'obtiendra pour exercer des vengeances souvent cruelles sur les hommes et sur les choses. Cet esprit de collision règne à Nîmes depuis les Albigeois.

Les catholiques ont-ils le pouvoir, ils ferment les prêches, dissipent l'auditoire, et tuent les huguenots comme des mouches et des animalcules : ceux-ci arrivent-ils aux affaires, ils démolissent les églises catholiques, tirent des coups de fusil sur les prêtres et les évêques, et pourfendent les orthodoxes dans des guet-apens. Il est juste de dire que les religionnaires sont ici plus habiles à faire le mal que les catholiques. N'ont-ils pas, ces hommes de libre examen, fait arracher par des ouvriers étrangers, les croix placées sur la voie publique, et cela au milieu des larmes et du sang d'une population aigrie et désolée.

Les huguenots de Nîmes ont fait leur affaire propre de la révolution de juillet ; ils ont vexé, tourmenté, torturé de mille ma-

nières cette excellente population calomniée par ceux qui ne la connaissent pas, population si chrétienne, animée d'une foi si ardente et si sincère.

Oui, ce sont principalement les sectaires de la religion prétendue réformée qui troublent dans sa paix cette grande cité éminemment travailleuse. On voit aisément que les partis ont traversé la cathédrale, et qu'il est arrivé quelques défaites aux catholiques pendant ses différentes reconstructions. Je défie que les protestans ou les catholiques puissent jamais édifier à Nîmes un temple, sans qu'ils soient arrêtés dans leur œuvre par une vengeance. Rien de suivi, rien de complet dans cette cathédrale.

Je ne pus me défendre d'un sentiment profond de recueillement en voyant la chaire où prêcha Esprit Fléchier, l'un des plus tolérans et des plus éloquens prélats de l'église gallicane; Esprit Fléchier, dans lequel les hommes superficiels et prévenus seuls s'obstinent à ne voir qu'un rhéteur. La nef (il n'y en a qu'une) de la cathédrale de Nîmes est vaste, mais c'est une réédification sans valeur aucune. Il n'y a d'antiques que le portail in-

achevé, et la tour-clocher qui a l'air d'une forteresse et porte la trace du feu des huguenots. Cette tour christo-romane placée sur le flanc gauche du frontail, devait avoir une sœur qui n'a pas été continuée. On a eu le tort de jeter une porte du XIX[e] siècle sur la façade antique de cette basilique.

L'office divin se célèbre avec pompe dans l'église de Nîmes, selon la liturgie romaine, et elle s'applaudit d'avoir à sa tête un prélat respectable, plein de vertus et de lumières.

Parmi les autres monumens de cette ville, je signalerai le palais-de-justice, masse lourde, grossière, grotesque imitation de la grotesque façade du corps législatif, l'hôtel-de-ville du moyen-âge, la préfecture, le collége, et plusieurs églises modernes converties en temples. Ajoutons qu'à Nîmes, la plupart des rues, surtout près des édifices latins, portent encore des noms romains, comme rue VESPASIEN, rue ANTONIN.

Nîmes, c'est une cité de haute poésie ; l'art et l'instinct de l'art y sont tout-à-fait populaires. Sans doute, comme à Aix, à Toulouse, la poésie du peuple est extérieure et sensuelle ; mais il existe à Nîmes beaucoup

d'âmes de choix qui comprennent très-bien la poésie intime ; et puis il y a, en ce pays, une passion générale pour la musique et l'euphonie.

Les Nîmois sont presque tous poëtes par organisation, et partant ils sont inflexibles pour le vers dur, la strophe boiteuse, la rime équivoque, et le rhythme flasque.

On parle de la brutalité du peuple de Nîmes : sans doute, il n'a pas cette politesse intéressée des habitans de Paris et de Normandie ; mais il est généreux, hospitalier, franc, et surtout dépourvu d'égoïsme. Il faut ne pas connaître l'Allemagne, pour trouver de la férocité dans les mœurs nîmoises. Pour moi, qui ai vu dans les villes de la Germanie ces bandes de garçons brasseurs et bouchers qui encombrent les rues de leur masse tumultueuse, insultent les passans, les menacent, les enveloppent et souvent les assomment, j'appelle la populace de Nîmes infiniment plus civilisée que la populace de Manheim ou de Stuttgard. Et cependant on dit partout, les Nîmois sont atroces, les Allemands sont pleins de douceur et de mansuétude.

Nîmes, c'est la ville que j'aime le mieux en France, car il y a là des âmes chaudes avec

lesquelles sympathise mon âme, pour les arts et la pensée. Mais ce que j'ai vu de plus étonnant dans cette antique cité, ce sont deux hommes. Sans doute, on pourrait être polype par la tête, et avoir beaucoup d'esprit au bout des doigts ; mais il n'en est pas ainsi du vice-président de l'académie royale du Gard, séant à Nîmes, M. Auguste Pelet, chez qui je fus conduit par M. Nicot. M. Pelet fait avec ses mains ce que M. Reboul fait avec son âme. Il a exécuté en liége tous les monumens romains d'Arles, Nîmes, Orange, Saint-Remy ; il en a reproduit fidèlement les proportions dans son échelle de réduction ; il n'a omis aucun des bas-reliefs qui les décorent, il a poussé la patience à ses dernières limites. Autant de cordons de moellons dans les édifices romains, autant de brèches, autant de petits moellons de liége et de déchirures dans les ouvrages de notre collègue. C'est un travail prodigieux. Aussi reçoit-il la visite de toutes les sommités d'art et de science qui viennent à Nîmes. M. Pelet est l'antiquaire le plus consommé que j'aie connu ; il n'y a pas une médaille grecque ou latine qu'il n'ait lue, pas une mosaïque qu'il n'ait analysée.

La seconde découverte importante que je dois à M. Nicot, c'est celle de M. Reboul, simple boulanger, demeurant rue de la *Carréterie* (à carretis) près de la porte romaine. Voilà un poëte de génie et de cœur qui a l'âme plus haute que la *Tour Magne*, et se trouve lié de rapports amicaux avec Lamartine, Nodier, Victor Hugo. Le menuisier de Nevers et le serrurier d'Arbois ont conquis une renommée avec de mauvais vers, le boulanger de Nîmes a obtenu sa réputation, malgré son génie. C'est un homme de quarante-cinq ans, doué d'un air de bonté, de force et de générosité fait pour rassurer la médiocrité qui l'aborde, à l'œil noir, à la tête espagnole, à la figure douce et passionnée en même temps.

Il faut l'entendre avec son accent méridional, sa voix cadencée et euphonique, son débit scandé, réciter les vers si harmonieux qu'il a composés, si admirables par le choix du rhythme et la souplesse de la strophe, ou les vers de ses jeunes amis. Il a eu la bonté de me lire son poëme d'*Aigues-Mortes*, empreint d'une si vive et si touchante mélancolie; sa pièce sur le départ d'un artiste nîmois en-

voyé par le gouvernement à l'académie de France, à Rome; sa *Somnambule*, élégie délicieuse et suave. Qui ne connaît son admirable ode à Lamartine?

Mon nom qu'a prononcé ton généreux délire,
Dans la tombe avec moi ne peut être emporté;
Car toute chose obscure, en passant par ta lyre,
Se revêt d'immortalité.

S'il est vrai que ma muse, en plus d'une mémoire,
A laissé des accords et des pensers touchans,
Chantre ami, qu'à toi seul en retourne la gloire,
Mes chants naquirent de tes chants.

Tu t'abattis vers moi : des sphères immortelles
Tu me vantas l'éclat, les chœurs mystérieux,
Et soudain, comme toi, je secouai mes ailes,
Et nous partîmes pour les cieux.

Et ce sont de pareils vers qu'un homme écrivit sur des sacs de farine, un bonnet de *mitron* sur la tête, les mains pleines de pâte, entre le pétrin et le four! Eh oui! ce boulanger, c'est un homme immense, c'est un des trois ou quatre grands poëtes de l'Europe. Il y a plus d'âme dans les trois strophes que je viens de rappeler que dans tout Jean-Baptiste Rousseau et

dans les œuvres lyriques au grand complet de Ponce-Ecouchard Lebrun. Un tel homme que peut-il être?.... Répondez, intelligences tendres qui comprenez la vie des cœurs; répondez, imaginations fraîches qui sympathisez avec tous les nobles penchans. Il est catholique.... Oh! oui, il est catholique jusqu'à la moelle des os. M. Reboul est membre du conseil municipal de Nîmes et de l'académie du Gard, dont il forme la cime. Honneur à ces deux corps qui se sont illustrés par son adoption. Je connais une petite ville où l'on a beaucoup moins de déférence pour les lumières, et où l'on ne se pique pas de mettre le mérite à sa place. Il y a bien des boulangers dans son conseil municipal, mais ce ne sont pas des Reboul, et l'on en a chassé les hommes instruits. Sous la restauration, les nobles ignares pullulaient; maintenant les ouvriers ignorans fourmillent.

Que je m'estime heureux d'avoir gagné l'amitié du boulanger de Nîmes, en causant art, intimités et catholicisme avec lui! Je me les rappellerai toujours ces promenades que nous fîmes ensemble aux environs de la cité, l'affabilité qu'il mit dans ses visites auprès de moi,

l'accueil que je reçus chez lui, la grâce avec laquelle il me donna ses poésies imprimées, l'abnégation constante de sa supériorité à laquelle il se condamna devant un voyageur bien obscur et bien faiblement organisé. M. Reboul a trop de génie pour ne pas comprendre sa force, et trop de tact pour ne pas prolonger le contraste de la pelle à enfourner et de la lyre, en demeurant boulanger malgré les conseils de ses amis.

En général, ce grand poëte aime peu les habits noirs ; soit qu'il se repose, soit qu'il travaille, il ne se dérange pas facilement. . . il y a tant d'imbéciles en habit fin, tant d'inepties sous un feutre luisant, tant de nullités vêtues par Rambaud et chaussées par Sakoski ! Une foule de jeunes luths se groupent autour de la harpe de M. Reboul : il m'a montré des vers admirables composés par des jeunes gens qui vivent dans son intimité, vers où la plénitude du mètre s'allie à l'opulence de la rime, et que publie souvent le feuilleton de la *Gazette du Bas-Languedoc*. Ajouterai-je que Reboul est essentiellement nîmois ? il aime le soleil de sa patrie, il en aime les souvenirs, il en aime les mœurs, il en aime les tièdes et vigoureuses

imaginations. Sa boutique est simple; à travers un grenier, en heurtant le blutoir, on arrive à la chambre du poëte, et qu'y voit-on? des livres envoyés au boulanger par toutes les sommités poétiques de l'Europe, des dessins d'artistes célèbres, des cartes de visite de tout ce que le Gard et l'Hérault renferment de personnages, des billets d'évêques, de généraux et de premiers présidens. — Et voilà Nîmes.

Je vécus là, à Nîmes, pendant sept ou huit jours, d'émotions et de poésie, car je passais de mes douces compagnes à Reboul et de la société de Reboul à celle de Ludovic d'Orellane et d'Isabelle-Marie de Nalia. Cependant il fallut quitter la vieille cité de l'Occitanie. Nous prîmes, dans une excellente calèche, la route de Beaucaire.

En faisant le trajet de Nîmes à Beaucaire, le temps me parut court. Une vive confiance s'était progressivement établie entre la Vénus d'Arles et moi; elle m'abandonnait souvent son cœur avec toute sa naïveté et sa puissance, cette fille idéale et vraie. Entre nous trois il y avait réciprocité et presque fusion d'intérêt et d'amitié.

Oh! divine Aurélia, quel cœur que le tien: comme le cœur de Décius s'y fût abîmé avec joie! oui, il eût été là comme dans les limbes où l'âme des patriarches attendait le Messie qui devait leur ouvrir l'entrée du ciel. Quelles fraîches et transparentes paroles naissaient sur les lèvres d'Isabelle-Marie, au branle des pulsations de ce cœur choisi ; oh ! combien il renfermait de pressentimens célestes et de sublimes initiations ! Nous parlions religion, arts, politique même, car toutes ces choses se touchent et s'appartiennent. Son âme suppléait aux études..... catholicisme, comme cette corde vibrait profondément en elle, comme elle comprenait cette poésie, cette religion de Jourdain, de baptême par immersion (A), d'anachorètes et de cénobites, de saint-chrême, de la NOEL, de la PAQUE, de Septuagésime et d'Epiphanie !

La foi, me disait-elle, c'est la raison épurée.... Dieu, c'est l'emblème de la paternité; Marie, c'est le symbole de l'amour maternel;

(A) Je parle ici d'un souvenir, de cette période de la discipline ecclésiastique où le baptême se pratiquait par immersion dans une cuve pleine d'eau bénite, placée à la porte de la paroisse.

l'Esprit-Saint, c'est l'image des spiritualités par lesquelles le catholicisme a remplacé le système sensualiste des païens, et qui nous font préjuger l'éternité.... Ici-bas tout est fini, nous aspirons à l'infini, notre corps meurt comme les choses créées, notre âme est d'essence extrà-terrestre.... il nous manque un sens; si nous l'avions ce sens, nous comprendrions Dieu dès à présent. Et puis elle ajoutait : Quoi de plus identique à notre nature que les sacremens de l'Eglise? La confession, par exemple : Il semble que quand on a confessé ses péchés, ils sont effacés. — Un enfant ne cesse-t-il pas de se croire coupable quand il a avoué sa faute? D'autres fois nous causions du moyen-âge. Elle sentait très-bien que la poésie française avait retrouvé le type français, en puisant à ces sources; car c'était le temps du patriotisme et de la nationalité. Monumens, combats, poésie, langue, tout alors était fortement indigène et individuel.

La civilisation nous a ravi cette nationalité; mais la littérature romantique s'est chargée de nous la rendre. Je n'appelle poésie, disait la Vénus d'Arles, ni les vers de l'abbé Delille, ni ceux qui naissaient sous l'empire, ni ceux de

Rousseau. Je ne vois que des versificateurs entre les troubadours et Lamartine.

La poésie dramatique, si belle comme langue d'une action, est elle-même positive : la seule poésie réelle, c'est la poésie lyrique; elle doit agrandir mon être et me donner ici-bas l'image de tout ce que je prévois, de tout ce que je devine dans un monde plus élevé que le nôtre.

Aurélia, la fille aux fraîches idées, n'avait aucun des préjugés de sa naissance, car elle était de sang noble.

— J'estime chacun à sa valeur, mais choisir ses fréquentations, ce n'est pas morgue, c'est tout simplement chercher des sympathies de principes, des analogies d'éducation, de goûts, de considération, de fortune, de loisirs et d'habitudes sociales.

J'aimais, ajoutait Aurélia, l'hérédité comme base d'une monarchie, parce qu'elle me paraissait une sauve-garde contre les révolutions qui, quelque justes qu'elles soient, sont toujours la plus grande calamité qui puisse peser sur un peuple. Ce principe a péri par la stupidité des conseillers de ceux qui le représentaient..... La question gouvernementale, depuis, s'est compliquée de la question

sociale... les pensées républicaines ont surgi. Pourquoi les blâmer? qui sait si des généreux élans du républicanisme, si de cette immense préoccupation de libertés générales, ne jaillira pas une idée nouvelle, analogue à notre civilisation, à nos besoins; une impulsion inconnue, fécondante et émancipatrice de l'espèce humaine? Parce que 1793 a été un essai féroce, est-ce à dire que nous aurions encore une république féroce?

Ah! Monsieur, la Providence qui a sur la terre les instrumens de ses desseins éternels, nous pousse peut-être à la république comme dans une régénération sociale..... peut-être aussi comme dans un tombeau. Dans la première supposition, croyez-le bien, nous verrons la paix générale, la réunion de l'église grecque à l'église latine, le protestantisme, cette négation des croyances, foulé aux pieds, l'islamisme anéanti, et le signe de la rédemption implanté sur la coupole de Sainte-Sophie.

N'allez pas croire que je suis républicaine; je ne suis rien qu'une pauvre fille qui se rend compte de ses pensées, et les compare. Dieu a la main pleine de secrets..... ou nous aurons une république catholique, et elle vivra, ou

nous aurons une république athée, et c'en est fait de l'Europe.

Durant que nous devisions ainsi, la route finissait, et nous apercevions une ville devant nous.

LA FOIRE DE BEAUCAIRE.

LA

FOIRE DE BEAUCAIRE.

A MON VIGVIER
DE TARASCON

 six heures du matin, après une demi-nuit passée en voiture (nous avions marché on ne peut plus lentement), nous étions à Beaucaire. Nous ne savions vraiment où loger, et nous payâmes un peu chèrement notre curiosité ; car il nous fallut aller à Tarascon,

où nous fûmes horriblement *écorchés* pour trois minces repas et une couchée.

Aurélia n'avait jamais vu la célèbre foire de Beaucaire, et je me trouvais dans la même position qu'elle. Pour Ludovie d'Orellane, elle était familière avec cette grande solennité du trafic.

L'auberge où nous obtînmes gîte regorgeait de comédiens, détestables personnages, de commis-voyageurs, sorte de députés babillards envoyés de toutes les parties du monde, et de chefs de maison qu'on reconnaissait aisément à leur orfévrerie à la montre et sur les doigts, à leur pose de capitan-pacha, à leur assurance d'hospodar, à la gravité de leur démarche, et à je ne sais quoi de caractéristique qui sent de dix lieues le négociant établi.

Ils étaient là, ces commerçans, toujours ignorans d'arts, toujours irréligieux, toujours pleins de l'idée qu'ils font de l'esprit fort en calomniant la piété, et en faisant parade de leur plat philosophisme, ne se doutant pas que tout cela est passé de mode, tué dans l'opinion comme les vers de circonstance. Ils étaient là, toujours exigeans, appelant les

gens de service avec arrogance, et les rudoyant. Aurélia désirait vivement regagner Beaucaire, à cause de la fête annuelle qui y attire tant d'étrangers. Il semblait qu'avant de quitter le monde, mon incroyable compagne voulait le mépriser davantage.

La foire de Beaucaire, c'est une cohue, un pandæmonium. Chaque ville de commerce y est représentée. Il y a des Lyonnais en cohortes, des Espagnols, des Marseillais, des Nîmois, des habitans de Livourne, d'Amiens, de Châlons-sur-Saône, de Paris, de Lille, de Rouen, de toutes les places de commerce enfin. Qui connaît une foire en connaît cent. Les rues tortueuses de Beaucaire se convertissent en autant de galeries marchandes où chacun se coudoie : à peine y voit-on le soleil à travers les tentures élevées au-dessus des magasins, les toiles, enseignes volantes, affiches et écriteaux de tous genres.

Il y a là des échoppes qui se louent jusqu'à trois et quatre mille francs pour la huitaine ; aussi dit-on avec raison que les habitans de Beaucaire spéculent sur leur foire, et y gagnent de quoi vivre le reste de l'année, les bras croisés. Mais ce qu'il y a de plus curieux

à visiter, c'est le bazar en plein vent illuminé par un beau soleil. Il se tient en un lieu planté d'arbres, nommé le *pré*, sur les bords du Rhône. C'est une immense rue, une seconde ville de boutiques en bois, peuplée de charlatans, de mimes, de marchands de toutes choses, avec jeux, loteries, bals, cafés et restaurans. Là se réunit, le soir, la bonne compagnie des environs.

Quand vient la nuit, et que des milliers de lumières suspendues aux arbres ont remplacé la clarté du jour, le pré de Beaucaire offre un spectacle magique; mais à travers ces flots d'étrangers qui vous pressent, passez rapide, la main dans la poche, car c'est aussi le rendez-vous des filous et des escrocs.

Cependant on a bientôt assez de ce tableau si varié, on est bientôt assourdi du tumulte d'une foire pareille, et Aurélia s'en lassa avant moi. Nous étions arrivés à Beaucaire peu d'instans après le préfet du Gard, qui venait ouvrir la grande bourse du midi.

Cette foire, instituée par Raymond VI, comte de Toulouse, s'annonçait autrefois dans tous les pays adjacens, au son des trompes, des cornets, des tambourins et des fifres,

par de brillantes cavalcades. Nous assistâmes, en 1833, le jour de la Sainte-Magdeleine, 22 juillet, à sa froide et officielle ouverture.

Il n'y a guère, à mon avis, que deux villes dans tout le midi de la France, qui justifient le renom de brutalité qu'ont acquis les limites méridionales des Gaules, c'est Beaucaire et Tarascon. Rien de plus grossier, de plus fanatique que le peuple de ces deux villes si voisines l'une de l'autre. A Tarascon surtout, le prolétaire est affreux, et il faut redouter d'avoir le plus léger démêlé avec la camarilla des crocheteurs, qui se jettent sur les voitures qui arrivent et les bateaux qui débarquent, comme des oiseaux de proie sur leurs victimes. Les plus pauvres canuts de Lyon, après huit jours passés au cabaret, les plus déterminés *faubouriens* de Paris et de Londres, n'ont pas la mine crochue et l'œil hagard de ces hommes qui heureusement ne volent jamais, mais rançonnent avec une indomptable insolence, et vous feront donner cent sous pour avoir porté la cravache qu'ils vous ont arrachée des mains, dix francs pour la malle, autant pour la valise, autant pour le sac de

nuit, et 5 fr. pour la boîte à chapeau, total 40 fr. Les figures, en ces deux villes, sont assez généralement laides, maussades et hargneuses.

Rien de monumental à Beaucaire que le château en ruine des comtes de Toulouse, avec donjon, tours et créneaux, bâti sur un rocher qui domine le pré et le Rhône. Admirez dans ce château la belle maçonnerie du moyen-âge, ces moellons symétriques, artistement disposés, qui indiquent assez que le système des constructions romaines avait survécu sur cette terre la plus latine des Gaules.

Il faut remarquer les rues de Beaucaire qui rappellent ce qu'étaient nos villes du midi il y a 300 ans, ses deux églises fort médiocres, et surtout ses magnifiques environs. Je ne vous dirai pas si Beaucaire (BELLOQVADRA) est l'VGERNVM des anciens (A); mais il paraît que dès le xe siècle c'était un lieu fort important.

Le pont suspendu qui unit Beaucaire à Tarascon est le plus beau, le plus long et le plus large que j'aie vu : il a deux têtes admirables du moyen-âge, l'une sur la rive droite, et

(A) Camp romain dépendant de la colonie de Nîmes.

l'autre sur le bord gauche du Rhône; c'est le château de Beaucaire et celui de Tarascon qui semblent battre le fleuve en ruine et projettent leurs grandes ombres dans ses eaux. Comme vers Ainay, à Lyon, il y eut du temps des Romains un *tunnel* ou passage sous le Rhône entre Tarascon et Beaucaire.

Tarascon (TARASCO) n'a rien de curieux que le fameux castel des comtes de Provence, situé, comme je viens de le dire, en regard de celui des comtes de Toulouse, et bâti par Louis II. Cet édifice a quelque analogie avec le château de Villeneuve-lez-Avignon et avec le palais pontifical d'Avignon. Ses murs offrent une couleur de terre glaise bien tranchée, parce que le soleil les brûle, et que les pluies ne les noircissent pas, comme il arrive dans le nord; cette observation s'applique à tous les monumens du midi.

Si le château de Tarascon rappelle les plaisirs et *esbattemens* de la cour de René d'Anjou; si l'on se souvient que de là partit l'ordre du pas d'armes de la Bergère, maintenu au tournoi de Tarascon, que là habitait ce prince populaire et paternel qui aimait tant à rendre ses peuples heureux, à distribuer des

sols d'or aux vainqueurs de ses jeux, et finit par perdre tous ses états; on ne peut ignorer aussi que la révolution sanglante de 1793 entassa ses victimes dans ce lieu, d'où elle les jetait dans le Rhône comme des immondices. C'est maintenant une prison.

Tarascon, ancien siége d'une *viguerie*, est aujourd'hui celui du tribunal civil de l'arrondissement d'Arles. Il y a en ce pays quelques rues passables, de belles promenades, un terroir fertile, une belle caserne; mais les têtes y sont disposées à la violence et à l'emportement.

Nous visitâmes, Ludovie, Isabelle-Marie et moi, l'ancienne collégiale de Sainte-Marthe. C'est une église médiocre, couronnée d'une assez belle flèche, dont le savant Expilly, auteur du *Dictionnaire des Gaules*, fut jadis chanoine. Savez-vous qu'il y a dans cette église une singulière relique, la *Tarasque?* Voici le fait : On prétend qu'autrefois un animal multiforme, terrible, désolait les rives du Rhône, et que sainte Marthe parvint à l'exterminer. Pour rappeler ce miracle, on conserve avec un soin religieux une sorte d'énorme dragon de bois qui représente le monstre, et chaque année il est promené en procession

par les confréries. Si quelque curieux, un étranger par exemple, s'approche de trop près pour l'examiner, l'animal, mu par un homme caché dans son ventre, le frappe de sa queue, le renverse, et quelquefois le tue. Quand le sang du curieux imprudent jaillit sur le pavé, alors ils rient aux éclats, les Tarasconais, caractères méridionaux s'il en fut, portant au plus haut degré les vices et les qualités inséparables du climat, et avec cela ayant une manière de bonne foi rude et peu précautionneuse. Voilà tout ce que je peux vous dire de Tarascon, n'y ayant passé que fort peu de temps.

Le 24 juillet, mes douces compagnes parlèrent de me quitter : je fus d'abord gravement surpris, mais elles s'expliquèrent. Je les conduisis à leur voiture, et moi je me dirigeai vers le pont du Gard.

Ce fut donc à Tarascon que les aimables voyageuses me privèrent, pour trois semaines, de leur attachante société. Elles se rendirent à Orange, afin de prendre tous les arrangemens nécessaires à la nouvelle existence qu'elles allaient embrasser. — Cela est sérieux, me disait la belle veuve, durant que je la menais

à son carrosse; dans un mois je serai morte civilement, j'aurai échangé l'habit de deuil contre le linceul du cloître; je veux résumer la vie : amour, prière, plaisir et mort, il y aura tout cela dans la mienne.

Ce fut d'Orange que mes suaves amies écrivirent à la supérieure du monastère des Dames-de-la-Visitation, à la Charité-sur-Loire, et qu'elles réglèrent tout ce qui concernait les intérêts réciproques. Nous nous étions donné rendez-vous à Vienne en Dauphiné, dans la modeste et excellente auberge du sieur Roubière, successeur de Bouchu, bien préférable à la *Table-Ronde*, parce qu'on n'y voit pas de faquins, pour le 16 août. Je profitai de cette absence, qui me parut longue et amère, pour aller à Uzès. Assez près de cette ville, se trouve le célèbre pont d'Agrippa ou du Gard.

J'avais une lettre pour M. Larnac et une autre pour un antiquaire de ce pays. M. Larnac était absent, je me repliai sur l'antiquaire. C'était un vieillard que ce savant, et je ne pus m'empêcher en le voyant de me dire : *Oh ! la bonne tête d'épicier-droguiste !* comme on l'a écrit à propos de M. Raynouard. Nonobstant cette tête, le vieux archéologue me

parut un homme instruit, complaisant et débonnaire. Il voulut m'accompagner au pont du Gard, magnificence romaine qui conduisait les eaux d'Uzès à Nimes.

Ce serait me moquer de vous que de vous décrire ici ce qui a été décrit en cent endroits divers (Boileau). Je me bornerai à vous dire que le Gardon coule sous ce majestueux édifice. Il y a, vous le savez, trois rangs d'arches superposés, bâtis de pierres de taille d'une grosseur et d'une longueur prodigieuses. Le premier étage offre six arches, le second en a douze de même hauteur que les premières; mais le troisième étage, qui a trente-cinq arches, parce qu'il se lie à la partie la plus évasée des deux versans de montagnes, est plus petit que les autres. C'est le plus majestueux ouvrage des Romains, qui existe dans les Gaules. Le pont supérieur a trois cents pas de long. Au haut d'un pied-droit de la troisième arche du second pont, est la figure d'un lièvre presque entièrement mutilée.

J'ai eu la sottise d'inscrire mon nom sur le monument créé par le gendre d'Auguste, pour corroborer le proverbe : *Nomina stultorum semper parietibus insunt.*

En quittant Uzès, je voulais aller m'envelopper d'une large et puissante poésie, durant cinq jours, à la *Grande-Chartreuse*, par Valence, Romans, Beauvoir et Grenoble..... — Je ne sais quel caprice me mena, à travers les affreuses et tristes montagnes de Briançon, par Chambéry, Aix-les-Bains et Annecy, à Genève, cette ville antique qui confinait l'Allobrogie à l'est, et qui, au XVI[e] siècle, souffla la réformation sur quelques provinces méridionales des Gaules, mais ne put lui faire enjamber le cône sublime de ce Mont-Blanc que Napoléon, qui aimait à se mesurer avec les grandes choses, fut si enchanté d'inscrire un jour sur la carte de l'empire français.

C'est une belle, opulente et hospitalière cité que la moderne GENEVA. Administrée à fort bon marché par une aristocratie quelquefois jalouse de ses prérogatives, mais toujours sage, paternelle et éminemment intègre (A),

(A) Admirable conscience, probité rare et exemplaire!... Jamais à Genève un magistrat, un membre du pouvoir exécutif, n'a détourné un seul florin à son profit, parmi les deniers publics.

peuplée de riches étrangers qui y apportent leurs goûts, leurs habitudes, et y échangent leur or contre une vie commode, élégante, facile, contre l'aspect de délicieux paysages : Genève est, sans doute, un des plus agréables séjours qui soient sur cette terre.

Rivale de Bruxelles (cité catholique que j'aime tant avec Lyon), comme centre actif de publications, de réimpressions, de contrefaçons de tout ce que la presse livre d'important dans les diverses langues européennes (A), comme ville de civilisation, d'actualité littéraire, scientifique et fashionnable, comme rendez-vous des opulences voyageuses et des infortunes qui s'exilent, Genève peut être considérée à la fois, moralement parlant, comme un foyer de réflexion, et sous le rapport social, comme un sol neutre placé au cœur de l'Europe, où toutes les nationalités fraternisent, où toutes les sommités d'art, d'intelligence, de naissance et d'argent des divers pays, viennent, un instant, se serrer la main dans le salon de M. de Sismondi, au concert, au *Casino*, ou à la société de lecture.

(A) Principalement le français, l'anglais, l'italien et l'allemand.

Ici, des habitudes régulières, sérieuses, qui limitent le luxe sans l'exclure; ici une autorité prévoyante et sobre, qui témoigne de son respect pour le public, et pourvoit minutieusement à ses besoins, à ses plaisirs, à sa commodité (A). Ici, de la philanthropie sans jactance, du patriotisme sans rouerie, sans jargon, sans phraséologie de clubs, de la fierté sans orgueil, et un immense entraînement vers tout ce qui est économie publique, progrès, utilité, bien-être et amélioration de la com-

(A) Partout des promenades publiques admirablement disposées pour que le promeneur y soit à l'aise, ombragé et ravi : partout, sur ces promenades, des bancs ou plutôt des canapés de bois proprement verni, avec dossiers mobiles que le rêveur ou l'oisif peut tourner, à son gré, vers le côté qui lui sourit. Sur les bords du Rhône et du lac, des boîtes de secours pour les noyés; dans la plupart des porteries et dans tous les édifices publics, des seaux destinés aux incendies. Sur les routes et chemins vicinaux (entretenus avec un soin étonnant), des bancs étagés pour les laitières et autres habitans des campagnes qui portent des fardeaux sur la tête, et peuvent, sans peine, se délasser en déposant momentanément leur charge sur un gradin placé à hauteur de tête, et s'asseoir sur l'autre.

A Genève, il est d'usage que les lettres jetées à la poste avec des adresses défectueuses ou restées au rebut, faute d'affranchissement pour les pays étrangers où il est de rigueur, soient exposées derrière les vitrages extérieurs des bureaux de l'office de la poste, méthode parfaite qu'on devrait bien imiter en France.

munauté. Ici encore, une charité prodigue, une philosophie pratique indulgente, raisonnant assez l'existence humaine pour la régler, et ne la pressurant pas au point de flétrir la dernière fleur de poésie qui la caresse. A Genève, tous les hommes sont citoyens par caractère et presque tous par droit (A), tous les monumens sont des promenades, des sites et des montagnes, toutes les églises (B) des temples nus, et comme des corps sans âme. A Genève, pas un seul pauvre qui vous montre les trous de sa casaque, qui vous tende, sur la voie publique, sa main décharnée et livide, pas un bandit imberbe qui crayonne des invectives sur les murs et insulte aux passans; pas un crocheteur qui vous jette d'insolentes

(A) Le cens électoral est de 15 florins.

Les barbiers sont des espèces de personnages à Genève : leur ministère se paie plus chèrement qu'en aucun lieu de l'Europe. — Serait-ce parce que plusieurs d'entre eux exercent encore la chirurgie ministrante, qui est à la médecine ce que le goujat est à l'architecte ? — Avis aux barbiers sans barbe à raser de la France et du Piémont. J'ai remarqué aussi qu'il n'y a pas de ville où la manie de se faire traîner en voiture et en char soit aussi populaire et aussi générale qu'à Genève, et où l'on voie autant de télescopes et de longues vues braqués aux fenêtres.

(B) A l'exception de la petite église paroissiale de Saint-Germain, où le culte est tout-à-fait dénué de majesté.

et grossières paroles; mais un nombre prodigieux d'auberges et de maisons meublées attendant les visiteurs et les curieux, pour lever de gros impôts sur leur bourse.

Cette population exotique mêlée aux races indigènes, ces flots de grands seigneurs français, russes, allemands, italiens, anglais, répandus dans la cité et dans les villages enchantés qui la ceignent de leur réseau d'ombrages, ont neutralisé les mœurs locales du chef-lieu de la petite république et du canton de Genève, sans toutefois leur ravir un genre d'individualité très-précis. Cette individualité, elle consiste à s'approprier tout ce qu'il y a de bien chez les nations voisines. Ainsi, Genève a imité de la France son exquise urbanité, son bon goût en toutes choses, son amour des convenances, sa délicatesse et son aménité sociales; de la Grande-Bretagne, ses principes de gymnastique et d'éducation, ses habitudes graves, réservées, ses idées rationnelles appliquées à la vie privée, ses *raout*, ses *thés*, ses recherches du confortable, son luxe de chevaux et de voitures; de l'Italie, ses traditions d'arts; de la Germanie enfin, sa passion pour les livres, l'histoire philosophique et les sa-

vantes études. Et n'allez pas croire que de toutes ces importations résulte une physionomie pâle et diffluente; non, civilement parlant, surtout, il est encore facile, en ce pays, de distinguer l'indigène du colon et l'hôte du citoyen. Sa constitution politique elle-même semble être l'expression d'un choix fait parmi tous les systèmes de gouvernemens représentatifs, réduits à des termes simples mais précis. Ces élémens, l'esprit public de la république s'est chargé de les unir, de les coordonner, de les adapter aux mœurs et aux besoins, de les rendre homogènes; il les serre dans ses bras, comme l'état genevois est serré par d'étroites limites dans son magnifique territoire (A). Sage dans son administration cantonale, toutes les fois que Genève a été consultée par le directoire exécutif de la confédération (Vorort, *forort*), elle a témoigné hautement de son patriotisme; et dans son concours près de la diète helvétique, Genève s'est toujours montrée éminemment fédérale.

Je ferai un faible reproche aux administrations qui dirigent ces divers établissemens pu-

(A) Le canton de Genève, ville comprise, renferme environ 55,000 âmes.

blics, c'est qu'elles tiennent trop habituellement fermés ceux que l'étranger recherche avec le plus d'empressement, comme la bibliothèque et les deux musées, et qu'elles forcent ainsi le voyageur intelligent à se livrer à la merci d'un concierge toujours prêt à recevoir une offrande, mais rarement à la gagner par une complaisance patiente et éclairée (A).

Quelques-uns, sans doute, m'accuseront d'avoir jugé l'aristocratie dirigeante de Genève avec des préventions favorables. On me dira que le syndicat se perpétue dans certaines familles (B); qu'une pensée d'égoïsme qui parfois veut gouverner la communauté comme une boutique, est au fond de cette aristocratie commerçante et vaniteuse; qu'elle exclut le pauvre du canton, et ne souffre pas que l'étranger sans ressources vienne s'établir dans son sein pour y gagner du pain......... Je répondrai que je n'ai d'inclination pour au-

(A) Je sais bien que dans une ville où les premiers magistrats (les syndics) reçoivent 1,500 francs de salaire, et rendent des comptes fidèles de leur gestion, où les fonctions de bibliothécaire, de conservateur de musée sont gratuites, il a fallu borner la peine; mais les limites sont trop étroites.

(B) Comme c'est l'élection qui le perpétue, le reproche est sans valeur.

cune aristocratie, et encore moins pour celle de l'agiotage, de l'échéance, du *report*, que pour toute autre : je demanderai où se trouve ici-bas le gouvernement parfait, je demanderai si je n'ai pas eu raison de louer celui qui a réalisé beaucoup de bien-être et d'incontestables améliorations.

Chacun a sa mission sur cette terre : ma mission, à moi, c'est d'appeler les peuples au catholicisme et à la véritable liberté par la poésie, par l'histoire, par les impressions de voyages, par l'archéologie, par le roman. Je la poursuivrai; mais je ne veux jamais démoraliser les nations et leur donner des haines. Si j'ai été juste pour un pays protestant, c'est que j'ai vu beaucoup d'excellentes choses en ce pays. Quand le bien vous frappe aux yeux, pourquoi déterrer le mal? Pourquoi aller chercher la cupidité dans l'arrière-boutique du marchand genevois, quand sa sévérité en matière de probité et de fidélité à remplir ses engagemens s'offre à vous dans le magasin? Pourquoi examiner les rouages d'un gouvernement à la loupe, quand l'intégrité et la sagesse du magistrat se révèlent par des actes journaliers?

On fait, communément, une trop grande part à la réformation, dans les avantages que présente la constitution de la république de Genève. Calvin a dû son influence à ses qualités d'homme d'état et non pas à son zèle de prédicant. Ce sont ses lois, son génie, le pouvoir qu'il y organisa, qui l'ont nationalisé à Genève où il fut appelé, après en avoir été banni d'abord. Il ne faut pas croire que ces progrès eussent été incompatibles avec le maintien du culte orthodoxe. D'ailleurs la plupart des peuples qui ont accueilli la réformation, étaient prédisposés par caractère et par tempérament à recevoir les idées de liberté civile qu'elle entraînait, sans en abuser. Genève, où l'on examine toutes choses à froid, se trouvait surtout dans ces conditions. Calvin a résumé les mœurs genevoises, formulé leurs besoins, et ne les a pas formées.

Il n'y a guère qu'un seul édifice christofrank de quelque valeur, en cette cité, et encore, ainsi que je l'ai indiqué ailleurs (A), on a commis la faute d'y incruster un flagrant anachronisme, dans une façade grecque qui

(A) Voyez la lettre archéologique à MM. de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres.

gémit de se trouver adossée aux lignes du moyen-âge, bien que ce péristyle d'un travail estimé, soit une imitation de celui du Panthéon de Rome, et que le plan en ait été tracé par le comte Alfieri, oncle du fameux tragique de ce nom. N'eût-il pas beaucoup mieux valu, au lieu de plaquer là ce portique (commencé en 1749), respecter le vieux pignon couronné d'un clocher, dont la gravure de Diodati (de la fin du XVII[e] siècle) nous a conservé l'image. Cette église christo-franke, où règnent à la fois la transition, le XIII[e] et le XV[e] siècle, c'est l'ancienne cathédrale de St.-Pierre, où furent les chanoines et les évêques... quand Genève avait des Adhémar et des Jean de Brogny (A). Il y a aussi à Saint-Pierre des stalles admirablement sculptées; mais elles pleurent le clergé catholique qui, à l'aurore, y psalmodiait les *matines*, et l'enfant de chœur qui y promenait l'encensoir durant les solennités de la messe. Maintenant qu'il n'y a pas même d'évêques *in partibus* à Genève [comme le fut l'illustre saint Fran-

(A) On n'est pas bien certain que ce prélat, dont le nom est si populaire à Genève, y ait jamais résidé. La tradition veut que ce soit à Jean de Brogny, achetant une paire de souliers à crédit, qu'un cordonnier répondit : « Vous me « les paierez quand vous serez cardinal. »

çois de Sales] (A), cet édifice n'est plus qu'un temple tombé aux mains arides et sèches de ce protestantisme rongé par les sectes, les momiers, les anabaptistes, les illuminés, etc. En vain l'on cherche au faîte des tours de St.-Pierre la croix, emblême de la rédemption; on n'y voit que la prosaïque girouette, symbole des variations de l'hérésie. Comme dans la cathédrale de Lausanne, on sent, en entrant dans ce monument, que la pensée qui l'érigea l'a quitté aujourd'hui (B). « *L'Evangile a soufflé tout bas.* » (Bonnivard.)

Disons-le avec plaisir, tous les cultes reçoivent à Genève la même protection. Bien que

(A) Il y a pourtant un prélat qui tient le juste milieu entre l'évêque *in partibus* et l'évêque en office. Ce prélat, dont l'administration spirituelle et temporelle s'étend sur les cantons de Vaud, de Genève et de Fribourg, se qualifie d'*évêque de Lausanne et de Genève*. Il réside à Fribourg, mais n'est pas évêque de Fribourg, et n'y exerce les fonctions épiscopales que comme dans une dépendance de sa juridiction diocésaine. Les cathédrales sont à Lausanne et à Genève; mais ce sont vraiment des cathédrales *in partibus*. Ce titre d'*évêque de Lausanne et de Genève* est une protestation.

(B) Il ne faut pas oublier la chapelle des Macchabées fondée par Jean de Brogny, cardinal d'Ostie. — Le temple de Saint-Pierre a 204 pieds de longueur, dans œuvre, et 70 de largeur.—La tour du midi est une reconstruction radicale de 1510. Le vaste cloître qui était contigu à la basilique, fut brûlé en 1334.

le calvinisme soit la religion de la majorité, une louable tolérance s'étend sur les luthériens, les juifs; et le gendarme qui fait ronde autour du temple pour que le prêche ne soit pas troublé, ira s'installer vers l'église catholique de Saint-Germain, pour ordonner aux cochers de ralentir le pas de leurs chevaux, dans tout le trajet de la rue qui avoisine la paroisse.

Franchement, il n'y a pas à Genève un sentiment bien général de l'art antique, et j'y ai vu avec horreur, l'U ridicule et *rococo* dans presque toutes les légendes latines inscrites sur la pierre. — Ce n'est pas à Lyon qu'on outragerait ainsi l'alphabet lapidaire.—Cette petite capitale du Faucigny (duché de Savoie), bâtie à l'ombre du Môle et sur la route des glaces éternelles, Bonneville, que Genève peut-être regarde en pitié, pourrait faire la leçon à cette dernière, en ce qui touche à l'orthographe des inscriptions.

Sur la colonne élevée à Bonneville, par les habitans du Faucigny, à Charles-Félix, roi de Sardaigne, et surmontée de la statue de ce prince, en mémoire des travaux qu'il fit exécuter à la rivière d'Arve, on lit les inscrip-

tions suivantes. A propos du sens moral de ces inscriptions, où la phraséologie laudative est extrêmement tempérée, je n'irai pas répéter ces éternels lieux communs de *tributs adulateurs à l'usage des rois et payés par les peuples;* s'il y a des municipalités serviles, il faut bien convenir aussi qu'il se rencontre des monarques paternels, justes, généreux et patriotes. Je me bornerai à citer ces inscriptions comme des modèles de bonne latinité et d'orthographe lapidaire. Une des faces du piédestal de la colonne (celle de nord), renfermant un bas-relief allégorique, il n'y a que trois légendes, et les voici exactement relevées:

(Face d'ouest.)

ARVAM
AGROS. EFFVSE. VASTANTEM
REX. KAROLVS. FELIX
DESCRIPTO. ALVEO. OPPOSITIS. AGGERIBVS.
COERCVIT
ANNO. M DCCC XXIIII.
OPTVMO. ET. PROVIDENTISSIMO. PRINCIPI
FOCVNATES

(Face d'est.)

QVAE. AD. PROVINCIAE.
TVTAMEN ET. AD. POPVLORVM.
COMMODA PROVIDENTIA.
OPTVMI. PRINCIPIS DECRETA.
SVNT. IIS. CVRA. ET. SOLERTIA
GASPARIS. HIERONIMI.
IOANNIS. F. ROGETI. CHOLLEAI.
BONOPOLI COMITIS. EQVITIS
MAVRIT. MAGNA. CRVCE SVMMI.
MAG. REG. NEGOTIIS. INTERNIS
DIRIGVNDIS. CIVIS. SVI. AVCTORIS.
CONSILIOR. OPTVMOR.
PERFECTIS. PROBATIS LAETANTVR.
FOCVNATES

(Face de sud.)

REGI. KAROLO. FELICI
R. VICTORI. AMED. F. R. KAROL. EMMAN.
N. CONSERVATORI. FINIVM. ET. ARVORVM
CIVITATES. FOCVNATIVM
AD. MEMORIAM. AVSPICATISSIMI. QVI. FVIT
IIII. IDVS. AVGVS. A. M DCCC XXIIII.
QVO. DIE. PROVINCIAM AB. ANNIS L.
REGVM. ADSPECTV. CARENTEM
PRAESENTIA. SVA. EXHILARAVIT.
EREXIT

Si mieux n'aimez aller à Lyon, apprenez donc à Bonneville, sérieux Genevois, avec quelles lettres et quelle ponctuation on doit mettre sur le marbre la langue des savans, et ne brisez plus, dorénavant, le cœur de l'archéologue, en écrivant, comme vous le faites, la légende de votre cité : *Post tenebras lux*, lorsqu'il est de rigueur qu'elle soit gravée ainsi :

POST. TENEBRAS. LVX

Civilisés en toutes choses, ne demeurez pas épiciers et marchands d'huile de poisson en celle-ci.

Saurez, lecteurs et lectrices, à propos de cette devise (A), que les armes de Genève sont un

(A) Avant la réformation, cette devise adoptée par un évêque de Genève, était ainsi conçue :

POST. TENEBRAS. SPERO. LVCEM

On trouve quelquefois le SPERO sous-entendu dans les devises du moyen-âge.

A la face ouest de la porte de Rive, on voit la légende écrite avec le V. L'écusson porte le millésime 1695.

A l'angle de la rue *Verdaine*, on remarque un fort joli écusson encadré dans un trèfle à quatre lobes, avec le millésime 1554.

Cet écusson du 16me siècle porte les armes de Genève.

écu représentant, sur champ d'or, un aigle écartelé, et une clé (A) sur champ de pourpre, avec la devise précitée, le tout surmonté d'un soleil rayonnant, et portant dans son centre le monogramme :

IHS

c'est-à-dire: IESVS. HOMINVM. SALVATOR



(A) Cette clé, c'est celle de SAINT PIERRE. Qui ne verra pas avec surprise la ville calviniste par excellence, la ROME PROTESTANTE, avoir conservé dans ses armes la clé du prince des apôtres?

Cette clé était le sceau du chapitre de l'église cathédrale de Saint-Pierre.

L'aigle est une tradition du temps où Genève fut ville impériale. Conrad-le-Salique, empereur, roi de Bourgogne, le fit pour la première fois placer sur le portail de Saint-Pierre.

Mais, ce qu'il y a de magique, de véritablement inconcevable pour celui qui ne l'a pas vu, c'est ce territoire genevois, ce bassin éclairé par un beau soleil, rafraîchi par de belles eaux, et encadré par la chaîne du Jura et les montagnes du Faucigny et du Châblais, ce lac immobile à l'étincelant azur, ce lac chargé de nacelles aux flottantes banderoles, qui rident amoureusement sa surface, ces suaves *ville* dont il baigne les jardins, ce sol encore moins fertile qu'il n'est admirablement cultivé, ces arbres plus ombreux et plus verts, ces fleurs plus caressantes qu'ailleurs, cette végétation vigoureuse se détachant dans les teintes décroissantes d'une vive lumière, ces chênes, ces pins, ces prairies, ces coteaux chargés de pommiers, de vignes, de cerisiers, tous ces villages couchés dans les touffes de feuillage, sur le flanc de la colline, dans la voluptueuse vallée, entre le pays de Gex et le Léman, entre le Léman et les monts chauves de la Savoie; tout cela ne peut être dessiné dans un livre, il faut aller sur pla-

ce pour le comprendre. Hermance au nom plein de tendresse et d'euphonie, Pregny, Collonge, Vézenaz, Chambésy, Mornex (A), hameau charmant adossé aux dernières racines du mont Salève, Mornex où les malades viennent endormir leurs douleurs, Mornex le Nice et l'Hyères de ces parages; Cologny (à Coloniâ) où habita lord Byron (B), tous ces lieux ravissans desservis par des routes ou des chemins vicinaux entretenus avec un soin prodigieux, tous ces lieux de plaisirs et de rêves, une poétique et tiède mélancolie les parfume, et pourtant, comme dans les environs de Baden-Bâden, une grande poésie manque à quelques-uns d'entre eux (C).... la foi catholique, qui

(A) Ce hameau, situé à deux petites lieues de Genève, appartient au Faucigny (duché de Savoie).

(B) Lord Byron habita pendant six mois la maison Diodati, à Cologny.

(C) Dans presque toutes ces communes, l'homme des champs est demeuré catholique; mais c'est un pénible spectacle que celui de cette lutte permanente entre le cultivateur qui a gardé sa foi, et les opulences financières protestantes qui jouissent de ses labeurs et plantent leur tente fastueuse à côté de la cabane du paysan.—Voici un fait décisif. Une demoiselle protestante habitant la commune de .... près de Genève, était agonisante. La famille envoie chercher le pasteur; il ne vient pas; elle renvoie de nouveau une, deux, trois fois; M. le pasteur s'abstient tou-

met sur toutes choses je ne sais quels nimbes rayonnans, je ne sais quoi d'élégiaque, d'amoureux, de touchant, parce qu'elle est le terme de comparaison suprême auquel l'homme rapporte tous ses sentimens.

Socialement et philosophiquement parlant, je respecte toutes les croyances (A); mais à moi catholique, il sera bien permis de dire que je regrette que le schisme ait soufflé sur de tels sites, et désenchanté plusieurs coins de ce petit territoire serré, comme dans une gaîne, entre la religion éclairée de la France et la religion timorée de la Savoie... Il me semble que sur cette nature si riche par elle-même et si riche par l'art qui l'a façonnée, le protestantisme a produit l'effet de la glace sur une eau murmu-

jours ; enfin, fatiguée de cette inconcevable négligence, la malheureuse famille allait faire demander à M. le curé catholique de Versoix les secours de la religion de vérité, et ses sublimes consolations, lorsque la demoiselle expira.

(A) L'absence de la foi catholique, qui assouplit l'âme et parfume le cœur, se fait sentir dans l'éducation des enfans genevois des classes inférieures. Leur parole est aigre, acerbe, dure, leur ton raisonneur, leurs manières sèches et hardies. Tout cela est le résultat immédiat de l'influence du protestantisme, qui ignore que l'enfance ne doit pas argumenter, mais sentir. Plus tard, il est vrai, l'âge rectifie le caractère de ces enfans égarés par une raison anticipée.

rante et limpide. — A chacun sa foi. — Moi, je ne renierai jamais la mienne, parce qu'elle chante dans mon âme, parce que je préfère le cœur à l'esprit, et le sentiment à la raison.

Ajoutons que les levers et surtout les couchers de soleil sont sublimes en ce pays. Qu'il fait beau voir les monts aux crêtes déchirées rayonner dans ces teintes chaudes et vives qui donnent tant de reflets aux glaciers, tant de relief aux roches, tant de couleur aux gazons! Au déclin d'un jour d'azur, couché sur le coteau de Pregny, je regardais le Mont-Blanc: il m'en souvient, déjà le roi de la lumière s'était depuis long-temps enseveli dans les profondeurs du Jura, déjà le pays de Gex était noyé dans une humide et grisâtre vapeur, que le roi des Alpes étincelait encore. Seulement un léger flocon de nuage baisait amoureusement son front, et semblait une sylphide voltigeant sur la joue d'un héros......................

....

....

....

....

....

Je regardais, je regardais toujours; l'effet

était enivrant : je ne pus résister au besoin de crayonner cette courte et rapide improvisation :

AU MONT-BLANC.

Et, vers ce vieux géant à la tête de glace,
Près de qui tout se tait, tout fléchit, tout s'efface,
Reprendre encor le luth échappé de mes mains :
Et rêver un accord, quand des harpes sublimes
Ont envoyé leurs chants aux magnifiques cimes
Qui semblent repousser le vil pied des humains (A) .....

— Ah ! ce n'est pas en vain qu'en un lieu solitaire,
Le BARDE, voyageur inconnu de la terre,
Sur sa tremblante lyre aura posé ses doigts ;
Car s'il s'arrête, amis, et vient planter sa tente,
C'est que sur lui descend une ombre ravissante,
C'est qu'une voix mystique a parlé dans sa voix.

Toi dont le front plus haut que l'éclair et la foudre
Vit tant d'états crouler, tant de siècles en poudre,
Et sur l'herbe pourrir tant de crânes de rois;
Toi dont l'œil de cristal lit sur l'immense plage

(A) L'exemple donné par M. De Saussure qui parvint à la cime du *Mont-Blanc*, avec sa caravane, n'est encore jamais suivi sans périls.

Comme en un livre ouvert dont l'Europe est la page,
Où Paris n'est qu'un point, et Rome qu'une croix ;

O MONT-BLANC, trône neutre entre le CHRIST et l'homme,
Borne où le globe expire, où l'infini royaume
Commence avec l'azur suspendu dans les airs :
Monarque couronné de neiges éternelles,
Souffre que le poëte aux invisibles ailes
S'incline à ton aspect, et murmure des vers.

JEHOVAH doit-il donc revenir sur la terre
Mêler sa voix suprême aux éclats du tonnerre,
Et par trente soleils marquer ses trente pas ? .....
Es-tu le siége prêt à recevoir le maître
Qui dira : FLEUVES, MERS, NATIONS, CESSEZ D'ÊTRE ; ....
— SINAÏ d'Occident, ne l'attendrais-tu pas ?

Tu n'es point la colline odorante et fleurie
Où l'humble pélerin, confiant en MARIE,
Prend en main le rosaire, et pose le bourdon ;
Mais le miroir où DIEU vient contempler sa face,
Et voir, comme un roseau que le zéphyr efface,
L'agonisant qui meurt en s'écriant *pardon*.

....
....
....

J'ai vu l'astre du jour sur ton trident d'albâtre
Semer la pourpre et l'or de son disque rougeâtre ,
Et, quand la nuit tombait, ton pic s'illuminer.
J'ai vu, sur les contours de tes crêtes sauvages,
Passer et repasser d'étonnantes images,
Et d'un noble chapeau (A) l'ombre se dessiner.

J'ai vu luire le flanc de ta croupe inféconde
Comme un phare placé sur les confins du monde,
Quand le soleil couchant te jette ses adieux.
J'ai vu tes flots d'argent et tes vagues de flamme,
O vierge solitude, et j'ai senti mon âme,
Comme toi se vêtir de reflets radieux.

Mais tout-à-coup le feu disparaît de ta cime ;
Alors, surtout alors, le spectacle est sublime :
C'est celui de la mort, des spectres, du tombeau.
Un voile pâle et froid couvre ta pyramide,
Tu n'es plus qu'un sépulcre, un cadavre livide,
Et d'un vaste linceul l'effroyable lambeau.

— Mortel, ainsi tout change, ainsi ta fille tombe
Du plaisir dans les maux, et du bal dans la tombe.....
Le suaire succède à la robe de lin,
Le champ funèbre aux champs pleins d'ombrage et d'eau vive,
Le hideux fossoyeur à l'aimable convive,
Et le ver de la fosse au brouet du festin.

(A) Au faîte de plusieurs montagnes de la Suisse et de la Savoie on croit voir, ici le chapeau historique de NAPOLÉON, là son buste, plus loin son tombeau du rocher de Sainte-

Les Romains, les rois bourguignons, le moyen-âge féodal, ont laissé à Genève, ville importante du royaume de Bourgogne transjurane, plusieurs empreintes de leur passage. Voici trois inscriptions recueillies parmi de nombreux matériaux en ce genre, qui attestent ce passage :

C. VALERIO T. F.
A. N.*
TR. MIL. LEG. II
PATRONO OPTVMO
GENEVEN. PROVINCIA
B. M. P.
VIXIT. AN. LX MII
DIES XVII

Cette inscription semble prouver l'érection du *pagus genevensis* en petite province ou can-

Hélène, plus loin encore sa tête posée sur la pierre sépulcrale. —Tant le nom de ce grand homme est populaire en Europe, tant on aime à ajouter le merveilleux à son souvenir, et à envelopper sa mémoire d'une mystique auréole.

(*) La pierre qui portait cette inscription, et qui se trouvait à l'hôtel-des-monnaies, n'existe plus; on ne la connaît aujourd'hui que parce que Grvtervs, qui l'avait vue, l'a reproduite dans son ouvrage.

ton de l'Allobrogie, dont Vienne était la métropole.

ADVS REX C M
MO IVMENT PROP. PATIO
MVT CA

C'est bien de GVNDEBADVS REX (A) CLEMENTISSIMVS, qu'il est ici question. Cette inscription est incrustée sur le mur oriental de l'arcade voisine du Bourg-de-Four.

PATRONVS. NOSTER.
MILES. GVILLIERMVS.
BOLOMERIVS. FABIVS
IN ANNO. M CCCC XLIII.
NOS. FVNDITVS. INSTAVRAVIT

Qui ne reconnaîtra ici le moyen-âge, temps de pieuses fondations? Cette inscription (B) se voit rue *Verdaine*, sur une porte de l'hopital, qui fut jadis le couvent de Sainte-Claire.

Du reste, Genève qui, de ses monumens co-

(A) Les anciens cartulaires disent indifféremment GVNDEBADVS, GVNDEBALDVS et GVNDEBAVDVS.

(B) Cette inscription est gravée en lettres onciales dégénérées, avec de E dans la forme de l'ε cursif grec.

loniaux et bourguignons, n'a guère conservé que deux ou trois profils incrustés dans un porche situé vers la place du *Bourg-de-Four* (A), et quelques pierres romaines servant de base à la tour d'horloge de l'Ile; Genève, dis-je, a trouvé un historien contemporain. C'est M. A. Thourel (de Montpellier), qui a réuni les annales de cette ville, éparses dans les ouvrages de Spon, de Galiffe, de Bérenger, de M. Picot, dans les archives et les documens authentiques, dans des manuscrits inédits, et dans les chroniques malignes et naïves tout ensemble de ce François de Bonnivard (B), prieur de Saint-Victor, qui raconte ainsi *la trahison qui lui fut faicte*, laquelle prouve que ce n'est pas d'aujourd'hui que les princes in-

(A) Le peuple croit que cet arc faisait partie du palais de Gondebaud. Je ne serais pas éloigné d'adopter cette opinion, et je puis établir comme certain qu'un profil incrusté dans le mur de cette arcade, m'a révélé la fabrique artistique des temps les plus voisins de la conquête des peuples du nord. — J'ai vérifié aussi les présomptions matérielles qui ont fait dire que la tour de l'Ile reposait sur des substructions latines, et là encore j'ai reconnu dans la partie inférieure de cette tour le moellon et le ciment des Romains. J'ai assez l'habitude de ces sortes d'investigations, pour qu'à cet égard on puisse s'en rapporter à mon jugement.

(B) Sa captivité a rendu célèbre le romantique château de Chillon, et inspiré la muse de Byron.

quiètent les hommes inhabiles à feindre :

« Combien que la majeure part de la ville eust consenti à l'entrée du duc (Charles III, duc de Savoie), chascun nen estoit pas content, mesmement ceux qui sestoient meslés des affaires et congnoissoient sa loyauté, desquels jestois lung. Je voulus estre ung peu plus sage que les aultres et plus fin, pourquoy me saulvai jusques à Montheron dans le pais de Vaud, où Champion, seigneur de Valruz, avec ung abbé de Montheron, me firent prisonnier et renoncer, par menaces de me faire mourir, mon benefice à labbé, qui en donna 200 florins de pension à Valruz.

« Après que lappoinctement fut faict, ils me remirent au duc, qui me garda prisonnier deux ans à Grolée (château du Bugey, qui appartenoit alors au duc de Savoie, à deux lieues de Belley), et mit labbé en possession de mon benefice.

« Le mesme jour que je sortis de Genève, le duc y entra avecque toute son armée, par la porte Sainct-Anthoine, armé de toutes pièces, sur une hacquenée, marchant doulcement. Son frère, le comte estoit aussi esquippé de mesme, mais monté sus ung puissant rous-

sin qu'il faisoit bondir, en sorte qu'il faisoit beau le voir. Et bien qu'il fust entré par appoinctement, sans tirer ung coup de canon, si voulut il avoir cest honneur de lavoir prinse par force et conqueste : et fit abattre les portes afin que luy et son armée passassent par dessus, et au premier rang de ses souldars estoient six enfans de Genève. Il vint loger droict en mon logis, questoit la maison de Nice, en la rue de Rive. »

Ainsi raconte encore, le Montaigne genevois, dans son style plein d'une incisive et spirituelle bonhomie, le voyage à Lyon de *Monsieur de Genève* :

« Lan 1515, vers les festes de Noël, monseigneur de Savoye estoit allé à Lion faire la reverence à la nouvelle royne, Claude de Bretaigne, femme du roy François, nepveu du dict de Savoye. Si le voulut accompaigner, monsieur de Genève, et faisoit porter des vivres avec luy, qu'il ne pensoit pas pouvoir trouver par les chemins, comme est la coustume des gros maistres de nation françoise. Si avoit faict porter, entre aultres choses, des pastés de poisson, lesquels je ne scay si avoient esté trop gardés ou empastés. Comme que ce

fut, levesque ny ceux de sa table nen tastèrent poinct, mais à la seconde table cela ne toucha pas terre, ainsy comme le train de court le porte. Si ne demeura long temps après, que de tous ceux qui avoient mangé du poisson, les ungs moururent, les aultres furent malades jusques à la mort, et en leur maladie tomboient en phrénésie. »

N'oublions pas de dire qu'il y a à Genève un respect national et populaire pour les hommes illustres dont cette cité est le berceau, que dans tous les lieux de réunion publique, leurs portraits sont exposés aux regards, comme autant de motifs permanens d'émulation et de patriotisme. Genève, patrie des Cramer, des Jean-Jacques, des Jurine, des Bonnet, des De Saussure, des Deluc, des Pictet, des Necker, des Senebier, des Sismondi et des De Candolle, possède un très-beau jardin botanique, des rues nouvelles bâties avec goût (A), contrastant avec ses arches hautes et sombres des bas quartiers, et un petit édifice grec tout neuf (le musée, que Genève doit à la munificence du général Rath et de ses deux sœurs). A Ge-

(A) Le quartier des Bergues et la Corraterie.

nève, berceau de Pradier, l'un de nos premiers sculpteurs contemporains, il ne faut pas oublier d'assister à une séance du conseil représentatif, et de visiter plusieurs hôtels particuliers, meublés d'objets d'arts, comme le palais de M. Eynard, homme de goût, non moins célèbre par ses sympathies philhelléniques qu'il est distingué par sa politesse; et les maisons de MM. le comte de Sellon, Bartoloni, et la riche collection d'autographes de feu le docteur Coindet, appartenant à son fils, M. Charles Coindet, médecin (A). Tout ce qui avoisine l'église catholique et la place du *Bourg-de-Four*, forme le faubourg St.-Germain de Genève. La bibliothèque de Genève a des manuscrits du plus grand prix. Sans parler de plusieurs lettres du picard Calvin (B), homme de tête

(A) Entre autres, un manuscrit de l'*Émile* de Rousseau, et beaucoup de lettres inédites de Voltaire.

(B) Plusieurs lettres autographes de Calvin, portant encore leur cachet. — Un manuscrit des sermons de saint Augustin, au dos duquel le célèbre Montfaucon a mis cette apostille toute de sa main :

HVNC CODICEM EX PAPYRO
AEGYPTIACA VIDI ET EVOLVI
ET VI.° VEL TARDISSIME
VII.° SAECVLO SCRIPTVM IVDICAVI.
FR. BERNARDVS DE MONTFAVCON.

et d'exécution, j'arrive à six tablettes de bois enduites d'une composition noire, dont la cire est la base, et sur lesquelles est gravé au style un fragment du compte des dépenses faites dans la maison de Philippe-le-Bel, pendant les six derniers mois de M CCC VIII. Le célèbre Gabriel Cramer est parvenu à les déchiffrer, en suppléant aux lacunes et en interprétant les abréviations (A).

Parmi les diverses charges de la maison du roi, on trouve un singulier office, celui de souffleur de la cuisine :

SVFFLATOR COQVINAE

On donne partout, dans ce manuscrit, à Philippe-le-Bel, le nom de Dominvs rex.

Ce que j'ai écrit à la hâte sur Genève, serait incomplet, si je n'ajoutais que le docte M. De Candolle a mis la botanique tout-à-fait à la mode dans cette cité.

Je n'aurais pas été peu étonné aussi de trouver, dans cette république, un goût prononcé

(A) J'ai vu aussi le manuscrit de Cramer, monument précieux de patience et de savantes recherches.

pour le blason et les titres nobiliaires, si cela ne s'expliquait bien naturellement par les incorrigibles appétits du cœur humain. C'est à qui obtiendra de la chancellerie chatouilleuse du Saint-Empire, des lettres de comte et de baron, à qui sera assez habile pour se faire conférer par un roi du voisinage la décoration d'un ordre de chevalerie ; c'est à qui s'autorisera de quelque vieille charte constatant une origine étrangère, pour garder ou prendre un titre et une livrée.

Et dites que l'égalité sociale n'est pas un rêve, et dites que chacun ne cherche pas, de toute sa force, à lier son présent à un passé!..... Ah ! ils sont donc bien fous, ceux qui veulent briser la chaîne des âges, secouer tous les antécédens d'un pays, rompre toutes les racines de sa constitution, et faire une trouée dans l'avenir, sans garder un seul des antiques jalons plantés par les aïeux !

De la littérature genevoise, voici ce que j'ai entrevu, pendant mon séjour d'une semaine et demie. Sans citer les œuvres de M. de Sismondi, dont le nom est partout en Europe, je veux passer en revue les renommées littéraires purement locales.

J'ai lu avec le plus vif intérêt le massacre du *Nidwald*, helvétienne, par M. Richard, d'Orbe, poëte patriote, poëte d'âme et d'énergie, qui prendra la lyre toutes les fois que la nationalité suisse sera en péril, toutes les fois qu'il faudra réveiller les vieilles sympathies helvétiques, toutes les fois que le despotisme des monarchies absolues lui inspirera des strophes courageuses et franches.

J'ai lu également avec plaisir plusieurs chansons très-lyriques de M. Chaponnière; quelques feuilletons sur la littérature allemande, de M. Adolphe Peschier; beaucoup d'articles du *Fantasque*, rédigé par M. Petit-Senn, lesquels prouvent que cet écrivain possède une plume facile, élégante, une harpe aux cordes sonores, et qu'il sait unir le goût à l'instruction.

Mais l'auteur qui résume en lui et exprime le mieux, selon moi, la littérature genevoise, c'est M. Topffer, conteur agréable, romancier habile, dont la muse protestante, chaste et tendre m'a fait souvent rêver sur les rives du lac. M. Topffer est doué à un haut point du sentiment élégiaque, et il sait admirablement l'art d'attacher une idée morale à une

foule de choses de la vie qui passent vulgaires et prosaïques devant le commun des hommes. Je n'hésite pas à placer au premier rang des ouvrages de cet écrivain le *Presbytère* et la *Bibliothèque de mon Oncle*.

Je regrette pourtant que M. Topffer, peintre de chevalet, dépense trop aisément son talent dans les infiniment petits du tableau de genre; qu'il se montre parfois trop épris de menus détails, de recherches microscopiques sur le cœur humain, au lieu de dessiner à grands traits et de nuancer largement. Je l'invite aussi à se tenir en garde contre certaines locutions genevoises que la langue de Racine nomme *gallicismes*.

Que le caractère vraiment honorable de M. Topffer ne s'offense pas de ces légères critiques; elles ont été inspirées par l'intérêt que je prends à ses succès, comme mes éloges ont été dictés par le plaisir que m'ont procuré les livres de cet écrivain.

Je ne vous parlerai ni de cette société de lecture genevoise, qu'on peut désigner comme une institution parfaite en son genre, ni de la prison pénitentiaire imitée de celles des Etats-Unis d'Amérique, ni de l'académie uni-

versitaire, dont un ministre protestant est le recteur, ni des études évangéliques (A). Je ne vous dirai rien non plus de la société des arts, de la société de la paix (bien que je sois membre de cette dernière ; mais je n'ai assisté à aucune de ses séances), ni du théâtre actuel de Genève, car ce théâtre, que Voltaire mit tant de zèle à établir, il est aujourd'hui détestable sous le rapport de l'art, et logé dans un autre petit monument fort mesquin et fort peu remarquable.

Il faut tout dire, les dames genevoises sont généralement très-bien élevées, mais d'une manière trop scientifique peut-être ; elles ont une amabilité un peu raide, un peu sèche, un peu froide. Il y a aussi à Genève de ces longues et noires allées, espèces de coupe-gorge, que je n'aime pas à rencontrer dans une ville d'ailleurs très-bien tenue. Ces allées, ce sont des taches d'huile sur un habit fin ; car à Ge-

(A) J'ai été témoin à Genève de ce qu'on appelle la *fête des Promotions*. Comme l'instruction est gratuite en ce pays, cette fête, qui n'est autre que la *distribution des prix*, se fait avec beaucoup de pompe, au temple de Saint-Pierre, en présence des syndics, des conseillers d'état, d'une députation du conseil représentatif, et de tout le corps académique.

nève on trouve les premiers germes de la propreté parfaite qui distingue les cantons de Berne et de Bâle.

J'avais toujours oublié de citer un docte et bienveillant archéologue, M. Gaudy, qui comprend fort bien le moyen-âge, et la collection d'objets d'arts de l'opulent M. Favre-Bertrand.

Si à Marseille on respire je ne sais quelle brise orientale qui vous berce dans des idées sensuelles, qui vous jette dans une atmosphère de volupté et de sybaritisme, on peut dire qu'à Genève on respire un air de liberté et d'ordre légal qui vous enchante, surtout lorsque vous quittez les états du roi sarde, et que vous comparez les carabiniers piémontais soit aux gendarmes genevois soit aux gardes municipaux de Paris.

Ici il y a un goût immense pour cette nature reposée, agréable, qui forme la campagne genevoise, et de gradins en gradins, de bosquets en bosquets, finit par se confondre avec les cimes alpestres qui la protégent. Chaque citadin veut avoir sa maison des champs, c'est-à-dire aller louer un cabinet et un jardin de six pieds carrés, dans une maison meublée à trente

ménages d'une chambre, toute semblable à un pensionnat ou à une caserne. Ce goût de perruquiers et de marchands de tabac pour la *campagne* est presque ridicule........ mais enfin ces braves gens se croient plongés dans la vie pastorale; laissons-les dans leur illusion, avec tant de boutiquiers de Paris qui achètent à Fontenay-aux-Roses, chez un épicier, des cerises pesées dans la balance qui sert pour le savon et la chandelle.

Genève et Lausanne offrent un grand avantage sur les autres villes helvétiques, c'est qu'on n'y rencontre pas cette demi-civilisation de grandes routes et cette cupidité horrible qui s'approprie le voyageur comme une victime. Il y en a de la cupidité, à Genève et à Lausanne; mais elle est tempérée par l'urbanité française, et on n'y est pas harcelé, comme dans les cantons allemands, par ces effrontés *ciceroni* et ces aubergistes avides et impatiens de vider votre bourse.

J'ai regretté de n'avoir vu en Suisse ni le *tir* ni le *concert* fédéral. Ce concert fédéral devait avoir lieu à Genève en 1834. La milice citoyenne et populaire du canton de Genève et sa compagnie de carabiniers ne le cèdent

en rien à celles des autres cantons helvétiques. On regrette qu'une ville telle que Genève, la plus plus étonnante du monde, peut-être, par l'affluence des étrangers qui s'y croisent, s'y heurtent sans cesse, ait conservé un système monétaire barbare, aliment perpétuel à la cupidité de l'agiotage boutiquier.

Quand j'eus parcouru en observateur, et cette ville jetée sur les limites de l'Helvétie dont elle reflète peu les mœurs antiques, austères et fortes, et ces incroyables paysages aú sein desquels elle se berce comme une amante sur un lit de roses (A), je pensai sérieusement au départ. Après avoir vécu, durant dix jours, d'une vie de curieux, de voyageur, d'amateur décidé de promenades en gondole, ou à bord du *Winkelried*, du *Léman* ou du *Guillaume Tell*, sur un lac admirable, de visites à Coppet, Rolle, Nyon, Lausanne, Vevey, Morges, Chillon (B), à Ferney-Voltaire, à l'élégante ai-

(A) Tant belle soit cette campagne, elle est si apprêtée par l'art, qu'une arrière-pensée vous y poursuit involontairement. On ne peut s'empêcher de songer que ces paysages sont à la magnifique nature de la Suisse allemande, ce qu'est une agaçante modiste de la rue Vivienne à la tête d'une femme grecque.

(B) Le *chastel de Chillong* est un admirable échantillon

guille du *Môle*, je vins en toute hâte à Vienne, la ville forte des Romains, la ville pittoresque par excellence, attendre au passage mes admirables compagnes, Ludovie d'Orellane et Isabelle-Marie de Nalia, la VENVS D'ARLES.

Elles furent exactes au rendez-vous, car le 16 août nous étions tous les trois réunis chez le sieur Roubière. Nous visitâmes rapidement l'antique métropole de l'Allobrogie, pour laquelle (mes lecteurs le savent) je professe un respect et une estime tout particuliers ; et puis, nous nous dirigeâmes vers le Liverpool de la France, vers Lyon, dans une de ces populaires voitures qui font le service de ses environs, et dont j'avais eu soin de retenir le coupé.

du moyen-âge, situé en un lieu ravissant. C'est là que fut enfermé, durant sept ans, François de Bonnivard. Cette longue captivité inspira à lord Byron le *Prisonnier de Chillon.* Ce grand poëte visita le château, et y écrivit, à l'aide d'un couteau, sur la pierre, son nom qu'on y voit encore.

Le château de Chillon fut bâti au XIII[e] siècle par ce Pierre de Savoie que son courage, son patriotisme et son administration éclairée firent surnommer le *petit Charlemagne.*

BOURGOGNE.

BOURGOGNE.

BRVNECHEVL FVST IADIS
ROYNE DE FRANCE.

—

MATHILDA. DVCISSA.
BVRGVNDIE

Par un de ces jours de soleil qui deviennent si rares en France, quand on a dépassé, vers le nord, l'ancienne province de Bourgogne, nous arrivâmes dans l'immense et populeuse cité de Lyon. Réduite en cendres, au temps de Sénèque, saccagée par l'empe-

reur Sévère, ruinée par tant de siéges et de pillages, que de fois elle a relevé plus haute et plus fière sa tête courbée par les orages! que de magnifiques choses dédommagent ses habitans de leurs rues de fange et de leurs épouvantables carrefours, sans oublier les bains asiatiques que M. Sorbier vient de créer sur la place de la *Miséricorde!*

Dès qu'Isabelle-Marie de Nalia et Ludovie d'Orellane, dont toutes les pensées s'élevaient déjà calmes, poétiques, sublimes, vers le céleste rivage, eurent suffisamment vu les monumens civils, les églises de Lyon, et particulièrement la chapelle de Fourvières, je m'empressai de les conduire à Bourg-en-Bresse, par Montluel, Meximieux et Pont-d'Ain. Bourg, c'est une petite ville où le moyen-âge vit encore, pleine de vieilles maisons de bois, perdue dans les pâturages, les vergers et les marais de l'ancienne Séquanie. Elle renferme une assez bonne église du XVIIe siècle, sous le titre de Notre-Dame; mais ce monument est effacé par la basilique de *Brou*, située dans un faubourg de la ville. Cet édifice est aux monumens christo-franks de la belle époque, ce qu'était l'art contem-

porain de la Pompadour et de la Dubarry à ce système romano-français qu'on nomme architecture de Louis XIV. C'est la corruption du type, exprimée d'une manière fantasque, capricieuse, avec des intentions molles, indécises, qui marquent l'absence d'idée-mère, et le passage du grand style catholique aux profils monotones de la renaissance. Il faisait partie d'un monastère d'Augustins réformés, dont les bâtimens sont occupés aujourd'hui par le séminaire diocésain de l'évêque de Belley. Commencé en 1511 par Marguerite d'Autriche, veuve de Philibert II, duc de Savoie, il fut achevé par elle en 1528.

L'église de *Brou*, d'une médiocre étendue, n'est remarquable que par des beautés de détail. Elle renferme trois mausolées, celui de la pieuse fondatrice que décorent deux pleureuses d'une admirable exécution, le tombeau de Philibert, duc de Savoie, son époux, placé au milieu du chœur, monument funéraire d'un grand mérite (A), et le sarcophage de Marguerite de Bourbon, mère du prince. Le

(A) La statue du prince et celles des gentilshommes qui portent ses armes sont d'un travail exquis.

bedeau de l'église de *Brou* ne manque jamais de faire remarquer aux étrangers la chapelle de la duchesse. On y voit une cheminée à sculptures ingénieuses, de l'angle de laquelle Marguerite d'Autriche apercevait le prêtre célébrant au maître-autel le sacrifice de la messe. Il n'oublie pas aussi d'appeler leur attion sur les stalles du chœur ; elles sont en bois de chêne, et ciselées comme celles de la cathédrale d'Amiens, avec une prodigieuse délicatesse. Cette basilique qu'on tient habituellement fermée, et qui ne sert au culte que comme chapelle du séminaire, avait de précieuses verrières détruites par un orage, bien avant la révolution de 1793, cette horrible tempête qui gronda dévastatrice et furieuse sur notre France monumentale.

En quittant Bourg-en-Bresse, nous traversâmes trop rapidement Mâcon (Mastico), ville ancienne, patrie de M. Alphonse de Lamartine, où la famille des Montrevel avait un palais qui sert maintenant de logis à la mairie, à la société académique, à la bibliothèque et au théâtre, ville d'élégance sociale, dont la vieille cathédrale est en partie ruinée, et qui a le malheur de posséder un de ces temples modernes,

aux lignes grecques, où le recueillement est impossible. Il en fut de même à Tournus (TORNVTIVM), dont quelques mauvais plaisans à calembourgs historiques, attribuent gravement la fondation à *Turnus*, que d'autre part revendiquent Tournon et Tours; lieu remarquable par ses maisons à arcades, sa délicieuse position, et ses deux églises de style christo-roman, dont l'une appartint jadis à une vaste abbaye. Au nord, et assez près de cette petite ville, est une montagne du haut de laquelle on peut embrasser un des plus beaux points de vue qui soient en France.

Nous nous arrêtâmes un jour à Châlons-sur-Saône (CABILLO), si célèbre dans les anciens romans sous le nom d'*Orbandale*, autrefois l'une des plus fortes places de la puissante république des Æduens, et aujourd'hui jolie cité, placée dans un pays charmant, ayant des quais frais, propres, bâtis avec luxe, et une église du moyen-âge qui n'est pas sans valeur (l'ancienne cathédrale de Saint-Vincent). Je rappelai à mes compagnes que saint Marcel avait porté le flambeau de la foi chrétienne en cette ville; qu'elle avait eu des conciles et des prélats illustres; que, près de ses murs,

l'empereur Constantin, allant attaquer le tyran Maxence, avait vu dans le ciel une croix lumineuse dont il fit reproduire l'image sur le *labarum*, et que Gontran (A) ou Guntchramm y fixa le siége de son empire (B), attiré, sans doute, par la douceur du climat et les mœurs hospitalières de ses habitans, si remarquables, de nos jours encore, par leur politesse, leur franchise et leur invariable aménité. Il me prit, à Châlons-sur-Saône, une violente envie de faire faire à mes tendres voyageuses un assez long détour pour gagner l'antique métropole des Æduens. J'aurais vivement désiré qu'elles pénétrassent au cœur même de notre Bourgo-

(A) Le roi de Bourgogne Gontran fonda au VI[e] siècle le célèbre monastère de St.-Marcel, dans le lieu même où fut martyrisé ce confesseur qui était venu prêcher l'Évangile à Châlons, sous Commode.

(B) Le palais des rois bourguignons était situé sur l'emplacement du Châtelet. Thierri II tenait exclusivement sa cour à Châlons, et y faisait battre monnaie.

En général on s'entend mal sur le royaume de Bourgogne. Il y en a trois : le premier établi par Gondicaire, qui passa successivement à Gondioc, Godomar I[er], Gondebaud, Sigismond et Godomar II ; le second, partagé entre les princes enfans de Clovis, par conséquent Franc (c'est celui-là qui eut Châlons pour capitale) ; et le troisième enfin dont fut investi le duc bénéficiaire de Bourgogne cis-jurane et de Provence, Bozon, par le concile de Mantaille.

gne, cette magnifique province qui touchait à la fois aux portes de Lyon et aux barrières de Paris, et qu'elles connussent ses deux principales cités, c'est-à-dire Beaune et Dijon.

Ces deux villes ne furent d'abord que des lieux de station pour les légions romaines. Ces stations légionnaires se nommaient, dans la langue de Jules-César, *castra stativa*. Je veux bien croire que le premier MINERVIAE CASTRUM [le nom primitif de Beaune est MINERVIA (A)] remonte aux commencemens du haut-empire; mais ce qu'il y a d'assez bien constaté, c'est qu'Aurélien fit construire, l'an de J. C. 273, la ceinture romaine dont quelques restes subsistent encore. Il ne me faut rien moins que l'autorité de tous les écrivains qui affirment ce fait, pour l'adopter; car il me semble bien étrange qu'Aurélien, qui régna à peine cinq ans, ait pu bâtir tant de villes et de remparts dans les Gaules.

Les Latins étaient bien forcés d'échelonner ainsi des camps dans les provinces qu'ils avaient subjuguées, pour contenir les peuples

(A) Ce nom vient de la première légion qui y campa, *legio prima minervia*.

et arrêter les incursions si communes dans ces siècles de guerres et de conquêtes. Il ne se trouvait aucune place forte entre Châlons et Langres, on jugea donc utile de placer deux castra métations intermédiaires, et voilà toute l'origine de Beaune et de Dijon.

A Beaune, les Romains jetèrent les yeux sur cette petite éminence que couronne maintenant l'église-mère de N.-D., pour y établir un *castrum*. *La salle-du-roi* (A), les rues Paradis, des Prêtres, Petit-Maizières et de la Fontaine en désignent le circuit, et en formaient les fossés. Cette enceinte exiguë, de forme presque ovale, couvrant en superficie environ 4,500 toises carrées, avait deux issues, la porte *décumane* et la porte *prétorienne*. Elle ne pouvait guère contenir qu'une demi-légion, c'est-à-dire 2,500 hommes et 300 chevaux ; l'autre moitié du corps stationnait dans le camp de Dijon.

Il paraîtrait que le MINERVIAE CASTRVM avait déjà quelque importance sous la fin du règne d'Auguste ou au commencement de celui de Tibère [I] ; mais il ne fut vraiment une forte-

(A) Le palais-de-justice actuel.

resse respectable qu'à l'époque où Aurélien, comme je l'ai indiqué plus haut, fit élever ces murailles de 16 pieds d'épaisseur [II], dont plusieurs portions considérables attestent encore la vigoureuse solidité.

Tout me porte à croire qu'un temple païen exista à Minervie ; et les groupes de figures grotesques qu'on voyait servir de chapiteaux à plusieurs piliers de l'église paroissiale de Saint-Pierre avaient été enlevés, sans doute, à ce monument placé non loin du lieu qu'occupe aujourd'hui Notre-Dame (a).

Une situation aussi avantageuse que celle de notre ville, une belle et salubre contrée, des eaux vives, le voisinage d'une voie romaine, y attirèrent vraisemblablement un grand nombre d'habitans. L'enceinte fortifiée ne put suffire ; les maisons sautèrent pardessus cette enceinte, s'éparpillèrent, entamèrent la campagne, comme il arriva à la *chère Lutèce* de Julien, et peu-à-peu l'on vit

(a) Il est très-probable que ce temple fut consacré à Minerve. Les figures gauloises trouvées à Beaune, viennent du temple des Druides, situé à Mavilly. Celles trouvées à Dijon provenaient également d'un ancien collége de prêtres celtes établis près de cette ville.

M

se couvrir de demeures presque toute la plaine qui précède Beaune, au nord, jusqu'à la route qui tendait d'Autun à Besançon par *Crusinium* (A). Sans doute, ces habitations n'étaient serrées que vers le château qui les protégeait ; mais, en-dehors de la ville compacte, était la ville clair-semée, éparse, dont les bastides des environs de Marseille, à la couleur de l'époque près, peuvent nous donner une idée [III].

Les ducs bénéficiaires ou révocables et concessionnaires gouvernèrent la Bourgogne de l'an 880 à l'année 1032. Richard-le-Justicier, comte d'Autun, paraît avoir été le premier de ces lieutenans-généraux de la couronne franque, nommés aussi patrices ou recteurs.

Dès le x[e] siècle, Beaune (B) eut ses comtes et ses vicomtes. Ces seigneurs y tenaient cha-

(A) Crissey, à une demi-lieue sud de Dôle. Ce lieu, jadis considérable, n'est plus qu'un hameau.

(B) Lorsque Beaune fut érigé en commune, en 1203, par le duc Eudes III, le sceau de la ville portait encore une *Bellone*. On substitua plus tard à cette déesse l'image de la sainte Vierge, patronne de la cité, avec cette légende :

ORBIS. ET. VRBIS. HONOS

Le Christianisme, ainsi, conservait une partie des choses païennes en les épurant; l'eau lustrale, les nymphées, les

que année deux assemblées générales dans une salle qu'on appelait MALLVM PVBLICVM, et plusieurs audiences subalternes, connues sous le nom de *petits plaids*, assistés de quelques *scabini* ou conseillers des *missi dominici*.

Sous Gontran, Childebert et Thierri, rois de Bourgogne, de la lignée franque, Châlons-sur-Saône avait été capitale d'un état; mais quand notre pays fut réduit en province, les gouverneurs, les comtes et les ducs firent leur résidence ordinaire à Beaune.

Les ducs amovibles ou viagers avaient fini par se rendre héréditaires, parce qu'il est dans le caractère des hommes de perpétuer leur pouvoir. Gislebert, Hugues-le-Blanc, Othon, Henri-le-Grand, Othe-Guillaume, habitèrent notre ville. Lorsque Robert Ier eut acquis celle de Dijon de Lambert, évêque de Langres, et donné le duché de Bourgogne à son fils, pour

images, parce qu'il n'y a qu'une manière d'agir sur les hommes.

Dès le ve siècle, Beaune se nommait déjà BELNA. Je ne vois guère pourquoi quelques historiens ont tourmenté l'origine de ce nom, en le faisant dériver de *Belisana*, surnom qu'on donnait à Minerve en quelques parties des Gaules. Il est bien plus naturel, à mon avis, de le trouver dans *Bellona*, par contraction ou syncope, *Belna*.

en jouir en pleine propriété et passer à ses héritiers, successeurs et ayans-cause, la plupart des ducs propriétaires de la première race, dont la ligne commence à Robert Ier, et finit avec Philippe-de-Rouvre, firent leur séjour à Dijon.

Cependant, plusieurs de ces princes, entre autres Eudes III, tinrent leur cour à Beaune, qu'ils créèrent le centre de toutes leurs grandes juridictions, et rendirent comme la capitale de toute *la duché*. [IV.]

Dès que cette ville eut été cédée aux premiers ducs propriétaires de la race royale, ils y établirent un prévôt qui rendait la justice en leur nom et recevait les droits de leurs domaines. Ils respectèrent l'enceinte romaine qu'ils avaient trouvée toute bâtie. Leur palais occupait l'angle sud-est de la forteresse latine [V]. La chapelle ducale était celle de Saint-Baudel, seconde église chrétienne de Beaune. Le parlement, qui siégea [VI] dans cette cité jusqu'à l'époque où Louis XI le rendit sédentaire à Dijon, tenait ses audiences dans la *salle du roi*, reconstruite sous la deuxième race de nos souverains grands-feudataires. Ainsi, le château, la chapelle, la

chancellerie et la salle des *États ou Jours Généraux*, étaient contenus dans les vieilles fortifications d'Aurélien, recrépies et percées de créneaux suivant les usages du moyen-âge. Tout cela ne tomba qu'après la réunion du duché; on autorisa les chanoines à puiser dans les décombres des murs latins.

Beaune était alors une ville fort importante : la cour des princes qui l'habitaient souvent, le tribunal des juges d'appeaulx [VII], le parlement ducal, y attiraient la foule de tous les points de la province. Sous nos ducs de la première race, une nouvelle ligne de murs vint clore la cité dont le château occupait la portion la plus occidentale (A). A celle-ci succéda, dans le XIVe siècle, la circonvallation qui existe encore aujourd'hui, et dont les beaux remparts forment une agréable promenade du haut de laquelle on aperçoit notre plaine fertile, notre campagne reposée, et nos renommés coteaux.

Mais il faut distinguer trois âges de construction dans les murailles qui ceignent la

(A) On voyait encore, il y a peu de temps, quelques tours, restes de cette enceinte.

ville actuelle. Le premier est empreint sur les cônes aigus des petites tours du XIVe siècle; le second sur les quatre boulevarts revêtus de moellons taillés en pointes de diamans, bâtis en même temps que le château [VIII], par Louis XII; le troisième et dernier sur les cinq gros bastions de 1569, contemporains de Charles IX, connus sous les noms de Saint-Nicolas, de Notre-Dame, Saint-Martin, Sainte-Agathe et de Condé.

Les ducs héréditaires et souverains de la seconde race, Philippe-le-Hardi, Jean-sans-Peur, Philippe-le-Bon et Charles-le-Téméraire, firent de Dijon la capitale de leurs vastes états; mais le parlement ducal n'en continua pas moins de siéger à Beaune, jusqu'au temps où, comme je l'ai dit, il en fut créé un à Dijon, en 1476, à l'instar du parlement de Paris, alors que notre province fut définitivement réunie à la couronne de France, au mépris des droits de Marie de Bourgogne.

Tous les grands seigneurs, les évêques et les abbés de la province qui avaient leur hôtel à Beaune, allèrent se fixer dans la nouvelle capitale, près de la cour brillante de la maison de Bourgogne, et notre cité perdit beau-

coup de son rang et de son éclat. Cependant, nos ducs de la seconde race la regardèrent toujours comme une des places les plus importantes de leurs vastes domaines, et l'on voit Philippe-le-Hardi lui concéder, en 1390, un octroi pour la construction de ses murs (A), et Philippe-le-Bon lui accorder un subside pour élever l'hôtel-de-ville. Ces princes, si souvent occupés dans leurs provinces de Flandre et d'Artois; ces princes, que les pères du concile de Bâle investirent du titre de premiers ducs de la chrétienté, négligèrent, il est vrai, le palais ducal de Beaune et les châteaux de Pomard, de Vollenay [IX], de Pouilly-sur-Saône et de Saint-Romain; mais ils se plaisaient à embellir notre ville, et ils se montrèrent toujours très-généreux envers l'ancienne capitale de *la duché*.

La translation du parlement à Dijon acheva de faire déchoir la noble *Minervie* de son ancienne splendeur dans cette Bourgogne gouvernée, durant trois générations, par Robert-le-Fort et sa postérité jusqu'à Hugues-Capet.

(A) Les tours surmontées d'un cône aigu de tuf appartiennent à cette époque.

Elle ne conserva de sa capitalité perdue qu'un seul privilége, celui d'être la seconde cité de la province qui nommait le député du tiers-état aux états-généraux. Maintenant, c'est le simple chef-lieu d'un des plus vastes, des plus peuplés, des plus riches et des plus beaux arrondissemens de France, avec douze mille âmes de population, un tribunal de première instance, un tribunal de commerce, deux justices de paix, un collége important, un théâtre, une vaste salle de concerts, deux hospices très-remarquables, une bibliothèque publique des plus opulentes qu'on puisse trouver en province, et plusieurs monumens. Elle s'honore d'être la patrie de Gaspard Monge, fondateur de l'école polytechnique, et d'un bon nombre de savans plus obscurs du XVIe et du XVIIe siècle, dont le registre obituaire nous a conservé les noms, mais dont les écrits sont parfaitement ignorés.

Ajoutons que Beaune se distingua par sa fidélité à Marie de Bourgogne, après la mort de Charles-le-Téméraire, et à Henri IV durant la ligue. Nous avons dit deux mots de son histoire civile, jetons un coup d'œil rapide sur celle de son Eglise. Cette ville n'eut

un oratoire chrétien que dans le vme siècle.

On construisit, à l'orient, hors des murs du château, au milieu du *Polyandrium* (Πολύανδριον), l'église de Saint-Etienne, qui fut ruinée en 732 par ces Maures ou Sarrasins sur le compte de qui on met tous les pillages et incendies de villes en-decà de la Loire (A). En vertu de la loi des douze tables, on ne pouvait pas inhumer dans l'intérieur des villes. Cependant, saint Romule et ses compagnons, fuyant devant ces Sarrasins qui ravageaient la Narbonnaise et avaient saccagé, à Nîmes, le monastère de Saint-Baudel (B), apportèrent à Beaune le culte de ce saint; et une chapelle qui subsiste encore, fut construite, sous son vocable, dans l'enceinte des murs. Telle fut la première église chrétienne bâtie dans l'intérieur de la ville ou du château. Après l'incendie de celle de Saint-Etienne, on s'en servit pour les fonctions ecclésiastiques, et plus tard elle devint la chapelle ducale. Mais on s'aperçut bientôt que Saint-Baudel ne suffisait

(A) Le célèbre prieuré de St.-Etienne, fondé par le vicomte Odon, en 1004, succéda à cette église primitive; et à celui-ci, le monastère des Carmélites, en 1620.

(B) Saint-Baudel ou Bausile.

plus aux saints offices; et dès le x[e] siècle, le duc bénéficiaire, Henri-le-Grand, commença l'église collégiale de Notre-Dame, que nous voyons aujourd'hui. Cette basilique, l'une des plus belles et des plus vastes de la province, qui devint l'église-mère et patronale de la cité, ne fut continuée qu'en 1080 par la duchesse Mathilde, femme du duc propriétaire Eudes I[er]. Les églises paroissiales de Saint-Pierre, de Sainte-Magdeleine, de Saint-Martin et de Saint-Nicolas ne furent construites qu'un peu plus tard (A).

L'église-mère, si connue dans la catholicité sous le titre d'*Insigne collégiale de Notre-Dame de Beaune* (B), est un monument d'une intéressante fabrique, et qui mériterait bien qu'une belle veuve et une vierge qui vont au couvent, se détournassent de leur route pour le visiter. Cette église, longue de 240 pieds, dans œuvre, et large de 87, exprime la transition avec un calme sévère et de la grâce mê-

(A) Les églises de Saint-Martin et de Sainte-Magdeleine, détruites en 1585, lors des guerres de religion, furent rebâties aux frais des paroissiens.

(B) Voyez *Notice sur l'Insigne collégiale de Notre-Dame de Beaune*, par Joseph Bard (*France catholique*, 18[me] *livraison*).

lée de fermeté. Elle appartient au style roman; l'ogive s'y montre pourtant fraternisant avec le plein-cintre, le coudoyant, l'entrelaçant, non l'ogive arrivée à sa maturité, c'est-à-dire à l'arc pur du fer de lance, mais l'ogive encore indécise, à peine sentie, douée d'une intention robuste, d'un motif solide, sans filets et sans moulure aucune. C'est le passage du système lombard au grand type architectural catholique du XIIIe siècle.

Il y a, dans cette basilique, quelques détails délicats, et un ensemble attachant, malgré les diverses soudures de trois époques, à cause de l'harmonie des lignes, de l'heureuse disposition des profils, de la hardiesse de la maîtresse-voûte, de la perspective imposante des percées. Les croisillons, l'apside, le rond-point de cette église, font honneur aux idées artistiques du *maître de l'œuvre*. Il faut y admirer le coffre du maître-autel tout en marbres variés, et plusieurs chapelles dépouillées par la révolution d'une partie de leurs splendeurs.

Il y avait, avant 1789, à Beaune, une riche commanderie de l'ordre militaire et hospitalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, cinq paroisses, un très-grand nombre de chapelles, un

collége régenté par les pères de l'Oratoire, dix couvens d'hommes et de femmes, parmi lesquels la magnifique Chartreuse, fondée en 1332 par Eudes IV et Jeanne de France son épouse, un hôtel-de-ville d'une forme christofranke, commencé en 1427 et décoré sous Louis XII d'une façade avec créneaux, tourelles, écus, porcs-épics et fleurs-de-lis. Cet hôtel-de-ville, placé au centre de la cité, méritait bien qu'on le respectât comme une tradition ou une légende populaire.

Ce qu'il y a encore d'important à visiter à Beaune, c'est l'hopital général du Saint-Esprit ou Hôtel-Dieu, bâti avec une recherche dont il y a peu d'exemples, en 1443, par Nicolas Rollin, chancelier de Bourgogne, dont on disait qu'ayant fait tant de pauvres en sa vie, il était bien juste qu'il leur construisît un asile après sa mort. Cet hospice, desservi par des hospitalières de l'institut de Malines, qui fournissent elles-mêmes des colonies à une foule d'hopitaux, est un des plus beaux, des plus célèbres, des plus opulens et des plus vastes de l'Europe. Il faut y remarquer la cour principale toute fermée de façades d'un pittoresque effet, la flèche dont les proportions sont

admirables, le grand comble couronné d'une espèce de frise d'un goût délicieux, la salle du bureau, qui renferme les portraits de nos ducs de la deuxième race, l'immense salle qui sert de chapelle, la salle militaire, celle des incurables, celle de Saint-Hugues ornée de peintures italiennes fort estimées, les jardins, et partout cette extrême propreté qu'on ne trouve peut-être poussée si loin nulle part. Tous les genres de services sont remplis avec un soin, une régularité et une sollicitude incroyables dans cette maison-modèle.

En quittant l'Hôtel-Dieu, allez voir l'hopital de la Trinité (la Charité), dont l'église bien bâtie est pleine d'inscriptions sur cuivre. Vous remarquerez sur la porte extérieure de cet important édifice, la touchante inscription :

HOSPITA. PVPILLIS. DOMVS. HAEC. FVNDATVR. EGENIS
PROVIDA. QVAM. PIETAS. ERIGIT. IPSA. REGIT

Il faut ensuite examiner le beffroi de la ville, ouvrage curieux du xvme siècle. C'est une flèche couverte de plomb, entourée d'une énorme quantité de girouettes, avec têtes d'ani-

maux, dentelles, ornemens évidés à jour, et surmontée de la couronne ducale. On y remarque un très-beau cadran qui indique les phases de la lune. Le gros timbre fut envoyé de Dinant par Philippe-le-Bon, après le sac de cette place.

Visitez encore la bibliothèque publique, immense collection de livres et de manuscrits précieux, qui n'a guère qu'un défaut, celui de manquer de littérature contemporaine et d'un catalogue raisonné (A). Cette bibliothèque, composée de celles des abbayes voisines de Beaune et des archives de l'insigne collégiale, occupe le bâtiment du chapitre attenant à l'église-mère de Notre-Dame. De là, vous irez à l'hôtel-de-ville actuel (autrefois les Ursulines), curieux par la grotesque façade qu'on y a ajoutée, et surtout par les statues raides, ridicules et efflanquées, en demi-relief, qui la décorent; puis le collége et sa belle église moderne; puis la porte Saint-Nicolas ou du Bourg-Neuf, en forme d'arc-de-triomphe; puis encore l'église paroissiale de Saint-Nicolas, d'une fabrique ancienne, d'une couleur re-

(A) Elle contient environ 30,000 volumes.

marquable, ornée d'un tableau du XIIe siècle; puis enfin des rues élégantes, fraîches, propres, de somptueuses maisons particulières, et de délicieuses promenades.

Peu de villes renfermaient un aussi grand nombre de vastes et beaux monastères que celle de Beaune. Pas un de ces monumens n'a été utilisé, excepté celui des Carmélites, où l'on a mis les prisons et dont on eût dû rendre au culte la belle église, au lieu d'en faire une cuisine de soldats; et celui des dames Ursulines, où s'est logée la municipalité avec ses sergens-de-ville et sa bureaucratie. On aurait pu créer dans ces couvens des établissemens d'instruction publique et d'utilité publique, de belles casernes; tout a été vendu, pour quelques assignats, à des particuliers, et démembré par eux (A). Avec un budget de plus de cent mille francs, Beaune ne possède aucun établissement d'instruction municipale. On parle beaucoup, en ce pays, de l'amélioration du peuple, et on ne lui a pas même

(A) Remarquons ici que peu de provinces possédaient un aussi grand nombre d'églises et de couvens que la nôtre : il y avait à Dijon plus de trente églises. Auxerre, Autun, Beaune, en possédaient un nombre considérable.

donné une école d'architecture, de dessin linéaire et de géométrie pratique.

Le génie de la destruction semble malheureusement s'être emparé de nos concitoyens, si généreux et si loyaux du reste. Il tient à la vivacité de leurs opinions, à leur enthousiasme pour accepter, sans examen et sans restriction, toutes les idées nouvelles et quelquefois des principes qui brûlent la société, comme les renards à la queue enflammée brûlaient les moissons des Philistins, et à l'influence exercée par le commerce local.

Je n'irai pas reproduire ce que j'entends chaque jour répéter: je ne dirai pas que cette influence est désorganisatrice, qu'elle a déplacé toutes ses idées, désenchanté toutes les affections, démoralisé la classe ouvrière; que le commerce, après avoir conquis, joué et perdu sa popularité, n'a montre avant, pendant et après, que de l'égoïsme né d'un cœur sec et dur; Dieu me garde même de penser tout cela; mais j'avouerai que cette influence a été sur nos classes laborieuses une œuvre de mobilisation.

Qu'il est fâcheux aussi qu'on n'ait jamais songé à former, en cette cité, un musée public

où l'on aurait recueilli les tableaux, les marbres, les inscriptions des abbayes et des monastères supprimés, les débris, statues et bas-reliefs gaulois ou romains, trouvés en différens lieux de la ville, les armures du moyen-âge, ces drapeaux de la ligue jadis mis en leur véritable place, près du Dieu des armées, à Notre-Dame, et ces tables de bronze jetées à la bibliothèque comme dans des oubliettes.

La portion élevée de la société, à Beaune, a résisté à la pente dangereuse du philosophisme; il y a encore dans ce pays, et c'est consolant à dire, une haute piété, et de nombreuses familles chrétiennes qui donnent au clergé et aux admirables frères de la doctrine chrétienne, les secours que leur refuse la commune.

Ceux qui ne comprennent pas les cantiques chantés vers la Noël par des familles de choix, au coin de l'âtre, et tous les touchans usages de vie domestique sanctifiés par le catholicisme; ceux qui ne comprennent pas cette poésie de sentimens, de cœur et d'amour, sont peut-être plus à plaindre qu'à blâmer.

Combien j'ai regretté que les douces compagnes que le ciel me donna, n'aient pas vi-

sité avec moi l'ancienne et la nouvelle capitale de Bourgogne! combien j'ai regretté qu'elles ne fissent pas connaissance avec Dijon! Dijon, ancienne ville d'états, cité fashionnable, toute belle, toute fraîche, avec ses mœurs faciles, élégantes, ses habitudes d'étiquette, son exquise urbanité, son bon goût en toutes choses, sa passion pour les arts et pour le *confortable* de la vie, ses souvenirs de pompe ducale, ses rues brillantes, ses hôtels, ses graves monumens, sa population de savans et de grands seigneurs, son église de Saint-Bénigne, élevée sur les ruines d'une magnifique basilique du xe siècle (A), surmontée d'une flèche aérienne, monument si simple au-dehors, et si remarquable par son harmonie et son homogénéité au-dedans.

Ah! que j'aurais aimé qu'Isabelle-Marie, la sublime Vénus d'Arles, visitât à Dijon l'ancienne grand'chambre du parlement de Bourgogne, bâtie par Louis XII, le logis du

(A) Il faut regretter la fameuse *rotonde* qui était contiguë au chevet de l'église, élevée sur le tombeau et à la mémoire de saint Bénigne, détruite en 1793. C'était un monument d'une haute antiquité. Don Plancher nous en a conservé le dessin avec celui de la basilique du xe siècle, de style roman, dans le genre d'Ainay de Lyon.

roi, le musée, la salle des gardes, dans le vieux château de nos ducs, avec ses mausolées de Philippe-le-Hardi, de Jean-sans-Peur et de Marguerite de Bavière son épouse, tous nos restes chancelans du moyen-âge, tous les manoirs des seigneurs, cette église de Notre-Dame (dont Soufflot fit exécuter un modèle en bois), avec ses colonnes fuselées, reposant sur l'extrémité des tailloirs des maîtres-piliers, et son portail unique dans son genre, où travaillèrent d'ingénieux *tailleurs d'ymaiges*, le portail de Saint-Michel, d'Hugues Sambin, qui se qualifiait (A), au XVI[e] siècle, *architecteur de la ville de Dijon.*

Pourquoi donc n'ont-elles pas parcouru en tout sens, Isabelle-Marie et Ludovie, ce Dijon si célèbre par son académie, Dijon, le Paris de la province, la cité de France qui a produit et allaité le plus grand nombre d'hommes de génie et la plus colossale de toutes les intelligences, Bossuet; celle qui, durant nos troubles, a tant perdu de magnifiques monumens, un cheval de bronze, une Chartreuse, une Sainte-Chapelle, où trois de nos ducs furent

(A) En son livre de la *Diversité des temps.*

baptisés, et où se tinrent plusieurs chapitres de l'ordre de la Toison-d'Or, qu'on ferait une énorme histoire de ce qu'elle n'a plus.

Pour aller à Dijon, nous eussions pourtant passé par Nuits (NVCIVM, à NVCIBVS), ancien bourg du domaine des comtes de Vergy, et qui servit de dot à la belle Alix, épouse du duc Eudes III, maintenant agréable et élégante petite cité, la ville de France de 3,500 habitans la plus civilisée peut-être, ville de luxe, de plaisirs et d'urbanité sociale, jetée dans une position riante, au pied des plus célèbres vignobles de Bourgogne.

Nuits possède une église paroissiale de Saint-Symphorien, d'un style robuste, un joli beffroi, un charmant hopital, et une autre église (autrefois collégiale), Saint-Denis, qui avait une voûte de bois sculptée en parquet, d'une admirable exécution. On a eu la férocité de démanteler cette église, avant de savoir comment on la réparerait, sur le simple soupçon d'un architecte qui la disait peu solide, et la fabrique vient de la rendre au culte, moitié étranglée, moitié béante, moitié rhabillée, privée de ce clocher, que dans mon enfance je croyais le plus beau de France,

car je ne connaissais alors ni le *clocher doré* d'Amiens, ni le Münster de Strasbourg.

Mes douces compagnes résistèrent à mes sollicitations pressantes, elles voulaient enfin arriver à leur destination ; je n'insistai plus pour le crochet en faveur de Beaune, Nuits et Dijon, et nous prîmes, sans détour, la route montueuse et triste d'Autun.

Voyez-vous les grands édifices noirs de cette vieille cité, *Mont-Dru* (MONS DRVIDVM) où étaient les écoles des druides, où chantaient les bardes gaulois, où les prêtres celtes sacrifiaient au dieu des nuits et des tempêtes; *Mont-Jeu* (MONS JOVIS), qui regardait le temple de Jupiter (A)? Voyez-vous la haute et imposante aiguille de pierre qui couronne la cathédrale de Saint-Lazare?.....

Nous y voici dans cette métropole, que nos ancêtres appelaient *Bibracte*, qui fut, sans contredit, la ville la plus forte et la plus considérable de la Celtique; qui de métropole de la célèbre république des Éduens, finit par tomber plus tard sous la domination romaine, et prit le nom de ses nouveaux maî-

(A) Présumé au capitole (emplacement de la cathédrale actuelle).

tres (A). La voilà cette grande cité d'Autun, maintenant fossile, échevelée, incohérente, maussade comme tous les pouvoirs déchus, avec un palais épiscopal bâti des débris du capitole, un séminaire érigé à l'aide des décombres du théâtre, et un collége, seule tradition des écoles *mœniennes* que tant de rhéteurs rendirent illustres.

Il y a bien, en cette ville antique, quelques ignorans, quelques oisifs, quelques esprits fantasques, rétrogrades, et des faquins entrelardés de préjugés nobiliaires, excusables chez les gens de haut lieu, et burlesques dans les bas échelons; il y a bien là quelques fronts sur lesquels on pourrait écrire : *Chambre à louer;* mais, en somme, c'est une excellente cité, pleine de calme, de bon sens, de modération, de religion et de probité.

De tous les monumens dont les Romains avaient embelli cette ancienne sœur de Rome, des étuves, du temple d'Hercule, du temple d'Apollon, du temple de Bérécinthe (B), du temple de Pluton, de la tour de Minerve, du capitole, du prétoire, du théâtre, dont on

(A) Les deux noms d'AVGVSTODVNVM et de FLAVIA.
(B) Cybèle.

vantait le *proscenium*, et qui passait pour être plus vaste que celui de Marcellus, à Rome, de la naumachie (A), des écoles *mæniennes* ou *ménianes* (B), que reste-t-il aujourd'hui ? Que reste-t-il du palais des empereurs, de l'amphithéâtre, dont le grand diamètre était de soixante toises, des arcs de triomphe, des tombeaux, de ces immenses murailles, qui résistèrent si long-temps aux machines de guerre des Romains, de ces portes *Romana, Lingonensis, Senonica, Druidum;* voulez-vous savoir ce qu'il reste?... Un mauvais pan de mur du temple d'Apollon, caché dans

(A) C'était un vaste bassin creusé au pied des murs dans le lieu nommé *Pré-l'Evêque*. On le remplissait au moyen d'écluses placées sur les ruisseaux qui descendaient de Mont-Jeu (*Mons Jovis*). On prétend que 100,000 hommes pouvaient jouir du spectacle naval dans l'enceinte de cette naumachie.

(B) Un historien a dit que ces écoles se nommaient ainsi, parce qu'elles étaient voisines des murs, c'est absurde : elles étaient placées au centre de la ville. Un autre soutient que leur nom vient de la forme de leur construction; c'est une puérile subtilité. Un autre encore, d'un prétendu *Mænius*, sur lequel on conte de bizarres choses ; c'est une bouffonnerie. Voici mon sentiment : les écoles des druides étaient hors des murs. Lorsqu'une académie eut été créée dans l'intérieur des remparts, on l'appela *Moénienne* ou *Méniane* (*à Mœn*.)

la cour d'une maison particulière (A), une énorme pyramide bien déchirée, qu'on connaît sous le nom de pierre de *Couard*, et que la tradition appelle le tombeau de DIVITIACVS, quelques fragmens des soubassemens du théâtre, que le vulgaire nomme *Caves Joyaux*, deux portes fort bien conservées, et enfin une ruine de forme carrée, qu'on a cru avoir été un temple consacré à Janus, avec quelques débris épars des murailles de l'antique enceinte.

On sait à peine quelle position occupait ce capitole où Magnence fut revêtu de la pourpre impériale, où vinrent Auguste, Vitellius, Maximien, Constance, Constantin, Julien; où furent ces temples de Jupiter, de Junon, de Pallas, d'Anubis (B), de Cupidon, de Vénus et de Priape, dont parlent les auteurs, mais dont la tradition n'a pas même désigné la place. Tout ce qu'on sait, c'est que le moyen-âge, cette grande et forte époque de notre nationalité, édifia ses immenses monumens avec les

(A) La maison de M. Desplaces, de Martigny, laquelle fait face à la porte des *Marbres*.

(B) On a cru qu'il était rue *Chauchien*, qui en aurait tiré son nom (*caput canis*).

dépouilles de l'architecture romaine, et presque toujours sur le terrain même qu'ornaient, soit les temples, soit les palais du paganisme.

Avant d'analyser succinctement les derniers et rares témoins de tant de pompes anéanties, je dirai franchement que ni l'un ni l'autre des deux principaux monumens actuellement existans, ne me paraissent appartenir au haut-empire.

Commençons par l'enceinte; elle est, sans contredit, la partie la plus ancienne de la ville. L'antique Bibracte était de forme à peu près ovale du sud au nord. La ligne de circonvallation pouvait être à l'enceinte actuelle comme 1 est à 3, et la cité couvrait un terrain d'environ 1,200 arpens. Il est facile de suivre encore presque partout le circuit des murailles. En observant avec attention ce qu'il en demeure debout, on se convaincra que les remparts romains reposaient sur des substructions celtiques, car il y a deux fabriques de maçonnerie qu'on ne saurait manquer d'apprécier, et où l'on reconnaît le cachet de la facture des Gaulois, « *plus anciens fondateurs de villes que ne furent onc les Romains* » (saint Julien de Balleurre).

Ainsi, les Latins conservèrent à la place conquise l'étendue de la vieille *Bibracte*. Ces murs romains, ouvrage de Jules-César et surtout d'Auguste, ruinés par le tyran Tetricus, ne paraissaient pas avoir été réparés par l'empereur Constantin, puisque Ammien-Marcellin dit que de son temps ils tombaient de vétusté, *muros carie vetustatis invalidos*.

Les remparts d'Autun étaient flanqués de 200 tours (*Ladone*), et percés de plusieurs portes dont j'ai nommé plus haut les principales. La cité actuelle s'appuie au sud-est et au sud-ouest sur l'ancienne enceinte; mais au nord, au nord-est et au nord-ouest, elle en est éloignée d'environ 300 toises.

Avant François Ier, cette ville ainsi réduite n'était entourée de murailles qu'au sud-est et au sud-ouest; l'angle au nord formait une île nommée *Marchau* (A CAMPO MARTIS), elle était close de murs avec des tours dont la construction désignait le système du moyen-âge. Le roi-chevalier fit joindre ce quartier au reste d'Autun par l'enceinte moderne qui existe aujourd'hui.

Le champ-de-mars antique où se passaient les revues, et où se tenaient les assemblées du

peuple par curies, était situé hors des remparts, dans la plaine voisine du pont d'Arroux. Le FORVM MARTIALE, qu'il ne faut pas confondre avec lui, occupait l'espace compris dans le faubourg actuel de *Marchau*, et une partie de la place connue sous le nom de *champ*.

On s'accorde généralement à penser que le capitole était bâti sur l'éminence que couronne maintenant l'église cathédrale. Ce capitole était formé de murs flanqués de tours et percés de deux portes : l'une communiquait à la ville au bas de la rue des *Bancs*, l'autre regardait *Mont-Jeu*, près de la tour de Rivaux qui, dans le moyen-âge, remplaça la tour *Juelle* (Julii) de Ladone.

Pour les écoles méniennes, cette illustre académie des Gaules, dont le rhéteur Eumène vint si énergiquement demander le rétablissement à Trèves, en présence de l'empereur Constantin (A), on sait qu'elles étaient con-

(A) Constantin accéda à la requête d'Eumène, et le chargea de diriger lui-même les études; il lui accorda en outre une pension de 600,000 sesterces. — Il y a 130 ans, on voyait encore les fondations des portiques de ces écoles fameuses et la distribution des classes. (Ladone.)

struites dans l'emplacement du jardin des Cordeliers, couvent détruit. Le théâtre était bien évidemment situé au-dessous du petit séminaire qui est bâti de ses débris, et l'amphithéâtre au-dessous de la promenade des *Marbres*, entre la route et la commune de Saint-Pantaléon. Cet amphithéâtre était comme celui de Vespasien à Rome (Colysée), il offrait quatre étages de portiques.

La tour de Minerve fut démolie lorsqu'on édifia le monastère de Saint-Andoche. Quatre rues principales, nommées rue Romaine, coupaient Autun à angles droits, et aboutissaient au MARTIALE FORVM. Elles correspondaient aux quatre points cardinaux, c'est-à-dire aux portes SENONICA (seu JANVALIS), LINGONENSIS, ROMANA (seu CABILLONENSIS), DRVIDVM (A). Le palais des empereurs occupait l'angle inférieur ouest du champ-de-mars actuel, vers la rue Saint-Christophe. Un amas de ruines trouvées vers les murs modernes entre *Marchau* et la porte de Carrouge, ont fait présumer que là avait été le prétoire.

(A) La porte de Langres était à l'est, celle de Sens au nord, celle des Druides à l'ouest, et celle de Châlons au midi.

J'ai dit que les deux portes actuellement existantes à Autun, ces portes que Perrault vint dessiner, par ordre de Louis XIV, lorsqu'il voulut élever la colonnade du Louvre, ne remontent pas, selon moi, au haut-empire, malgré l'apparente pureté de celle d'Arroux.

Auguste, s'étant transporté dans les Gaules pour en faire le dénombrement, vint à Autun. Il y éleva, sans doute, des temples, répara les murailles, et allégea les charges qui pesaient sur les peuples de la Celtique. Ce fut en reconnaissance de ces bienfaits que Bibracte changea son nom en celui d'AVGVSTODVNVM. Peut-être ce prince érigea-t-il le capitole et le palais des empereurs; mais les documens certains sur la fondation de ces édifices manquent comme leurs ruines. Il est certain que tout ce qu'il y avait de monumens importans fut détruit avec les remparts, lorsque le tyran Tetricus se rendit maître de la ville, après un siége opiniâtre. Pourquoi les deux arcs de triomphe seuls auraient-ils survécu à cette dévastation ?

Constance-Chlore et Constantin-le-Grand son fils se plurent à relever les monumens

publics de cette noble cité, et à en créer de nouveaux dans son sein. Or, le bas-empire commence avec Constantin, et l'on sait que, sous ce prince, déjà l'architecture romaine avait singulièrement dégénéré.

Il estcertain que les Autunois, qui changèrent encore une fois le nom de leur ville en celui de FLAVIA (A), pour honorer leurs nouveaux bienfaiteurs, construisirent à cette époque les deux portes que nous voyons aujourd'hui. Aux inductions historiques se joignent des preuves matérielles. J'embrasse là des lignes fermes et régulières, de petits détails de pilastres et de pleins-cintres, mais aucun de ces bas-reliefs, et nulle trace de ce sentiment grec qui caractérisèrent le grand siècle de l'architecture latine.

Je ne vois rien à Rome qui leur ressemble parmi les monumens contemporains d'Auguste. Ils n'ont d'analogie ni avec l'arc de triomphe d'Orange, ni avec l'arc de Besançon (la porte noire), ni avec celui de Reims, malheureusement si mutilé, ni avec l'arc de

(A) FLAVIA AEDVORVM. Le nom d'*Augustodunum* a prévalu. On en fit successivement dans notre langue *Augstdun*, *Augstun*, *Ostun*, et enfin *Autun*.

Saintes, qui a bien deux portiques, mais non accompagnés de portelles, ni avec l'arc uniporticulaire de Trajan, à Ancône. Ces deux portiques, flanqués de deux portelles, sont d'assez mauvais goût; rien n'atteste le type de l'art sous les jours mémorables de l'époque impériale.

La porte de Langres ou de Saint-André, imitation de la porte d'Arroux, est bâtie en larges moellons taillés avec soin et simplement superposés sans ciment, sans mortier. Elle est percée dans son milieu de deux grandes arcades et de deux issues collatérales plus petites. L'attique qui règne au-dessus de l'entablement est composé de deux rangs de pilastres unis, et paraîtrait d'une construction plus moderne que la porte. Elle fut terminée, à droite et à gauche, par deux corps avancés du côté de la campagne; mais la portelle occidentale est engagée dans les ruines de l'ancienne église de Saint-André, qui lui était contiguë.

La porte de Sens ou d'Arroux offre à peu près les mêmes dimensions que la précédente, à laquelle je la crois antérieure (50 pieds de haut sur 60 de large). Sa construction est ab-

solument analogue à celle de l'arc de Langres. Les portiques sont surmontés d'un entablement portant un attique d'ordre corinthien à jour, formé par des pilastres cannelés qui sont restés imparfaits du côté de la ville. Ce monument a perdu environ un quart de sa masse.

Les portes d'Arroux et de Saint-André sont, à mon avis, des ouvrages contemporains de Constantin, ou mieux sous Constantin on éleva celle d'Arroux, et plus tard l'on construisit celle de Langres sur le modèle de l'arc de Sens, « et ainsi je croy et tiens, jusqu'à « tant qu'on me donne preuue euidente, » comme dit saint Julien de Baleurre. Pour ce qui est de la pyramide, nommée *Pierre de Couard*, et de la ruine carrée, appelée le *Temple de Janus*, j'estime que ces édifices, au contraire, sont, après les substructions gauloises des remparts, ce qu'il y a de plus ancien à Autun. Il est naturel de croire qu'ils furent épargnés par Tetricus, ils étaient tous les deux en rase campagne.

Je ne vois rien dans la ruine connue sous le nom de *Temple de Janus*, qui puisse faire supposer qu'elle fut jadis un temple édifié par

les Romains. Je ne retrouve là ni les énormes pierres de taille employées dans ces sortes de monumens, ni les assises de briques qu'ils plaçaient dans les constructions faites de moellons.

Je suis donc fondé à penser que ce temple fut élevé par des ouvriers gaulois, mais postérieurement à Jules-César et peu de temps après sa conquête. Il n'est ni assez beau pour appartenir à l'architecture romaine, ni assez grossier pour avoir été l'œuvre des Æduens, avant qu'ils eussent eu appris de leurs vainqueurs l'art de bâtir avec de petits moellons réguliers et symétriques. Sans doute, ce temple carré, comme l'étaient tous ceux de Janus, paraît avoir été consacré à ce dieu lorsque la mythologie latine eut été fixée à Bibracte avec les aigles romaines, et j'adopte volontiers ce sentiment. On aurait placé sur un piédestal, dans le centre du monument, la statue du *Janus bifrons* ou du *Janus quadrifrons*. Ce temple a dû être voûté, mais cette voûte était infailliblement en briques, comme celle des thermes d'Antonin et de Dioclétien, à Rome. Peut-être encore, ce monument est-il un peu antérieur à la conquête; le commerce des Æduens avec

les Phocéens de Marseille avait amené le polythéisme à Bibracte, avant même que les Romains y pénétrassent. Les débris de marbres trouvés près de ce lieu pourraient faire soupçonner seulement que les Latins l'entourèrent d'un péristyle formé de colonnes.

Il faut bien se rappeler que les mœurs celtiques vécurent long-temps dans cette partie des Gaules. Autun avait conservé sa législation, ses goûts, ses habitudes; le patriotisme æduen était puissant et robuste au cœur des vaincus, et le joug de Rome était plutôt souffert qu'il n'était aimé à Bibracte.

La conspiration de Sacrovio dépose en faveur de cette opinion. Ce n'était plus là comme dans la *Province* (Provence) et la Narbonnaise [Gallia *Braccata*] (A), où les arts et les artistes de la maîtresse du monde étaient arrivés si vite sur les trirèmes de la Méditerranée. Autun n'avait pas abdiqué sa nationalité, et les Æduens avaient du sang dans le cœur et non pas de la lie de vin, comme tant d'hommes actuels qui font si grand bruit de leur patrio-

(A) Ainsi nommée à cause des brayes que portaient ses habitans.

tisme. Ainsi, il ne serait pas extraordinaire que les habitans d'Autun, même sous la domination latine, eussent élevé un édifice dénué des formes latines. La *pierre de Couard* peut être rapportée au même temps, c'est-à-dire aux commencemens de la conquête. C'est une énorme pyramide ou cône placé à mi-côte de la montagne, à quelque distance de l'enceinte antique, au-dessus du *Polyandrium* qui a gardé le nom de *champ des Urnes*. Ce monument devait être revêtu de paremens extérieurs en moellons, qui ont disparu. Il ne présente maintenant qu'un blocage informe et déchiré.

Ici, peut-être, serait-il utile d'accueillir la tradition populaire, qui n'est pas toujours une certitude, mais souvent une décisive présomption. Cette tradition appelle la *pierre de Couard* le tombeau de Divitiacus [I]. Et pourquoi ne le serait-il pas effectivement? Pourquoi n'aurait-il pas été consacré à la mémoire de ce célèbre Æduen, l'ami de César, qui lui devait la prise de *Bibracte?* La solidité de ce monument décèle la maçonnerie gauloise; malheureusement, il est dans un état presque complet de dégradation.

Il n'y a pas quarante ans, on voyait encore,

à l'extrémité du pont d'Arroux, les ruines d'une rotonde qu'on disait avoir été le temple de Pluton. En 1775 aussi, existait une portion très-bien conservée du magnifique pavé qui conduisait à la porte des *Senones*. Ce pavé avait été construit avec des blocs de granit si bien appareillés, qu'il ne restait aucun vide entre eux. C'était l'*opus reticulatum* de Vitruve, de même que dans la fameuse voie *Appienne*, où le basalte remplaçait le granit employé à Autun. Près de la porte d'Arroux et de l'ancien champ-de-mars, est un pont de 18 arches, bâti par les Romains sur la petite rivière de Lucenay-l'Evêque. Pour celui de l'Arroux, il est moderne, et n'est élevé qu'en partie sur les bases de l'ouvrage romain qui le précéda.

C'est dans les fondations de l'abbaye de Saint-Jean-le-Grand, qui appartient aujourd'hui à M. Desplaces de Martigny, qu'on suppose enfouie la chose antique la plus importante peut-être qui soit en France. Je veux parler d'un bloc de marbre, reste des piliers carrés placés sous les portiques des écoles Mœniennes, sur lesquels était gravé l'itinéraire des voies romaines qui conduisaient en Italie. Ces piliers accompagnaient la carte de l'univers

attachée aux murs des portiques, magnifique carte que nous ne connaissons que par la description d'Eumène [II]. Les savans sont disposés à des sacrifices que ne comprend pas le *vile pecus*. Je connais plusieurs archéologues qui, sans être millionnaires, ambitionneraient la belle habitation de M. Desplaces, pour s'empresser de la démolir; et sans faire l'important comme un 221 après la révolution de juillet, ou cet homme qui conte gravement qu'il a passé fourrier au 10ᵉ léger quand Napoléon passa empereur, je dirai que moi-même je démolirais.....

Allons, Monsieur Desplaces, un beau dévoûment; rasez votre couvent, et tâchez d'extraire de ses fondations le marbre curieux qui nous occupe.

Au reste, les environs d'Autun, comme ceux de Vienne, Arles, Fréjus, Narbonne et Nîmes, regorgent de débris. Récemment encore, le savant antiquaire M. Jovet a découvert une belle mosaïque, presque sous les murs actuels de la ville. Le médaillon qui fait le centre de cette mosaïque représente Bellérophon monté sur Pégase et vainqueur de la Chimère. Ajoutons à cette découverte la plus récente trou-

vaille de M. Jules Chatillon, mon ami: c'est une agate veinée, gravée assez profondément, et offrant une image présumée celle de Néron. On a dit légèrement que cette pierre était le chaton de l'anneau de Tibère; mais on n'a pas même établi la plus chétive présomption. Ce chaton appartient probablement à un anneau consulaire. Une foule de médailles d'or et d'argent, de vases, de cippes, de figurines, de bas-reliefs, d'autels votifs, de torses, de marbres, d'urnes cinéraires, d'inscriptions, ont été déterrés soit dans le *polyandrium* (πολυάνδριον), soit vers le *temple de Janus*. On ne peut faire la plus petite excavation sur cette terre æduenne, toute peuplée de grandes ombres, de grands souvenirs et d'ossemens celtiques, sans exhumer les choses les plus précieuses.

La plupart des maisons de la cité sont bâties avec des ruines gauloises ou romaines. Un temps de détestable mémoire fut où l'on fouillait dans les monumens latins comme dans des carrières publiques. Ainsi s'élevèrent tous les édifices modernes d'Autun, le petit et le grand séminaire, les églises, le collége, les monastères, le palais épiscopal..... Il n'est pas rare de rencontrer encore dans les rues

désertes et sépulcrales de cette grande cité, d'énormes colonnes de granit gisant pêle-mêle avec les ordures du quartier.

Quand donc, enfin, des fouilles régulières seront-elles organisées dans ce pays? Quand pensera-t-on à y créer un musée public pour recueillir et conserver le produit de ces utiles investigations, et toutes les richesses éparses sur la place publique et dans le cabinet de quelques amateurs qui en feraient volontiers don à une collection nationale?

Les habitans actuels d'Autun sont d'une indifférence qui ne se comprend pas, à l'égard de leurs monumens; peu d'entre eux, il est vrai, savent les apprécier; mais l'autorité ne devrait-elle pas veiller sur les restes que le vulgaire méprise? Cette coupable atonie est ancienne à Autun; dans le XVII[e] siècle et dans le commencement du siècle dernier, des édiles (qui eussent mérité, par ce seul fait, d'être traînés aux *gémonies*), autorisaient les particuliers à se servir des monumens latins pour construire leurs habitations. Il faut espérer que la ville d'Autun va reprendre une vie nouvelle sous la jeune administration du magistrat éclairé et patriote qui la gouverne depuis quel-

que temps (A), et que l'antiquaire n'aura plus à gémir en y arrivant. M. Millin s'est plaint amèrement de l'aveugle dédain et de l'inconcevable paresse des habitans d'Autun; Ladone, qui écrivait l'histoire de leur ville dans le XVIIe siècle, leur adressa de sanglans reproches: « Penè et periere ruinæ non possum quin succenseam civibus nostris qui venerandæ antiquitatis monumenta sacrilegâ manu quotidiè diruunt, et quod non hostiles flammæ, non tormenta bellica, non omnium edax et consumptrix vetustas penitùs abolere potuerant, id ipsi totis viribus atque omnibus admotis machinis evertunt. »

Que dirait cet élégant écrivain s'il revenait à Autun en 1834?........ Cette ville fut ruinée en 260, sous le règne de Claude-le-Gothique; Attila la réduisit en cendres en 451; elle fut ravagée en 532 par Childebert et Clothaire qui y assiégèrent Gondemar, roi des Bourguignons; en 830, les Sarrasins la mirent à feu et à sang, et en 894, elle fut pillée et brûlée par les Normands.... Eh bien, malgré toutes ces dévastations, ce que Ladone,

(A) M. Laureau, maire d'Autun.

Thomas et d'autres auteurs nous ont fait connaître dans ces derniers temps, prouve qu'Autun renfermait encore, il y a cent ans, un grand nombre de magnifiques débris de l'antiquité. Quelle idée ne doit-on pas se faire du passé d'une pareille ville ? Mais hélas ! on ne peut plus dire aujourd'hui : AEDVA QVANTA FVIT, IPSA RVINA DOCET.

Malheureux *Héduois*, comme les appelle saint Julien, protégez donc ce squelette de grandeur, ce cadavre dont vous avez sucé les chairs, plus barbares que les barbares ; sachez donc enfin respecter le peu qui vous reste ; votre noblesse est dans ces pierres, et votre renommée dans ces ruines !

C'est dans le territoire d'Autun, mais sur l'arrondissement de Beaune, que s'élève la fameuse colonne de Cussy [III], qui a tant exercé les recherches des antiquaires et des savans. Je ne veux pas décrire une chose si souvent décrite et si souvent analysée. Les uns ont soutenu que c'était un phare, d'autres n'y ont vu qu'un monument sépulcral ; celui-ci pensait qu'elle avait été élevée par la religion des Gaulois, celui-là, par des vainqueurs. De toutes ces opinions, la dernière seule a le sens commun.

Les proportions de la colonne, l'exécution des figures qui en ornent le piédestal, le style général de ce débris, tout annonce qu'il date de l'époque où l'architecture avait perdu sa noblesse. Le seul sentiment admissible et raisonnable était celui du critique Saumaise, et on l'a rejeté. Il pensait que cette colonne avait été érigée en mémoire de la victoire de Jules-César sur les Suisses.

Il n'est pas probable que pour rappeler la défaite de Sacrovir [IV], dont les troupes furent taillées en pièces (an de J. C. 21) par C. Silius, à douze milles d'Autun, les Æduens eussent élevé sur le champ de bataille un si pompeux monument. L'orgueil national se fût refusé d'ailleurs à honorer ainsi la perte d'un généreux citoyen ; et comme son armée avait été vaincue par un simple général, c'eût été mal faire sa cour aux empereurs romains. La colonne de Cussy n'a pu être érigée que pour immortaliser un immense triomphe. L'histoire dit positivement que la victoire sur les Suisses fut remportée par Jules-César, à dix-huit milles d'Autun : or, cette distance coïncide on ne peut mieux avec celle de la plaine que décore le monument. Citez-moi une seule grande ba-

taille livrée aux environs d'Autun (celle de Silius ne fut qu'un combat contre des bandes mal disciplinées, des écoliers), et j'abandonne mon opinion. Le triomphe de César, qui devint dictateur, sur les Helvétiens conduits par le vieux Divicon (A), est un des plus importans dont la mémoire des hommes ait gardé le souvenir, ainsi que le siége d'Alize par le même César est un des dix ou douze grands siéges connus dans le monde (B). Plus de 300 mille combattans furent tués ou mis en fuite (C). Il est donc bien naturel de croire qu'un monument fut créé pour éterniser une semblable victoire.

Ainsi, mon opinion est qu'une humble colonne fut placée d'abord dans le lieu même où César reçut, trois jours après son triomphe, les députés et les soumissions des vaincus;

(A) Voyez *Histoire de la nation suisse* par Zschokke, traduction de Monnard.

(B) Voyez Carnot.

(C) On a opposé que la plaine de Cussy est peu étendue; mais les chaumes d'Auvenay voisins de là, mais les gorges profondes, mais les lieux culminans qui l'environnent..... 300,000 hommes ne se taillent pas en pièces, en bloc. Il est probable qu'un corps considérable fut d'abord passé au fil de l'épée à Cussy.

mais que ce monument primitif fut remplacé, dès que Constantin eut comblé Autun de ses bienfaits, par la colonne que nous voyons aujourd'hui. La pierre qui a servi à sa construction est une espèce de pyrolithe calcaire, grisâtre, très-commune dans les environs de Cussy. Bien que le chapiteau manque, on peut présumer, d'après la forme du tailloir qui a été retrouvé, servant de mardelle à un puits, qu'il était corinthien. Ce monument, dont je ferai la succincte iconographie, est très-dégradé, ainsi que les huit figures qui l'environnent. Elles représentent Jupiter, Junon, Minerve, Hercule, une femme vêtue seulement à la partie inférieure du corps, Ganymède, un jeune homme nu, et enfin un vieillard. La figure de la femme et celle du vieillard sont seules caractéristiques, et corroborent mon sentiment sur la destination de la colonne. La première tient une urne à la main, et indique une Helvétienne; l'urne désigne le Rhône, qui traverse le Léman, ou l'Aar: la seconde représente, comme je l'ai dit, un vieillard; sa pose est celle du chagrin, il porte le *sagum* descendant seulement au-dessus des genoux.

Quand on se rappelle que les Helvétiens vê-

taient aussi le *sagum*, mais le *sagum* court, au lieu de la longue blouse gauloise (sagum gallicum), on ne peut douter que cette figure ne soit celle du vieux *Divicon*.

J'ai visité, il y a peu de temps, ce monument triomphal avec mon père, membre de la commission des antiquités départementales. L'autorité l'a pris sous sa protection, et c'est ce qu'atteste une inscription en l'honneur de M. le marquis d'Arband-Joucques, préfet de la Côte-d'Or sous la restauration. Il est inutile de dire que beaucoup d'armures brisées, d'ossemens de proportions bien autrement grandes que les os de nous autres pygmées, ont été trouvés dans cette plaine, où l'immense migration helvétienne trouva son tombeau. On y a découvert aussi quelques médailles, mais aucune de ces médailles n'a donné d'indices sur la colonne; aucun débris n'a pu servir de flambeau pour expliquer d'une manière authentique le monument de Cussy.

Près d'Autun encore est une haute montagne qui a joui de quelque célébrité. Elle se nomme *Beuvray* (A); plusieurs écrivains ont

(A) *Mons bifractus*. St.-Léger-sous-Beuvray est situé au pied de cette montagne.

pensé que *Bibracte* en avait couvert le plateau. Je m'y suis transporté, et je n'y ai rien vu que quelques restes d'un ancien monastère. Comment la fameuse *Bibracte* eût-elle occupé ce lieu auquel aucune voie n'aboutit? Les Romains peuvent s'être retranchés à Beuvray et y avoir établi un camp de réserve, voilà tout ce qu'on peut raisonnablement préjuger.

Mais revenons à la métropole des Æduens. Douze voies antiques partaient de cette immense cité, trois par la porte de Langres, trois par la porte de Châlons ou romaine, et six par la porte de Sens [V].

Les granits employés à Autun, ont été pour la plupart tirés des carrières voisines. On trouve aussi dans les environs une espèce de beau porphyre vert par masses énormes. Plusieurs aqueducs souterrains apportaient des eaux fraîches et limpides à AVGVSTODVNVM, à la naumachie et aux bains; mais la disposition des lieux et des montagnes ne força pas les Romains à y construire de ces hauts portiques qui étaient peut-être les plus étonnans de leurs édifices.

Une telle ville aurait dû devenir la capitale de notre province. Comme toutes les places

importantes de notre Bourgogne, elle eut d'abord ses comtes et ses vicomtes particuliers. Richard-le-Justicier, premier duc bénéficiaire, fut comte d'Autun. Quelques-uns de nos premiers ducs de la race royale y tinrent passagèrement leur cour ; ils y avaient un palais qu'ils cédèrent aux évêques, et dont il subsiste encore une haute tour : leur chapelle était voisine de ce château, c'était celle de Saint-Lazare (Saint-Ladre) sur l'emplacement de laquelle fut bâtie l'église cathédrale. Mais ces princes préférèrent le séjour de Beaune et de Dijon, et l'antique *Bibracte*, déchue comme cité politique, ne revécut que par son siége épiscopal, et ne conserva d'importance dans notre province que par sa primauté ecclésiastique.

Il semble que tel fut le sort de presque toutes les villes romaines, pour que le triomphe de la foi sur la puissance des armes parût aux yeux de l'univers éclatant et sublime. Rome, Vienne, Trèves, Arles, Sens, Cologne n'ont dû qu'à leur église de ne pas périr tout entières avec le colosse de l'empire d'Occident. L'Evangile fut prêché à Autun, dans le milieu du IIe siècle, par St. Andoche

et St. Thyrse, envoyés dans les Gaules par St. Polycarpe, évêque de Smyrne, disciple de St. Jean l'évangéliste. Le supplice de saint Symphorien qu'ils avaient baptisé, fut le signal des persécutions. Comme le sol de Lyon, la terre æduenne fut fécondée du sang des confesseurs et des martyrs. Saint Amateur passe pour avoir été le premier évêque d'Autun, au IIIe siècle. Il fut enterré dans le *polyandrium*, où l'on vit long-temps un oratoire connu sous le nom de Saint-Amand.

Je ne vous nommerai pas tous les saints évêques qui occupèrent ce siége dans les premiers temps de l'Eglise; il me suffira de vous dire qu'il est le plus ancien et le plus illustre de la Bourgogne, et l'un des plus insignes de la chrétienté. Grégoire-le-Grand accorda à saint Syagre, évêque d'Autun, et à ses successeurs, le *Pallium*, et à leur église, la prérogative de tenir le premier rang, après celle de Lyon, dans la province lyonnaise.

Avant 1793, ces prélats, comme premiers suffragans du siége primatial, en étaient les administrateurs durant la vacance; ils se qualifiaient de présidens nés et perpétuels des états de Bourgogne, comtes de Saulieu et barons

de Lucenay. La première crypte chrétienne d'Autun était dans le *polyandrium* de Saint-Pierre-l'Etrier, où les évêques exerçaient secrètement, durant la nuit, leurs fonctions sacrées.

A la fin du IIIe siècle, on bâtit l'oratoire de Saint-Etienne, première cathédrale : cette église, devenue insuffisante, fut remplacée par celle de Saint-Nazaire et celle de Saint-Celse ; et enfin s'éleva la cathédrale actuelle de Saint-Lazare, dont nous parlerons plus tard, commencée en 1050, sous le duc Robert Ier, et achevée sous Hugues II en 1147.

Autun renfermait, avant notre révolution si fatale aux monumens de la vieille France, trois abbayes, plusieurs prieurés et monastères, beaucoup d'églises, presque tous édifiés sur des débris de temples romains, avec de magnifiques ruines.

En général, notre Bourgogne était le pays des monastères. Il y a de quoi pleurer à chaudes larmes, lorsqu'on voit que tant de belles choses du XIIe, du XIVe, du XVIe et du XVIIe siècle, ont été brisées dans ce pays. On peut juger de l'étendue de ces pertes, en examinant ce qui reste des abbayes de

Saint-Jean-le-Grand et de Saint-Andoche.

Lorsque la fameuse Brunehaut, reine de Bourgogne et d'Austrasie, ne pensant qu'à s'attribuer un pouvoir absolu dans les états de Théodebert, son petit-fils, en fut exclue par la ligue qu'avaient suscitée contre elle ses cruautés et ses caprices, elle se retira à Châlons, en la cour du roi Thierri. Comme tous les grands criminels de ces temps barbares, elle s'occupa à fonder des couvens, et établit à Autun les opulentes abbayes de Saint-Jean-le-Grand, de St.-Andoche, et celle de St.-Martin, où ses cendres furent envoyées après la mort épouvantablement tragique de cette princesse. Jean Rollin, premier abbé commendataire de Saint-Martin, fit placer sur son tombeau l'épitaphe suivante :

BRVNECHEVL FVST JADIS ROYNE DE
FRANCE FONDATERESSE DV SAINCT LIEV DE CEANS
CY INHVMEE EN SIX CENT
QVATORZE ANS EN ATTENDANT DE DIEV
VRAYE INDVLGENCE

Ce fut à Autun aussi que notre roi Gontran vint célébrer la fête de St. Symphorien,

et convoqua une assemblée des évêques et des grands de son royaume.

La cathédrale est un des beaux édifices religieux de notre province et un monument complet de transition, comme la collégiale de Beaune; mais il exprime la méthode mixte avec une puissance infiniment plus élancée vers l'ogive. Cet édifice, qui offre quelque alliage et des traces de style roman, a, dans œuvre, 200 pieds de longueur et 60 de largeur. Le chevet de cette église et son magnifique clocher de tuf, en pyramide (A), appelé dans les vieux titres la *grande trompe*, et flanqué d'un tourillon de même forme, sont l'œuvre du cardinal Rollin. Peu de basiliques sont aussi richement décorées que celle-ci. On y remarque le tombeau de Jean Rollin, cardinal, évêque d'Autun, ouvrage en marbre blanc, d'une sculpture un peu molle ; le maître-autel, chargé de riches

(A) Ce fut long-temps un problème parmi les architectes de savoir comment on a pu échafauder pour construire cette flèche creuse, élevée de 280 pieds au-dessus du sol, et n'ayant que cinq à six pouces d'épaisseur. Aujourd'hui qu'on a pénétré si avant dans les secrets de l'architecture du moyen-âge, on devine parfaitement les moyens qu'employèrent ici les maîtres de l'œuvre.

candelabres, et surtout le sanctuaire le plus majestueux qui existe en France, bien qu'il ne soit nullement en harmonie avec le style semi-christo-roman et semi-christo-frank de l'édifice. Ce chœur est orné des marbres les plus précieux de Sicile, avec des colonnes corinthiennes à chapiteaux de bronze doré (A). Il est fâcheux que cette basilique ait une très-médiocre dimension, qu'elle soit privée de bas-côtés ou sous-ailes autour du chœur, et qu'on y ait enlevé la mosaïque, représentant le zodiaque, qui servait de pavé au sanctuaire.

Du reste, le nouveau pavé est élégant et habilement ajusté. Cette église, ainsi que Notre-Dame de Beaune, manquait de façade. On y a suppléé par la construction d'un avant-corps insignifiant, lourd, qui ne s'identifie nullement avec le reste du monument, et surmonté de deux dômes couverts en ardoise.

On vient d'élever à Saint-Ladre une chaire, un banc d'œuvre et une chapelle de la Sainte Vierge, qui font le plus grand honneur à

(A) Ces décorations intérieures du sanctuaire sont de la fin du siècle dernier.

l'artiste qui les dessina et à l'ouvrier qui les a exécutés. La cathédrale d'Autun est, avec la primatiale de Lyon, l'église métropolitaine de Saint-Jean de Besançon, Saint-Sulpice de Paris et Notre-Dame d'Amiens, une des églises de France où l'office divin se célèbre avec le plus de dignité et de convenance. Monseigneur d'Héricourt, qui occupe l'illustre siége de cette ville, veille avec soin au maintien des pompes catholiques dans son église ; ce prélat rappelle sans cesse, par son zèle, qu'il a été formé à la noble école de feu le duc de Rohan, enlevé si jeune et si regretté au diocèse de Besançon.

Le palais épiscopal d'Autun est une habitation princière. Il domine toute la campagne et regarde, immobile et fier, le tombeau de DIVITIACVS, monument d'un autre âge, par-delà sa haute terrasse et ses magnifiques jardins. Il y a de quoi loger toute une cour de grand-duc ou d'électeur dans les vastes salons de ce palais, sorte de HRADSCHIN, d'un style simple, sévère, percé de deux cordons réguliers d'énormes fenêtres, et flanqué dans son angle sud d'une partie de l'ancien château des ducs bourguignons. Ce palais

assez moderne est bâti de débris romains. Il renferme des salles ornées de tableaux d'un grand prix, les portraits des évêques d'Autun, et des vues de plusieurs cathédrales de France.

Il faut visiter à Autun, la ville monumentale par excellence, le petit-séminaire, immense et belle construction placée en un lieu si pittoresque et si culminant, le collége orné d'une grille très-remarquable, l'église qui lui est contiguë, monument du XVIIIe siècle, dont la façade est absolument analogue à celle de Saint-Etienne de Dijon; il faut pénétrer dans l'intérieur de ce vaste établissement, le plus important de tout le ressort de l'académie universitaire de Dijon, par sa tenue exemplaire, son pensionnat et ses études.

Il faut voir aussi la belle promenade des Marbres, la place du Champ, la belle fontaine de la Renaissance, voisine de cette place des Terreaux où les chanoines faisaient, jadis, représenter des mystères en plein vent; le grand-séminaire, le théâtre, la terrasse et les alentours de l'antique Bibracte si ravissans, malgré leur aspect sauvage et agreste, si pleins de cascades, de frais bosquets, de souvenirs et d'eaux vives.

Allez, n'oubliez pas d'aller au château du XVI[e] siècle, de *Mont-Jeu*, à *Briscou*, et encore moins d'embrasser, du haut des monts, le bassin d'Autun semé de ruines, de fermes, et terminé au nord-ouest par la chaîne noire et rude des montagnes du *Morvan*. A ce propos, disons que si le comté de Bourgogne est la petite Suisse de la France, la campagne æduenne peut en être considérée comme la Savoie des environs d'Annecy.

Les rues d'Autun sont tristes, longues, montueuses, étranglées et irrégulières; mais on y remarque quelques beaux hôtels. On peut dire de cette ville qu'elle est le réservoir de toutes les idées antiques, de toutes les bonnes traditions, de tous les vieux usages et des croyances religieuses de la Bourgogne. Sa population est peu hospitalière, comme toutes celles qui ne se renouvellent pas et voient rarement des étrangers parmi elles; mais elle est vertueuse, calme et de mœurs essentiellement douces. Sans doute, c'est, comme on le dit, une ville de prêtres, de nobles microscopiques et d'écoliers; sans doute, les mœurs de ce pays sont demeurées stationnaires; mais est-ce un si grand mal? Malheureusement, il

n'y a pas de juste tempérament en ce genre.

Si le commerce fleurit en une cité, il y amène la débauche, la cupidité et les idées extrêmes ; si l'industrie manque, vous avez les mœurs régulières, mais aussi la monotonie et le commérage. Il faudrait assez de commerce dans une ville pour la vitaliser, mais pas assez pour la corrompre. Autun possède un excellent imprimeur, une riche bibliothèque et toutes les ressources imaginables pour l'instruction scolaire et l'éducation théologique.

Il se pratiquait en ce pays, avant la révolution, quelques coutumes naïves, qui méritaient d'être conservées. La *viérie* ou mairie d'Autun est la plus ancienne du royaume ; le premier magistrat municipal portait le nom de *vierg*, et rappelait celui des *vergobrets* de Bibracte, suprêmes magistrats civils et militaires, dont il paraît être la racine. Peut-être viendrait-il aussi, ce nom, de *vierg*, de *vigueries*, *viguiers*, *vicaires*, titres que nos ducs donnaient aux maires d'Autun, en leur adressant des rescrits au XIIIe et au XIVe siècle.

Vous savez que la foire du 1er septembre ou de la Saint-Ladre est la plus fréquentée et la plus célèbre de notre province. Elle était jadis

accompagnée d'une fête singulière qu'on appelait *Jeux de la St.-Ladre.* Ces jeux étaient une tradition celtique et la dernière image des évolutions militaires qui avaient lieu dans la capitale des Æduens, lors de ses pompes gauloises. Que n'a-t-on gardé cette cérémonie toute celtique, vieux symbole de celle qui se passait à l'élection des vergobrets !

C'était chose bizarre que cette cavalcade d'échevins, de syndics et de sergens-de-ville ; c'était chose curieuse que la défense et l'attaque de cette forteresse de feuillage, moins redoutable mais plus poétique que la lunette St.-Laurent. Nos ducs et les rois de France ne cessèrent pas d'approuver cet usage respectable ; Louis XIV en fixa même la dépense par arrêt du conseil ; c'est ce grand roi qui disait, à propos des jeux de la St.-Ladre : « Il serait « à souhaiter que chaque ville eût une sem- « blable institution. » Ces choses-là vivifient les populations, et ne les démoralisent jamais.

Autun fut la patrie de Divitiacus, de Julius Sacrovir, d'Eumène, du président Jeannin, de Nicolas Rollin, chancelier de Bourgogne. La plupart des anciennes et illustres maisons

de notre province eurent cette antique cité pour berceau.

Que devenaient, cependant, Aurélia et la belle veuve, ces douces compagnes de ma route? Arrivé à Autun, je leur avais fait parcourir rapidement la ville, car elles étaient pressées de toucher les dernières limites d'un monde trop étroit pour les grandes âmes et trop large pour les passions. Elles daignèrent m'inviter à les reconduire jusqu'à Nevers, et je n'hésitai pas à les accompagner dans cette cité où il n'y a rien à voir que la Loire, la place Ducale, le château servant d'hôtel-de-ville, et la cathédrale de Saint-Cyr, édifice spacieux mais écrasé, privé d'une façade principale, n'ayant qu'une belle tour christo-franke jetée sur le flanc méridional de l'église.

Là, à Nevers, en sortant de Saint-Cyr, je donnai à Isabelle-Marie et à Ludovie d'Orellane un adieu que je croyais éternel. Elles me permirent de le sceller par un baiser bien chaste, bien pur, et tout-à-fait digne de la vie de contemplation et de prières qu'elles allaient embrasser. Elles me prièrent instamment de les oublier; je balbutiai comme Turenne de-

vant Louis XIV, et je cherchai dans ma poche la pierre écrite trouvée à Vienne, portant ces mots de l'Écriture :

QVAERITE ET INVENIETIS

Après avoir ajouté au bas de ce latin, la traduction française, et expliqué aux admirables voyageuses comment cette pierre m'était arrivée, je la remis à la Vénus d'Arles, en la suppliant de la conserver comme un souvenir de son compagnon de voyage. Je fis hommage à la belle veuve des *Mélancoliques*, et j'offris à Isabelle mon élégie de N.-D.-de-Fourvières. —J'ai cherché la fille que je rêvais depuis l'âge de 15 ans, la fille qui unît les grâces à la candeur, la poésie du sentiment à la vivacité de l'esprit, la fille qui portât un cœur de lait et de manne, et je l'ai trouvée; elle se nomme Isabelle-Marie de Nalia.—Adieu, adieu, douces et belles compagnes.

Je me retirai triste, pensif, rêveur...... j'avais trouvé ce que je voulais, la Vénus d'Arles, la fille presque parfaite ; mais, hélas! cette fleur ne pouvait demeurer sur la terre, et elle allait au ciel par le cloître.............

....

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Il y a cinq mois, en revenant de Paris et passant par la Charité-sur-Loire, j'allai au monastère des Dames-de-la-Visitation. La belle veuve y est connue sous le nom de sœur Magdeleine, et Aurélia sous celui de sœur Angélique. La conversion de Ludovie d'Orellane est-elle sincère, c'est ce dont je doutai d'abord, et ce que je ne lui ai jamais exprimé?... Elle avait tant aimé, elle m'avait dit qu'elle aimerait encore avec la même passion dans la position qu'elle avait connue....— Aujourd'hui la supérieure et jusqu'à la tourière de la communauté, et moi-même, n'hésitons pas à croire que sœur Magdeleine n'appartient plus à ce monde, et qu'elle pleure amèrement ses fautes.

Maintenant, lectrices, je vous ai conté trois histoires, moins curieuses que *Federigo*, ce conte si populaire dans le royaume de Naples; j'ai tâché de mettre l'archéologie à la mode, comme Walter Scott y a mis l'histoire. Il y a toute la poésie mythologique dans les

monumens romains, et toute l'épopée catholique dans ceux du moyen-âge, car ce sont les mœurs, les croyances, la vie intime de nos aïeux, traduites en pierres.

J'ai beaucoup, trop peut-être, parlé de tout cela. Duvernay avait bien mis l'anatomie en faveur sous Louis XV, pourquoi n'aurais-je pas réussi à pousser le monument dans les boudoirs? Heureux si j'ai pu encadrer votre attention dans ces pages! Il ne me reste, belles lectrices et lecteurs, qu'à vous donner aussi l'adieu, et voilà ce que c'est de la *Vénus d'Arles* et de quelques vieilles villes de Provence, de Languedoc et de Bourgogne.

Si vous m'y encouragez, je continuerai ainsi, plus tard, pour le reste de la France, en traversant Vézelay, Chambord, Blois, Sainte-Croix d'Orléans, Notre-Dame de Paris, Saint-Denis, le chœur de Beauvais, Amiens, et son incroyable cathédrale, en recueillant les poétiques traditions de Flandre et d'Artois, et en allant chercher des couleurs jusqu'à Malines et à Anvers. Ce roman-voyage est intitulé LE LION DE WATERLOO.

Mais je ne puis vous quitter sans vous faire entendre ces PAROLES D'UNE AME, choses sé-

rieuses placées après tant de choses frivoles, sortes de propositions décisives, téméraires, peut-être, qui sont nées sous une inspiration de liberté et de paix, comme naissent les vers sous une inspiration de prière ou d'amour :

I.

Les desseins de Dieu sont éternels, et enveloppés d'un voile impénétrable ; nulle intelligence d'homme ne peut ni les pressentir, ni, à plus forte raison, les formuler.

II.

En religion, en morale, en politique, toutes les âmes choisies pensent comme Silvio Pellico.

III.

Tous se croient propres au maniement et à la discussion des intérêts publics : c'est une grande erreur ; car les choses des états sont placées dans une sphère que peu d'esprits peu-

vent atteindre et comprendre. Il n'est qu'un bien petit nombre d'intelligences culminantes qui doivent prendre une part active à la politique.

IV.

Les hommes vulgaires doivent se mêler de leurs affaires privées, s'occuper à élever leurs enfans dans le travail, et non pas à régenter la patrie.

V.

Chez les peuples, en ce moment, germent d'immenses idées, qui préparent des modifications sociales importantes. Aucune d'elles n'est encore arrivée à maturité; mais on peut préjuger que de ce besoin de progrès, de cette tendance vers une vie nouvelle, naîtra je ne sais quelle civilisation inconnue.

VI.

La société actuelle craque et tremble sur ses bases. Une grande transformation s'annonce. La paix et la liberté uni-

verselle semblent devoir être le terme de ce laborieux enfantement qui s'opère chez les nations. L'avenir de la vieille Europe est républicain, je le crois; —ceci, d'ailleurs, est une prévision tout humaine.

VII.

L'anarchie, le pillage, les guerres civiles, conduiraient a la barbarie, et non pas à la liberté générale.

VIII.

Il n'y a encore que bien peu de véritables patriotes. Le parti républicain actuel a de grandes épurations à subir.

IX.

Tout ce qui l'a embrassé par des vues iniques, par des intérêts d'amour-propre, de cupidité, par des projets de rapines et de dépouilles opimes, tous ceux qui ont le cœur gros de haines, doivent s'en retirer. Il faut qu'il n'y ait ni banqueroutiers, ni ivrognes, ni gens perdus de mœurs, de

dettes et de réputation parmi les hommes qui veulent se placer à la tête d'un siècle, et préparer ou consommer une grande rénovation civile. — Pas de régénération possible avec des vengeances de partis.

X.

Peut-être il y a des rois qui seront broyés par leurs sujets, et passés sous la meule, comme le grain. Peut-être il est aussi des rois qui, ayant toujours été citoyens sous la couronne, passeront de leur trône sur le siége consulaire, sans s'en apercevoir, tels que ce juste qui, selon l'immortel Bossuet, ayant commencé l'hymne au Seigneur, sur son lit d'agonisant, l'acheva dans le ciel avec les anges.

XI.

Ceux qui veulent brusquer un mouvement l'ajournent. Ceux qui se proposent, en secret, de le détourner à leur profit et de le corrompre, seront écrasés par lui.

XII.

Religion, nationalité, paix, liberté, union, fraternité, voilà ce qui doit être prêché aux peuples.

XIII.

Les nations doivent vivre comme la famille. Leurs intérêts ne sont autres que ceux du foyer domestique sur une plus grande échelle.

XIV.

L'instruction doit être donnée gratuitement par la patrie à ses enfans, si elle s'en réserve le soin, mais non pas le monopole.

XV.

Malheur aux hommes qui soulèvent les passions populaires. Malheur à ceux qui se croyant inspirés, mêlent les choses de Dieu aux choses du monde.

XVI.

Avec un livre tel que les PAROLES D'UN CROYANT, on remue la terre; mais les uns ne comprennent pas la portée de

cette sublime métaphysique sociale, les autres n'y saisissant que la lettre, y trouvent un aliment à de dangereuses et cruelles passions.

XVII.

Ou le monde va périr, ou il y aura rédemption de l'homme par l'homme; car le Christ ne doit pas paraître deux fois sur la terre.

XVIII.

Dans la seconde hypothèse, le catholicisme sera la religion universelle; il n'y aura d'étrangère parmi les peuples que cette tribu vagabonde d'Israël, sur laquelle les siècles se consommeront sans changer sa destinée.

XIX.

Avec le catholicisme, une république fédérale européenne vivrait; sans lui, elle ne durerait pas; car à l'ombre de

l'unité catholique on peut pousser toutes les idées de liberté à leurs dernières limites; il restera toujours en permanence une puissante idée d'ordre, suffisante pour maintenir la société.

XX.

La religion catholique, apostolique et romaine ne saurait être mise en progrès, car elle est le progrès. Elle seule rêva la famille universelle et le peuple de frères. En elle tout est un, langue, prières; toutes les races se reconnaissent à ces mots de l'oraison dominicale : PATER NOSTER QVI ES IN COELIS SANCTIFICETVR NOMEN TVVM. Toute la catholicité prie en même temps, aux mêmes jours, aux mêmes heures; partout le prêtre se livre aux mêmes exercices, porte les mêmes vêtemens. — La paroisse fut le berceau de la commune, son premier maire fut le curé.

XXI.

La discipline ecclésiastique pourra être modifiée dans un concile œcuménique. N. N. S. S. les évêques, députés à ce concile, devront être élus par les desservans des campagnes, qui sont les prolétaires du clergé, concurremment avec les archiprêtres-curés de canton.

XXII.

Un concile général est le vœu catholique de notre époque,

de même que des états généraux nommés par toute la nation en sont le vœu politique.

XXIII.

Le protestantisme croule de toute part : la secte des *méthodistes* (momiers) achève sa ruine. Les peuples sentent enfin qu'il n'y a rien que d'humain dans la réformation (A).

XXIV.

Les paroisses et leurs desservans seront largement rétribués par la communauté. Alors tout sera gratuit à la paroisse, cette petite catholicité qui résume toute l'Eglise.

(A) Une dame protestante venait quelquefois soumettre à Monseigneur l'archevêque de Chambéry, ses motifs de foi à l'hérésie. « Voici une proposition, lui « dit un jour le savant et pieux prélat : écrivez simultanément à douze curés « catholiques et à douze pasteurs de la religion réformée, disséminés dans « toute l'étendue de la chrétienté, pour les consulter sur le sens de cette pro« position; puis attendez leurs réponses. » La dame protestante suivit ce conseil. Les douze réponses des cures catholiques étaient parfaitement identiques; mais celles des MINISTRES DU SAINT ÉVANGILE se trouvèrent diamétralement opposées entre elles. — Ceci s'est passé il y a quelques mois.

XXV.

Il faut que le prêtre s'identifie avec les idées de libertés publiques, et qu'il voie avec sécurité l'avenir qui en est plein.

XXVI.

La religion augmentera les pompes de son culte et de ses liturgies; le clergé universel imitera le clergé de France, car, à peu d'exceptions individuelles près, il est admirable, surtout depuis qu'il a été secoué et instruit par une révolution qui a mis son existence mais non pas sa foi en péril.

XXVII.

L'université, les douanes, les valets de la puissance, les sinécures, les monopoles, la centralisation, tout cela tombera comme la barbe postiche d'un histrion, avec le plat philosophisme du XVIIIe siècle.

XXVIII.

Il est toujours superflu de dire : *Le progrès est-il bon ou mauvais ?* Les peuples marchent, accomplissent leur vie

comme nation, et nul ne peut arrêter ce mouvement. — Il faut songer à le régler.

XXIX.

Ceux qui se vantent d'avoir toujours professé la même opinion politique sont des imbécilles. Chaque jour, chaque fait, chaque progrès social apporte une expérience dont le sage profite. Il faut avoir beaucoup vécu et réfléchi ; il faut connaître à fond le cœur humain, pour posséder une conviction immuable.

XXX.

Les formes de gouvernement ont souvent moins d'importance qu'on ne le croit; car on peut avoir la plus grande somme possible de liberté avec une monarchie, et le plus hideux despotisme avec une république. Si donc il est dans les desseins de Dieu que la république universelle s'établisse, elle viendra sans secousses et sans malheurs; car nous sommes dans une époque de transition : les hommes de cœur, les hommes de conscience se mettront à l'œuvre; les âmes pures et larges offriront leur concours. Ceux qui veulent, de force, imposer à un peuple un ordre de choses pour lequel il n'est pas encore mûr, sont des ambitieux qui désirent pressurer ce peuple et le tromper.

NOTES.

NOTES

HISTORIQUES SUPPLÉMENTAIRES

SUR

BEAUNE ET AUTUN.

BEAUNE.

[I.]

Cette opinion assez vague a pour unique point de départ une inscription que l'on voit dans les caverons de l'église collégiale, sous la sacristie, et dont la belle exécution sem-

ble appartenir aux commencemens du haut-empire. On y lit :

NIMEN
AVERV

Le commencement et la fin de cette inscription étaient sans doute sur des pierres qui n'ont pas été retrouvées. Il est facile de la rétablir.

MVNIMENTVM
ELEVAVERVNT.

La sacristie de N.-D. repose sur les substructions romaines du mur d'enceinte, et est toute bâtie de ses débris.

[II.]

Ces murs, de seize pieds, se composent d'un blocage informe de pierres de nos carrières, noyées dans un bain de ciment formé de briques pilées. Ce blocage était sûrement revêtu de paremens extérieurs artistement maçonnés. Je n'ai pu les retrouver hors de terre.

[III.]

Ces agrandisssemens commencèrent du côté du Polyandre (emplacement des carmélites), puis vers le nord. La

partie de la ville comprise entre la porte Saint-Nicolas et le château, s'appela le *Bourg-Neuf*.

Toute la plaine connue sous le nom de *Champagne de Beaune*, voisine de la voie romaine (chemin ferré), s'était couverte d'habitations, depuis *Bray* (Gigny) jusqu'à la naissance des bas coteaux. On a trouvé dans cette plaine un tombeau romain, des puits et une immense quantité de débris. C'est dans cette plaine encore qu'était située la *Léproserie* du moyen-âge.

La commune de Chorey, qui tire son nom latin CARRETVM des chars romains qui y stationnèrent, est voisine de la voie latine. J'ai trouvé dans le clos de mon père beaucoup de fragmens qui annoncent que là furent d'importantes habiattions.

[IV.]

Nos ducs de la première race possédaient un très-beau palais à Dijon. La *tour de Bar* où René, duc d'Anjou, n'étant encore que duc de Bar, tombé dans les mains des Bourguignons, fut enfermé durant trois ans, et s'occupa à peindre des vitraux, était une portion de ce palais primitif. On voyait naguère près de cette tour un pan de mur romain du *divionense castrum*, qui a disparu depuis peu de temps. Les ducs de la seconde race augmentèrent de beaucoup ce palais; la soudure est précise, c'est Philippe-le-Hardi qui commença la tour nommée l'observatoire. Le plus ancien style du palais ducal de Dijon était du xe siècle, et le plus récent appartient au xve. Un incendie et la malheureuse construction du logis-du-roi ont mutilé ce précieux monument.

Plusieurs de nos princes de la première race tinrent leur cour à Dijon, entr'autres Hugues III, fondateur de la Sainte-Chapelle, et Hugues-Borel (deuxième); mais il n'en est pas moins constant que Beaune, où se réunissaient les états généraux de la province, et où siégeaient toutes les juridictions ducales, était, à proprement parler, la capitale du duché, ce qui ne cessa qu'à l'avénement de Philippe-le-Hardi, bien que le parlement continuât de siéger à Beaune.

[V.]

Le palais de nos ducs occupait à peu près l'espace compris entre les *degrés d'Enfer* où étaient les cuisines basses et la maison de mon père, c'est-à-dire l'angle sud-est de la forteresse. Ce palais, dont il reste quelques murs, était lui-même ceint d'un fossé dont on retrouve le tracé à côté de la maison Moiin. Le reste existant du château ducal touche à ce fossé converti en ruelle close indivise entre trois propriétaires, et fait partie de la maison Chevignard. Les cuisines basses aujourd'hui servant de caves (près des degrés d'Enfer), existent encore, ainsi qu'un reste de bâtiment voisin du chapitre (magasin de M. Forey). On voyait au XVIe siècle, dans la cour de l'édifice ducal, la tour d'un beffroi. On avait inscrit ces mots sur la cloche :

DEDICATA. HVIC. DVCVM. CASTELLO

On ne sait pas au juste à quelle époque les murs d'Aurélien et le château ducal furent détruits. La plus grande portion de l'emplacement fut cédée au chapitre de l'église collégiale. La plupart des maisons canoniales sont bâties sur des ruines provenant soit des murs romains, soit du château des ducs.

[VI.]

Le parlement, quoique non sédentaire alors, tenait ses séances dans la salle du roi contiguë aux murs d'enceinte formés de substructions romaines et de reconstructions franques. Ce parlement, nommé aussi *parlement de Beaune*, *parlement des ducs*, *grands jours* ou *jours généraux*, s'assemblait après Pâques. La durée de la session était fixée par le prince. La chambre était composée d'un président (le chancelier du duc), de deux conseillers d'honneur, douze conseillers laïcs, un procureur fiscal, un avocat fiscal et un greffier. Les évêques de la province avaient voix délibérative.

[VII.]

Indépendamment du parlement, les ducs créèrent encore à Beaune un tribunal secondaire, connu sous le nom de *juges d'appeaulx*. On y portait, par appel, les causes jugées par les baillis ou leurs lieutenans. Louis XI le supprima, ainsi que les *grands jours;* mais ces juridictions étaient si bien enracinées à Beaune, que même après leur suppression, sous Charles VIII, Dijon réclamait encore l'installation de son parlement, créé par ordonnance de Louis XI, mais non établi réellement.

[VIII.]

Après la bataille de Nancy où périt Charles-le-Téméraire, le dernier de nos ducs de la seconde race, Louis XI fit assiéger Beaune demeurée fidèle à Marie, unique héritière des états de la puissante maison de Bourgogne. Après cinq semaines de siége, la ville se rendit. Louis XII résolut d'en faire une place redoutable contre les Autrichiens, et, dans ce dessein, il fit construire les boulevarts et le château en 1502. C'était un vaste pentagone flanqué de quatre boulevarts d'une admirable construction. Henri IV, pour récompenser la ville de Beaune de sa fidélité durant la ligue, lui permit de démolir cette citadelle qui avait servi de retraite aux ligueurs. Cette démolition s'effectua en 1606; mais elle fut très-incomplète, puisqu'une grande partie de ce château subsiste encore. Le célèbre maréchal de Vauban ne passait jamais à Beaune sans admirer cette forteresse. Les deux boulevarts qui regardent l'orient sont debout, mais la porte a été détruite il y a quatre ou cinq ans, malgré sa niche et son couronnement christo-franks, malgré ses initiales avec la couronne et les hermines, malgré le porc-épic, devise naïve d'un prince populaire et juste.

[IX.]

Les châteaux de Pomard et de Vollenay sont très-anciens. Une partie de celui de Pomard appelé la *Commaraine*, parce qu'il passa à la maison de *Commarin*, subsiste

encore. Celui de Vollenay a été détruit sous la ligue. On en a retrouvé les immenses fondations il y a peu d'années. La chapelle ducale de Vollenay était la paroisse actuelle, reconstruite en partie, et voisine du château. Les huguenots, chassés de Beaune pour leurs excès, en 1567, se réfugièrent et établirent leur prêche dans ce village, situé en une position délicieuse, à mi-coteau, d'où l'on nage, pour ainsi dire, dans les riches plaines de Bourgogne.

[X.]

Près de Beaune est un reste précieux et bien oublié du *style byzantin pur*, du XIIe siècle, style véritablement ionien. C'est le portail d'une ancienne léproserie nommée l'*hopital de Meursault*. Une partie de ce portail est enterrée. Dans les environs de notre ville aussi, se trouvaient les châteaux forts de Meursault, Larochepot, Antigny, Château-Neuf, dont quelques-uns sont reproduits dans le *Voyage pittoresque en Bourgogne*, ouvrage si éloigné de la perfection, et dans l'*Ancien Bourbonnais*, publié à Moulins.

AUTUN.

[I.]

Divitiacus était un grand et illustre personnage à Bibracte. Il fut le premier qui introduisit les Romains dans le pays des Æduens, sous le prétexte de mettre leur république à l'abri des incursions des Germains, des Séquanois et des Arverniens. Cicéron, qui l'avait connu particulièrement, nous le représente comme un philosophe élevé. De tous les Gaulois, c'était celui en qui César avait le plus de confiance. Il est juste de dire qu'après avoir livré sa patrie à l'ennemi, Divitiacus mit tout en œuvre pour lui attirer la protection romaine. Toujours est-il, à mon avis, que Divitiacus est un traître.

[II.]

Le père Lempereur, de la compagnie de Jésus, nous a appris, par une lettre imprimée dans le journal de Trévoux (septembre 1706), que ce bloc précieux fut conservé longtemps dans l'intérieur de l'abbaye. On y voyait une portion de l'itinéraire de la Gaule cisalpine, entre Rimini et Turin, dans laquelle il était fait mention de plusieurs villes omises dans les autres itinéraires, telles que *Forum Lepidi*, *Fines Gallorum*. Ce monument unique, échappé aux ravages de la barbarie et du temps, a été jeté, comme un reste méprisable du paganisme, par des moines stupides, dans la fondation de bâtimens postérieurs, ceux-là mêmes, dit-on, qu'occupe M. Desplaces.

[III.]

CVSSIVM DE COLVMNA, village situé à six lieues d'Autun, trois de Beaune, trois d'Arnay-le-Duc, à peu de distance de l'ancienne voie romaine qui tendait d'Autun à Besançon, par *Crusinium*. Cette commune se trouve placée sur l'arrondissement de Beaune.

[IV.]

Julius Florus, à Trèves, et Julius Sacrovir, à Autun, levèrent des troupes, sous prétexte de rendre à leur pays son

ancienne liberté. Ils étaient l'un et l'autre d'une famille noble, et leurs ancêtres avaient reçu le titre de citoyens romains. J. Florus fut attaqué le premier et défait sans beaucoup de peine. Sacrovir avait armé toute la jeunesse qui, de toutes les parties des Gaules, venait étudier à Autun les arts libéraux aux écoles Mœniennes. Bientôt il se vit à la tête de 30 ou 40,000 combattans; mais cette multitude mal armée et sans discipline fut mise en déroute par C. Silius, général romain, à douze milles d'Autun.

Germanicus, fils de Drusus, gouverna d'abord les Gaules avec beaucoup de modération ; mais dans la suite il changea de conduite : les peuples furent accablés d'impôts. L'avarice et les exactions des magistrats romains disposèrent les populations à la révolte..... « Igitur, dit l'admirable Tacite, « per conciliabula et cœtus seditiosa disserebant, de conti- « nuatione tributorum, gravitate fenoris, sævitiâ ac superbiâ « præsidentium. » La conspiration éclata après la mort de Germanicus, *Audito Germanici exitio*.

[V.]

Aucune route ne sortait par la porte des Druides. De celles qui partaient de la porte *Cabillonensis seu romana*, l'une menait à Châlons, la deuxième à Tournus, la troisième à Mâcon par Montcenis. Les trois voies qui sortaient par la porte *Lingonensis* conduisaient l'une à Besançon par *Crusinium*, l'autre à Alize, célèbre citadelle remplacée par le misérable bourg de Sainte-Reine, par Arnay et Sombernon, et la troisième à Alize aussi et à Langres conjointement.

Des six voies sortant par la porte *Senonica*, la première tendait à Saulieu. Cette voie continuait avec celle conduisait à Châlons par la porte romaine, la route d'Agrippa de

Lyon à Boulogne. La deuxième voie allait à Briare par Château-Chinon, la troisième à Nevers par le même lieu, la quatrième à *Avaricum* (Bourges) par Decize, la cinquième à Bourbon-Lancy par *Boxum*, la sixième à *Procrinium ;* c'était *la via aulercica* qui aboutissait à la Loire, au *Pont-Bernachon*, près duquel la table de Peutinger indique *Procrinium.*

NOTE SUPPLÉMENTAIRE

SE RAPPORTANT A LA PAGE 141.

Voici encore une inscription recueillie en Savoie, dans la seconde chapelle, à droite, de l'église métropolitaine de Saint-François-de-Sales, à Chambéry. Je cite cette inscription comme le modèle le plus parfait peut-être du style et de l'orthographe lapidaire :

PVBLICARVM. RERVM. CONVERSIONIBVS
VIX. SVPERSTITES. RELIQVIAS
ANTONI. FABRI
PRIMI. PRAESIDIS. SACRI. SENATVS. SABAVDIAE
—. KAL. MART. A. CIↃ IↃↃ XXIV
SENATVS. IDEM. CC. POST. ANNOS. INTEGROS
HVIC. MONVMENTO. INFERRI. CVRAVIT
VT. EI. A. CVIVS. MAGNO. NOMINE
PER. TOTVM. ORBEM. HONESTATVS. EST
GRATI. ANIMI. ET. DOMESTICAE. CARITATIS
PIGNORE. NON. DEESSET

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DU TOME SECOND.

	Page
Pomponiana	3
Le Paquebot à vapeur	33
L'Occitanie	81
La foire de Beaucaire	115
Bourgogne	167




PENN STATE UNIVERSITY LIBRARIES
A000057676968


PENN STATE UNIVERSITY LIBRARIES
A000057676968


PENN STATE UNIVERSITY LIBRARIES
A000057676968

